


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA



THÉATRE

DE M. DORAT,

Ci-devant Mousquetaire;

Auquel on a joint quelques pieces fugitives.



A NEUCHATEL,
De l'Imprimerie de la Société Typographique.

M. DCC. LXXV.



ÉPITRE

A MADAME LA DAUPHINE.

Toi, notre gloire & nos délices,
L'image & le bienfait des dieux;
Combien mes écrits ſont heureux
De paroître ſous tes auſpices!....
Le tems n'a plus de droits ſur eux.
Par toi les talens vont éclore;
Des arts tu hâtes le réveil;
Ton vif éclat releve encore
De Louis l'auguſte appareil,
Et tu reſſembles à l'aurore
Ouvrant le palais du ſoleil.
O jours d'un fortuné préſage,
Où, ſous la garde de nos cœurs,
Tu ſais échapper aux honneurs,
Ce joug impoſé par l'uſage;
Où l'aimable ſimplicité
A nos ſpectacles te ſoulage
Des apprêts de la majeſté;
Où la riante liberté

S'empresse & vole à ton passage!
Va, poursuis, accorde à nos jeux
Les doux regards de l'indulgence:
Le laurier qui croît sous tes yeux,
Seche ou languit dans ton absence.
Vois les neuf sœurs t'offrir des chants
Que l'ame applaudit, qu'elle inspire,
Et qui peignent nos sentimens.
De roses couronnant sa lyre,
L'une cherche dans ton sourire
Le prix flatteur des ses accens:
Aux bergers des prochaines rives
L'autre raconte ces vertus,
Que ton rang ne tient point captives,
Et qu'il fait aimer encor plus.
Sur la musette solitaire
Elle dit aux bois d'alentour,
Par quels soins ta main tutélaire,
Sous l'humble toit d'une chaumiere,
Consola l'hymen & l'amour;
Comment ta noble bienfaisance
Fit avec tant d'humanité
Dans ton char asseoir l'indigence
Et l'infortune à ton côté.
C'est alors qu'une hymne touchante

S'éleve à toi du fond des cœurs,
Et qu'oubliant tous ses malheurs,
La pauvreté reconnoissante
En tributs présente des fleurs
A la grandeur compatissante,
Qui connoît le charme des pleurs.
Oui, tel est, divine princesse,
Le destin qui t'est préparé,
Ainsi qu'à l'époux adoré,
Qui prévient les vœux qu'on t'adresse....
Tous les François vont répéter
Ce que les muses m'ont fait dire.
Couple charmant, sous votre empire,
On oublira l'art de flatter.
Vous prouvez ce qu'on a su feindre,
Et vos regards vont enfanter
Des Virgiles pour vous chanter,
Et des Albanes pour vous peindre.



PERSONNAGES.

REGULUS............ M. Brizard.

MANLIUS............ M. Monvel.

MARCIE, *femme de Régulus*... Madame Vestris.

BARSINE, } *femmes de Marcie.* } Mesd. Molé
FLAVIE, } } & Bonioli.

LICINIUS, *tribun du peuple*.... M. Molé.

AMILCAR, *ambassadeur de Carthage.* M. Ponteuil.

ATTILIUS, *fils de Régulus*...... Mlle. Joli.

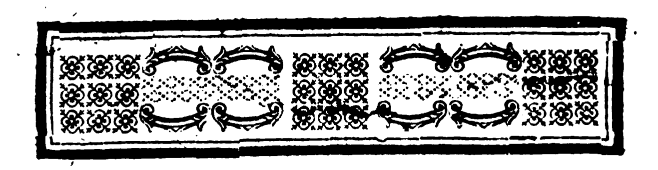
PRISCUS, *Romain*.......... M. Bonioli.

LICTEURS.

Suite de ROMAINS & d'AFRICAINS.

OFFICIERS *Romains.*

La scene est dans un vestibule du temple de Bellone.



REGULUS,

TRAGÉDIE.



ACTE PREMIER.

La ſcene repréſente le parvis du temple de Bellone. On voit ſur l'un des côtés la ſtatue de la déeſſe ; au fond, une place publique, ornée des buſtes des anciens Romains ; & à la rive oppoſée, Rome & le Capitole. Des ſieges ſont préparés pour le ſénat.

SCENE PREMIERE.

MARCIE, BARSINE.

BARSINE.

SOUS ces vaſtes parvis conſacrés à Bellonne,
Dans ces lieux révérés que la crainte environne,
Quels dieux guident vos pas ?

MARCIE.

Ceux de qui les regards
Sont quelquefois encor tournés vers nos remparts;
Tous les dieux protecteurs de la race d'Enée,
Dont ils ont garanti la haute destinée;
Les dieux de Régulus.

BARSINE.

Un lustre est écoulé,
Depuis que, loin de vous, il languit exilé;
Ont-ils brisé ses fers?

MARCIE.

Que me dis-tu, cruelle?
Ah! loin de m'alarmer, encourage mon zele.
Je ne sais quel espoir, bien cher à ma douleur,
Par ses illusions vient consoler mon cœur.
On attend aujourd'hui l'envoyé de Carthage:
Mais (telles sont nos loix, tel est l'antique usage)
Dans l'enceinte de Rome il ne peut être admis;
Rome n'ouvre ses murs qu'à des sujets soumis.
Sous ce portique auguste on consent à l'entendre:
Les sénateurs mandés doivent bientôt s'y rendre.
J'ai devancé leurs pas, je cherche Manlius,
Et mes pleurs vont encor parler pour Régulus:
Je veux savoir enfin le sort qu'on lui destine.

BARSINE.

Quoi, toujours suppliante!...

MARCIE.

Il n'importe... Ah ! Barſine,
Cédons à nos deſtins : ils ne ſont plus ces tems
Où j'oſois reſpirer un légitime encens ;
Ces jours où Régulus, domptant juſqu'à l'envie,
Illuſtroit à la fois ſa femme & ſa patrie.
Le rapport inégal de ſes ans & des miens
Ne fut point un obſtacle à de ſi beaux liens ;
Et mon ame ſéduite au bruit de ſon courage,
En comptant ſes lauriers, n'apperçut point ſon âge.
Au ſortir d'un long ſiege, où ſon noble ſecours
Avoit ſauvé la vie à l'auteur de mes jours,
Il revint précédé d'une pompe guerriere :
J'épouſai le vainqueur, & j'acquittai mon pere.
Régulus m'adoroit, & me plut à ſon tour :
C'étoit un ſentiment.... au-deſſus de l'amour !
Quel transports, quelle joie ont marqué la naiſſance
De ce fils, ce cher fils, notre unique eſpérance !
Je voyois mon époux, au retour des combats,
Sourire à cet enfant careſſé dans mes bras,
Nous prodiguer les ſoins d'une ame ſimple & pure,
Et dépoſer ſa gloire au ſein de la nature.
Pouvois-je alors prévoir un ſiniſtre avenir,
Et que de ſi beaux jours duſſent ſi-tôt finir ?
Abſente de nos murs, tu ne vis point, Barſine,

De mes profonds ennuis la fatale origine.
Après cinq ans de paix & d'un hymen heureux ;
La haine dans Carthage alluma tous ses feux.
Il fallut, assurant la fortune publique,
Détourner les complots que méditoit l'Afrique.
Sans briguer cet emploi, modeste & renfermé ;
Parmi tous ses rivaux, Régulus fut nommé.
Il vint me l'annoncer : son front plein de noblesse,
Imposa, malgré moi, silence à ma foiblesse.
Par sa mâle constance étonnant mes esprits,
Sans verser une larme, il embrassa son fils.
Il partit ; mais bientôt sa prompte renommée
Fit connoître l'orgueil à mon ame charmée.
De ses nombreux exploits dévorant les récits,
Rome tournoit vers moi ses regards attendris.
Le nom de mon époux, sa valeur fortunée,
Au bonheur de l'état joignoient ma destinée.
Quel changement, hélas, dans son sort & le mien !
Régulus est esclave, & je ne suis plus rien.
Régulus est esclave ! ah, dieux ! ô sort funeste !
Un regret éternel est tout ce qui me reste.
Plus d'honneurs, plus de rang, lorsqu'il est dans les fers.
Partager, loin de lui, l'horreur de ses revers,
Sentir tous les degrés de sa longue infortune,
Fatiguer les Romains de ma plainte importune,

Aſſiéger le conſul, pleurer avec mon fils,
Voilà tous mes devoirs, je les ai tous remplis.

BARSINE.

Le conſul peut beaucoup ; & ſa faveur....

MARCIE.

Ecoute.
L'auſtere Manlius eſt généreux ſans doute :
Rome le croit au moins, & je n'oſe penſer
Qu'au projet de me nuire il ait pu s'abaiſſer ;
Cependant (avec toi je rougirois de feindre)
Sans le juger encor, tout me force à le craindre :
Dans le fond de mon ame, un ſecret mouvement,
Contre lui, malgré moi, dépoſe à tout moment.
J'eſtime en ſes pareils la valeur, la prudence,
La haine des tyrans, la noble indépendance ;
Mais non l'atrocité de ces triſtes vertus,
Pures dans leur principe, affreuſes par l'abus,
Ces mornes préjugés, ce fier patriotiſme,
Qui détruit le bonheur, & n'eſt point l'héroïſme.
Je plains le malheureux, le mortel endurci,
Que la tendre pitié n'a jamais adouci.
Va ; Manlius jamais n'en a connu les charmes,
Et ce farouche cœur ne s'ouvre point aux larmes.

BARSINE.

Trop prompte à l'accuſer.... *

MARCIE (*avec vivacité.*)

Qu'il ſerve Régulus;
Je tombe à ſes genoux, & ne l'accuſe plus.
Lié par le devoir & la reconnoiſſance,
Le tribun, plus ſenſible, eſt ma ſeule eſpérance.
Dès ſes plus jeunes ans, inſtruit par mon époux,
Toujours il l'admira, ſans en être jaloux:
A Rome, aux champs de Mars, dans la paix, dans la guerre,
Régulus autrefois lui tenoit lieu d'un pere;
Souvent dans le ſénat il parut ſon appui,
Et doit en ce moment tout attendre de lui.
Puiſſe au moins Manlius ne m'être point contraire!
Je n'oſe eſpérer plus de cette ame ſévere:
Ses yeux indifférens, que laſſent mes malheurs,
Se ſont accoutumés à voir couler mes pleurs.
Il vient; éloigne-toi.

SCENE II.

MANLIUS, *ſuivi des licteurs;* MARCIE.

MARCIE.

Seigneur, daignez m'entendre;
A cette grace, hélas! j'ai le droit de prétendre.

MANLIUS.

Madame, pardonnez si des soins importans,
A vos yeux, malgré moi, m'ont caché si long-tems,
J'obéis, avant tout, au devoir qui m'enchaîne.
Mais quel pressant motif en ce lieu vous amene?

MARCIE.

Et vous le demandez! .... Feignez-vous d'ignorer
Le dessein qui m'occupe & peut seul m'attirer?
Songez à Régulus, perdu pour la patrie,
Traînant dans un cachot une pénible vie,
Et sous des fers honteux pour vous, pour les Romains,
A peine soulevant ses généreuses mains!
Peut-être en ce moment il succombe, il expire,
Et fait, en expirant, des vœux pour cet empire,
Pour un sénat jaloux qui l'a sacrifié,
Pour son ingrat pays dont il est oublié....
Osons-nous prolonger l'odieux esclavage
Où frémit sa vengeance, où languit son courage?
Comment excuser Rome? & peut-on, Manlius,
Respirant l'air du Tibre, oublier Régulus?
Quel enclos dans nos murs n'atteste point son zele,
Sa sublime équité, sa valeur immortelle?
Les tribunaux? du foible il y fut le vengeur.
Le sénat? vous savez s'il en étoit l'honneur.
Montez au Capitole, où sa main triomphante

Suſpendit des vaincus la dépouille ſanglante,
Ces lances, ces drapeaux à Carthage enlevés,
Monumens glorieux, que Rome à conſervés.
Que dis-je? & ces faiſceaux, & ces aigles altieres,
Et l'auguſte appareil des honneurs conſulaires;
Et cette pourpre enfin, ſouveraine des rois,
Régulus, comme vous, les obtint autrefois.
Le chef, l'ami, le dieu des légions romaines,
Vainqueur en cent combats, va mourir dans les chaînes.
Moi ſeule je lui reſte. O ciel! ô Régulus!....
Et voilà donc le prix que l'on garde aux vertus!

MANLIUS.

J'approuve vos regrets, & non votre injuſtice.
Le ſort de votre époux eſt pour Rome un ſupplice:
Mais, pour rompre ſes fers ſi vos efforts ſont vains,
Accuſez-en Carthage, & non pas les Romains.

MARCIE.

Carthage enchaîne un bras toujours armé contr'elle;
Rome oublie un Romain, un défenſeur fidelle.
Carthage, en l'accablant, ſe venge d'un vainqueur;
Rome, en l'abandonnant, punit un bienfaiteur.
Prononcez, Manlius; qui des deux eſt coupable?...
On peut tout réparer; l'inſtant eſt favorable.
A l'envoyé d'Afrique, en ce jour ſolemnel,
D'un malheureux ami propoſez le rappel.

Je ne puis que pleurer ; vous pouvez davantage ;
Vous pouvez, d'un ſeul mot, finir ſon eſclavage.

MANLIUS.

Je le ſouhaite au moins ; je voudrois aujourd'hui
Racheter de mon ſang un captif tel que lui.
Si pourtant à l'état ſon retour pouvoit nuire,
Avec ſincérité j'oſe ici vous le dire,
N'attendez rien de moi, rien de mon amitié ;
Mon ame, par devoir, ſe ferme à la pitié.
(*Surprenant un mouvement de colere dans Marcie.*)
Je ſais que des ſoupçons l'atteinte injurieuſe
A flétri bien ſouvent la vertu courageuſe :
Quand je ſers les Romains, quand je veux leur bonheur ;
Je brave les ſoupçons, mon juge eſt dans mon cœur.
J'eſtime Régulus, je le vois ſans envie :
Mais ce cœur inflexible eſt tout à la patrie ;
Elle ſeule eſt l'objet, le but de mes travaux.

MARCIE.

Eh ! n'eſt-ce pas l'aimer, que lui rendre un héros ?
C'eſt à vous, à vous ſeul, que ma douleur s'adreſſe.
Vous allez ſervir Rome, en ſervant ma tendreſſe.

MANLIUS.

Je n'oſe vous flatter d'un eſpoir incertain :
Je ſuis conſul, madame, & non pas ſouverain.

MARCIE.

Combien vous m'alarmez ! Cette ſombre réponſe

Me fait déjà ſentir les rigueurs qu'elle annonce.
On vient. Ciel ! le tribun. Je vois trop qu'aujourd'hui
Je ne peux réclamer d'autre ſoutien que lui.

SCENE III.

LICINIUS, MARCIE, MANLIUS.

MARCIE.

Eh bien, Licinius ?

LICINIUS.

L'ambaſſadeur arrive ;
Le peuple, pour le voir, a couru ſur la rive.
Mais, ce que nul Romain n'attendoit aujourd'hui,
Régulus eſt dans Rome, & revient avec lui.

MARCIE.

Régulus !... que dit-il ? le ciel me le renvoie !
Je ne me connois plus ;... je ſuccombe à ma joie.
(*A Priſcus.*)
Eſt-il vrai ? Régulus va paroître en ces lieux !...
Puiſſé-je me montrer la premiere à ſes yeux !
(*Elle ſort.*)

SCENE IV.

MANLIUS, LICINIUS.

MANLIUS (*avec une joie tranquille.*)

Eh, quel eſt donc, tribun, le deſſein de Carthage?
Régulus en ces lieux !

LICINIUS.

Il eſt ſur le rivage.
C'eſt avec moins d'éclat qu'on reçoit les vainqueurs ;
Tous les Romains font vœu de venger ſes malheurs,
D'un regard ténébreux fixant le Capitole,
Entre mille guerriers que ſon retour conſole,
Il marche..on rompt les fers dont ſes bras ſont chargés ;
Et les cœurs, une fois, ne ſont point partagés,
Les chemins, trop étroits dans cet inſtant d'ivreſſe,
Ne peuvent contenir la foule qui s'empreſſe.
Charmés de le revoir, les vieillards attendris,
Attentifs & muets, le montrent à leurs fils :
Et moi, je viens ici, dans l'excès de mon zele,
Déployer les tranſports d'une amitié fidele,
Annoncer le héros, dont les ſoins bienfaiſans
Daignerent aux vertus former mes premiers ans.
Mais vous allez enfin jouir de ſa préſence ;
Avec l'ambaſſadeur je le vois qui s'avance.

SCENE V.

(On voit une ſuite d'Africains & le peuple. Le conſul, Licinius & les autres ſénateurs prennent leurs places ; celle qu'occupoit autrefois Régulus, auprès des conſuls, demeure vuide ; Régulus & Amilcar paſſent entre les licteurs : Régulus, en entrant, s'arrête.)

MANLIUS, PRISCUS, LICINIUS, REGULUS, AMILCAR.

MANLIUS.

CITOYEN généreux, qui peut vous arrêter ?

REGULUS.

Rome entre ſes enfans ne doit plus me compter.

MANLIUS.

Recouvrez tous vos droits, & prenez votre place.

REGULUS.

Je n'en ai point ici.

MANLIUS.

Rome vous a fait grace.

REGULUS.

Un eſclave paroître & s'aſſeoir parmi vous !

MANLIUS.

Le malheur d'un héros le rend ſacré pour nous.
(*Se retournant vers Amilcar.*)
Mais je cede à vos vœux. Que ſouhaite Carthage?
Parlez; ſur quel eſpoir cherchez-vous ce rivage?

AMILCAR.

Carthage, qui long-tems balança vos ſuccès,
Par ma voix, ſénateurs, vous propoſe la paix;
Et ſi vous refuſez ſa premiere demande,
Elle ſouhaite au moins que le Tibre lui rende
Nos illuſtres captifs, dans vos murs retenus:
Les vôtres, à ce prix, vous ſeront tous rendus;
A ce prix, Régulus, qu'Amilcar vous ramene,
Pour gage du traité, va voir tomber ſa chaîne,
Et peut, dès aujourd'hui, reprendre avec éclat
Tous ſes titres dans Rome, & ſon rang au ſénat.

MANLIUS.

Nous aimons Régulus: le deſtin qui l'opprime
N'a pu changer nos cœurs, qu'un même zèle anime;
Et nous ſerons heureux, s'il eſt quelque moyen
De rendre à la patrie un ſi noble ſoutien:
Mais ſur ſes intérêts que lui-même il prononce,
Rome dans ſon avis trouvera ſa réponſe;
C'eſt elle qui le veut. Approchez, Régulus,
Et réglez votre ſort. (*Manlius s'aſſied.*)

REGULUS, *avec joie, & plus de sérénité.*

Je ne résiste plus.

AMILCAR, *à Régulus.*

De parler pour Carthage aujourd'hui tout vous presse,
Et vous savez quel prix.... (*Amilcar s'assied.*)

REGULUS, *toujours debout.*

Je tiendrai ma promesse,
(*S'avançant au milieu du sénat.*)
Puisque, malgré mes fers, ma défaite, & vos loix,
Vous permettez qu'ici j'ose élever la voix,
Je n'abuserai point de cet honneur insigne;
Et moins je l'espérois, plus mon cœur en est digne.
Me laissant vos bontés, le sort ne m'ôte rien,
Et l'esclave dans moi fait place au citoyen.
Descendans de Rémus, peuple vainqueur & libre,
Guerriers, législateurs, héros & dieux du Tibre,
Vos ennemis enfin s'abaissent devant vous;
Mais ne laissez jamais fléchir votre courroux.
Encore une victoire, & l'Afrique est soumise;
Deux postes exceptés, la Sicile est conquise.
Rome voit se former des soldats généreux,
Nés sur le même sol, servant les mêmes dieux,
Réunis par les loix, les mœurs & le langage:
Eh, que pourroient contr'eux les soldats de Carthage,
Mercenaires errans, dont le sang mendié

Ne vaut pas même l'or de ceux qui l'ont payé ?
Que dis-je ? l'étranger, qu'aigrit leur injuftice,
Aux Africains déjà ne vend plus fon fervice.
Xantippe, ce héros, leur vengeur, leur appui,
Dont j'ai pleuré la mort, quoique vaincu par lui,
Xantippe, qu'opprima leur perfide inconftance,
Apprend à l'univers ce qu'il faut qu'il en penfe,
Détourne les fecours qu'on ofoit leur porter,
Et décourage ceux qui pourroient l'imiter.
Triomphans aujourd'hui, vous allez l'être encore,
Eft-il tems de traiter alors qu'on vous implore?
Enfin que craignez-vous de ce peuple affoibli ?
Une fois, il eft vrai, les deftins m'ont trahi:
Mais foudain notre Rome, en guerriers fi fertile,
Pour effacer ma honte, arme un bras plus utile:
Métellus a paru ; nos vainqueurs ont tremblé,
Et leur fang odieux à grands flots a coulé.
Combien de fois, ô ciel ! j'ai joui de leurs craintes!
L'écho de leurs rochers me renvoyoit leurs plaintes.
De la contagion le fouffle dévorant
Les enfeveliffoit fous leur fable brûlant;
Et les cris de Carthage, à la douleur en proie,
Au fond de mon cachot venoient porter la joie.
J'y rentre fans regret, pourvu que par vos mains
Ruiffele jufqu'à moi le fang des Africains.
Que je hais leur demande & leur infame adreffe !

Ils ont cru dans mon cœur ſurprendre une foibleſſe,
Et par un vil appât s'aſſurer de ma foi:
Mais ils me connoîtront, mais Rome eſt tout pour moi;
Mais je voue à Carthage une haine immortelle,
Et ne viens parmi vous que pour m'armer contr'elle.

LICINIUS.

Vous!

REGULUS.

Redoutez la paix qu'elle oſe demander.

LICINIUS.

Si l'échange vous ſauve, il le faut accorder.

REGULUS, *avec chaleur & indignation.*

Eh, quoi! pour racheter la liberté d'un homme,
Quel exemple odieux donneriez-vous à Rome?
L'honneur, ce feu ſacré que j'atteſte aujourd'hui,
Cette ame des vertus qui s'éteignent ſans lui,
De nos antiques mœurs la force héréditaire,
La diſcipline enfin, ce frein ſi néceſſaire,
Tout n'eſt-il pas détruit, ſi de lâches ſoldats,
Qui ſe diſent romains & craignent le trépas,
Oſent encore nourrir l'eſpérance chérie
De revoir leurs foyers, leurs femmes, leur patrie?
Quel ſecours en attendre? Ils ont fui, ces Romains!
Ils ont tendu leurs bras aux fers des Africains!
Inſupportable affront! ſouvenir que j'abhore!
Ils ont connu la honte, & reſpirent encore!

Qu'ils meurent dans les fers! ils ont fui ſous mes yeux :
Je les ai commandés ; je dois mourir comme eux.

LICINIUS.

Mourir ! Un autre eſpoir aujourd'hui nous anime ;
Il faut un autre prix à ce tranſport ſublime ;
Et ſi l'échange enfin peut être dangereux,
N'êtes-vous rien pour nous ?

REGULUS.

Eh! qui ſuis-je, grands dieux ?
Qui ſuis-je, aveugle ami ? Mon ſang & mon courage
Vont s'éteindre bientôt ſous les glaces de l'âge.
Les coups affreux du ſort, plus que le poids des ans,
Précipitent la fin de mes jours languiſſans ;
Traînant vers le tombeau ma vieilleſſe ſtérile,
Je ne pourrois à Rome être long-tems utile :
Mais combien le ſeroient à vos fiers ennemis,
Tous leurs chefs, nos captifs, perdus pour leur pays ?
Ces braves citoyens, qu'irrite l'eſclavage,
Sont tous autant d'appuis dont vous privez Carthage.
Oui, oui ; je les ai vus, de carnage altérés,
Arracher de nos mains leurs drapeaux déchirés,
Echauffer, enflammer les cœurs les plus timides ;
Dans les plus grands périls toujours plus intrépides,
Ivres de notre ſang, dont ils étoient couverts,
Ne ſuccomber qu'au nombre & rugir dans leurs fers.
Ils ſont vos priſonniers, gardez-vous de les rendre.

Contr'eux ce foible bras pourroit-il vous défendre?
D'ailleurs, n'avez-vous point celui de Métellus,
Et pouvez-vous encor regretter Régulus?
Je fus déjà vaincu, je pourrois encor l'être;
Votre estime, sénat, je la perdrois peut-être,
Je n'y survivrois pas; & je ne veux jamais,
Quand ils sont contre vous, accepter vos bienfaits.

LICINIUS.

Ainsi, vous exigez que Rome soit ingrate;
Que sa honte paroisse où votre honneur éclate;
Qu'ici même un arrêt injuste & solemnel
Vous condamne aux horreurs d'un exil éternel!
Vous, de qui le retour aujourd'hui nous console,
Vous, que nous aurions dû conduire au Capitole!
(Il se leve & va à la tête du peuple.)
Pour lui faire un tel sort, eût-il fallu, Romains,
Le chercher dans le champ que labouroient ses mains,
Interrompre le cours de ses travaux rustiques,
Et l'arracher du sein de ses dieux domestiques?
On diroit donc un jour, en pleurant Régulus:
« Le Tibre eut un héros, fameux par ses vertus:
» Renonçant au repos, prodigue de sa vie,
» Il s'immoloit entier au bien de sa patrie.
» Guerrier, par ses exploits il défendit l'état;
» Citoyen, ses conseils éclairoient le sénat:
» Dans les déserts d'Afrique il s'ouvrit un passage;

» Il affranchit nos murs, il abaissa Carthage;
» Et ce même Romain, toujours infortuné,
» Expira dans les fers, par Rome abandonné ».

REGULUS.

Et toi, tu la trahis!...

LICINIUS.

Non, je lui suis fidele.
Non, ce n'est point à vous que je borne mon zele;
C'est comme citoyen que je suis votre appui.
Tout ce peuple vous aime, & je parle pour lui.

REGULUS.

Terminez, sénateurs, un combat qui m'offense;
Ou, comme je le dois, j'entends votre silence.

MANLIUS, *regardant les sénateurs qui paroissent attendris & les yeux baissés.*

De votre aspect touchant vous voyez les effets.
(*Après un silence.*)
Il faut peser, sans vous, de si grands intérêts.
(*Aux sénateurs.*)
Avant de prononcer sur le sort d'un tel homme,
Réunissons les voix au sein même de Rome.
Fabrice, Lentulus, Camille, Traléas,
Distraits par d'autres soins, n'ont pu suivre nos pas.
Ce temple touche aux murs où leur expérience
Peut d'un avis utile aider votre prudence,
Et tout veut....

REGULUS.

Manlius !

MANLIUS.

Reposez-vous sur moi ;
A Rome, à Régulus, je sais ce que je doi.
Je ne trahirai point des vertus que j'admire.

(*à Amilcar.*)

De ce qu'on aura fait on viendra vous instruire,
Amilcar.

AMILCAR.

C'est assez. Dans ces lieux ennemis
J'ai dévoré l'affront qu'a reçu mon pays :
Je ne dirai qu'un mot ; c'est à vous de m'entendre.
Vous aimez Régulus ; tremblez de nous le rendre :
Vous seuls d'un sort cruel pouvez le préserver ;
En traitant avec moi, vous allez le sauver :
Mais si vous refusez l'échange qu'on propose,
Carthage inexorable en punira la cause.

SCENE VI.

MANLIUS, LICINIUS, REGULUS, LES SENATEURS, LICTEURS.

LICINIUS.

Qu'entends je ! & nous pourrions....

REGULUS.

Point de lâche pitié.
C'est Rome qui doit vaincre, & non pas l'amitié,



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MARCIE, FLAVIE.

MARCIE.

Ainsi donc tes ſecours m'ont rendue à la vie?
Prends pitié de mon trouble, ô ma chere Flavie!
Je quittois le conſul, je ſortois de ces lieux:
Quel objet tout-à-coup ſe préſente à mes yeux!
Mon époux! Régulus, que le peuple environne!
Romains, Carthaginois, garde, rien ne m'étonne,
Je traverſe la foule, & je lui tends les bras;
On s'arrête un moment: il ralentit ſes pas;
Et d'un ton formidable: .... éloignez-vous, Marcie,
Me dit-il, ces inſtans ſont tous à la patrie.
Il me laiſſe, il s'arrache à mes embraſſemens.
Que devins-je, Flavie, en ces cruels momens!
Mes yeux noyés de pleurs ſe couvrent d'un nuage;
Je le ſuis, je me jette à travers ſon paſſage;
Je voulois lui parler... Inutiles deſirs!
Ma voix tombe, s'éteint, ſe perd dans mes ſoupirs;
Et l'on me traîne, hélas! expirante, éperdue,
Dans l'aſyle prochain, où tes bras m'ont reçue.

Que fait-il ? .... Le sénat vient de se séparer.
Cher époux, en ce lieu j'ai cru te rencontrer ;
Et tu ne parois point ! ... Dissipe mes alarmes.

(*A Flavie.*)

Il ne sait pas combien il m'a coûté de larmes !
Barsine m'abandonne ! .... on vient ; c'est elle ! ...

SCENE II.

FLAVIE, MARCIE, BARSINE.

MARCIE.

Eh bien ?
Que dit-on ? que sais-tu ? ne m'apprendras-tu rien ?

BARSINE.

Sur les discours du peuple & ses vagues murmures,
On hasarde, en tremblant, de vaines conjectures ;
Et j'ai su seulement que tous nos sénateurs
Dans Rome rassemblés....

MARCIE.

O mortelles frayeurs !
Et Régulus !... d'où vient que le cruel m'évite ?
Où porte-t-il ses pas ? Tu parois interdite !
Parle.

BARSINE.

Aux autels de Mars, votre époux généreux,

Pour vous, pour les Romains, forme, dit-on, des vœux.
Parmi les cris de joie, & les craintes publiques,
Les parfums & l'encens fument ſous les portiques ;
Et ce mortel ſi cher, attirant tous les yeux,
Partage les reſpects que nous rendons aux dieux.

SCENE III.

FLAVIE, MARCIE, PRISCUS, BARSINÉ.

PRISCUS, *à Marcie.*

L'AMBASSADEUR vous cherche.

MARCIE.

Amilcar ? O ſurpriſe !

PRISCUS.

Il ſouhaite qu'ici mon zele l'introduiſe :
Il marche ſur mes pas.

MARCIE.

Qu'il entre.



SCENE IV.

FLAVIE, MARCIE, BARSINE.

MARCIE.

Un Africain !
Pourquoi me cherche-t-il, & quel est son dessein ?
Je ne sais quel effroi....

BARSINE.

Madame, il faut l'entendre.

FLAVIE.

On le conduit vers vous.

MARCIE.

Ciel, que va-t-il m'apprendre !

Les femmes de Marcie se retirent.

SCENE V.

MARCIE, AMILCAR.

AMILCAR.

Madame, pardonnez ; mon aspect dans ces lieux
Peut-être en ce moment importune vos yeux ;
Mais un grand intérêt a pu seul m'y conduire ;

Et pour Rome, & pour vous, j'ai dû vous en inſtruire.

MARCIE.

Raſſurez mes eſprits.

AMILCAR.

J'eſtime votre époux,
Et viens pour le ſauver.

MARCIE.

Comment? expliquez-vous.

AMILCAR.

Vous connoiſſez Carthage & ces haines cruelles
Qu'attiſerent long-tems nos ſanglantes querelles;
Elle eſt prompte à punir, ardente à ſe venger;
J'ai ſouvent plaint nos mœurs, ſans pouvoir les changer.
Si Régulus trompoit les vœux de ma patrie....

MARCIE.

Il ne dépend plus d'elle.

AMILCAR.

Ecoute-moi, Marcie.

MARCIE.

Eh bien?

AMILCAR.

Ne croyez point qu'aux ſeuls devoirs lié,
J'affecte les dehors d'une fauſſe pitié.
Quels que ſoient les débats entre Carthage & Rome,
Je ne ſerai jamais l'ennemi d'un grand homme.
Je ſers même l'Afrique, en ſervant Régulus:
Craignez-le plus que moi.

MARCIE.

Tous mes ſens ſont émus.
Quelle infortune encor l'attend ſur ce rivage?

AMILCAR.

Et ſi, dès ce jour même, il retourne à Carthage....

MARCIE.

O ciel!

AMILCAR.

De nos captifs le ſort lui fut remis;
On demande un échange, il eſt libre à ce prix;
Mais contre cet échange il a parlé lui-même.

MARCIE.

Qu'entends-je? Régulus! & c'eſt ainſi qu'il m'aime!
Mais je m'alarme en vain; le ſénat le chérit:
A ſon zele barbare, il n'aura point ſouſcrit.

AMILCAR.

Le ſénat eſt trompé.

MARCIE.

Se peut-il? quel myſtere?
Achevez... je frémis.

AMILCAR.

Cette horrible lumiere....

MARCIE.

Mon cœur en a beſoin.

AMILCAR.

Je vais le déchirer.

MARCIE.

Le doute eſt plus affreux ; parlez ſans différer.

AMILCAR.

Hé bien ! connoiſſez donc l'épouvantable abyme
Où ſe jette aujourd'hui votre époux magnanime ;
Connoiſſez Régulus ; il conſeille aux Romains
De ne point accepter l'offre des Africains.
Si le ſénat l'écoute, il rentre en eſclavage ;
Mais il cache au ſénat qu'il entraîne ou partage,
Qu'un ſupplice inoui, par la haine inſpiré,
S'il revient ſur nos bords, eſt pour lui préparé.

MARCIE.

Cieux, tonnez ſur Carthage, & ſauvez ſa victime!
Quel que ſoit, Amilcar, le ſoin qui vous anime,
D'un avis important je rends grace au deſtin.
De Rome & du ſénat cet aſyle eſt voiſin,
Un moment y conduit ; j'y cours, à l'inſtant même,
Attendrir tous les cœurs pour un héros que j'aime.
Dieux juſtes, dieux vengeurs, faites valoir ſes droits ;
Inſpirez ſon épouſe, & parlez par ſa voix !

SCENE VI.

AMILCAR *ſeul.*

Le trouble, la douleur, & l'effroi de Marcie,

Mieux que tous mes efforts, vont servir ma patrie.
Je satisfais mon cœur, en parlant pour l'état;
A mes concitoyens j'épargne un attentat,
Je ne les trahis point.

SCENE VII.

AMILCAR, REGULUS.

AMILCAR.

VIENS, mortel inflexible,
Implacable ennemi, plus que nous insensible:
Viens t'applaudir encor de m'avoir outragé.
S'il s'oppose à ta perte, Amilcar est vengé.

REGULUS, *de l'air le plus sombre.*

Rejoins tes Africains: dis-leur que leur ôtage
Va bientôt avec eux retourner à Carthage.

AMILCAR.

Tu quitterois ces lieux!

REGULUS.

Je l'espere du moins.

AMILCAR.

Quoi! les nœuds les plus chers...!

REGULUS.

Mon cœur a d'autres soins.
Carthage me verra, courageux & fidele,

Du

Du respect des sermens lui laisser un modele.
Va, quel que soit l'excès de sa férocité,
Souffrir pour son pays n'est point l'adversité.
Je l'avoûrai pourtant ; à ce retour pénible,
Mon cœur, qui s'y résout, est loin d'être insensible.
Mais il est, je le sens, des devoirs révérés,
Qui, pour être cruels, n'en sont pas moins sacrés.
L'homme doit les remplir, c'est son plus beau partage.
Il doit à ces devoirs mesurer son courage ;
Ou, laissant le mépris s'attacher à ses pas,
Il se creuse un tombeau, même avant son trépas.

AMILCAR.

Malheureux ! quand tes dieux aux miens te redemandent
Veux-tu que je te traîne aux tourmens qui t'attendent ?
Moi-même je ne puis y songer sans terreur ;
Contemple leur image, & connois-en l'horreur.
Vois notre orgueil blessé, se changeant en furie,
Dévouer aux douleurs les restes de ta vie ;
Et par tes fiers dédains tes bourreaux excités,
Appesantir sur toi leurs bras ensanglantés.
Vois le fer & le feu lentement te détruire,
Et la mort, pour toi seul, cent fois se reproduire.

REGULUS.

Amilcar, on saura, sous le ciel Africain,
Ce que peut la constance & le cœur d'un Romain.

AMILCAR.

Eh quoi,ton front eſt calme,& c'eſt moi qui friſſonne!
Quelle eſt cette vertu dont l'aſcendant m'étonne?
Que ton ſort, Régulus, ne dépend-il de moi!
Ton ennemi ſauroit te ſauver malgré toi.
Adieu.... ne me hais point. Ce cœur fier & ſauvage
Admire l'héroïſme, applaudit au courage...
Puiſſé-je partir ſeul! puiſſent mes ſoins heureux
Souſtraire à ſes deſtins un mortel généreux!
Je veux pour mon pays des ſuccès légitimes;
Il lui faut des rivaux, & non pas des victimes.

SCENE VIII.

REGULUS *ſeul.*

DIEUX! m'auroit-il trahi? Me voilà libre enfin!
Malheureux! quels combats s'élevent dans mon ſein!
Combien j'ai dévoré de ſoupirs & de larmes!
Quoi, je vais vous briſer, nœuds ſi remplis de charmes!..
Pardonne, chere épouſe, au rigoureux devoir
Qui m'a fait un tourment du plaiſir de te voir.
Je ſouhaite en ſecret, & je crains ta préſence.
Pleurs que j'ai retenus, coulez en ſon abſence.
Mais que faiſoit mon fils?... Mes yeux ne l'ont point vu...
Je le perds, il échappe à ce cœur éperdu;
Je mourrai ſans le voir!... Toi, ſa mere, ô Marcie!
J'aurai fait en tout tems le malheur de ta vie.

Enchaînée à mon ſort dès tes plus jeunes ans,
Tu m'as ſacrifié tes jours les plus brillans;
Et voilà donc le prix de ta noble tendreſſe,
De ce cœur courageux, qui pour moi s'intéreſſe!
Si je pars, des bourreaux m'attendent loin de toi....
N'importe; j'ai promis, je garderai ma foi.
Vous, du ſalut public autrefois les victimes,
Retracez à mes yeux vos dévoûmens ſublimes.
Intrépides Romains, magnanimes héros,
J'apperçois vos autels, & non pas vos tombeaux.
La vie eſt un moment; la mort n'eſt qu'un paſſage;
Mais le nom qu'on s'eſt fait, s'étendra d'âge en âge:
Il n'eſt rien qu'à la fin le tems n'ait abattu;
Tout périt, hors la gloire, & ſur-tout la vertu.

(*Se retournant vers la ſtatue de Bellone.*)

Sœur terrible du dieu qui préſide aux batailles,
Qui cimentas de ſang ces antiques murailles,
A mes juges, Bellone, inſpire ta fureur.
Puiſſé-je en ce moment leur tranſmettre mon cœur!
Souviens-toi des combats, des jours où ſur ta trace
Je courois dans nos rangs défier ton audace;
Et ſi tu veux payer tout ce qu'a fait mon bras,
A mes concitoyens fais vouloir mon trépas.



SCENE IX.

MARCIE, REGULUS.

MARCIE, *arrivant.*

Qu'entends-je? ſon trépas!...

REGULUS, *ſe relevant.*

Ciel! Marcie!...

MANLIUS.

Ah, barbare!...

Tu hâtes par tes vœux l'inſtant qui nous ſépare!
Quoi, je ſuis dans tes bras!....Combien je t'ai pleuré!
Et tu voulois me fuir! va, j'ai tout réparé.
Cruel, tu m'es rendu : le ſénat qui t'admire
Tremble & frémit du piege où tu l'allois conduire.
Tous les cœurs ſont à toi... Quel moment!...

REGULUS.

Que dis-tu?

MARCIE.

Oui, nous te défendrons de ta propre vertu.
Pour te rendre à ton fils, à ſa mere qui t'aime,
Il faut donc, malheureux, t'arracher à toi-même!

REGULUS.

D'où naiſſent ces tranſports, d'où venoit cet effroi?

MARCIE.

Je ſais tout d'Amilcar. Moins rigoureux que toi,

C'est lui que je craignois, & c'est lui qui m'éclaire.

REGULUS.

Quel trouble! quel discours! qu'as-tu donc osé faire?

MARCIE.

J'ai couru, j'ai volé, l'œil inondé de pleurs.
L'enceinte, où de nos loix regnent les défenseurs,
A soudain retenti de mes trop justes plaintes;
Les sénateurs émus ont ressenti mes craintes;
Et ma main, prévenant les plus noirs attentats,
Te ravit au cercueil qui s'ouvroit sous tes pas.
J'ai de tous nos malheurs retracé l'origine,
La rigueur de tes fers, la mort qu'on te destine;
Oui, je l'ai révélé, ce secret plein d'horreur,
Qu'un silence sublime enfermoit dans ton cœur:
J'ai peint tes jours en proie à des monstres impies,
Dans l'art des cruautés surpassant les furies,
Et pour t'ôter des jours long-tems infortunés,
Dérobant un supplice aux enfers étonnés.
L'excès du désespoir me tenoit lieu d'audace:
Je n'ai rien épargné, cris, prieres, menace.
A mes récits affreux, tous les fronts ont pâli;
De tendresse & d'effroi les cœurs ont tressailli;
Et de tous, sans rougir, j'ai brigué le suffrage....
Ce noble abaissement déplaît à ton courage;
Mais, à ta plainte ici laissant un libre cours,
Je serai fiere encor, si j'ai sauvé tes jours.

REGULUS, *avec vivacité.*

Digne fruit de tes ſoins... dans leur ardeur trop prompte,
Loin de la prévenir, as-tu juré ma honte?
A tes vaines frayeurs ſerai-je donc ſoumis?
Et faut-il te compter parmi mes ennemis,
Parmi ceux de l'état?

MARCIE.

De l'état! à quel titre?
Je prends Rome aujourd'hui, l'univers pour arbitre.
Eh! que n'as-tu point fait pour tes concitoyens?
Tu renonças pour eux à de paiſibles biens:
Pour défendre leurs murs, troublé dans ton aſyle,
Oublié quand ton bras ne put leur être utile;
De leur gloire occupé dans l'un & l'autre ſort,
A ton amour pour eux que manque-t-il?

REGULUS.

Ma mort.

MARCIE.

Tu m'arraches le cœur! Et ton fils & ta femme
N'ont-ils pas, Régulus, quelques droits ſur ton ame?
Verras-tu d'un œil ſec, & ſes pleurs & les miens?
Quand tu peux les ſerrer, rompras-tu nos liens?
Si tu veux nous ravir notre unique eſpérance,
Si rien ne peut fléchir ta farouche conſtance,
Peins-toi mon abandon, & vois dès aujourd'hui
Ton épouſe expirante, & ton fils ſans appui.

(*Régulus se détourne pour cacher son attendrissement.*)
Tu m'aimas !... ah ! ton cœur infidele & parjure
Doit-il donc tout à Rome, & rien à la nature?

REGULUS, *avec le plus grand trouble.*

Elle aura mes regrets; elle eut mes premiers vœux.
De ce cœur déchiré plains l'effort douloureux,
Son trouble, ses combats... sa foiblesse peut-être.

(*avec enthousiasme.*)

Que dis-je! moi trahir les bords qui m'ont vu naître!
La patrie est un corps respectable & sacré.
Qui de nous peut, sans crime, en être séparé?
Lui prodiguer son sang, la servir, la défendre;
Va, crois-moi, ce n'est point lui donner, c'est lui rendre.
Ne lui devons-nous pas rangs, honneurs, sûreté;
Le nom de citoyen, sur-tout la liberté?
La liberté!.. sans qui l'homme cesse d'être homme,
Le fondement, l'orgueil & la gloire de Rome?
Il faut de quelque peine acheter sa douceur:
Mais, exempt de travaux, a-t-on droit au bonheur?
L'ingrat qui le prétend, qu'il s'éloigne, qu'il fuie,
Qu'il aille loin du Tibre ensevelir sa vie,
Et malheureux par-tout, chassé de l'univers,
A des monstres errans disputer les déserts!

MARCIE.

Ah, dieux! combien ton zele & t'aveugle & t'égare!
Peut-on être, à la fois, & sensible & barbare?

Mais quelle eſt donc enfin, quelle eſt ta liberté,
Ce don ſi précieux, & par toi ſi vanté?
Des maux qu'elle t'a faits revois la triſte image.
Depuis douze ans ta vie eſt un dur eſclavage:
Oſe me démentir. Depuis ce tems, dis-moi,
Un jour, un ſeul moment, as-tu joui de toi?
De l'amitié paiſible as-tu goûté les charmes?
Peux-tu chérir un bien qui fait couler mes larmes?
Je ne puis commander au trouble de mes ſens.
Enfin, ouvre tes yeux éblouis trop long-tems;
Reviens à la nature: être époux, être pere,
En reſpecter toujours le ſacré caractere,
Voilà les premiers nœuds, le véritable honneur,
Les loix ſaintes de l'homme, & ſur-tout ſon bonheur.

REGULUS, *avec vivacité.*

Marcie!....

MARCIE.

A ces tranſports, à ta noble colere,
Je répondrai deux mots: Je ſuis épouſe & mere.

REGULUS, *avec une ſorte de fureur.*

Sois romaine.

MARCIE, *ſe jetant dans ſes bras avec le plus grand attendriſſement.*

Cruel!

REGULUS, *troublé & d'une voix attendrie.*

Va rejoindre ton fils.

MARCIE.

Que lui dirai-je, hélas! dans le trouble où je ſuis?
Avec moi renfermé ſous un toit ſolitaire,
Sans ceſſe à ma douleur il demande ſon pere.
De ſon âge innocent il dédaigne les jeux:
Le fils de Régulus eſt déjà malheureux!
Songe avec quels tranſports, quelle touchante ivreſſe,
Tu reçus dans tes bras ce fruit de ma tendreſſe!
Toi, qui l'as tant chéri, tu vas donc l'immoler?
Inſtruit par tes leçons, il peut te reſſembler.
Ses progrès, ſon ardeur auroient pour toi des charmes.
Déjà ſa foible main a ſoulevé des armes.

(*Régulus fait un mouvement de joie.*)

Digne d'être ton fils, il ſe fait mille fois,
Toujours plus attentif, raconter tes exploits.
Souvent même, au récit de ta longue ſouffrance,
Il ſemble être ſaiſi d'un inſtinct de vengeance;
Et de mon déſeſpoir prévenant les éclats,
Il vient, avec des cris, ſe jeter dans mes bras...
Oui, je l'ai vu ſouvent, pour toi quel doux préſage!
Friſſonner de colere, au ſeul nom de Carthage.
Tu ſembles t'attendrir!

RÉGULUS, *retenant ſes larmes.*

Je reconnois mon fils...
Il ſera quelque jour l'honneur de ſon pays.

MARCIE.

Ton égal, ton vengeur, ſi tu veux le conduire.

REGULUS.

Mon exemple & ſon nom ſuffiront pour l'inſtruire.
Mais que vient-on m'apprendre?

SCENE X.

MARCIE, REGULUS, PRISCUS.

REGULUS.

Eh bien, ſuis-je trahi?
Réponds.

PRISCUS.

Par ce billet vous ſerez éclairci.

MARCIE, *avec trouble, & ſe jetant ſur la lettre.*

Une lettre!... donnez.

REGULUS.

Que faites-vous, Marcie?
Oſez-vous?..

MARCIE.

J'oſe tout, quand je crains pour ta vie.

(*Elle lit.*)

« Tes conſeils, au ſénat, ont prévalu par moi;
» Je les ai ſoutenus, en ami d'un grand homme;

„ Je n'ai vu que ta gloire & l'intérêt de Rome.
„ Moi-même, ô Régulus, j'ai parlé contre toi. „

REGULUS.

Rome l'emporte enfin!

MARCIE.

Je reste anéantie.
Voilà donc ton arrêt.

REGULUS.

Mon triomphe. O patrie!
Généreux Manlius!

MARCIE.

C'en est trop : à ce nom,
Mon cœur n'écoute plus ni conseil, ni leçon.
Je ne saurois souffrir qu'on me vante un barbare,
Qui te donne la mort, nous perd & nous sépare.
Nous séparer! qui, lui!... Tu peux y consentir!...
Cher époux....

REGULUS.

Que veux-tu?

MARCIE.

T'émouvoir, te fléchir,
T'arracher au trépas.

REGULUS, *avec la plus grande chaleur.*

Eh! qu'est-ce que la vie,
Quand il faut la traîner avec ignominie?
De tes cruels regrets, va, je suis pénétré....

Mais voudrois-tu, dis-moi, d'un cœur déshonoré?
Les dieux veulent ma mort: voi leur main vengereſſe
D'affronts multipliés accabler ma vieilleſſe.
Cédons à leurs décrets, livrons à leur courroux
Une victime pure & digne de leurs coups.
Au lieu de l'ébranler, affermis mon courage:
Entre mon fils & toi mon ame ſe partage;
Je le chéris, je t'aime, & mes vives douleurs....
Viens, ouvre-moi tes bras....que j'y cache mes pleurs..

(*Après un moment de ſilence.*)

Malheureux! Ciel! Marcie!.. ah! cher Priſcus, pardonne
Ce reſte de foibleſſe où mon cœur s'abandonne.
Va dire à Manlius qu'il a rempli mes vœux:
Il eſt ami fidele, & romain généreux:
Mais s'il ne pourſuit point, il n'a rien fait encore.
Pour hâter mon départ, c'eſt lui ſeul que j'implore.
Un cœur tel que le ſien ne peut ſe démentir.
S'il aime Rome enfin, qu'il m'en faſſe ſortir.

(*Priſcus ſort.*)

SCENE XI.

REGULUS, MARCIE.

MARCIE.

QU'ENTENDS-JE? où ſuis-je?...on vient. Ah! le tribun s'avance.
Son aſpect me raſſure, & me rend l'eſpérance.

SCENE XII.

MARCIE, REGULUS, LICINIUS.

MARCIE.

QUE vois-je? quelle joie éclate dans vos yeux?

LICINIUS.

Tout le peuple eſt pour nous, & nous aurons les dieux.

REGULUS.

Quels ſont donc les affronts qu'ici tu me prépares?

LICINIUS.

On doute que la foi ſoit due à des barbares;
Et pour vous dégager d'un horrible ſerment,
Les augures par moi s'aſſemblent à l'inſtant.

REGULUS, *hors de lui.*

Ces inutiles ſoins ſont pour moi des injures:
Mon cœur & mes ſermens, ce ſont là mes augures.
Je cours au peuple.....

MARCIE, *tombant à ſes genoux & ſe retournant vers Licinius.*

Ah, dieux! mon cher Licinius,
Déſarmez votre ami qui ne me connoît plus.
Uniſſez vos efforts à mes vaines alarmes.

LICINIUS.

Eh! qu'eſpérer d'un cœur qui réſiſte à vos larmes?

MARCIE, *avec des cris.*

Quoi, ton fils! quoi, sa mere!

REGULUS, *du ton le plus pathétique.*

Ils me sont chers tous deux.
Ne vivant que pour vous, j'eusse été trop heureux.
J'ai cru m'unir à toi sous de meilleurs auspices.

(Il s'arrache de ses bras.)

Mais la haute vertu veut de grands sacrifices.

MARCIE.

Tu veux donc mon trépas?

REGULUS, *se jetant dans ses bras & s'en arrachant soudain.*

Laisse-moi.

MARCIE.

Je te suis.
Licinius!...

LICINIUS.

Je cours assembler nos amis.

Fin du second Acte.





ACTE III.

Tout est prêt pour l'embarquement de Régulus : un peuple innombrable, qui vient successivement sur ses pas, lui ferme le passage aux vaisseaux qui sont figurés dans le lointain.

SCENE PREMIERE.

REGULUS, *suivi d'une foule de Romains, au milieu desquels il se débat avec indignation.*

AH ! laissez-moi, fuyez, ouvrez-moi le passage.
L'opprobre d'un Romain, ô Rome, est ton ouvrage !
Fondateurs de l'empire, illustres demi-dieux,
Qu'un airain immortel reproduit à mes yeux,
Vous, dont le sang coula pour venger la patrie,
Soyez les défenseurs de ma gloire flétrie ;
Sortez de vos cercueils, &, garants de ma foi,
Paroissez tout-à-coup entre ce peuple & moi.
Dans les fers de Carthage, hélas ! je fus plus libre,
Que dans ces murs sacrés arrosés par le Tibre.
On commande à mes vœux, on enchaîne mes pas !
On ne craint point ma honte, & l'on craint mon trépas !

SCENE II.

LICINIUS, *environné par le peuple.*
REGULUS.

LICINIUS.

NON : Rome ne veut point que Régulus la quitte.
Je remplis, en ſon nom, la loi qui m'eſt preſcrite.
J'obéis à l'augure, au peuple, à l'équité :
Je défends la vertu, je ſers l'humanité.
(A Régulus, avec la plus grande vivacité.)
Lorſque je te dois tout, prétends-tu que moi-même,
J'aille à ſes aſſaſſins livrer l'ami que j'aime ? ...
Non. Cherche une autre main pour ſervir tes fureurs.
L'interprete du peuple eſt l'organe des cœurs :
J'apporte ici leur vœu ſi preſſant & ſi tendre,
Qui devroit t'émouvoir, que tu rougis d'entendre ;
Ce cri de la douleur, qui, montant juſqu'aux cieux,
Va leur redemander un héros malheureux.
Ah ! laiſſe-moi céder à la reconnoiſſance ;
Souviens-toi de tes ſoins à former mon enfance.
Si j'ai quelques vertus dignes d'un citoyen,
Souviens-toi que mon cœur les puiſa dans le tien,
Et pardonne aux efforts qu'au nom de la patrie,
Je fais pour te venger, & pour ſauver ta vie.

Plutôt

Plutôt qu'un ſi grand cœur fût outragé par moi,
Cette main verſeroit tout mon ſang devant toi :
Mais quand tu cours remplir des devoirs trop funeſtes,
Tout veut qu'on te retienne, & tout veut que tu reſtes.

REGULUS, *avec emportement.*

Que je reſte, grands dieux ! non, ne l'eſpérez pas :
Non, laiſſez-moi vous fuir, m'arracher de vos bras.
C'eſt une lâcheté que des Romains demandent ;
Et c'eſt de Régulus que des Romains l'attendent !
Eh ! lorſque Curtius, par la gloire enflammé,
Dans un gouffre entre-ouvert ſe jeta tout armé ;
Quand Scévole, bravant un pouvoir inutile,
Sur un foyer brûlant tint ſon bras immobile ;
Quand le vieux Décius, pour finir en héros,
Oſa ſe dévouer aux mânes infernaux,
Enfonça des Latins les phalanges hautaines,
Et ſauva par ſa mort les légions romaines ;
Quand ſon fils, imitant cette noble fureur,
Au Samnite inſolent renvoya la terreur ;
Quel Romain condamna leur audace intrépide,
Refroidit leur ardeur par un zele timide,
Leur propoſa de vivre . . . . & crut les retenir
Par l'effroi des tourmens, ou la peur de mourir ?

LICINIUS.

Qu'oſes-tu m'oppoſer ? Une mort glorieuſe
Etoit le digne prix d'une ardeur généreuſe :

Mais toi, veux-tu périr dans la honte des fers?

REGULUS, *hors de lui.*

Eh! pourquoi les briser, dis-moi, s'ils me sont chers?
Ces chaînes font ma gloire & la rendent plus pure.
(*au peuple.*)
Si vous me les ôtez, je ne suis qu'un parjure,
Un traître, un fugitif, à qui, même en ces lieux,
Le dernier citoyen feroit baisser les yeux.

LICINIUS.

Eh bien, cede en aveugle au zele qui t'enflame,
Au fanatisme ardent qui desseche ton ame;
Immole ton épouse, abandonne ton fils;
Repaîs-toi de leurs pleurs, n'écoute point leurs cris;
Laisse un infortuné, dont l'amitié t'outrage;
Fuis, cours, va défier les bourreaux de Carthage:
Que par eux déchiré!... Tout mon cœur a frémi:
Daignez tourner encor les yeux sur votre ami.
Mon protecteur, mon pere! ainsi d'affreux supplices
Paîront tant de vertus, d'exploits & de services!

REGULUS.

J'ai fait ce que j'ai dû, quand je vous ai servis;
Mais il est un moyen de m'en rendre le prix.

LICINIUS.

Comment?

REGULUS.

Les Africains, que j'ai trop su connaître,

Ont cru dans Régulus vous envoyer un traître,
Qui de leur cruauté voudroit se préserver,
Et viendroit vous trahir, afin de se sauver.
Ah! c'est là pour mon cœur la plus sensible offense.
Eh bien, si vous m'aimez, embrassez ma vengeance:
C'est la vôtre: armez-vous, armez mille vaisseaux;
Cherchez, au sein des mers, des triomphes nouveaux.
Teints d'un sang odieux, rapportez sur ces rives
Vos drapeaux enlevés & vos aigles captives.
Ne quittez point le fer, que vos rivaux punis
N'expirent étendus sur de sanglans débris.
Eternel monument de la rage africaine,
Que ma mort dans vos cœurs soit un titre de haine.
Pour vous guider encor, mes mânes en courroux,
S'élevant dans vos rangs, marcheront devant vous;
Et mon nom, devenant le signal du carnage,
Du fond de mon tombeau je détruirai Carthage.
Cet espoir ennoblit le trépas où je cours.
Ne bornons point la vie au terme de nos jours.
Brutus n'est plus, Brutus respire encor dans Rome:
Amis, le lâche meurt, & jamais le grand homme.
Quel prix du sacrifice, & pour moi quels honneurs,
Quand je serai nommé parmi vos bienfaiteurs;
Lorsque de vieux Romains, héritiers de mon zele,
A leurs enfans, un jour, m'offriront pour modele!

LICINIUS.

Eſt-ce un dieu qui nous parle ? Ah ! jouis, Régulus,
De l'attendriſſement qu'excitent tes vertus.
Vois les larmes couler. Rome entiere qui t'aime,
Gémiſſante à tes pieds, t'implore pour toi-même.
(Licinius veut tomber aux pieds de Régulus, qui le releve avec une ſurpriſe mêlée d'indignation.)

SCENE III.

LICINIUS, REGULUS, MANLIUS, LICTEURS, PEUPLE.

REGULUS.

(d'un air morne.) *(avec tranſport.)*

Le conſul m'abandonne. Ah ! c'eſt lui que je voi.
Viens, mon cher Manlius, viens t'unir avec moi ;
Approche... Les cruels, par pitié, me trahiſſent,
Et penſent m'honorer, alors qu'ils m'aviliſſent.
Seconde-moi, commande, oſe leur réſiſter.

MANLIUS.

Je t'entends ; je frémis, & ſaurai t'imiter.
Citoyens, que l'on ouvre un chemin au rivage !

LICINIUS.

Amis de Régulus, fermez-lui le paſſage.

MANLIUS.

Que fais-tu ?

LICINIUS.

Mon devoir.

MANLIUS.

Licteurs !

LICINIUS.

Peuple !

REGULUS, *avec la plus grande chaleur, au peuple qui fait un mouvement.*

Arrêtez :
Un tribun est le seul qu'ici vous écoutez !
Peuple que j'ai servi, peuple d'ingrats que j'aime,
J'allois chercher la mort : eh bien, frappe toi-même ;
Dégage mon serment... Non, vous êtes Romains ;
Vous allez à l'instant m'ouvrir tous les chemins.
Je sais qu'au fond du cœur, chacun de vous m'envie,
Et fait des vœux secrets, pour perdre ainsi la vie.
Un moment de pitié surprit votre vertu ;
Mais vous en rougissez ; l'honneur a reparu :
Vous avez surmonté cette indigne foiblesse :
Je le vois..... dans vos cœurs a passé mon ivresse.
Dieux ! le rivage est libre !... Africains, je vous suis.

SCENE IV.

BARSINE, MARCIE, ATTILIUS, REGULUS, MANLIUS.

(Régulus est prêt à s'avancer vers le rivage, lorsque Marcie entre, accompagnée de son fils, que suit un gros de peuple. Marcie, dans ce moment, a plusieurs femmes à sa suite.)

MARCIE, & son fils; les mêmes.

MARCIE, *courant au-devant de Régulus, & lui présentant son fils.*

Avant d'aller mourir, embrasse au moins ton fils.

REGULUS.

Mon fils! ah, malheureux! qu'on l'éloigne.

ATTILIUS.

Mon pere!

Quoi, vous abandonnez votre fils & sa mere!
Vous voulez nous quitter, pour courir au trépas!
Et quand je vous revois, c'est pour vous perdre!

REGULUS.

Hélas!

ATTILIUS.

Ne partez point; soyez l'appui de ma jeunesse:

Que je puiſſe vous voir, vous contempler ſans ceſſe !
Laiſſez dans votre cœur, foible une ſeule fois,
Pénétrer les accens de ma timide voix.
Au nom de mon amour, de mes pleurs, de mon âge,
(avec le cri de la douleur.)
Laiſſez-vous attendrir... N'allez point à Carthage.

REGULUS, *après avoir ſerré ſon fils long-tems dans ſes bras.*

Que ne puis-je dans toi, formant mon ſucceſſeur,
Laiſſer à mon pays un nouveau défenſeur !
Ne me reproche point un départ néceſſaire :
Un jour, ta fermeté juſtifira ton pere.
O mon fils, mon cher fils ! au lieu de t'affliger,
Que ton bras, jeune encore, apprenne à me venger !
Attends, pour me pleurer, qu'il ait puni Carthage.
Tous ces braves Romains guideront ton courage :
Il n'en eſt pas un ſeul qui ne ſoit ton ſoutien ;
Et je te laiſſe un pere en chaque citoyen.
Viens, reçois mes adieux.... viens, mon fils....

MARCIE.

Ah, barbare !
Sont-ce là les adieux que ton cœur nous prépare ?
Eh bien, puiſque les pleurs ne peuvent rien ſur toi,
Puiſque Rome triomphe & l'emporte ſur moi,
Permets du moins, permets que, fuyant ce rivage,
Attilius & moi te ſuivions à Carthage.

J'irai, j'attendrirai ces tigres furieux,
Sur le ſort d'un héros plus inſenſible qu'eux :
Tu connoîtras enfin, ſauvé par mes alarmes,
Les droits de la nature & la force des larmes ;
Ou ſi, malgré mes cris, je me vois repouſſer,
Altérés de mon ſang, s'ils oſent le verſer ;
Multipliant alors les bourreaux & les crimes,
Ils pourront, au lieu d'une, égorger trois victimes.

REGULUS.

Qu'entends-je ?... où ſuis-je ? Ah, dieux ! toi me ſuivre ! qui ? toi !
Veille ſur notre fils... qu'il ſoit digne de moi !
Que parmi nos guerriers la gloire un jour le nomme !
Tu te dois à ce fils, & tu le dois à Rome.
Qu'il garde ſes ſermens ! qu'il s'exerce aux travaux !
Qu'il vive en citoyen, & qu'il meure en héros !
Dans tous les tems Marcie aux Romains ſera chere.
Du fils de Régulus on aimera la mere.
(*Les embraſſant.*)
Marcie, Attilius, ſéparons-nous.

MARCIE, *au peuple.*

Cruels !
Pourrez-vous les ſouffrir ces apprêts criminels ?
Voyez ſes meurtriers féroces & parjures,
Prolongeant avec art ſes jours dans les tortures !
Régulus ! lui, périr ! lui, votre bienfaiteur !

Non... le trépas n'est dû qu'à son persécuteur,
A Manlius.

REGULUS, *avec la plus grande chaleur.*

Réprime un transport si coupable :
La vertu qu'on accuse en est plus respectable.
Honteux de tes soupçons, & contre eux affermi,
Je cours les abjurer dans le sein d'un ami.

(Il se précipite dans les bras de Manlius.)

MARCIE.

Ton ami! Ciel!... Romains, oserez vous l'en croire?

REGULUS.

Il mérite ce titre; il a sauvé ma gloire.
Viens expier, mon fils, un outrage odieux :
Voilà ton protecteur.

(Il remet son fils à Manlius.)

MANLIUS.

J'en atteste les dieux,
Je jure à l'amitié, de lui servir de pere;
Je le jure à toi-même, aux yeux de Rome entiere.
Je pardonne à Marcie un excès de douleur :
Je n'en ai point rougi; j'étois sûr de mon cœur;
Je connoissois le tien : un jour, un jour peut-être,
Elle sera plus juste, & pourra me connoître.
Je sais, ô Régulus, te plaindre & t'admirer;
Mais je ne te fais point l'affront de te pleurer.

REGULUS.

Et voilà l'amitié dont Régulus s'honore !
Je vais mourir content... Mais qui m'arrête encore ?
Je fuis : c'eſt trop long-tems demeurer en ces lieux,
Déshonorer ce jour, & ſouiller nos adieux.
Marcie !... ah ! cache-moi ces honteuſes alarmes :
(*aux gardes.*)
Qu'on l'entraîne... Mon fils, je te défends les larmes.

MARCIE, *le ſuivant de l'œil, & le voyant monter dans ſon vaiſſeau.*

Je meurs.

(*Elle tombe entre les bras de ſes femmes, & ſon fils ſe jette dans les ſiens.*)

LICINIUS.

O Régulus !

REGULUS, *du haut de ſes vaiſſeaux.*

Veillez, ô mes amis,
Sur les jours de ma femme, & ſur ceux de mon fils !

Fin du troiſieme & dernier Acte.



VERS

Présentés à Madame la DAUPHINE, *le jour qu'elle vint à la comédie françoise, sans être annoncée.*

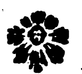
QUOI! ſous un nuage envieux,
Croyez-vous, auguſte Dauphine,
Pouvoir vous cacher en ces lieux?
Lorſque Vénus deſcend des cieux,
On ſent l'influence divine
De ſon aſpect majeſtueux;
Et lorſque vous trompez leurs yeux,
Le cœur des François vous devine.



VERS

Présentés au ROI, après la représentation de la Feinte par amour, à Choisy.

DES souverains, quoi, le plus adoré,
A mes essais daigne sourire!
Ah! plus mon cœur est enivré,
Moins j'ai de force pour le dire.
Des écrivains heureux que leur siecle chérit,
Un autre âge souvent vient faner la couronne;
Mais rien jamais ne la flétrit,
Lorsque c'est LOUIS qui la donne.
Une timide fleur, peu faite pour briller,
Loin de lui languissoit encore;
Sous ses yeux elle vient d'éclore...
Et la fleur se change en laurier.



LA FEINTE

PAR AMOUR,

COMEDIE

En trois actes & en vers.

PERSONNAGES.

MELISE, *jeune veuve* ..... Mlle. Doligny.

DAMIS, *amant de Mélise*.... M. Molé.

LISIMOND, *oncle de Mélise*.... M. Feulie.

FLORICOURT.... M. Monvel.

DORINE, *suivante de Mélise*... Mlle. Fanier.

GERMAIN, *laquais de Damis*... M. Augé.

La scene est dans la maison de Lisimond, commune à Mélise & à Damis.



LA FEINTE PAR AMOUR,

COMÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

DORINE, GERMAIN.

GERMAIN.

Ce que c'eſt d'habiter dans le même logis!
On va, l'on ſe cultive, & l'on voit ſes amis.

DORINE.

Ton maître?...

GERMAIN.

Quel motif peut ici te conduire?

DORINE.

Un billet qu'à Damis Méliſe vient d'écrire.

GERMAIN.

Billet doux ?

DORINE.

Il ſuffit ; tout va ſe déclarer.

GERMAIN.

Tu n'aimes point Damis ?...

DORINE.

Eh, comment l'endurer ?

Quel homme !...

GERMAIN.

Réſervé, n'oſant rien ſe permettre.

DORINE.

Monſieur apparemment craint de ſe compromettre.
C'eſt un air, c'eſt un ton équivoque & diſcret,
Un feu ſourd qui veut naître & ſoudain diſparoît.
Je veux, moi, qu'en aimant l'on bavarde, l'on rie,
Qu'on ſe plaigne, ſe brouille, & ſe réconcilie.

GERMAIN.

Qu'on ait le diable au corps.

DORINE.

Ton Damis ne l'a pas.

Il eſt du plus beau froid !...

GERMAIN.

Il te faut des éclats,

Des ſoins... marqués.

DORINE.

DORINE.

Oh! oui!

GERMAIN.

Sur ce pied-là mon maître,
Neuf ou dix mois plutôt, étoit ton fait peut-être.
Moi je l'ai vu, ſoumis à la commune loi,
Prodiguer, comme un autre, & ſon cœur & ſa foi.
Il eſt vrai qu'aujourd'hui ce n'eſt plus le même homme,
Et, je te l'avoûrai, quelquefois il m'aſſomme
Avec ſon air tranquille & ſon ton meſuré.
Non, depuis ſa réforme, il n'eſt plus à mon gré;
J'en ſuis fâché pour lui.

DORINE.

Tu n'es pas à connoître
De quels graves motifs ſa réforme a pu naître.

GERMAIN.

Mais... j'en fixe l'époque au goût très-ſingulier
Que pour certaine femme il eut l'hiver dernier.
C'étoit un vrai lutin, ne voulant que ſéduire,
Attirant avec art, dans l'eſpoir d'éconduire,
Bien parjure, bien gai, de tout faiſant un jeu:
Il alla brusquement l'étourdir d'un aveu;
La dame s'en moqua, prit ſon vol de plus belle;
Et voilà vingt amans attroupés autour d'elle.
Le dépit, la fureur, la plainte étoient ſon lot:
Bref, l'amour cette fois n'en avoit fait qu'un ſot.

Depuis cet accident, il a juré ſans doute,
Voulant un autre ſort, de prendre une autre route,
D'élaguer les ſoupirs, les proteſtations,
Et d'être moins alerte en déclarations.
Quelqu'amoureux qu'on ſoit, Dorine, Dieu ſait comme
Quatre mois de rigueur découragent un homme !

DORINE.

C'eſt ce qui m'a ſemblé.

GERMAIN.

Malgré ſon changement,
Méliſe l'aime enfin ... aſſez paſſablement.

DORINE.

Tu crois cela ?

GERMAIN.

Très-fort.

DORINE.

Va, va, pure chimere.

GERMAIN.

Point.

DORINE.

Allons, à vingt ans on n'aſpire qu'à plaire.
Veuve d'un pédagogue appellé ſon mari,
Elle a pris dans le monde un maintien aguerri ;
Et de la liberté connoiſſant l'avantage,
Elle ne voudra plus tâter de l'eſclavage.
D'honneur, l'indépendance eſt un état charmant !

Les veilles, le ſpectacle, & les goûts du moment,
Et la coquetterie à toute heure excitée,
Et le renom flatteur d'une femme citée,
Voilà ce qui l'enivre!... à quelques humeurs près,
Qui depuis pluſieurs jours ont voilé ſes attraits.
Fiere d'accumuler conquête ſur conquête,
Fort légere, un peu folle, & pourtant très-honnête,
Son unique deſir, crois-moi, c'eſt de charmer:
Nous vous laiſſons le ſoin & l'embarras d'aimer.
Mais auſſi, qu'un amant à mots couverts s'explique,
Qu'il élude l'aveu... ma foi cela nous pique.
Vous entendre gémir & ſoupirer vos feux,
Moi, c'eſt là dans l'amour ce que j'aime le mieux.
Un aveu réjouit.... un ſoupir intéreſſe.

GERMAIN.

Je ſuis tout ſtupéfait de ta délicateſſe!
Mon maître cependant, Méliſe en conviendra,
Peut tourner une tête alors qu'il le voudra;
Et j'ai, moi qui te parle, adopté ſon ſyſtême:
On ſe fait mieux aimer, ne diſant pas qu'on aime.
J'ai donné dans le piege où lui-même il fut pris:
Eh bien, c'étoit l'enfer, & mépris ſur mépris.
Tu n'imagines pas, pour les plus minces charmes,
Ce qu'il m'en a coûté de ſoupirs & de larmes;
C'eſt une conſcience!... il faut changer cela,
Et faire un peu la loi.

DORINE.

J'aime ce projet là.

GERMAIN.

Qu'il me vienne à préſent quelqu'adroite ſoubrette.
Je vous la mene un train !...

DORINE.

Oui-da ?

GERMAIN.

J'ai la recette.
Eh ! ne valons-nous pas ton ſublime marquis,
Par ſa frivolité connu dans tout Paris,
Etourdi s'il en fut, grand conteur de ſornettes,
Et trop diſtrait ſur-tout, pour acquitter ſes dettes ?
Mélíſe franchement....

DORINE.

Dis ce qu'il te plaira.
Nous ſavons mieux que toi tous les talens qu'il a.
Il doit, il ſe ruine ?

GERMAIN.

On le dit.

DORINE.

Bagatelle.
Il ſubvient à propos aux langueurs de mon zele,
Donne ſans trop compter, & va toujours ſemant
Ce qui mene une intrigue & diſtingue un amant.

GERMAIN.

Comme il voudroit enfin avancer ſes affaires,
N'a-t-il pas depuis peu doublé tes honoraires ?
Il a craint les langueurs... n'importe, malgré toi,
Votre bon oncle eſt fou de Damis & de moi.

DORINE.

Il eſt vrai que Damis aujourd'hui s'en empare.

GERMAIN.

Il nous a propoſé ſa niece.

DORINE.

Le barbare !
Ne me parle jamais de ce vieux éventé.
C'eſt le dernier qu'il voit dont il eſt entêté ;
Ce qu'il veut le matin, le ſoir peut lui déplaire ;
Et laſſé de ton maître, il voudra s'en défaire :
Tête vague, eſprit foible, & ſans le moindre plan.
Ne fut-il pas jadis apprentif courtiſan ?
Je riois de le voir, dans ſon humeur cauſtique,
S'ériger en penſeur, trancher du politique ;
Affectant tous les airs, & n'en ayant aucun,
Il ſe croyoit utile, & n'étoit qu'importun.
Ce ton a diſparu ; maintenant c'eſt un autre.
Il eſt peut-être bon : mais ce n'eſt pas le nôtre...
On entre : c'eſt Damis.... Il a l'air de rêver.

SCENE II.

DORINE, GERMAIN, DAMIS.

GERMAIN.

Ne l'interrompons point.

DORINE.

Laiſſe-moi l'obſerver.

Chut.

GERMAIN, *à part.*

Il tient le portrait de Méliſe elle-même :
Il croit que je l'ignore.

DAMIS, *contemplant un portrait & à voix baſſe.*

Oui, c'eſt celle que j'aime.
Voilà ces traits ſi doux, ce naïf enjoûment,
Ces regards où l'eſprit eſt joint au ſentiment.
Heureuſe illuſion, qui me rends ſa préſence,
L'amour ne t'inventa que pour charmer l'abſence.
Je ne ſais cependant ; ce portrait ſéducteur,
En captivant mes yeux, contente peu mon cœur.
Un reproche ſecret vient troubler mon ivreſſe.
Qu'eſt-ce qu'un bien qui peſe à la délicateſſe ?
Ce qui m'enchante ici, gage trop imparfait,
N'eſt qu'un larcin, hélas ! & dut être un bienfait.

DORINE,

(à part.) (haut à Germain.)

Il soupire!.... Sur quoi promene-t-il sa vue?

GERMAIN.

C'est que de ses bijoux il a fait la revue;

C'est un portrait qu'il a tiré de son écrin.

De ces miseres là nous tenions magasin.

DORINE.

Un portrait!

DAMIS.

Que dis-tu?

GERMAIN, *s'approchant à la gauche de Damis.*

Je dis que quelque belle

Vous a sans doute fait cette faveur nouvelle.

DAMIS, *à part.*

Le drôle n'en croit rien.

DORINE, *s'approchant à la droite de Damis.*

Monsieur!...

DAMIS, *surpris.*

Qu'est-ce?

DORINE.

Un billet.

DAMIS, *avec joie.*

De Mélise?

DORINE.

Prenez, & lisez, s'il vous plaît.

DAMIS, *à part.*

Voyons : d'un vain eſpoir je me flatte peut-être...
(*après avoir parcouru le billet.*)
Me trompé-je ? comment !... ne laiſſons rien paroître.
(*Il relit le billet à voix baſſe.*)
« Vos aſſiduités, j'aurois dû le prévoir,
„ Fixent ſur moi les yeux d'un monde ſuſceptible.
„ Echappons aux propos en ceſſant de nous voir.
„ Quel que ſoit cet effort, j'ai cru me le devoir,
„ Et votre calme heureux m'y rendra moins ſenſible.
(*appercevant Germain qui a les yeux ſur la lettre.*)
Que fais-tu là ? va-t-en.

GERMAIN.

Peſte, il n'y fait pas bon !

DAMIS.

Qu'on ſache ſi bientôt je puis voir Liſimon.
(*Germain ſort.*)

SCENE III.

DAMIS, DORINE.

DAMIS, *à part.*

COMMENT interpréter.... Je tremble....

DORINE.

Quel nuage....

DAMIS, *haut, & affectant un air ferein.*

Je dois récompenſer, Dorine, un tel meſſage.

DORINE.

Vous moquez-vous?

DAMIS, *lui donnant ſa bourſe.*

Prenez.

DORINE.

Soit: mais en vérité,
Vous pouviez être ingrat avec ſécurité.

DAMIS.

Je hais ce vice là.

DORINE.

Vous êtes magnifique.
Ce procédé, monſieur, eſt vraiment héroïque.
Je n'imaginois pas (voyez le préjugé!)
Qu'à prix d'or quelquefois on payât un congé.

DAMIS, *ſurpris.*

Comment?

DORINE.

Vous le tenez.

DAMIS.

Je ſoutiens....

DORINE.

Je proteſte....
L'argent eſt bien donné.... quitte à prouver le reſte.

DAMIS.

Un congé, dites-vous?

DORINE, *gaîment.*

Oui, bien clair & bien net.
J'ai vu, n'en doutez pas, compoſer ce billet;
J'ai vu, j'ai lu, relu le congé qu'il renferme:
Tant pis, ſi votre orgueil eſt offenſé du terme.

DAMIS, *après une pauſe, avec un dépit concentré & une gaîté contrainte.*

Je voulois de Méliſe, en cette occaſion,
Couvrir l'étourderie & l'indiſcrétion:
A ce qu'il me paroît, ce zele eſt inutile.
Votre maîtreſſe en moi trouve un ami docile,
Soumis, reſpectueux, qui n'a point héſité
Pour ſouſcrire à l'arrêt que ſon cœur a dicté.

DORINE.

J'admire le biais dont vous prenez la choſe.
Ainſi vous acceptez la loi qu'on vous impoſe,
Et ne murmurez pas d'un arrêt ſi ſoudain!

DAMIS, *avec une gaîté feinte.*

L'a-t-elle écrit gaîment?

DORINE, *l'obſervant.*

Sans gaîté, ſans chagrin,
D'un air indifférent.

DAMIS.

Indifférent?

DORINE.

Sans doute.

Pour écrire autrement, on sait ce qu'il en coute.

DAMIS, *avec un peu plus de vivacité.*

Mais au fait, savez-vous le fin de tout ceci ?

DORINE.

Je sais que cette nuit on a très-mal dormi.

DAMIS.

Ah, voilà contre moi ce qui la détermine !

DORINE.

Mais ne diroit-on pas que ce n'est rien !

DAMIS.

Dorine

Approuve sa maîtresse ?

DORINE.

Eh, ne le dois-je pas ?

DAMIS.

Sur-tout, quand elle fait de semblables éclats.
La prudence le veut.

DORINE.

J'aime la remontrance !
Econduire un amant, c'est blesser la prudence,
C'est bouleverser tout.

DAMIS.

Un amant est fort bon !

DORINE.

Ce titre là vous choque ?

DAMIS.

Et c'eſt avec raiſon....
Mais briſons là-deſſus. Quoi que Méliſe faſſe,
Je ſaurai conſtamment endurer ma diſgrace ;
Et puiſqu'une inſomnie a cauſé mon malheur,
Je juge le motif, pour calmer ma douleur.
Ces événemens là n'ont plus rien qui m'étonne.
Le caprice m'exclut, l'amitié lui pardonne.
L'indulgente amitié n'a jamais de fureurs,
Et ne connoît point l'art de contraindre les cœurs.

DORINE.

Oh, vive l'amitié! qu'elle eſt calme & ſoumiſe !
Vous êtes ſurprenant. Je vais dire à Méliſe
Avec quelle douceur & de quel air ſerein
On accueille chez vous ſes billets du matin.

(*Elle ſort.*)

SCENE VI.

DAMIS *ſeul, & avec dépit.*

ENFIN, madame, enfin, je connois votre ſtyle.
Vous voulez m'affliger, & j'en ſuis plus tranquile.

SCENE V.

DAMIS, GERMAIN.

GERMAIN.

LISIMON est, dit-on, chez Mélise.

DAMIS, *avec humeur.*

Il suffit.

(*Il lit le billet & le chiffonne.*)

GERMAIN, *à part.*

Ce diable de billet lui tourmente l'esprit.

DAMIS, *se promenant toujours, & à part.*

Vous me chassez! fort bien.

GERMAIN, *à part.*

Fort mal.

DAMIS, *à part.*

A la bonne heure.
Rien n'est encor perdu, mon secret me demeure.

GERMAIN.

Pauvre avoir que cela!

DAMIS *à part, & parcouraut le théatre.*

De l'éclat & du bruit,
Des soins trop prodigués c'est l'orgueil qui jouit.
Il faut un autre frein à votre humeur légere;
Je vous ai fait parler, j'ai bien fait de me taire.
On distrait votre cœur; .. il faut le ranimer,

Et punir la coquette, en la forçant d'aimer.
Mais ce cruel billet!.. gardons-nous de m'en plaindre.
J'ai dû le desirer, beaucoup plus que le craindre;
C'est quelque chose au moins....qu'est-ce que je prétends ?
Fixer un cœur volage. Il résiste, & j'attends....
J'attendrai. Ce billet m'a rendu l'espérance.
Heureux d'être aujourd'hui l'objet d'une imprudence!
Trop heureux d'occuper! Pour qui s'y connoît bien,
Un dépit.... un congé vaut toujours mieux que rien.

GERMAIN, *s'approchant par degrés de Damis, qui marche toujours avec la même action.*

Monsieur....

DAMIS, *brusquement.*

Hein!...

GERMAIN.

Vous voulez me cacher votre flame;
Je ne suis plus admis aux secrets de votre ame.

DAMIS.

Après?

GERMAIN.

Epargnez-vous ces inutiles soins;
Ce qu'on ne me dit pas, je ne le sais pas moins.

DAMIS.

Si je le laisse aller, il va par complaisance,
De mes propres amours me faire confidence.

GERMAIN, *avec intrépidité.*

Oui, monsieur; cet air froid qui cache votre feu,

Vos diſcours, votre ton, tout cela n'eſt qu'un jeu.

DAMIS.

Très-ſcrupuleuſement gardez vos conjectures:
S'il venoit juſqu'à moi les plus légers murmures...
Vous m'entendez?...

GERMAIN.

Ces mots ſont ſignificatifs.

DAMIS.

C'eſt que je n'aime point les eſprits inventifs.

GERMAIN.

Moi, je n'invente rien. Vous n'aimez pas Méliſe?
Sa main par Liſimon ne vous eſt pas promiſe?
Ce portrait que tantôt vous obſerviez....

DAMIS.

Eh bien?

GERMAIN.

Me direz-vous auſſi que ce n'eſt pas le ſien?
D'après ſon grand tableau, lorſqu'elle fut ſortie,
Vous fîtes l'autre jour tirer cette copie.

DAMIS.

Motus, encore un coup, ou gare....

GERMAIN.

Avec ce ton,
Vous obtenez des droits ſur ma diſcrétion.

DAMIS.

Prévenez là dedans qu'à me ſuivre on s'apprête.

(*à part.*)

Qu'on ne s'éloigne pas. Ma ſurpriſe eſt complete !

(*On entend chanter, faire du bruit derriere le théatre.*)

Qu'eſt-ce que ce train là ? va-t-en voir à l'inſtant.

GERMAIN.

C'eſt monſieur Floricourt, qui s'annonce en chantant.
Il eſt votre rival.

DAMIS.

Lui ?

GERMAIN.

Déclaré.

DAMIS.

Quel conte !

SCENE VI.

FLORICOURT, DAMIS, GERMAIN.

GERMAIN.

TENEZ, lui-même ici vous en rendra bon compte,
Il eſt franc. (*Germain ſort.*)

FLORICOURT, *du ton le plus gai.*

Je ſuis triſte, & je viens près de toi
Pour éclaircir le noir qui s'empare de moi.
Que je te trouve heureux ! un eſprit toujours libre !
Tu maintiens dans tes goûts le plus juſte équilibre.

Le

Le ſort prévient tes vœux, tout ſuccede à ton gré ;
Très-peu d'ambition, un amour tempéré !
Moi, je ſuis baloté de toutes les manieres :
Le feu plus que jamais s'eſt mis dans mes affaires.
Tout, depuis ce matin, m'affecte horriblement.

DAMIS.

Depuis ce matin ?

FLORICOURT.

Oui.

DAMIS.

Le terme eſt alarmant.

FLORICOURT.

Ma ſenſibilité devient inſupportable.

DAMIS.

Allons, remettez-vous ; un revers vous accable !
Comment vont les amours, les projets, tout le train ?

FLORICOURT.

Nous vivons, mon ami, dans un ſiecle d'airain.
Rien n'avance, ne va... j'ai plus de cent paroles.
Pour les effets, néant... J'ai beau changer de rôles,
Saiſir l'eſprit, le ton de nos ſociétés,
Amuſer tous les jours dix cercles d'hébétés,
Voir les gens qu'il faut voir, briller par ma dépenſe,
Renchérir ſur ces riens qui font notre importance,
Je reſte là tout net.... on me berce d'eſpoir ;
Vingt billets le matin m'invitent pour le ſoir ;

On me fête, & c'est tout: avantage stérile!
J'ai prouvé cependant que je puis être utile....
Tiens, pas plus tard qu'hier, dans un fort grand soupé,
J'eus des traits d'un bonheur... dont chacun fut frappé.
On murmuroit tout bas, il est vraiment aimable.
J'abymai le baron; il parut détestable.
Je fis rire Chloé, rire jusqu'à l'excès,
Une bégueule morne & qui ne rit jamais....
Tu sais qu'elle peut tout, qu'on obtient tout par elle.
Eh bien, quand on sortit, je réclamai son zele;
Elle me répondit par des airs nonchalans,
Me pria de descendre, & d'appeller ses gens.
Eh! sur ces têtes là fondez quelqu'espérance!
Nulle solidité, point de reconnoissance.
Qu'ils s'arrangent, je sens qu'il faut vivre pour soi,
Et mon ingrat pays n'est pas digne de moi.

DAMIS.

Comment! je vous croyois en faveur.

FLORICOURT, *avec étourderie.*

Quel vertige!
Crois-tu donc à ce mot, à ce brillant prestige?
La faveur maintenant n'est qu'un flux & reflux;
On a beau la poursuivre, on ne la fixe plus.
Il semble qu'aujourd'hui la fortune vous rie.
Demain le ciel se brouille, & la scene varie.
Le terrein où je marche est fertile en ingrats;
C'est un sable mouvant, qu'on sent fuir sous ses pas;

Et le public léger, qu'un changement réveille,
Brise, en riant, l'autel qu'il encensoit la veille.
Ainsi de crainte en crainte, & d'espoir en espoir,
On se tue à briguer ce qu'on ne peut avoir.
Parmi cent concurrens, coudoyé dans la foule,
Moins de gré que de force, on cede au flot qui roule;
Et plus que mécontent, mais non pas converti,
On se retrouve au point d'où l'on étoit parti.

DAMIS.

Ce tableau me paroît frappant de ressemblance.
Vous devenez profond!

FLORICOURT.

Il le faut bien... on pense.
C'est fait, je m'exécute, & borne mon roman.

DAMIS.

Propos.

FLORICOURT.

Ton œil encor n'a pas saisi mon plan?

DAMIS.

Oh! pas le mot.

FLORICOURT.

Ecoute. Epouses-tu Mélise,
Ne l'épouses-tu pas?

DAMIS.

La demande est exquise.

FLORICOURT.

Quels que ſoient tes projets, je n'y pénetre pas;
Mais j'épouſerai, moi.

DAMIS, *ironiquement.*

Dès-lors plus d'embarras.
De vos expédiens j'admire la juſteſſe.

FLORICOURT.

Nul procédé, ſur-tout : le prix eſt pour l'adreſſe.
Dorine me protege ; elle ſait babiller :
Moi, je poſſede l'art de la faire parler ;
Je me la ſuis acquiſe, & ſa foi m'eſt connue.

DAMIS, *à part.*

Cette Dorine là me paroît entendue.

FLORICOURT.

Et Liſimon, d'ailleurs, ſervira mon amour.
On dit qu'il a jadis raffolé de la cour ;
Je veux lui mettre encor l'ambition en tête.
C'eſt un reſſort plaiſant.

DAMIS.

Et ſur-tout fort honnête.
Ainſi vous épouſez?

FLORICOURT.

Un peu.

DAMIS.

C'eſt mon avis.

FLORICOURT.

Tes conseils sont très-bons, tu les verras suivis.

DAMIS.

Rien n'est mieux calculé qu'une telle conduite ;
Et c'est avec plaisir que j'en verrai la suite.
Vous n'aimez pas Mélise, on conçoit bien cela :
Votre cœur ne s'est point oublié jusques-là.
Sa fraîcheur, sa jeunesse, une grace piquante,
D'un sourire attrayant la finesse éloquente,
N'ont pu, j'en jurerois, vous inspirer un goût :
Mais Lisimon est riche, & Mélise aura tout ;
Voilà ce qu'il vous faut ; rien n'est plus convenable ;
Et c'est ce qu'on appelle un hymen très-sortable.
S'aimer, détail bourgeois ! bravant ce sot abus,
Vous allez épouser... quelques cent mille écus.

FLORICOURT.

Oui. Par ce mariage (& tu m'y détermines)
Je veux de ma fortune étayer les ruines.
Pour les gens de notre ordre il n'est que ce recours.
Etourdis par nos goûts, distraits par nos amours,
Tant que l'activité nous tient lieu d'opulence,
Nous vivons dans l'ivresse & dans l'indépendance.
Autre tems, autres soins ; risquant quelques soupirs,
Nous implorons l'hymen pour payer nos plaisirs.
Adieu : je vais courir chez tous mes gens d'affaires,
Et mettre à la raison intendant & notaires.

Tous ces animaux là, qu'on voit en enrageant,
Ont toujours de l'humeur, & n'ont jamais d'argent.

DAMIS.

N'allez pas les manquer.

FLORIÇOURT, *prenant la main de Damis.*

Non, vraiment. Je te quitte,
J'emporte un avis sage, & mon cœur le mérite.
(*Il sort.*)

SCENE VII.

DAMIS, *seul.*

D'UN moment de dépit il peut tout obtenir ;
Il va voir Lisimon, je dois le prévenir.
N'eussé-je point d'amour, je lui serois contraire ;
Je voudrois traverser le bonheur qu'il espere :
L'amitié m'en eût seul inspiré le dessein.
Sans adorer Mélise, il prétend à sa main !
Ses graces, son esprit n'ont rien qui l'intéresse !
En elle il considere, il cherche la richesse !
Quel amant ! De mon but ne nous écartons point ;
L'amour me l'indiqua, la probité s'y joint.
Mais si j'échoue enfin... si Mélise enivrée
Se borne à cette cour dont elle est entourée !

Je ne le ſais que trop, la beauté bien ſouvent,
Attentive à l'hommage, eſt ſourde au ſentiment.
Cachons encor le mien... Amour! tu ſais ſi j'aime!
Ce pénible détour m'eſt dicté par toi-même.
Méliſe, tu le vois, eſt prête à t'échapper,
Et je crois te ſervir, en oſant la tromper.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

La ſcene eſt dans une avant-ſalle de l'appartement de Méliſe.

SCENE PREMIERE.

DAMIS, *ſeul.*

CHEZ Méliſe, aujourd'hui ! moi ! quelle hardieſſe!
Voyons : par l'oncle ici piquons un peu la niece.
Il va venir, oſons ; & dans l'eſpoir que j'ai,
En feignant un refus, vengeons-nous du congé.
Je puis bien à mon tour riſquer une imprudence.

SCENE II.

DAMIS, LISIMON.

DAMIS.

AH ! je vous attendois avec impatience.

LISIMON, *abſorbé dans la rêverie.*

Me voilà. J'en conviens, j'étois dans ce moment,
D'une vue aſſez neuve occupé fortement.
Monſieur, c'eſt que le tact des affaires publiques

Veut de mâles esprits & des cœurs énergiques.
Quand je m'en escrimois, j'accordois tout cela ;
Le tableau de l'Europe étoit imprimé là.
Tu m'as fait avertir, j'accours, adieu l'idée,
C'est le diable !

DAMIS.

Pardon : votre humeur est fondée.

LISIMON.

C'est fait... que me veux-tu ?

DAMIS.

Je me suis consulté ;
Et je peux avec vous parler en liberté.
Mélise est fort aimable ; elle a droit de prétendre
Aux hommages, aux vœux de l'amant le plus tendre ;
Mais comment souffre-t-elle un cercle d'étourdis,
D'agréables, de sots, par la mode enhardis,
Du bon ton qu'ils n'ont pas se croyant les arbitres,
Mettant leur ineptie à l'ombre de leurs titres,
Traînant d'un luxe outré l'indiscret attirail,
Petits sultans honnis même dans leur serrail ;
Tous ces demi-seigneurs sans talens & sans ames,
Qui bornent leurs exploits à tromper quelques femmes ;
De peres très-fameux enfans très-peu connus,
Dont on cite les noms, au défaut des vertus ?

LISIMON.

Je vais, si tu le veux, t'expliquer ce mystere.

DAMIS.

Soit.

LISIMON.

Tel que tu me vois, jadis j'eus ma chimere,
Comme un autre : à la cour j'étois fort aſſidu ;
Dans un monde nouveau je me croyois perdu.
Je propoſois alors des plans économiques,
Que je te montrerai, tous bien patriotiques,
Bien conçus....

DAMIS.

Je le crois.

LISIMON.

J'oſai les préſenter ;
Mais l'embarras étoit de les faire adopter.
Ces gens-ci m'y ſervoient, du moins en apparence :
Je les reçus chez moi, par excès de prudence.
Sous les dehors du zele, ils venoient par eſſaîns,
En obſédant ma niece, opiner ſur mes vins.
Moi, comme un franc Gaulois, j'aime encor ma patrie.
Leurs proteſtations trompoient ma bonhommie.
Qu'ai-je embraſſé ? du vent. On ne m'écouta pas ;
J'en fus pour mes calculs & pour mes réſultats.
Auſſi tout va, Dieu ſait ! Graces à ma routine,
J'aurois en trois matins remonté la machine.
Je n'y renonce point ; mon porte-feuille eſt plein :
Aujourd'hui ſecondé, j'exécute demain.

Oui, monſieur, qu'on m'inſtale, & je réponds du reſte.
Je puis être à l'état d'un profit manifeſte.
Brouillant, bouleverſant les principes connus,
J'arbore la réforme, & je pare aux abus.
Voilà dans quel eſpoir ma folle complaiſance
A de ces importuns toléré l'affluence.

DAMIS.

De leur zele affecté voyez quels ſont les fruits.

LISIMON.

Puiſqu'ils ne peuvent rien, ils ſeront éconduits.

DAMIS.

Bon, change-t-on ainſi ſa maniere de vivre?
Votre charmante niece au tourbillon ſe livre,
Et croyant échapper à de triſtes liens,
Obéit à des goûts qui ne ſont pas les ſiens.
Elle eſt à cette époque, où l'ame irréſolue
Entre différens choix reſte encor ſuſpendue.
Son naturel heureux lutte & perce toujours;
Mais, il faut avec vous s'expliquer ſans détours,
Il incline un peu trop vers la coquetterie,
Jeu cruel qui bientôt mene à la perfidie,
Des plus doux ſentimens corrompt la pureté,
Eteint le caractere & nuit à la beauté.
Il faudroit à Méliſe un ami difficile,
Qui tourmentât ſon cœur, encor neuf & docile,
Employât, pour le vaincre, un manege innocent,

Y jetât par degrés un trouble intéressant,
Enveloppât de fleurs les traits de la censure,
Et sût, à force d'art, le rendre à la nature.

LISIMON.

Eh bien, sois cet ami.

DAMIS, *riant à demi.*

Moi?

LISIMON.

Toi-même, parbleu.
Il faut, comme tu dis, la tourmenter un peu,
Par de certains secrets dérouter son caprice,
Retenir la coquette au bord du précipice;
Et lui sauvant sur-tout l'ennui de la leçon,
La forcer par humeur d'avoir de la raison....
L'idée est lumineuse, & je l'ai bien saisie
A l'application. Je t'en charge.

DAMIS.

Folie.
Revenons s'il vous plaît, & daignez m'écouter.
(Il regarde de tous côtés avec un air mystérieux.)
Vous m'offrîtes sa main, je ne puis l'accepter.
Je veux choisir, monsieur, quelqu'un qui me convienne,
Dont la façon de voir s'accorde avec la mienne,
Qui connoisse le prix d'un amour délicat,
Et sache préférer le bonheur à l'éclat.

LISIMON.

Tu m'étonnes beaucoup, & je te crois à peine.
Sans doute elle t'a fait quelque nouvelle ſcene,
Car c'eſt une étourdie !... Ah ! je vais la tancer
D'une belle façon !

DAMIS.

Gardez-vous d'y penſer.
Ne vous voilà-t-il pas, comme à votre ordinaire,
Emporté ?...

LISIMON.

J'en conviens, je ſuis un peu colere.

DAMIS.

Un peu ? beaucoup.

LISIMON, *ſe radouciſſant.*

Eh bien, je me corrigerai.
(*reprenant le ton vif.*)
Mais on fera morbleu ce que je réſoudrai.
Dans ce que j'ai conclu je ſuis fixe & tenace.
Ma niece obéira....

DAMIS.

Modérez-vous, de grace.
De mon abſence au moins choiſiſſez le moment,
Et qu'à cet entretien je ne ſois pas préſent....
Ciel ! Méliſe !....Je ſors.

(*Méliſe entre dans ce moment. Ils ſe font une révérence, & Damis ſort.*)

SCENE III.

MELISE, LISIMON, DORINE.

MELISE, *avec étonnement.*

DAMIS ici?

LISIMON.

Lui-même...

Pourquoi non, s'il vous plaît?

MELISE.

Ma surprise est extrême.

Quand nous mariez-vous?

LISIMON.

Je le voudrois en vain;

Vous l'avez trop bien su guérir de ce dessein.

MELISE, *vivement.*

Quoi?...

LISIMON.

Rien.

MELISE.

Encore?...

LISIMON.

Eh bien!...

MELISE.

Parlez.

LISIMON.

Je vous annonce...

MELISE.

Mais quoi donc?

LISIMON.

Que Damis à vos charmes renonce.
De vos airs, de vos tons, il eſt las à la fin.
Il refuſe, en un mot, le don de votre main.

MELISE.

Il me refuſe!

LISIMON.

Net. Mais cela ſans colere,
Toujours maître de lui, (car c'eſt ſon caractere)
Si poſément enfin, & d'un air ſi glacé,
Que tout autre à ma place en ſeroit courroucé.

MELISE, *avec une gaité contrainte.*

Courroucé! pourquoi donc? le trait eſt impayable.

LISIMON.

Vous paroît-il plaiſant?

MELISE, *avec chaleur, & ne pouvant cacher ſon dépit.*

Damis eſt admirable!
C'eſt moi, monſieur, c'eſt moi, qui, trompant ſon eſpoir,
Lui mandois ce matin de ne me plus revoir.

LISIMON.

Fable.

DORINE.

Rien n'eſt plus vrai : ma maîtreſſe eſt vengée.
De l'exécution, cette main fut chargée.

MELISE.

De ſa froideur pour moi vous voilà convaincu ?

LISIMON.

Oh ! oui.

MELISE.

Vous en a-t-il long-tems entretenu ?
Félicitez-vous bien, vantez votre conduite !
De vos préventions voilà quelle eſt la ſuite.

LISIMON, *bruſquement.*

Moi, j'ai cru que ces nœuds ſeroient bien aſſortis.
(*affectant de la fineſſe.*)
J'ai même ſoupçonné que vous aimiez Damis.

MELISE.

Mon oncle, aſſurément le ſoupçon eſt unique.
Vous êtes étonnant.

LISIMON.

Non, je ſuis véridique.

DORINE.

Que monſieur Liſimon a l'eſprit clairvoyant !
Rien ne peut échapper à ſon œil pénétrant.
Il lit, ſans ſe tromper, juſqu'au fond de nos ames ;
Comme il déchifre un cœur ! comme il connoît les femmes !

LISIMON.

Que trop, en vérité ! j'ai bien payé cela ;

On

On eſt dupe long-tems avant d'en venir là....
Mais, dans ce moment-ci, je m'abuſe peut-être,
Je ne démêle rien, je ne ſais rien connoître....
(à Mélise, avec humeur.)
Que m'importe après tout? Congédiez Damis;
Si vous le voulez même, épouſez le marquis.
Bel hymen!

MELISE, *avec impatience.*

Vous l'aimiez dans ces jours de folie,
Où les gens du bel air étoient votre manie;
Quand mon oncle, en projets conſumant chaque jour,
En poſte alloit chercher des chagrins à la cour...
De tous ces meſſieurs-là vous goûtiez l'importance.
Leur ton vous paroiſſoit le ton par excellence.

LISIMON.

Oh! j'avois mes raiſons. Le bien public d'ailleurs...
Bref, c'eſt un autre tems, & je veux d'autres mœurs.

DORINE.

Floricourt, au ſurplus, n'a rien pour vous déplaire.
D'une vieille parente il ſera légataire;
Sa naiſſance eſt illuſtre; il eſt jeune, bien fait.

MELISE, *avec humeur.*

Ah! vous le protégez?...

DORINE.

(à Lisimon.) Enfin on s'y connoît.
Puis, s'il vous revenoit un jour en fantaiſie

De vouer à l'état votre rare génie,
Aux airs de courtisan il saura vous plier ;
Et c'est un homme, au moins, qui peut vous appuyer.
Quel plaisir de briller, d'étendre un peu sa sphere !
Une fois en crédit, que d'heureux on doit faire !

LISIMON.

Tu crois donc qu'on pourroit....

DORINE.

Je vous ai dévoilé.

LISIMON.

Toi!... comment donc? par où ?

DORINE.

Tout en vous m'a parlé ;
Discours obscurs, mais fins ; silence énigmatique....
Et ce rire ingénu qui cache un politique.

LISIMON.

L'y voilà.

MELISE.

Finissez... Le beau raisonnement !

LISIMON, *après avoir réfléchi.*

Eh ! ce qu'elle dit là n'est pas sans fondement,
Elle voit assez bien. Mais j'insiste : ma niece,
Je veux encor pour vous signaler ma tendresse.
Je regrette Damis, quoi que vous en disiez,
Et veux le ramener dès ce soir à vos pieds.
Je sens bien qu'il faudra, rappellant ma finesse,

Négocier la chose avec un peu d'adresse....
Mais on sait se tirer d'une difficulté,
Et délicatement ménager un traité.
Sois sûre... enfin.....

SCENE IV.

MELISE, DORINE.

MELISE.

Mon oncle est incompréhensible.

DORINE.

Damis, toujours Damis ! ce caprice est risible....
Oui ; mais tous ces discours sont ici superflus ;
Damis est hors de cour, & vous n'y songez plus.

MELISE.

Y songer ! il faudroit que je fusse bien folle !
Sa conduite avec moi cependant me désole.
Je voudrois à mes pieds le voir s'humilier,
Et....

DORINE.

Ce procédé là seroit plus régulier.

MELISE.

N'en parlons plus.

DORINE.

Sans doute.

MELISE.

Au fond, je le déteste.

DORINE.

De vos reſſentimens ce dépit eſt le reſte.

MELISE.

Tu dis que mon billet n'a point paru l'aigrir ?

DORINE.

Non; tranquilliſez-vous.

MELISE.

Je n'en puis revenir.

Mais moi, Dorine, auſſi j'ai fait une imprudence;
Que prétendois-je, enfin ?

DORINE.

Punir ſon imprudence.

MELISE.

Dis ſa diſcrétion, c'eſt le mot : en effet,
Tu le ſais comme moi, qu'a-t-il dit, qu'a-t-il fait
Qui lui pût attirer cette rigueur extrême ?

DORINE.

Comment, un inſolent qui ne dit pas qu'il aime !

MELISE.

Qu'il aime ! il faut ſavoir s'il aime : le ſais-tu ?

DORINE.

Eh ! mais, rien n'eſt plus clair.

MELISE.

Moi, je n'en ai rien vu.

DORINE.

Moi, je vous garantis qu'il brûle au fond de l'ame.

MELISE.

Eh ! que ne parle-t-il ?

DORINE.

Mais il craint pour sa flame.

MELISE.

Oh ! il a bien raison.... mais il faut s'expliquer !

DORINE.

N'ayez pas seulement l'air de le remarquer.

MELISE.

Bon !

DORINE.

Laissons ce sujet ; car il vous indispose.

MELISE.

Moi ! non : autant parler de lui que d'autre chose.
Tu peux continuer.

DORINE.

Parlons-en donc.... eh bien,
Puisque vous le voulez, qu'en dirons-nous ?

MELISE.

Oh ! rien.

DORINE.

Pourquoi donc cette humeur & cette impatience ?
Si vous l'aimiez encor ?

MELISE.

Tais-toi.

(*Elles se taisent pendant un moment.*)

DORINE.

Le beau ſilence !

MELISE.

Tu n'as point remarqué le portrait qu'il tenoit ?
Tu n'as point diſtingué ?....

DORINE.

Non, il l'examinoit
D'un œil très-ſatisfait.

MELISE, *à part.*

(*Haut.*) Je ſouffre le martyre ;
Tu n'as rien entendu de ce qu'il a pu dire ?

DORINE.

Il avoit l'air content.... c'eſt tout ce que je ſai.

MELISE, *avec la plus grande vivacité.*

Je ne demande pas s'il étoit triſte ou gai ;
Répondez juſte au moins.

DORINE.

Je quitte la partie.
Mais j'appèrçois Germain.

MELISE.

Demeurez, je vous prie.
Qu'il approche.



SCENE V.

MELISE, DORINE, GERMAIN.

MELISE, *d'un air distrait.*

AH ! c'est toi Germain ?

GERMAIN.

Pour vous servir,
Madame ; commandez, & je cours obéir....
Je montois chez Damis.

MELISE.

Il est ici ton maître ?

GERMAIN.

Oui, même tout le soir je crois qu'il y doit être.

MELISE.

Seul ?

GERMAIN.

Seul, je l'imagine.

MELISE.

Il ne peut être mieux.
Tu sais apparemment qu'il est fort amoureux ?

GERMAIN.

Amoureux !

MELISE.

Et bien plus, il ose le paroître....

GERMAIN.

Madame, écoutez donc....

DORINE.

Dis, tu dois t'y connoître.

GERMAIN.

Je ſais qu'il s'eſt donné ces airs là quelquefois.

DORINE.

Eh! ſait-on quel objet a décidé ſon choix?

GERMAIN.

Non : il eſt fort diſcret, il ſoupire en ſilence ;
Rien n'échappe avec lui....

MELISE.

La bonne extravagance!

DORINE.

Et ce portrait divin dont il eſt enivré,
Qu'il obſerve ſans ceſſe avec l'air égaré,
A ton compte, Germain, n'eſt-ce point un indice?

MELISE.

Va, parle à cœur ouvert, & quitte l'artifice.

DORINE.

Sans doute ; allons, du cœur.

GERMAIN.

S'il ne faut rien celer,
Ce portrait lui plaît fort, & ....

MELISE, *pouſſant Dorine.*

Fais-le donc parler.

DORINE, *pouſſant Germain.*

Va donc.

GERMAIN.

Seul dans un coin, quand il eſt à ſon aiſe,
Il le tourne & retourne, il le baiſe & rebaiſe;
Il lui parle ſouvent comme s'il l'entendoit,
Et lui reparle encor, comme s'il répondoit.
Cela me charme, moi, je me plais à l'entendre.

DORINE.

A cette école là tu deviendras fort tendre.

MELISE.

Et l'on ne peut ſavoir quel eſt l'original?

GERMAIN.

Non.

DORINE.

Non?

MELISE.

Germain diſcret! Mais cela n'eſt point mal...
Oh! c'eſt, n'en doutons pas, quelque franche coquette?

GERMAIN.

Madame, en vérité....

MELISE.

Quelque folle parfaite?

GERMAIN.

Madame, je rougis....

MELISE.

J'en ſuis ſûre.

GERMAIN.

Comment ?

Quoi qu'il en ſoit enfin, le portrait eſt charmant.

MELISE.

Affreux, peut-être ?

GERMAIN.

Affreux ! cela vous plaît à dire.

MELISE.

Je le répete, affreux.

GERMAIN.

Je cede & me retire.

Ah ! ce pauvre portrait, comme vous le traitez !
Mais vous ne ſavez pas à qui vous inſultez.

MELISE, *le rappellant.*

Si Damis n'eſt point trop occupé de ſa flame,
Dis-lui que je l'attends, ici même.

GERMAIN.

Oui, madame.

(Il ſort.)

SCENE VI.

MELISE, DORINE.

MELISE.

Il faut que je lui parle indiſpenſablement.
Oui....

DORINE, *à part.*

Ma maîtreſſe en tient indubitablement.

MELISE.

Je veux qu'avant le ſoir tout ceci ſe termine.

DORINE.

Comme il va s'applaudir !

MELISE.

Retirez-vous, Dorine.

J'entends du bruit: on vient. Ciel! Floricourt! l'ennui!
Mais feignons.. Contre moi tout conſpire aujourd'hui.

(*Dorine, en ſortant, rencontre Floricourt: ils ſe font réciproquement des ſignes.*)

SCENE VII.

FLORICOURT, MELISE.

FLORICOURT.

ON vous rencontre enfin !.... Mais vous êtes charmante
De diſparoître ainſi, de tromper mon attente.
Qu'elle eſt belle !

MELISE.

Oh ! laiſſez ce ton complimenteur.

FLORICOURT, *du ton le plus étourdi.*

Non, madame; avec vous ce ton là part du cœur.

MELISE, *riant.*

Du cœur ! y ſongez-vous ? vous léger, vous frivole !...
Recueillez-vous, marquis : eſt-ce là votre rôle ?

FLORICOURT.

Sans doute.

MELISE.

Encore un coup, ſupprimons la fadeur ;
Sinon, je vous le dis, j'aurai beaucoup d'humeur,
Et je vous ennuîrai.

FLORICOURT, *avec galanterie & légèreté.*

Non, cela ne peut être.
Je cherche le plaiſir, & vos yeux le font naître :
Mais depuis près d'un mois, diſons la vérité,
Dans quelle ſolitude avez-vous végété ?
C'eſt ſe conduire mal ; tout le monde en murmure.
Plus de bals, de ſoupers, pas la moindre aventure !
Vous avez de l'humeur ; on n'en eſt pas ſurpris.
Vous prenez un travers, je vous en avertis.
Comment donc, belle, aimable, à la fleur de votre âge,
S'enterrer chez un oncle, & s'ériger en ſage !
Mais vous n'y penſez pas ; il faut abſolument
Vous rendre à vos amis, vous remettre au courant.
Je vous offre mes vœux, qui ſont flatteurs peut-être ;
Mon nom, ce que je ſuis, & ce que je dois être ;
Une exiſtence enfin. Allons, ouvrez les yeux ;
Le tems vole, il échappe, il emporte les jeux.

Reſſuſcitez ; ſortez de cette nuit profonde,
Et paroiſſons tous deux ſur la ſcene du monde.

MELISE.

Mais vous devenez fou !

FLORICOURT, *de l'air le plus évapporé.*

Non, je ne le ſuis pas.
C'eſt trop enſevelir de ſi brillans appas,
Faits pour orner, madame, un plus décent aſyle
Que des cercles obſcurs & l'ombre de la ville.
Ecoutez-moi : je viens d'apprendre en ce moment,
J'en ai l'avis ſur moi, que je dois ſûrement
Hériter, avant peu, d'une tante éternelle !...
Qui me remet toujours.

MELISE.

Cette dame eſt cruelle.

FLORICOURT.

Elle ne finit pas. Mais, pour cette fois ci,
Il paroît cependant qu'elle a pris ſon parti.
Elle a quatre-vingts ans, c'eſt l'âge des retraites.
J'envahis ſa fortune ; elle eſt des plus completes.
Le tout vous eſt offert. Nous mêlerons nos biens,
Et l'opulence encor va ſerrer nos liens.

MELISE.

L'opulence ! & le cœur ? eſt-il un autre empire ?
Le tréſor d'un amant c'eſt l'amour qu'il inſpire.
Eſt-il riche ? on l'ignore... on ſonge à ſes vertus.

Eſt-il pauvre ? on le venge, en l'aimant encor plus :
Voilà mes ſentimens.

FLORICOURT.

Je vous en félicite.
Vous bravez la fortune, & cédez au mérite.
Ce ſacrifice eſt noble, & ſur-tout bien placé.
Je ſavois à quel cœur je m'étois adreſſé.

MELISE.

Par exemple, marquis, permettez-moi de rire.
Quoi, vous prenez pour vous ce que je viens de dire?

FLORICOURT, *avec la plus grande gaîté.*

Eh ! comment s'y tromper ? Le détour eſt charmant.

MELISE.

Encor?

FLORICOURT, *hors de lui.*

Vous me voyez dans un enchantement !...
Je ſuis las d'eſpérer. Décidez-vous, de grace.
Ecoutons la raiſon, & laiſſons la grimace.

(Il tombe à ſes pieds.)

Ah ! je vous le demande au nom de nos beaux jours,
Faiſons à tout Paris envier nos amours.

MELISE.

Treve donc s'il vous plaît à la plaiſanterie....
Il extravague... On vient : levez-vous, je vous prie.

FLORICOURT.

Non. Je lis dans vos yeux, dans ce tendre embarras,

Que mon hommage a pris, & ne vous déplaît pas.

(Damis entre dans ce moment. Il est apperçu de Mélise, & non de Floricourt.)

C'est à moi d'affermir mon bonheur qui s'apprête.
Tout me sert, & je cours assurer ma conquête.

(Floricourt, en sortant, rencontre Damis, & lui fait des signes d'un air triomphant.)

SCENE VIII.

DAMIS, MELISE.

DAMIS, *du fond du théatre.*

FORT bien! Le tête-à-tête est un peu hasardé.
Est-ce pour ce tableau que vous m'avez mandé?
Il est touchant!

MELISE.

A-t-il le bonheur de vous plaire?

DAMIS, *avec une gaîté contrainte.*

Beaucoup.

MELISE, *ironiquement.*

Il me parloit de son ardeur sincere.

DAMIS.

Et vous daigniez répondre à des transports si doux?
C'est l'usage au surplus.

MELISE, *à part.*

(*Haut.*) Mais feroit-il jaloux ?
J'étois libre, monfieur, lorfqu'on vous fit defcendre.

DAMIS, *très-froidement.*

Vos ordres font facrés ; j'ai volé pour m'y rendre.
(*à part.*)
L'entretetien fera vif.

MELISE.

M'expliquez-vous enfin
Les propos que mon oncle a tenus ce matin ?
Qu'eft-ce que cet hymen, ce refus, cet outrage,
Dont il vous accufoit ?

DAMIS.

Quand tout vous rend hommage,
Madame, en vérité penfez-vous à cela ?
C'eft une vifion que cet outrage là.
Ne le favez-vous pas ? Qui raconte, exagere,
Et c'eft l'art d'embrouiller la chofe la plus claire.
Votre oncle brufquement vient m'offrir votre main.
Je ne m'attendois pas à ce bonheur foudain ;
Je n'avois ni le droit, ni l'orgueil d'y prétendre ;
C'eft en m'appréciant que j'ofai m'en défendre.
Voilà tout.

MELISE, *d'un ton ironique.*

Voilà tout ?

MELISE

DAMIS, *se rapprochant.*

Mais vous, madame, vous,
M'expliquez-vous enfin quel est ce grand courroux,
Cet étonnant billet qui de chez vous me chasse?
Comment me suis-je donc attiré ma disgrace?

MELISE.

Ma lettre vous l'apprend, sans rien dissimuler.
Je suis lasse, monsieur, d'apprêter à parler.
Je suis jeune, on m'observe, on censure, on raisonne;
Et pour fuir les amans, je ne vois plus personne.

DAMIS.

Est-ce à titre d'amant que je suis renvoyé?

MELISE, *très-vîte.*

Point de détail.

DAMIS.

Je vois qu'on m'a calomnié.
Quand on aime, on s'échappe, on se trahit. Madame,
Vous ai-je dit un mot qui fît croire à ma flame?

MELISE, *avec vivacité.*

Eh! quand cela seroit?

DAMIS.

Oui: mais.... cela n'est pas.

MELISE, *avec chaleur.*

Quoi, votre empressement à suivre tous mes pas,
Cette assiduité que tout Paris a vue,
Et votre jalousie avec art retenue,

N'annonçoient pas assez un homme qui prétend,
Et semble, pour le dire, aux aguets d'un instant?

DAMIS.

Ah! ne confondons point: tout cela vouloit dire
Qu'on rencontre chez vous ce que mon cœur desire,
Des graces, des talens....

MELISE.

Vous m'impatientez.

DAMIS.

Un commerce divin, cent belles qualités.
Cela signifioit que votre esprit enchante,
Qu'on se plaît à vous voir, que vous êtes charmante.
Enfin.....

MELISE.

Parlez.

DAMIS.

Cela, je le dis sans détour,
Prouvoit tous vos attraits, sans prouver mon amour.

MELISE.

Soit, soit; eh! que me fait votre amour, je vous prie?

DAMIS.

Vous m'accusez; il faut que je me justifie.

MELISE.

De quoi donc? Il m'outrage à chaque mot.

DAMIS.

De quoi?
De l'amour prétendu qui vous révolte en moi.

MELISE.

Vous me haïssez donc, monsieur ?

DAMIS.

Qui ? moi, madame ?

MELISE.

Répondez.

DAMIS.

Mieux que moi vous lisez dans mon ame,
Et c'est trop prolonger mon cruel embarras.
Comment lorsqu'on vous voit, dire qu'on n'aime pas ?
Un tel aveu pour vous seroit tout neuf peut-être,
Il pourroit vous fâcher ; mais vous l'auriez fait naître.
Car enfin, si vos loix n'en veulent qu'aux amans,
Pourquoi m'envelopper dans vos ressentimens ?
Pourquoi, prompte à risquer un arrêt qui m'accable,
Si je suis innocent, me traiter en coupable ?

MELISE.

Allez, monsieur, allez, vous m'êtes odieux.

DAMIS.

Vous ne fûtes jamais plus aimable à mes yeux.

MELISE.

Eloignez-vous des miens.

DAMIS.

D'où vient cette colere ?
J'obéis, & je sors, de peur de vous déplaire.



SCENE IX.

MELISE, *seule.*

Eh ! de cet homme là je ferois le jouet !
Qu'eft-ce donc qui me tient? l'aimerois-je en effet ?
Oh ! que je l'aime ou non, je prétends qu'il fléchiffe.
Je le veux par raifon, bien plus que par caprice....
J'ai fu toucher fon cœur, il a beau fe mafquer;
Et fon adroit orgueil ne veut pas s'expliquer !
C'eft mon maudit billet!... Qui me forçoit d'écrire?
Que prétendois-je avant qu'il m'eût ofé rien dire ?
Ma conduite eft étrange, incroyable vraiment;
Mais la fienne !... la fienne eft un affront fanglant.
Oh ! cet homme eft un monftre... Eh bien, il eft aimable,
C'eft la regle... Que faire? O trouble infupportable !
Ce monftre là me plaît, je le fens, j'en rougis;
Mais je m'en vengerai, quand je l'aurai foumis.

Fin du fecond Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LISIMON, *seul.*

Ma foi, ce Floricourt n'eſt point auſſi frivole...
Cet homme, avec le tems, peut jouer un grand rôle.
Dans ce moment encore, il m'a très-bien parlé.
Malgré mon air diſcret, comme il m'a démêlé!
La peſte, quel coup-d'œil! Oui, j'étois un barbare:
Je déſolois Méliſe, il faut que je répare.
Le marquis lui convient, il penſe... il ira loin,
Et de lui quelque jour on peut avoir beſoin.
Que ſait-on?

SCENE II.

LISIMON, MELISE, DORINE.

LISIMON.

Eh bien! qu'eſt-ce? un air mélancolique?
Moi, je veux qu'on me parle & qu'on ſe communique.
Ça, raiſonnons un peu: j'avois jugé trop tôt.

Damis, je le vois bien, n'eſt pas ce qu'il vous faut.
Il a je ne ſais quoi qui d'abord intéreſſe ;
Mais ſa conduite ſourde annonce trop d'adreſſe.
Trop de flegme, à la longue, eſt à périr d'ennui,
Et je crois que vraiment je me gâte avec lui.

DORINE.

Vivat! enfin, monſieur redevient raiſonnable!
Damis a des momens, mais il n'eſt point aimable.
Il aime avec méthode, il brûle ſenſément;
La mode en peut venir, & rien n'eſt moins plaiſant.

MELISE.

A ravir! comment donc!... Allez, mademoiſelle,
Sachez une autre fois meſurer votre zele;
Renfermez avec ſoin ces tranſports indiſcrets,
Et ſupprimez ſur-tout le talent des portraits.

DORINE.

Madame, une autre fois je ſerai moins ſincere,
Et je ſaurai....

MELISE.

Sachez m'obéir & vous taire.

LISIMON.

Sans doute elle outre un peu; mais je crois qu'en effet
Damis eſt trop contraint, & n'eſt point votre fait.

MELISE.

Y ſongez-vous? Laiſſez, laiſſez aller les choſes.
Je ne comprends plus rien à vos métamorphoſes.

LISIMON.

Oh! je veux vous venger d'un inſolent refus.

MELISE.

Je vous diſpenſe, moi, de ces ſoins ſuperflus.

LISIMON.

Mon amitié pour lui, dans cette circonſtance,
Lui vaut de votre part un reſte d'indulgence :
Mais je vois clairement que vous le déteſtez,
Et je ne prétends pas forcer les volontés.
Rejeter un hymen pour lui trop honorable.

MELISE.

(*à part.*)

Vous me perſécutez. Il eſt inſupportable.

LISIMON.

Aſſurément il l'eſt, & j'en ſuis révolté.
J'admire, en pareil cas, votre ſécurité ;
Je ſuis d'une fureur!... C'eſt que cette avénture
Peut prendre dans le monde une ſotte tournure.
Je vois loin.

MELISE.

Oui, très-loin.

LISIMON.

Et puis d'ailleurs j'ai ſu
Que là bas .... à la cour, il eſt très-peu connu.

MELISE.

Quoi, cela vous reprend ?

LISIMON.

L'obſcurité me bleſſe.
Quand on a votre eſprit, vos graces, votre goût,
Il faut prendre un mari fait pour aller à tout.
J'ai des projets.... je veux.... l'affaire m'intéreſſe;
Et pour bien des raiſons, je dois venger ma niece,
En ce jour, à l'inſtant: oui, j'y cours de ce pas....
Vous m'arrêtez en vain, je n'en démordrai pas;
Je n'ai point comme vous une tête légere,
Qui veut & ne veut plus; il faut du caractere.
(*Il ſort.*)

SCENE III.

MELISE, DORINE.

MELISE.

VOILA du Floricourt... Si pourtant ſon humeur...
Damis a dans mon oncle un zélé protecteur;
Je crois qu'il devient fou...mais moi, ſuis-je plus ſage?
(*à Dorine.*)
De parler aujourd'hui vous avez une rage!

DORINE.

Moi?

MELISE.

Damis eſt à plaindre.

DORINE, *entre ses dents.*

Il le mériteroit.

MELISE.

Hein? comment? votre esprit se forme tout-à-fait.
Je vous trouve aujourd'hui brillante en reparties.
(*à part.*)
Mais, par où de mon oncle arrêter les lubies?
Il va trouver Damis: que lui va-t-il conter?
(*Damis paroît; Dorine se retire.*)

SCENE IV.

MELISE, DAMIS.

MELISE.

QUOI, c'est vous?

DAMIS.

Je me sauve.

MELISE.

(*après une pause.*) Oh! vous pouvez rester.
Savez-vous que tantôt j'étois fort singuliere.

DAMIS.

Vous vous en souvenez?

MELISE.

J'en ai ri la premiere.
Je ne sais où j'ai pris ces indiscrets éclats.
Il est tout simple au moins que vous ne m'aimiez pas.

DAMIS.

Je vous ai raſſurée.

MELISE.

Et j'en ſuis fort contente.

DAMIS.

Autant que je puis voir, l'amour vous épouvante?

MELISE.

Tout ce qui me fâchoit, c'eſt qu'en vous défendant,
Vous paroiſſiez encore avoir l'air d'un amant.
Il régnoit dans vos tons je ne ſais quelle gêne,
Qui ſur vos ſentimens me laiſſoit incertaine.
Oui, tenez, on eût dit que vous étiez piqué.

DAMIS.

Voilà ce que dans moi vous avez remarqué?

MELISE.

C'eſt ce que j'ai cru voir.

DAMIS.

Idée.

MELISE.

En conſcience,
Etes-vous bien certain de votre indifférence?

DAMIS, *riant.*

Celui-là vient de loin! Quoi, vous ne croyez pas?
Mais ne retournons point à nos premiers débats.
Prenez garde; au traité vous êtes infidelle;
C'eſt vous qui commencez à me chercher querelle.

Quand je vous aimerois, penſez-vous entre nous
Que j'irois l'avouer après votre courroux,
Moi qui ſais à quel point cela peut vous déplaire,
Moi qu'on vient de chaſſer ſans nul préliminaire?
Si contre moi le doute a bien pu vous armer,
Quel ſort me feriez-vous, ſi j'oſois vous aimer?

MELISE.

Le cas eſt différent.

DAMIS.

Il deviendroit le même.
Oh! je vous connois bien; malheur à qui vous aime!

MELISE.

Quelle obſtination!

DAMIS.

Eh bien, n'en parlons plus.
Pourquoi, ſans nul objet, s'échauffer là-deſſus?

MELISE.

Vous êtes incroyable avec votre ſyſtême!
Comment? ſi vous m'aimiez, par un malheur extrême!
Loin d'en faire l'aveu, loin de me prévenir...

DAMIS, *avec une ſorte de crainte.*

Mais... il eſt quelquefois très-bon de voir venir.

MELISE.

Et le cœur eſt ſoumis à ces calculs infames!
Les hommes! quels fléaux! Puis on s'en prend aux femmes.
D'un inſtinct libre & pur ſi l'amour eſt le fruit,

Du moment qu'on raisonne, il est déjà détruit.
L'homme honnête, monsieur, dédaignant la finesse,
Doit tout à son penchant, & rien à son adresse.
Eh! qu'attendre d'un cœur par lui-même gêné,
Qui, s'observant toujours, n'est jamais entraîné?
Il faut s'abandonner, sentir tout, ne rien feindre,
S'enflammer pour le prix, sans projet pour l'atteindre.
Qui sait le mieux tromper, plaît quelquefois le mieux:
Mais qui plaît sans aimer, jouit sans être heureux.
Ah! je plains bien le sort d'une femme sensible!...

DAMIS.

Ce phénix, s'il existe, est au moins invisible.

MELISE.

A vos yeux.

DAMIS.

Le trouver, c'est l'affaire du tems.
Sous le masque, entre nous, reconnoît-on les gens?
De vos goûts passagers comment suivre les traces?
Le sentiment chez vous disparoît sous les graces.

MELISE.

Quoi, vous ne savez pas lire au fond de nos cœurs?

DAMIS.

Moi! vraiment je le donne aux plus fins connoisseurs.

MELISE.

Vous n'avez donc pas vu que, cent fois dans sa vie,
Floricourt, par exemple, & m'excede & m'ennuie?

Vous n'avez donc point vu, malgré tous leurs propos,
Que, même en les fêtant, je méprise les sots;
Qu'au milieu du grand monde, où je parois légere,
Je me suis fait un plan & presque un caractere;
Qu'à la foule bruyante, à mille jolis riens,
J'ai souvent préféré vos graves entretiens;
Et que? ....

DAMIS.

Vous vous taisez? Pourquoi donc?

MELISE, *à part.*

Je m'admire!

DAMIS.

Eh bien?

MELISE.

Eh bien, monsieur.... je n'ai plus rien à dire.

DAMIS.

Quand le cœur ne sent rien.

SCENE V.

Les mêmes, FLORICOURT.

FLORICOURT, *riant aux éclats dans le fond du théâtre.*

(*s'approchant.*) D'HONNEUR le tour est gai.
Ah! je respire enfin, notre oncle est subjugué.
Jugez s'il m'aime! il veut, & dès cette journée,
Décider mon bonheur, fixer notre hyménée.

Il eſt expéditif.

MELISE.

Fort bien, marquis, fort bien!
L'aveu de Liſimon vous aſſure du mien:
Vous pouvez y compter.

FLORICOURT.

Après ce tour d'adreſſe,
Il ſeroit trop piquant...

MELISE.

Mais par quelle fineſſe
Avez-vous donc, monſieur, retourné ſon eſprit?
Car cela me paroît miraculeux.

FLORICOURT.

Bien dit.

MELISE, *avec empreſſement.*

Voyons.

FLORICOURT.

Pour le réduire, il a fallu lui plaire.
Votre oncle s'eſt d'abord armé d'un front ſévere.
J'ai radouci mon ton pour ne le point heurter,
Et j'ai ſurpris enfin l'inſtant de le flatter.
J'ai vanté ſon diſcours ſoit diſant laconique,
Sa pénétration, ſur-tout ſa politique:
Je me ſuis étonné qu'un homme tel que lui,
Ne fût point dans l'état très-puiſſant aujourd'hui.
Vous auriez un œil d'aigle, un abord populaire,

Et l'art d'approfondir, joint avec l'art de plaire,
Lui disois-je à peu près : il l'a cru bonnement.
Moi, de montrer alors un zele véhément,
D'offrir tout mon crédit.... Enfin rien ne l'arrête ;
Le voilà décidé.

MELISE.

Mais c'est une conquête.
(*à part, & regardant Damis.*)
Voyez si rien l'émeut.

FLORICOURT.

L'amour agit pour nous.

MELISE, *sérieusement.*

Puisque mon oncle enfin est appuyé par vous,
A ses nouveaux desseins je n'ose être contraire.
Il faut....

FLORICOURT.

Vous convenez que pour moi tout prospere.
Notre hymen...

MELISE.

Oui, marquis, devient très-positif.

DAMIS, *d'un ton piqué.*

La grandeur de votre oncle est un point décisif,
Et....

FLORICOURT.

J'ai craint de Damis quelque tems la poursuite ;
On m'a tranquillisé.

DAMIS.

Qui donc ?

MELISE, *vivement.*

Dites-nous vîte.

FLORICOURT, *à Mélise.*

Je ſais qu'il aime ailleurs.

MELISE.

Il peut nous mettre au fait.

FLORICOURT.

Eh ! comment donc ? comment ?

MELISE.

Il a certain portrait

Qui ne le quitte pas.

FLORICOURT.

C'eſt Céladon lui-même !

MELISE.

Oui, pour ce portrait là ſa folie eſt extrême.

DAMIS.

Madame, il eſt trop vrai, je l'aime éperdument.

MELISE, *avec dépit.*

L'original, ſans doute, eſt un objet charmant ?

DAMIS, *d'un ton paſſionné.*

Oh ! charmant !

MELISE.

Je le crois.

DAMIS.

Je lui dois cet hommage.

FLORICOURT.

Eh bien, s'il eſt ainſi, montre-nous ſon image.

DAMIS.

Si madame le veut, ma prudence conſent;
Mais à condition que vous ſerez abſent.

FLORICOURT.

Moi ?

DAMIS.

Vous.

FLORICOURT.

Pour un portrait ? Allons, quelle manie !

DAMIS.

Vous le faire entrevoir, c'eſt en donner copie.

FLORICOURT.

Il eſt d'une rigueur !... Madame, prononcez.

MELISE.

Mon ſexe... eſt curieux.

FLORICOURT.

J'entends, vous me chaſſez.
Je vais de Liſimon aiguillonner le zele;
Votre bonheur, le mien près de lui me rappelle,
J'y vole : en m'éclipſant d'un air paiſible & doux,
Je ſatisfais d'avance aux égards d'un époux.

(Il baiſe la main de Méliſe, & ſort.)

SCENE VI.

MELISE, DAMIS.

DAMIS.

CET hymen me paroît une affaire conclue.

MELISE.

Tout de bon, croyez-vous que j'y ſois réſolue?

DAMIS.

Pourquoi non? De votre oncle il a déjà l'aveu,
Et.... le vôtre ſuivra.

MELISE.

Le mien? .... Voyons un peu
Le portrait.

DAMIS.

Un moment.

MELISE.

Volontiers. Mais, de grace,
Que vous importe enfin que cet hymen ſe faſſe?
Vous êtes occupé, tout le prouve & le dit:
Ce que l'art veut cacher, l'art même le trahit.
Pour moi, ce qui m'en plaît, tout haut je le confeſſe,
C'eſt que vous poſſédez une étrange maîtreſſe.
Elle eſt aſſurément calme dans ſes amours.
Elle ſait que chez moi vous êtes tous les jours,
Et ſon orgueil ſe tait, & ſon cœur eſt tranquille!

De tous vos ſoins pour moi ſpectatrice immobile,
Madame ne dit mot, trouve que tout eſt bien,
Et n'a garde avec vous de ſe plaindre de rien! . .
Elle a donc cinquante ans!

DAMIS.

Pas tout-à-fait encore.
Elle n'en a que vingt.

MELISE. (*à part.*)

Quel conte! Je l'abhorre.

DAMIS.

Ah! n'en parlez point mal. Quand vous la connoîtrez,
D'un jugement trop prompt vous vous repentirez;
C'eſt moi qui vous le dis.

MELISE.

Vous dites à merveille.

DAMIS.

Vraiment?

MELISE.

Continuez, oui, je vous le conſeille;
Que m'importe... Ah! je vois... peut-être croyez-vous
Qu'une humeur ſans motif cache un dépit jaloux?
Cela ſeroit nouveau! Moi, de la jalouſie!
Moi, vous aimer! Non, non; je n'en ai nulle envie.
Je ne m'oppoſe point à vos félicités.

DAMIS.

Vous ne devinez pas combien vous m'enchantez...

C'eſt votre dernier mot?

MELISE.

Ce doute là m'offenſe.
Vos diſcours à la fin laſſent ma patience.
Allez trouver, monſieur, la beauté qui vous plaît,
Et gardez conſtamment un auſſi rare objet.

DAMIS.

Je me le promets bien....

MELISE, *avec chaleur.*

Mon dieu! j'en étois ſure....
Je me raviſe, & veux connoître ſa figure:
Son naturel paiſible, unique en ſes effets,
Me donne le deſir de contempler ſes traits.

DAMIS.

Oh! dans ce moment-ci vous verriez mal ſans doute.

MELISE.

Elle craint mes regards?

DAMIS.

C'eſt moi... qui les redoute.

MELISE.

Mais j'ai votre parole.... eſſuîrai-je un refus?

DAMIS.

Pour juger ſainement, vos ſens ſont trop émus.

MELISE.

Je le veux.

DAMIS.

Je ne puis.

MELISE.

Comptez, comptez d'avance,
Puiſqu'elle en a beſoin, ſur beaucoup d'indulgence.

DAMIS, *tirant le portrait.*

Vous l'exigez ?

MELISE, *arrachant le portrait.*

Oui, oui. Mais donnez donc, monſieur.

DAMIS.

Oh, tout charmant qu'il eſt, il va vous faire peur.

MELISE, *avec le plus grand étonnement.*

Ciel !

DAMIS.

Je l'avois prévu.

MELISE.

Mon portrait !

DAMIS.

Oui, lui-même.
C'eſt un vol que j'ai fait.

MELISE.

Cette audace eſt extrême !
(*après une pauſe & riant.*)
Vraiment je l'ai tantôt joliment arrangé.

DAMIS.

Puiſqu'il eſt reſſemblant, madame, il eſt vengé.

MELISE.

D'honneur, il eſt parlant, &... quel fourbe vous êtes!
Voilà donc contre nous les complots que vous faites?
Sur l'excès de vos torts je n'oſe m'arrêter.
Pourquoi ravir un bien que l'on peut mériter?
Mais ce portrait enfin ſuffit-il pour m'inſtruire?

DAMIS.

Il eſt chargé de tout; moi je n'ai rien à dire.
D'ailleurs, puis-je jamais fléchir votre courroux?

MELISE.

Puiſque vous en parlez, je conviens avec vous....
C'eſt le cas ou jamais d'être fort en colere.

DAMIS.

Oh, oui! vous ſévirez contre le téméraire.

MELISE.

C'eſt ſelon... cependant... Je dois... que ſais-je!

DAMIS.

Enfin.....

MELISE.

Quand le coupable plaît.

DAMIS.

Fait-on grace au larçin?
Il faut qu'abſolument votre bouche prononce.

MELISE.

(*après un ſilence.*)
Il vous tint lieu d'aveu: qu'il ſoit donc ma réponſe.

(*Elle lui rend le portrait.*)

DAMIS, *avec la plus grande vivacité.*

Je tombe à vos genoux. Quel moment enchanteur !
Plus je me suis contraint, plus je sens mon bonheur.
Ne vous souvenez plus d'une ruse innocente,
Qui peut-être a fixé votre ame indépendante....
Ah, la mienne est à vous ! recevez son serment.
Le calme de mon front cachoit un cœur brûlant.
Je redoutois vos goûts, le marquis... vos caprices.
Vous ne vous doutiez pas de tous mes sacrifices.
Des combats douloureux, voilà mes seuls forfaits.
J'ai feint quelques instans, pour ne feindre jamais.
L'amour seul m'inspira : c'est lui qui me couronne.
Le tour n'est pas si noir.... vous riez.

MELISE.

Je pardonne.

(*Damis se remet à ses genoux.*)

SCENE VII.

LISIMON, FLORICOURT, *au fond du théatre* ; DORINE, GERMAIN, *entrant par une coulisse opposée* ; DAMIS, MELISE.

(*Ils restent tous dans une différente attitude.*)

LISIMON, *à Dorine.*

Que le notaire....

(*appercevant Damis aux genoux de Mélise.*)

Attends.... Le reste confondu..

FLORICOURT, *à Damis.*

L'attitude me plaît.... D'ailleurs c'est un rendu.
Vous avez votre tour.

LISIMON.

(*à Floricourt.*) Quel est donc ce mystere?
Que diable! je croyois que vous aviez su plaire.

FLORICOURT.

Eh bien, vous vous trompiez.

DAMIS, *à Lisimon.*

Daignez combler mes voeux.

DORINE, *se mettant entre Floricourt & Lisimon.*

Courage.... ou vous voilà disgraciés tous deux.

FLORICOURT, *à Lisimon, avec gaîté.*

Adieu nos grands projets. Tout amant à ma place
S'en iroit contristé, honteux de sa disgrace.
Un tendre désespoir m'ennuîroit à mourir.
Eprouvé-je un revers? je médite un plaisir.
Je reviens à mes goûts, il me faut des coquettes.

(*à Mélise.*)

Damis est trop heureux! Je le suis, si vous l'êtes.

(*Il s'échappe, en faisant signe qu'on ne prenne pas garde à lui.*)

SCENE VIII.

LISIMON, MELISE, DAMIS, DORINE. GERMAIN.

LISIMON, *à Damis.*

POUR chasser un rival ton secret est fort bon.

GERMAIN, *d'un air triomphant.*

Nous avons esquivé la déclaration !

Fin du troisieme & dernier Acte.





RÉFLEXIONS

SUR L'ART DRAMATIQUE.

NOUS sommes dans une de ces crises que le goût éprouve après s'être perfectionné. La satiété du beau amene la manie du singulier : le singulier, à son tour, en s'écartant des vrais principes, pourroit bien nous rejeter dans la barbarie.

Le théatre françois sembloit être un asyle ouvert à la raison, aux bienséances & à la vérité. Le vertige est arrivé jusqu'à lui : les satyres personnelles l'ont dégradé. A leur suite est venu le caprice de tout peindre aux yeux & de ne rien dire au cœur : il donna bientôt accès à ce tragique hors de nature, que nous adoptons après l'avoir critiqué chez les Anglois. Aujourd'hui, l'art de Corneille & celui de Moliere sont sacrifiés à un genre nouveau, connu sous le nom de drames (*) ; genre équivoque, qui permet tous les tons. On ne lit plus guere les romans, on les expose sur la scene ; rien n'est perdu. Si les auteurs de l'espece d'ouvrages dont il s'agit

(*) En hasardant ces réflexions contre les drames en général, on doit rendre justice aux beautés qui distingueront toujours parmi les productions de ce genre, *le Philosophe sans le savoir*, *Eugénie*, *le Pere de famille*, *Beverley* & *le Vindicatif*.

me permettoient de les prendre eux-mêmes pour arbitres, je leur dirois : que prétendez-vous ? quel est votre but ? Est-ce de peindre les mœurs & les caracteres de la société ? A la bonne heure : mais pourquoi ne pas suivre la route que nous ont tracée Plaute, Térence, Moliere, Regnard, Dufresny, Destouches, Piron, même la Chaussée, car ses comédies, pour la plupart, à travers le pathétique qu'il y a répandu, sont la peinture très-fidelle & très-délicate de nos ridicules ? Croyez-vous que ces grands maîtres s'y soient mal pris, & qu'il vaille mieux innover, que de profiter de leurs découvertes ? Craignez-vous d'être imitateurs ? On ne l'est jamais en prenant son génie pour guide & la nature pour modele. L'ont-ils été l'un de l'autre ? Chacun d'eux a son trait original & distinctif.

Aspirez-vous, au contraire, à représenter les effets des passions, les désastres de l'humanité, mais resserrés dans la sphere commune des citoyens ? Alors, voilà la tragédie bourgeoise, tant qu'il vous plaira ; c'est le même art affoibli, dénaturé. Est-ce donc inventer, que de substituer à un genre sublime, un genre qui ne peut jamais l'être autant ? Nous sommes plus touchés, dites-vous, des infortunes qu'éprouvent les personnes d'un état semblable au nôtre, que de ces revers éclatans des héros & des rois.

Cette idée eſt plus ſpécieuſe que vraie. Qu'on me préſente deux infortunés, dont l'un ſoit d'une naiſſance illuſtre; l'autre, d'une origine obſcure: je plaindrai le ſecond ſans doute; mais le prince ou le monarque attacheront mes yeux. Un ſentiment involontaire emportera de ſon côté mes ſoupirs & mon attention. C'eſt qu'en voyant ſon état préſent, je me rappellerai celui qu'il devoit avoir, & que, par une combinaiſon inſenſible, je meſurerai ſa chûte à la hauteur du rang d'où il eſt tombé. D'ailleurs, la peinture des malheurs qui accablent nos égaux, amene néceſſairement un retour affligeant ſur nous, & l'appréhenſion douloureuſe d'y être plongés à notre tour. Un intérêt plus éloigné eſt moins pénible. La plupart des événemens qui bouleverſent la fortune des rois, ne peuvent nous arriver; c'eſt une des cauſes qui nous en font préférer la repréſentation. Ils nous arrachent des larmes; mais il s'y mêle une ſorte de plaiſir vague, dont on ne ſe rend pas compte, & qui exiſte: une conſolation ſecrete pour nous-mêmes, c'eſt de ſavoir que nous n'y ſommes point expoſés. Autre jouiſſance: c'eſt que notre eſprit, bleſſé des différences choquantes que le haſard a miſes entre les hommes, ne voit pas, ſans quelque ſatisfaction intérieure, ces coups du ſort qui les rapprochent, les marquent du

même ſceau, nous prouvent enfin que les grands ſont, comme nous, tributaires de la douleur, & qu'on gémit ſur le trône, comme ſous le toit pauvre du plus obſcur des humains.

On aura beau chercher des raiſons, ou plutôt des ſophiſmes ; la tragédie ſera toujours le plus noble, le plus intéreſſant, je dirois preſque, le plus utile de tous les arts. Il n'eſt point naturel, dit-on : tant pis pour nous, ſi nous ne trouvons pas naturel l'héroïſme mis en action ; de grandes paſſions contraſtées avec de grands caracteres ; l'expreſſion vraie de toutes les vertus, de tous les ſentimens ; un ſpectacle, en un mot, fait pour des ames fortes, magnanimes, généreuſes, amies de l'humanité. C'eſt auſſi celui des crimes : oui ; mais comment nous les offre-t-il ? Dans les remords, ou ſur l'échafaud. Qu'oppoſeront à cela nos drames bourgeois, adoptés avec tant de chaleur & de ſuccès ? Sont-ce ces minuties, cet enfantillage théatral, qu'on érige en nouveauté, & qu'on regarde comme un pas de plus dans la connoiſſance de la nature ? Eh ! qu'avons-nous beſoin d'une nature petite & bornée ? Au théatre, il faut preſque toujours la ſaiſir dans ſes maſſes, rarement dans ſes détails. Le ſpectateur n'a que deux heures à vous donner ; il eſt preſſé d'entendre des choſes, & vous l'amuſez par des riens indignes

de ſon attention. Seront-ce ces ſcenes romaneſques, qui ſurprennent aux cœurs ſenſibles des émotions que la raiſon déſavoue? N'y eût-il que la différence du langage, n'eſt-elle pas toute entiere en faveur de la tragédie? Vos héros, choiſis dans des conditions ſubalternes, doivent, d'après le précepte d'Horace, parler conformément à leur état. Vous leur ferez dire des choſes touchantes; mais comment les diront-ils? Pourrez-vous donner à leur entretien cette grandeur, cette pompe, cette élévation, ces traits ſublimes, dont nous frappent les héros de Corneille & de Racine? Il eſt certain qu'on s'éleve avec les perſonnages; & ſi nous n'avions jamais eu que des drames bourgeois, la langue ne ſeroit jamais parvenue au degré de perfection où elle eſt aujourd'hui. En un mot, a dit ingénieuſement un écrivain de ce ſiecle, il y a autant de diſtance de ce genre (qui n'en eſt pas un) à la véritable tragédie, que des ſupplices de Calot, aux martyrs peints par Rubens.

Pourquoi d'ailleurs tranſporter ſur notre théatre, que diſtinguoient le goût & la raiſon; pourquoi, dis-je, y répandre ces teintes affreuſes du génie anglois? génie indiſcipliné, qui ſe plaît dans la confuſion, dans le chaos; & qui ramene l'enfance d'un art que nous avions conduit à ſa maturité. Un des inconvé-

niens les plus marqués de ces comédies lamentables, dont on afflige la ſcene, eſt de refroidir le public ſur les productions ſages des vrais modeles. Je m'apperçois que Racine ne fait plus tout l'effet qu'on doit attendre de ſes chefs-d'œuvres. Sans l'harmonie de ſes vers, pluſieurs de ſes tragédies, qui excitoient l'admiration de l'autre ſiecle, ſeroient peu goûtées par celui-ci. La raiſon en eſt ſimple. Le ſpectateur accoutumé à la pantomime convulſive, qu'exigent les pieces modernes, ne peut plus ſentir ces mouvemens naturels, ces développemens heureux, ces gradations délicates, ces beautés plus tranquilles de *Phedre* & d'*Iphigénie*. On ne veut plus que l'action marche; on exige qu'elle ſe précipte. On rit d'un peintre qui *tourmente* ſes figures; on applaudit au poëte qui fait grimacer ſes perſonnages. Qui s'oppoſera aux progrès du faux goût, ſi des hommes de lettres eſtimables ſemblent le tolérer? C'eſt à eux de tenir tête à la mode, de contrarier le public, de lui déplaire, s'il le faut, pour l'intérêt même de ſes plaiſirs. Boileau eut le courage d'embraſſer Racine après le mauvais ſuccès de *Britannicus*, & de louer tout haut cet admirable ouvrage. Il ſe releva; & le public fut ramené par un ſeul homme.

Le vice malheureuſement eſt bien enraciné : des atrocités ou des parades! c'eſt à quoi nous en ſommes

réduits ; & nous ne devons pas nous attendre de si-tôt à un changement favorable. Notre théatre est arrivé aussi haut qu'il pouvoit atteindre ; il faut qu'il dégénere. Riche de son propre fonds, peut-être prétendroit-il en vain à de nouvelles richesses. La perfection dans les arts est le signal de leur décadence. Les combinaisons s'épuisent. On est refroidi par la crainte de n'être qu'imitateur ; il se fait une révolte secrete de l'amour-propre contre la nécessité de reconnoître des modeles : le découragement naît de l'orgueil même, & l'on cesse de poursuivre avec autant d'ardeur ce qu'il n'est plus aussi glorieux d'obtenir. Toutes ces causes, imperceptibles d'abord, se font sentir à la fin ; & c'est à cette époque que nous touchons. Notre siecle est fait pour jouir, non pour créer.

Le plus grand talent a besoin encore de circonstances qui le développent, & d'un siecle qui le feconde. Le nôtre, environné de trésors, en est venu à cette nonchalance qui s'endort dans la possession & ne permet plus d'acquérir. Presque tous nos grands tragiques ont paru dans des momens qui favorisoient leur génie, & donnoient à leurs productions la couleur de l'esprit général. Lorsque Corneille s'éleva, la France respiroit à peine des longs troubles qui l'avoient déchirée. Tout fermentoit encore. Les factions

tions étoient calmées ; les passions ne l'étoient pas. Je ne sais quel héroïsme républicain s'étoit emparé de tous les cœurs ; & le seul fruit des discordes civiles, fut de donner à la nation un degré de vigueur, que peut-être elle n'auroit point eu sans elles. L'honneur alors n'étoit point un ressort usé, ni la patrie un vain nom qu'on prononcât par habitude. On venoit de voir de grandes intrigues conduites par de grands hommes. Corneille étoit sûr d'intéresser, en mettant sur la scene des caracteres & des événemens rapprochés de ceux dont on se souvenoit encore. Il lui falloit un siecle d'énergie pour l'inspirer, des esprits capables de s'élever avec le sien, & des ames assez fortes pour l'admirer.

Racine, quoique son contemporain, trouva une révolution sensible dans les mœurs & dans les idées. Un trône affermi, le frémissement des orages publics s'éloignant de jour en jour, le magnifique appareil des fêtes & des plaisirs, voilà ce qui le frappa & dut donner à son talent cette empreinte de douceur qui le caractérise. L'amour étoit devenu l'unique occupation d'une cour brillante & polie. Toutes les séductions naissoient en foule autour d'un monarque jeune, qui, lui-même cherchant à plaire, en imposoit aux autres la nécessité. Quelques femmes célebres avoient perfectionné l'art de la galanterie. Ce com-

merce, si décrié de nos jours, conservoit par elles quelque chose d'auguste & de majestueux. Tels étoient les juges qu'il falloit captiver ; on ne pouvoit y réussir que par l'image de leur passion favorite, & la peinture délicate de leurs propres sentimens. Racine avoit trop de goût pour que cette réflexion lui échappât. Peut-être même ne fut-elle pas inutile pour développer en lui cette sensibilité répandue dans ses tragédies, la tendresse un peu monotone de ses héros, sur-tout cette molle harmonie qui enchante l'oreille de ceux qui lisent *Iphigénie*, *Phedre* & *Bérénice*.

Je ne vois, parmi nous, que Crébillon qui fût *tragique-né*, & dont le génie ait été indépendant des tems & des lieux. Dans un cloître, dans un désert, il auroit fait des tragédies par le seul besoin de répandre au dehors ce feu sombre qui tourmentoit son cœur & maîtrisoit son imagination.

M. de Voltaire, qui depuis a donné le ton à son siecle, sut, ainsi que Corneille & Racine, profiter avec habileté du goût qu'il trouva dominant. Dès le premier pas dans la carriere, il fixa les yeux sur quelques hommes qui avoient imprimé aux esprits une sorte de mouvement philosophique conforme à sa maniere de voir & de penser. Il s'apperçut que la sphere des connoissances s'étendoit ; qu'on commençoit à plaider la cause des hommes & à pronon-

cer les mots de vertu, de juſtice & d'égalité. Ce premier coup-d'œil lui indiqua un genre nouveau, le plus pathétique qu'on pût jamais introduire ſur la ſcene. La philoſophie s'y montra avec toute la pompe de l'éloquence & la chaleur du ſentiment. Les larmes coulerent ſur les maux de l'humanité, & tous les cœurs volerent au devant de ces maximes bienfaiſantes qui affermiſſent le bonheur du monde, quand elles ſont ſuivies par ceux qui le gouvernent.

Voilà, ſur-tout, ce qui aſſure à M. de Voltaire le titre de créateur, qu'on s'aviſe quelquefois de lui diſputer; mais plus il approcheroit de la perfection, moins il laiſſeroit d'eſpérance à ceux qui viendront après lui.

Quoi qu'il en ſoit, le théatre eſt encore la carriere la plus ſéduiſante & la moins abandonnée. Pluſieurs écrivains eſtimables y ont vu leurs eſſais accueillis; mais, s'il m'étoit permis de leur donner un conſeil, je les inviterois, au lieu de tenter des innovations incertaines, à ſe rapprocher avec courage de l'ancienne ſimplicité. Encore un coup, ce n'eſt point par des tableaux, des grouppes combinés & des effets pittoreſques, qu'on va juſqu'au fond des ames remuer le germe des paſſions, ouvrir la ſource des larmes, porter le trouble du ſentiment. Cette faible reſſource réveille, pendant quelque tems, le goût

émoussé de la multitude, mais n'obtient pas le suffrage de la raison. Les véritables coups de théatre partent du cœur, non de la tête. Le développement des caracteres, la gradation de l'intérêt, le langage de la nature, un dialogue plein & soutenu, la pitié, la terreur amenées au comble par des nuances bien ménagées; voilà les grands, les seuls ressorts de la tragédie; voilà les poignards qui nous déchirent, & les beautés qui nous transportent. Tout homme qui écrit, s'il est pénétré de son sujet, ne se rejette pas sur les accessoires. Rien n'annonce plus le défaut de chaleur, que la recherche des ornemens. Ce seul mot, *qu'il mourut*, dans les *Horaces*, fait une impression plus vive, plus profonde, que ne fera jamais tout l'appareil fastueux de la tragédie moderne.

Une autre partie bien essentielle, selon moi, & trop négligée de nos jours, est le style, dont il semble qu'on ne daigne pas s'occuper. Une tragédie est faite pour être représentée : à quoi bon l'écrire? Voilà comme on raisonne. On ne songe pas assez que tel drame, dont le fond est médiocre, se soutient & vit par le charme de la diction, tandis que de très-beaux plans restent dans l'oubli, parce qu'ils sont privés de cet avantage. Mais peut-être ne seroit-il pas inutile de fixer quel est le vrai style tragique, & jusqu'où la poésie a le droit de l'embellir. J'entends

dire tous les jours : *cette tragédie manque de coloris.* Qu'est-ce qu'on entend par ce coloris ? Est-ce l'eclat de la versification, le faste des images, une sorte d'enflure, qu'on prend pour de la grandeur ? En ce cas, ce n'est qu'un défaut qu'on regrette. La perfection du style tragique consiste, je crois, dans un choix de mots faciles & naturels, une élégance sans recherche, une majestueuse simplicité. J'ai toujours vu qu'une piece de théatre, où le public compte les vers à prétention, finit par ennuyer. Dès que la toile est levée, on veut oublier le poete, & ne voir que le personnage. Or, tout personnage, de quelque passion qu'il soit agité, dans quelque circonstance qu'on le place, doit parler sans apprêt, sans emphase, sans ce fatras poétique, qui détruit l'illusion & glace le spectateur.

Par un esprit ennemi de toute contrainte, on a imaginé, depuis quelque tems, de transporter la prose dans la tragédie ; & c'est un des secrets de notre siecle pour appauvrir un art qui n'a que trop dégénéré.

Ce dialecticien ingénieux, qui a traduit exprès l'*Iliade* en vers, pour prouver qu'Homere étoit un poëte médiocre, qui a fait des fables où tout se trouve hors la naïveté, des odes sans enthousiasme, & des tragédies sans passions, *Inès* exceptée ; ce philosophe

enfin, à qui il ne falloit qu'un peu moins d'esprit & de raison pour être un grand écrivain; *la Motte* a échoué dans cet essai, & personne sans doute n'y réussira mieux que lui.

A Dieu ne plaise qu'on bannisse la poésie de nos productions théatrales! Elles y perdroient un de leurs principaux ornemens. Un sentiment, aidé d'un vers heureux, est un trait de flamme qui s'ouvre le cœur, y pénetre & n'en sort jamais. La pensée la plus brillante acquiert encore de la grace par la cadence & de la force par le court espace où elle est renfermée. La poésie commande à la mémoire. Elle y laisse des traces lumineuses qui s'y approfondissent & ne s'effacent jamais. La prose prend de longs circuits, elle arrive en se traînant; le vers a des ailes. Lorsque l'action est au fort de son mouvement, que les passions sont aux prises, & les caracteres dans ce choc qui les fait valoir, on s'apperçoit moins peut-être de la nécessité de la mesure & de l'harmonie; mais elle est frappante, sur-tout dans ces détails ingrats, où il s'agit de revêtir la nudité d'une exposition; dans ces scenes de repos, où le poëte prépare les événemens & a besoin de cacher, sous une couleur qui séduise, tous les fils de son intrigue.

En dépit des novateurs, laissons à l'art tragique toutes ses entraves; on ne l'a déjà que trop déna-

turé. Encore, si la comédie n'avoit point été entraînée dans la même décadence. Mais il ne paroît pas qu'elle se soit maintenue davantage ; je veux dire, la bonne, la vraie comédie, celle qui nous attache par la vue de nos propres travers, déride la raison, réchauffe la morale, alarme les sots, venge la vertu en flétrissant le vice, & déguise, sous le voile d'une action enjouée, les préceptes de la plus saine philosophie.

On entend soutenir, dans le monde, assez généralement que tout est pris, qu'on s'est emparé des grands traits, & qu'il ne nous reste plus que des nuances imperceptibles. Jamais siecle cependant n'a prêté davantage au ridicule : qu'importe le masque, quand on a le secret de deviner ?

Il est certain qu'une superficie monotone place à peu près sous le même aspect les objets différens de la société. Cet art d'être faux avec grace, l'habitude de vivre ensemble, le besoin qu'on a d'une indulgence réciproque, aligne, si l'on peut le dire, tous les caracteres, & n'offre rien de saillant à l'œil distrait qui les parcourt. Levez cette enveloppe légere, le ridicule sera palpable & le vice prononcé. Il y a des originaux dans tous les tems. Qu'il s'éleve un poëte comique ! il saura bientôt les distinguer, les approfondir & les peindre. Il s'assu-

jettira aux conventions de ſon ſiecle & au ton établi. Les changemsns arrivés dans les uſages lui indiqueront ces nuances mobiles qu'il faut ſaiſir, ou les écueils qu'il faut éviter. Il proſcrira, ſans doute, ces pieces, toutes de fiction, qui ne peignent rien, excitent un rire vague auquel la réflexion ne ſurvit pas, & qui renvoient le ſpectateur auſſi peu inſtruit qu'il étoit entré; mais il s'enfoncera dans l'étude des convenances qui changent avec les modes, & de ces délicateſſes que chaque luſtre varie. Il connoîtra les mœurs générales avant que de deſcendre au détail des mœurs particulieres: enfin, ce n'eſt qu'après de longues méditations, qu'armé de ces crayons hardis que la vérité tailla pour l'auteur du *Miſantrope*, il expoſera au grand jour du théatre cette foule de travers qui circulent infructueuſement dans la ſociété, & qui alors lui deviendront utiles.

Je conviens qu'aujourd'hui il feroit peut-être dangereux, pour ne pas dire impoſſible, de donner au théatre des comédies dans le genre du *Tartuffe*, des *Femmes ſavantes*, des *Précieuſes*, de *Turcaret*, même du *Méchant*: on ne veut plus être inquiété dans ſes ridicules. Du perſifflage, un jargon moitié léger, moitié métaphyſique, quelquefois ingénieux, toujours froid; la ſingerie de ce qui ſe paſſe dans nos cercles, où il ne ſe paſſe rien: voilà ce

qu'il nous faudroit, quand nous quittons l'effrayant & l'extraordinaire. En un mot, nous n'aimons plus, dans la comédie, les traits articulés fortement. On tolere les beaux esprits, on craint les philosophes.

Les auteurs dramatiques ne sont plus ce qu'ils étoient autrefois. Aristophane lui-même, que nous jugeons trop légérement, parce que nous ne le connoissons pas assez, avoit la plus grande autorité sur l'esprit de ses concitoyens, malgré le cinisme coupable qui l'entraîna à jouer la sagesse même dans la personne de Socrate. Plaute étoit soutenu & encouragé par tout ce que Rome avoit de plus illustre. Térence comptoit Scipion & Lélius au nombre de ses amis. Moliere, parmi nous, fut appuyé par la cour. C'est sous cet abri puissant, qu'il porta l'art à son plus haut degré, & se rendit respectable à ceux même qu'il démasquoit dans ses ouvrages. Sans cela, le premier de nos écrivains seroit encore à naître: l'hypocrisie, qu'il a dépouillée de son masque, le mauvais goût, l'envie, la bassesse & l'autorité subalterne l'auroient étouffé dans son berceau.

Mais je m'apperçois que ces réflexions, si je voulois m'y livrer, m'entraîneroient beaucoup trop loin. Revenons à la piece que je soumets au jugement décisif du cabinet, après l'avoir exposée aux orages de la représentation.

On est venu l'entendre, armé d'une prévention de six ans contre le sujet; prévention nourrie par les mal-intentionnés, adoptée par les indifférens, transmise avec complaisance de cercles en cercles, & qui d'après tous les calculs littéraires, devoit me ménager une chûte vraiment satisfaisante pour les amateurs. Le nombre de cette espece de gens se multiplie de jour en jour. Incapables du moindre essor, ils voudroient arrêter celui des autres. Toutes leurs tentatives sont presque toujours les convulsions de l'impuissance. La médiocrité commence assez volontiers par la bassesse, s'éleve peu à-peu jusqu'à la méchanceté, & finit le plus souvent par la fureur. Telle est, du moins, la marche progressive des Zoïles modernes.

Il est sur-tout une classe de *dénigrans* qu'il feroit à propos de corriger par le ridicule; ce sont des jeunes gens bien vains, bien envieux, bien bêtement méchans, admirateurs aussi niais que détracteurs mal-adroits, des petits séides littéraires, sans éducation, sans principes, sans connoissance des hommes ni d'eux-mêmes, bouffis de la morgue collégiale, qui tranchent, décident, prononcent, se choisissent des idoles & des victimes, bégaient des éloges ou des injures, déraisonnent sur l'art dramatique au nom d'Aristote qu'ils n'ont ja-

mais lu, & de M. de Voltaire qu'ils ne ſont pas dignes de lire. Ces ſots enfans ne s'apperçoivent pas qu'on retrécit leurs idées, qu'on flétrit leur ame, qu'on leur enleve cette candeur précieuſe, le charme de leur âge, & l'un des caracteres du vrai talent. Ils ne ſentent pas que le droit de juger avec audace n'appartient pas même à l'expérience, & que les premiers pas dans la carriere ne doivent être marqués que par cette noble ardeur qu'inſpire le deſir de vaincre, ou par ces regrets généreux qui honorent la défaite.

Ce ſont les graves *Ariſtarques* que je viens de peindre, qui ſe ſont le plus déchaînés contre mon ouvrage; & ces juges, vraiment comiques, ſont très-capables de faire ſiffler une tragédie. Je m'étois fait d'avance tous les reproches que l'on peut faire à la mienne. L'avant-ſcene en eſt compliquée; mais celle d'*Héraclius* & de *Rodogune* l'eſt-elle moins? Les événemens ſortent de l'ordre commun; mais croit-on que les événemens qui font la baſe de *Rhadamiſte* & de *Sémiramis*, ſoient très-ordinaires? La ſingularité des incidens n'en exclut point la vraiſemblance, & ajoute peut-être à leur intérêt. D'ailleurs, comme j'ai ſenti les dangers de ma fable, je l'ai liéee à une époque hiſtorique. La fiction, en ſe mêlant à l'hiſtoire, contracte un air de vérité qui la ſoutient & la rend plus

imposante. *Pepin* répudia *Berthe*, sa femme. Nos historiens se taisent sur les motifs de ce divorce ; ce silence met l'imagination à son aise. Le poëte rentre dans ses droits. Il peut inventer, par-tout où il cesse d'avoir des objets d'imitation.

Quoi que l'on puisse dire de ce sujet, il m'a offert des situations si neuves & si intéressantes, un pathétique si doux, une pompe de spectacle si majestueuse, qu'il m'a séduit & entraîné, sans me laisser le tems de la réflexion. On a déjà vu, sur notre scene, des héros unis par la plus tendre amitié ; l'amitié de deux femmes n'y avoit pas été dévelopée. C'est une nouveauté que j'ai cru piquante ; & si l'on m'attaque encore sur la vraisemblance, ce sont les femmes elles-mêmes, qui se trouvent intéressées à me défendre. Ai-je eu le bonheur de les attendrir ? je défie la critique. Elle n'a jamais prévalu sur l'autorité des larmes.

On m'avoit reproché dans *Regulus* trop de simplicité dans la marche, & d'austérité dans les caracteres ; j'ai voulu essayer un tableau d'un coloris plus tendre, & d'une plus vaste ordonnance. Les traits de force, de grandeur & de fermeté républicaine ont presque l'air fabuleux, tant l'espece humaine a dégénéré, & tant les phénomenes de vertu ont peu de droits sur notre crédulité ! *Brutus*, l'un des chefs-d'œuvres de M. de Voltaire, n'a arraché d'abord

qu'un ſuccès d'eſtime, au lieu de l'ivreſſe qu'il auroit dû produire. C'eſt dans notre amour-propre même que je trouve les raiſons de notre froideur pour ces ſortes de ſujets. La peinture de ces actions ſublimes, dont nous avons aujourd'hui ſi peu de modeles, & de ces grands efforts auxquels il eſt ſi difficile d'atteindre, ne ſauroit exciter dans le plus grand nombre des ſpectateurs qu'une admiration vague, qui rarement devient un plaiſir. Il ſemble alors qu'on les conduiſe dans un monde étranger, créé par l'imagination pour être la ſatyre du nôtre. L'eſprit applaudit; l'ame eſt ſouvent muette & glacée (*). La véritable illuſion du théatre naît du retour ſur ſoi-même, & des rapports que l'on ſurprend entre ſoi & les perſonnages repréſentés. On aime à retrouver ſur la ſcene ſes penchans, ſes vices même. L'homme ſouffre volontiers une lumiere qui n'éclaire que lui, & ne le force point à rougir devant les autres. Dès que Rhadamiſte paroît, mon ame ſuit les mouvemens de la ſienne; je m'emporte avec lui; avec lui je verſe des larmes. Sa jalouſie s'empare de moi; ſon repentir m'attendrit. Il m'arrache à moi-

(*) Les tragédies de Corneille ſont une exception à ce que je dis. Sa ſenſibilité eſt ſi forte dans tous les genres, qu'il répand de l'intérêt ſur tout ce qu'il traite. Il échauffe en raiſonnant, & donne de l'ame même à la politique. Quel écrivain! il eſt au-deſſus & de la critique & de l'éloge.

EPITRE

A MADAME LA COMTESSE

DE BEAUHARNOIS.

MADAME,

Il suffit de vous nommer, pour rappeller l'idée de la figure la plus touchante, & de l'esprit le plus séduisant; mais c'est à votre ame que je consacre cet hommage; à cette ame si douce & si noble, & dont les qualités précieuses restent cachées trop long-tems sous le voile de la modestie. Pardonnez, si j'ose en révéler le secret. Quand l'éloge est une justice, il ne fait rougir ni celui qui le donne, ni celle à qui on l'adresse. Souffrez aussi, madame, que je m'applaudisse de vous avoir prise pour premier juge de l'ouvrage que je vous présente. S'il a quelque mérite, je le dois à vos conseils. Ce que votre gout prescrit, vos graces le persuadent. C'est dans vos entretiens aussi intéressans qu'utiles, qu'on apprend à

développer

développer les charmes d'un caractere honnête, l'expression des vertus, & les délicatesses du sentiment.

Je tremblois, vous le savez, pour le sort d'ADELAÏDE, vos larmes m'ont rassuré; & son succès a commencé pour moi, du moment où elle a eu le bonheur de vous attendrir.

Daignez agréer ce témoignage public des sentimens respectueux avec lesquels je suis,

MADAME,

Votre très-humble & très-
obéissant serviteur,
DORAT.

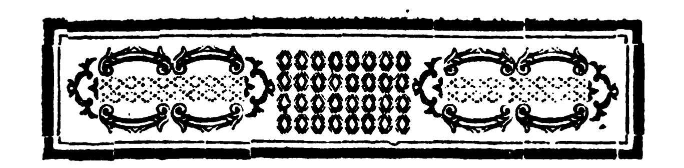
PERSONNAGES.

	Messieurs
PEPIN, *roi de France*.	Molé.
RICOMER, *ancien officier de Martel*, *& autrefois gouverneur de Pepin*.	Brizard.
CLEONIME, *jeune Hongrois*.	Monvel.
UN OFFICIER.	Dauberval.
	Mesdemoiselles
ALISE, *crue reine de France*, *sous le nom* d'*Adélaïde*.	Vestris.
MARGISTE, *mere d'Alise*, *crue dame d'honneur d'Adélaïde*.	Dumesnil.
ADELAIDE, *sous le nom d'Eumélie*. .	Raucourt.
ARGENICE, *reine de Hongrie*, *mere d'Adélaïde*, *& crue mere* d'*Alise*.	Sainval.
FANIE, *femmes de la suite d'Alise.*	Molé.
ORPHISE, *femmes de la suite d'Alise.*	Lachassaigne.

Deux enfans de Pepin, *personnages muets.*

GARDES, OFFICIERS, SUITE.

La scene se passe à Paris, *dans le palais des rois.*



ADELAÏDE DE HONGRIE,

TRAGEDIE.



ACTE PREMIER.

Le jour se leve. Le théatre représente un vestibule ouvert par trois arcades. Des deux côtés sont différentes portes qui conduisent à différens appartemens.

SCENE PREMIERE.

MARGISTE *seule, accourant sur la scene avec trouble & précipitation.*

O SONGE plein d'horreur! épouvantable nuit!
La foudre gronde, éclate, & l'éclair me poursuit.
Au défaut du remords, les cieux impitoyables
Arment jusqu'au sommeil pour punir les coupables.

Quel ſommeil ! quel chaos de mille objets confus
Qui m'agitent encor, lorſqu'ils ſont diſparus !
J'ai cru voir ce mortel qu'aux rives de la Seine
Je ne ſais quel motif après ſix ans ramene ;
Ce Ricomer, dont l'œil formidable & vengeur
De ſes mornes regards ſemble éclairer mon cœur.
Sous les pas de ma fille il ouvroit un abyme,
Et d'un ſpectre voilé je tombois la victime !....
Fantômes effrayans, vous menacez en vain ;
La terreur qui vous ſuit n'entre point dans mon ſein.
Par mes vaſtes projets mon ame eſt agrandie ;
Rien ne peut, rien ne doit accabler mon génie.
Le fardeau de mon crime eſt tout entier ſur moi ;
Je le porterai ſeule, & toujours ſans effroi.
O toi, qui, m'oppoſant ta douleur obſtinée,
Baignes de pleurs le trône où tu fus entraînée,
Déplorable jouet de mon ambition,
Toi qu'en ces lieux je n'oſe appeller de ce nom,
Ma fille, c'eſt aſſez : cache moi ta foibleſſe ;
Ton chagrin m'importune, & ta frayeur me bleſſe.
Le ſceptre eſt dans tes mains, tu regnes, je puis tout ;
Le péril m'enhardit, & le ſuccès m'abſout.
Cet art qui, devançant la lenteur des années,
Soumet les aſtres même, y lit nos deſtinées,
Et ſurprend des ſecrets enfermés dans les cieux,
Aſſiſe au rang des rois vint t'offrir à mes yeux :

Mon inquiete ardeur dévora cette image,
Et je franchis l'écueil, ſans prévoir le naufrage.
Je ne balançai plus ſur le choix du moyen :
Ivre d'un noble eſpoir, je ne craignis plus rien :
Le ſort, ce même ſort qui menace ma vie,
Sut m'indiquer la route, & mes pas l'ont ſuivie.
J'entends du bruit. On vient : Pepin doit en ce jour
Raſſembler en ces lieux tous les chefs de ſa cour.
Il paroît..... Quel ennui ſemble aſſiéger ſon ame !
Evitons ſes regards ; ſortons.

SCENE II.

MARGISTE, PEPIN.

PEPIN.

RESTEZ, madame.

MARGISTE.

(*à part.*) (*haut.*)
Ciel ! Quels ſoins, ou plutôt quels ſoucis inquiets
Vous font ſeul, à cette heure, errer dans le palais ?

PEPIN.

Ah ! Margiſte, ces ſoins qu'exige la couronne,
Ne ſont point les ſoucis, mais les devoirs du trône.
Chef d'un peuple guerrier, honoré de ſon choix,
Je chéris un fardeau qui peſe à tant de rois.
L'Europe voit enfin chez ce peuple fidele

Fleurir de ſouverains une tige nouvelle;
Elle commence à moi: par des travaux conſtans
Je ſaurai l'affranchir de l'injure des tems;
J'oſe le garantir. Le ſceptre de la France
Chancela trop de fois aux mains de l'indolence;
Et l'ombre de Martel, errante autour de moi,
Me répete ſans ceſſe: agis, combats, ſois roi.
Oui: ſa tombe eſt l'autel où j'ai juré de l'être;
Je te le jure encore, ô mon pere, ô mon maître!
Honorables devoirs, vous ferez mes plaiſirs;
Vous ne m'arracherez ni plaintes, ni ſoupirs.
Mais il eſt des chagrins & des peines cachées,
Comme des poiſons lents, dans le cœur épanchées.
On s'en diſtrait en vain: renaiſſantes toujours,
Elles viennent troubler le cours des plus beaux jours.
Les conquêtes, la gloire & leur pompe inſenſée,
Ne guériſſent point l'ame, alors qu'elle eſt bleſſée....
Vous m'entendez, madame, & vos yeux pénétrans
Liſent dans un ſecret renfermé trop long-tems.
La reine....

MARGISTE.

Eh bien?

PEPIN.

L'objet de l'amour le plus tendre,
Au lieu de ce bonheur que j'ai droit d'en attendre,
Remplit mes jours de deuil, d'amertume & d'horreur;

Chaque moment ajoute au trouble de ſon cœur.
Exauçant mes ſouhaits, en vain le ciel lui-même
Avoua notre hymen par des gages que j'aime;
On diroit que ſon rang la gêne quelquefois;
Elle ſemble étrangere à la pompe des rois,
Elle qui ſort d'un ſang à qui le mien s'allie,
Fille des ſouverains qu'adore la Hongrie;
Dès que je l'interroge, elle verſe des pleurs,
Répond en ſoupirant, & me tait ſes malheurs.
C'en eſt trop: vous avez élevé ſon enfance;
Comment interpréter ces larmes, ce ſilence?

MARGISTE.

A peine elle comptoit ſon quinzieme printems,
Du cloître, où ſans éclat couloient ſes premiers ans,
Elle ſe vit ſoudain ſur le trône élevée,
Ravie à ſa patrie, à ſa mere enlevée.
Ce n'eſt pas tout encor: pour comble de chagrins,
Auſſi-tôt que l'hymen eut lié vos deſtins,
Vous le ſavez, ſeigneur, la politique altiere
Souleva contre vous les états de ſon pere:
Craignant de toutes parts les plus ſenſibles coups,
Son cœur ſe partageoit entre ce prince & vous;
Et ces pleurs, ces regrets, dont votre amour murmure,
Sont de juſtes ſoupirs donnés à la nature.

PEPIN.

La nature, ſans doute, a des droits révérés;

Mais les droits de l'hymen en font-ils moins sacrés ?
Sur-tout ceux de l'amour ? De moi qu'a-t-elle à craindre?
Ne voulant que l'aimer, faut-il toujours la plaindre,
Consoler des ennuis.... que je ne connois pas,
Détester sa contrainte, adorer ses appas,
Languir dans les tourmens d'une importune flame?...
Ah! j'avois mérité de lire dans son ame,
D'y répandre la joie & la sécurité;
Confiance, bonheur, elle m'a tout ôté;
Et ce cœur l'idolâtre! Il est né trop sensible:
Quoi, toujours des combats & pas un jour paisible!
J'interroge l'amour, j'implore l'amitié:
Ils se taisent tous deux, ou parlent à moitié.
Une cour fatigante, une gloire stérile,
D'un triomphe sanglant l'appareil inutile,
Voilà ce qui me reste; & lorsqu'autour de moi
Tout ce peuple applaudit aux succès de son roi,
J'erre dans ce palais, pompeuse solitude,
Où pénetre avec moi la sombre inquiétude.
Affranchi des périls qu'il m'a fallu braver,
Je cherche un cœur qui m'aime, & ne le puis trouver.

MARGISTE.

Tout est calme aujourd'hui; le bruit des armes cesse.
Un héros pacifique invite à la tendresse.
Ah! seigneur, ces soupçons, ces reproches, ces vœux,
Laissez-les expirer, de grace, entre nous deux;

Permettez que toujours la reine les ignore ;
Vous verriez ſa douleur s'en augmenter encore :
C'eſt à moi de fixer ſes regards abattus
Sur l'éclat que la gloire ajoute à vos vertus.

PEPIN.

Hélas ! environné d'un éclat qui vous frappe,
J'ai rencontré la gloire, & le bonheur m'échappe.
J'entrevois cependant une lueur d'eſpoir ;
Et l'appui que j'attends aura quelque pouvoir.

MARGISTE, *avec empreſſement.*

Quel eſt-il ?

PEPIN.

Il ſuffit.

MARGISTE, *fixant Pepin avec attention.*

Quoi, votre défiance ?....

PEPIN.

L'incertitude encor me condamne au ſilence.

MARGISTE.

Au nom d'Adélaïde, au moins, daignez, ſeigneur,
M'expliquer un ſecret dont s'alarme ſon cœur.
Vous aurez ſu quelle eſt cette jeune Eumélie,
Inconnue à la cour, par le ſort pourſuivie,
Que Ricomer protege & dérobe à nos yeux ?

PEPIN.

Dès ce jour même il doit l'introduire en ces lieux,
Madame ; &, quel que ſoit ſon deſtin que j'ignore,

Je crois à des vertus que Ricomer honore.
Connoiſſez ce mortel, ce François généreux.
Son ſang dans les combats a coulé ſous mes yeux.
Il a gardé les mœurs de ces Germains ſi braves,
Opprimés quelquefois, vaincus, jamais eſclaves.
Il guida ma jeuneſſe, & dans ſon entretien,
J'appris que la grandeur ne diſpenſe de rien;
Qu'aſſujettis ſans ceſſe à des ſoins néceſſaires,
De leurs propres ſujets les rois ſont tributaires,
Et qu'aſſis ſous le dais, armés de tous leurs droits,
Ils ont au-deſſus d'eux le devoir & les loix.
Après avoir vieilli dans la cour de mon pere,
Je le vis s'impoſer un exil volontaire,
Adoré par le peuple, eſtimé par les grands,
Et, pour dire encor plus, haï des courtiſans.
Aujourd'hui ſe mêlant aux chefs de la nobleſſe,
Pour me prêter ſerment le premier il s'empreſſe;
De cette femme enfin il eſt le protecteur,
Et tout ce qu'il eſtime a des droits ſur mon cœur.

SCENE III.

MARGISTE, PEPIN, UN OFFICIER.

L'OFFICIER.

Le peuple & tous les grands, dans un accord auguſte,
Viennent renouveller le ſerment le plus juſte,

Seigneur ; & ſur leurs pas s'avancent ces guerriers
Qui, ſecondant vos coups, ont part à vos lauriers.
Ils approchent....

PEPIN.

Mon cœur applaudit à leur zele.
(*à Margiſte.*)
Qu'ils paroiſſent. Allez : la reine vous rappele.

SCENE IV.

PEPIN, RICOMER, les chefs de la nation.

(*Les comtes, les barons, les ducs & le peuple ſe rangent autour de Pepin. Des ſoldats portant des trophées, forment une enceinte, occupent le fond & rempliſſent les deux côtés.*)

PEPIN.

C'EST la premiere fois qu'ici dans leur éclat,
J'aſſemble mes appuis & les chefs de l'état.
A venger vos affronts cette main occupée,
Depuis près de cinq ans n'a point poſé l'épée ;
Et ces jours plus ſereins que ramene la paix,
Je les donne à mon peuple, auteur de mes ſuccès.
L'honneur de votre choix me tint lieu d'héritage ;
L'amour de votre gloire enflamma mon courage :
Et peut-être mes ſoins, ſur vous ſeuls réunis,
Eteindront vos regrets pour le ſang de Clovis.

Rappellez-vous les maux où vous plongea ſa race,
De vos fiers oppreſſeurs la criminelle audace,
La molleſſe des rois, les maires tout puiſſans,
La nation livrée au caprice des grands.
Eh! quels étoient alors vos malheureux monarques?
Du pouvoir avili gardoient-ils quelques marques?
Reſſorts obéiſſans dans la main des ſujets,
Leur titre ne ſervoit que de voile aux forfaits.
Endormis dans la honte & dans la dépendance,
Ils laiſſoient au haſard flotter leur imprudence,
Dans leur propre palais vivoient abandonnés,
Ou, ſans avoir vécu, mouroient aſſaſſinés.
Dans ce flux & reflux, dans ces alternatives
De coupables langueurs ou de haines actives,
Mon aïeul, que la France apprit à reſpecter,
Conçut un projet vaſte, & ſut l'exécuter.
La nation par lui, par ſon nouveau ſyſtême,
S'éleva des débris de la royauté même.
Tout va changer; il meurt, & d'un peuple inconſtant
La plaie encor ſaignante eſt r'ouverte à l'inſtant.
Au premier factieux on ſe laiſſe conduire;
En lambeaux tout ſanglans on diviſe l'empire:
Ce grand corps ſuccomboit, affoibli, déchiré;
Martel vient, le releve, & tout eſt réparé.
Il réveilla dans vous cet inſtinct militaire,
La gloire des François, & leur vrai caractere.

Compagnons de mon pere, élite de héros,
O vous qui combattiez ſous ſes nobles drapeaux,
Découvrez votre ſein, montrez la cicatrice
De ces coups, à ſes yeux, reçus pour ſon ſervice;
Son ombre n'attend point un éloge plus beau,
Et ce tribut guerrier ſuffit à ſon tombeau....
Martel fut conquérant, il fit tête à l'orage;
Je ſuis plus, je ſui roi, je ferai davantage.
J'ai déjà réprimé ces hardis novateurs,
Vrais fléaux des états, & crus leurs bienfaiteurs.
Je rends aux tribunaux leur auguſte exercice.
Enchaînons la diſcorde aux pieds de la juſtice;
Renouvellons enfin ce concours reſpecté,
Où la plainte eſt admiſe, & le peuple écouté;
Où les loix peuvent tout, où le ſouverain même
Dépoſe à leur autel l'autorité ſuprême,
Et ſe mêle aux ſujets qu'un monarque charmé
Aime à voir près de lui, quand il en eſt aimé.

RICOMER.

Voyez des pleurs de joie, attendriſſant hommage,
De tous ces vieux guerriers inonder le viſage....
Eh! qui d'entr'eux n'éprouve un doux frémiſſement?
De votre élection voici le vrai moment:
Vous régnez d'aujourd'hui; votre grandeur ſacrée
Sous la garde des cœurs devient plus aſſurée.
Souffrez que le premier je donne à vos genoux

L'exemple du respect que nous vous jurons tous.

PEPIN, *le relevant.*

Intrépide soldat, ami toujours fidele,
Puissent tous mes sujets te prendre pour modele !
(*à l'un des officiers.*)
Osmon, vers Copronime allez porter la paix.
(*à un autre.*)
Vous, aux Lombards soumis annoncez mes projets.
(*à Ricomer.*)
Toi, reste dans ces lieux, l'amitié t'y rapele;
Ma garde désormais est commise à ton zele.
(*au peuple.*) (*à Ricomer.*)
Retirez-vous..... Demeure.

SCENE V.

PEPIN, RICOMER.

PEPIN.

AVANT la fin du jour,
Fais taire le murmure & les bruits de ma cour.
Rien de toi n'est suspect aux regards de ton maître;
Mais la reine s'alarme, & demande à connoître
L'étrangere qu'ici tu sembles protéger;
Sur son rang qu'elle cache, il faut l'interroger.
Qui peut-elle être enfin ?

RICOMER.

Moi-même je l'ignore.
Dans la nuit du myſtere elle ſe cache encore.
Dans un ſéjour d'effroi le ſort vint me l'offrir,
Errante, l'œil en pleurs, prête, hélas! à périr.
Ma pitié la ſauva, mes ſoins l'ont recueillie:
Mais alors, toute entiere à ſa mélancolie,
De ſon cruel deſtin renfermant les horreurs,
Elle ſembloit livrée à de mornes terreurs.
S'augmentant par degrés, un excès de foibleſſe
Vers la tombe entraînoit ſa mourante jeuneſſe:
Le trépas, diſoit-elle, étoit ſon ſeul recours;
Et d'inſtans en inſtans je tremblois pour ſes jours.
Après tant de périls, quand ſon cœur plus tranquille
Put connoître & goûter la paix de mon aſyle,
Je voulus, mais en vain, pénétrer ſes ſecrets;
Mes vœux plus importuns étoient moins ſatisfaits.
Elle apprend qu'en ces lieux mon devoir me rapelle;
Elle aſpire à me ſuivre, & ma fille avec elle.
Sans doute, ſon deſir, ſon unique deſſein
Etoit de voir la cour, de connoître Pepin.
Je conſentis à tout; bien ſûr que l'infortune
A la cour d'un héros n'eſt jamais importune.
Voilà ce que je ſais....

PEPIN.

Tente un nouvel effort;

Moi-même je desire être instruit de son sort.
Quel que soit le chagrin qui l'occupe & l'entraîne,
Il faut s'en éclaircir, & contenter la reine.
Je te laisse ce soin; mais, sur-tout, souviens-toi
Qu'un soupçon n'entre pas dans l'ame de ton roi.

SCENE VI.

RICOMER, *seul.*

A LA cour de Pepin quelle alarme inouie
Fait redouter ma vue, & les pleurs d'Eumélie!

SCENE VII.

RICOMER, UN OFFICIER.

L'OFFICIER.

UN inconnu, chargé d'un secret important,
Demande près de vous qu'on l'admette à l'instant,
Le trouble est dans ses yeux; & sa douleur....

RICOMER.

Qu'il vienne.

Un inconnu, dit-il?...
(L'officier fait signe à Cléonime; il entre, & l'officier sort.)

SCENE VIII.

RICOMER, CLEONIME.

RICOMER.

En ces lieux qui t'amene ?

CLEONIME.

Le remords. Vous voyez un traître, un aſſaſſin,
Qui cent fois d'un poignard eût déchiré ſon ſein,
Sans le vœu concentré, ſans l'eſpoir qui l'anime
De percer le nuage épaiſſi ſur le crime.

RICOMER.

Quel crime ? Explique-toi.

CLEONIME.

J'apporte un jour affreux.
Le trône eſt avili, Pepin eſt malheureux.
Il s'eſt vu le jouet d'un infame artifice ;
Le monſtre ici reſpire, & je ſuis ſon complice.

RICOMER.

Quel eſt-il ?

CLEONIME.

C'eſt Margiſte.

RICOMER.

Eh bien, qu'a-t-elle fait ?

CLEONIME.

Sa fille regne !...

RICOMER.

O ciel!

CLEONIME.

Et j'ai part au forfait.

RICOMER.

Que viens-tu m'annoncer?...Non, je ne puis le croire.
Le ciel n'a point permis une trame si noire.

CLEONIME, *avec la plus grande véhémence.*

Les momens me sont chers : écoutez-moi, seigneur;
L'horrible vérité va sortir de mon cœur.
Margiste, profitant des droits de sa famille,
Auprès d'Adélaïde avoit placé sa fille;
Alise étoit son nom : les soins, le lieu, le tems,
Le rapport des vertus, de l'âge & des penchans,
Lierent dès l'enfance Alise & la princesse,
Que séparoit le rang, mais sœurs par la tendresse.
Non, jamais l'amitié, prodigant ses douceurs,
Par des nœuds aussi beaux n'avoit uni deux cœurs.
Des rois les plus puissans la politique avide
Brigue de toutes parts la main d'Adélaïde:
Mais jeune, triomphant, & d'honneurs entouré,
Parmi tous ses rivaux, Pepin est préféré.
C'est alors que se trame au fond d'un cœur coupable
D'un échange inoui le complot exécrable.
Margiste feint, seigneur, que sa fille n'est plus.
Adélaïde éclate en regrets superflus;

Et déteſtant l'hymen, & le trône, & la vie,
Redemande en pleurant ſa malheureuſe amie.
Margiſte, par les ſoins d'un complice trop ſûr,
L'avoit fait dépoſer dans un aſyle obſcur,
Près des lieux où la reine à ſa garde fidelle
Devoit voir ſuccéder une eſcorte nouvelle.
Le monſtre! avec quel art ſon ſcrupule affecté
Déroboit la princeſſe à notre avidité!
Dans les ombres d'un cloître à deſſein on l'arrête.
Le jour fatal ſe leve, & la victime eſt prête.
Elle part. J'étois jeune, ambitieux, ardent;
Margiſte avoit ſur moi ſenti ſon aſcendant.
A peine elle apperçoit la retraite ignorée,
Où ſa fille ſoupire & languit éplorée:
„ L'éclat de tes deſtins va dépendre de moi,
„ Me dit-elle, oſe tout; je pourrai tout pour toi.
„ Un cortege importun à l'inſtant ſe retire.
„ Toi ſeul tu me ſuivras, toi ſeul peux me ſuffire.
„ Un grand projet m'occupe, il faut l'exécuter.
„ Ton âge doit t'apprendre à ne rien redouter.
„ Ma fille eſt dans ces lieux, ma fille m'eſt ſoumiſe,
„ Il faut perdre la reine, & couronner Aliſe.
„ Au milieu de la nuit, utile à mes deſſeins,
„ Je livre Adélaïde à tes fidelles mains.
„ Tu traîneras ſes pas vers ces vieux mauſolées,
„ Où les clartés des cieux en tout tems ſont voilées;

„ Lieu terrible & ſanglant, qui, ſecondant mes vœux,
„ Semble cacher la mort dans ſon ſein ténébreux,
„ Et qui, voué ſans doute à des dieux homicides,
„ A cent fois enhardi le fer des parricides.
„ Puis tirant un poignard: tiens, pourſuit-elle, prends.
„ Lui ſeul te dira tout. „

RICOMER, *avec effroi.*

Dieu, qu'eſt-ce que j'entends!

CLEONIME.

Plus foible qu'inhumain, je tombai dans l'abyme:
Mais je n'oſai, ſeigneur, que la moitié du crime.
Le bras déjà levé, j'abhorre mes fureurs,
Et jette le poignard arroſé de mes pleurs.
Incertain, égaré, frémiſſant d'épouvante,
Je quitte malgré moi la victime expirante.
Le croirez-vous? à peine ai-je fait quelques pas,
Je ſens que dans mon ſein je porte le trépas.
Je reconnois Margiſte à mes douleurs ſoudaines,
A mon ſang qui bientôt s'enflamma dans mes veines.
Que n'expirois-je alors! De barbares ſecours
Combattent le poiſon & conſervent mes jours.
L'innocence périt, & l'on ſauve un coupable!
Je venois révéler ce myſtere effroyable.....
La diſcorde régnoit; les Saxons, les Lombards,
De la France contre eux tournoient les étendards.
Un gros de vos ſoldats m'attaque, m'environne,

Et d'épier leur marche à l'envi me soupçonne ;
Mon trouble encor m'accuse, & je suis, sans pitié,
Plongé dans un cachot, où je fus oublié.
Dévoré d'une rage, hélas ! trop inutile,
Pendant près de cinq ans j'habitai cet asyle.
J'en sors après ce terme ; on me traîne en ces lieux ;
On prononce le nom d'un mortel vertueux :
C'est à lui que je cours. Délateur & victime,
J'apporte le flambeau qui dévoile mon crime.
Qu'on invente pour moi des supplices nouveaux ;
En perdant mes remords, j'échappe à mes bourreaux.

RICOMER, *à part.*

Quel rapport effrayant dans le sort d'Eumélie !
Margiste.... il se pourroit.... & sa rage impunie....
(*haut.*)
Quoi ! sur ces bords aucun de tes concitoyens
N'a trahi le secret de ces affreux liens ?

CLEONIME.

Au fond du même asyle avec soin retirées,
Alise & la princesse étoient presque ignorées.
La France les reçut ; & la guerre depuis
A séparé long-tems la France & mon pays.

RICOMER.

Ton repentir t'honore ; on te rendra justice ;
Mais je réponds de toi. Gardes, qu'on le saisisse ;
Que l'on veille sur lui.

CLEONIME.

Terminez mon deſtin.

RICOMER.

Qu'il ſoit prêt à paroître aux ordres de Pepin.

SCENE IX.

RICOMER, *ſeul.*

Nous, cherchons Eumélie; il faut qu'elle m'éclaire.
Je deſire, & je crains cette affreuſe lumiere.
Ah! près d'elle en ce jour, après un tel ſecret,
Peut-être ai-je à remplir les devoirs d'un ſujet!

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ADELAIDE, *sous le nom d'Eumélie* ; RICOMER.

EUMELIE, *dans le plus grand trouble, à part.*

Où suis-je? Et qu'ai-je vu?

RICOMER.

D'où peut naître, madame,
Ce trouble inconcevable, élevé dans votre ame?
A peine je vous vois introduite en ces lieux,
Sous un voile importun vous fuyez tous les yeux.

(*l'observant avec attention.*)

On ne m'a point trompé : ce désordre m'éclaire,
Vous-même trahissez ce que vous voulez taire.
J'en crois l'affreux récit qu'en ces lieux on m'a fait;
Et mes pressentimens ont enfin leur effet.

EUMELIE.

Comment?

RICOMER.

Vous n'êtes point ce que vous semblez être.

EUMELIE.

Que dites-vous ?

RICOMER.

Je sais quel sang vous a fait naître.
Je connois vos destins ainsi que vos vertus.
Je sais quels nœuds sacrés un forfait a rompus.
Oui ; mon œil vous pénetre, & mon ame éclaircie
Voit en vous une reine, & non pas Eumélie.

EUMELIE, *avec le plus grand trouble.*

Qu'entends-je !... Je frémis... Non, ne le croyez pas :
Le nom de votre fille a pour moi trop d'appas.
Je le suis ; je veux l'être.... Eh ! sur quel faux indice ?
Dieu !

RICOMER.

C'est trop prolonger un si noble artifice :
Il me faut découvrir....

EUMELIE.

Eh, quoi ?

RICOMER.

La vérité.

EUMELIE.

Que me demandez-vous ?

RICOMER.

Ce que j'ai mérité.
Vous balancez en vain. Eh ! qui vous intimide ?
Dites à Ricomer, je suis Adélaïde.

EUMELIE, *éplorée, troublée, & après un long silence.*

Moi!...

RICOMER.

Vous l'êtes, cruelle ; & moi votre vengeur.

EUMELIE, *tombant dans ses bras.*

Eh! de qui tenez-vous ce secret plein d'horreur?
Qui peut?...

RICOMER.

Votre assassin.... Il respire & vous pleure.
Quoi, vous avez cinq ans habité ma demeure!
Pourquoi me laissiez-vous ignorer votre sort?

EUMELIE.

Tout m'assujettissoit à cet horrible effort.
Long-tems foible, mourante, & craignant de m'instruire,
A peine sur mes sens je repris quelque empire;
J'appris avec effroi que des troubles cruels
Me défendoient l'accès des états paternels.
Ne sachant d'où partoit ma premiere infortune,
Tout me devint suspect; une idée importune
Me fit craindre les cœurs qui me sont les plus chers,
Et dans mon abandon j'accusai l'univers.
Je voulus l'oublier. Cependant on publie
Que la fille des rois que chérit la Hongrie,
Partage avec Pepin le trône des François.
Jugez, à ce récit, des mouvemens secrets

Qui, malgré moi, ſeigneur, s'élevoient dans mon ame!
Je ne concevois rien à cette horrible trame.
Tout-à-coup je formai le vœu de m'éclaircir,
Et, ſans rien révéler, de tout approfondir.
Bientôt votre devoir en France vous rappelle.
Je ne ſais quel eſpoir, hélas! trop infidelle,
Me dit que j'y pourrois trouver quelques clartés,
Rejoindre mes parens. L'inſtant vient; vous partez.
Je vous ſuis.... O douleur! ô mortelle ſurpriſe!
Quand je retrouve ici la malheureuſe Aliſe;
Quand je vois, ſur un trône où s'aſſied le remord,
L'objet, le même objet dont j'ai pleuré la mort!
Je partage les maux de ſon ame affligée.
Son rang fait ſon ſupplice; & je ſuis trop vengée.
Le ciel le veut, fuyons....

RICOMER.

Vous, ma reine, vous, fuir!

EUMÉLIE.

Je le dois.

RICOMER.

Vous plaignez celle qu'il faut punir!

EUMÉLIE.

Quoi!...

RICOMER.

Je combattrai ſeul le ſort qui vous opprime.
Malgré le froid des ans, tout mon cœur ſe ranime.

Oui ; mes derniers regards vous reverront monter
Au trône que le crime a voulu vous ôter.
Vous êtes un dépôt que le ciel me confie :
J'en dois compte à Pepin, sur-tout à la patrie.
Margiste ! ... Pardonnez à mes justes fureurs ;
Dans mes yeux, à ce nom, je sens tarir les pleurs.
Ce monstre a tout conduit.

EUMELIE.

Alise est innocente.
Sous un joug odieux sans cesse gémissante,
Elle a cédé sans doute au plus mortel effroi,
A frémi de sa mere, & n'a pleuré que moi.

RICOMER.

Elle pleure & se tait : son silence est un crime.

EUMELIE.

Le rompre en seroit un.

RICOMER.

O pitié magnanime !

EUMELIE.

Voulez-vous qu'aujourd'hui sa main, sa propre main
S'arme contre sa mere, & lui perce le sein ?
Ah ! la nature parle, & doit être écoutée.
Par vous-même en secret Alise est respectée.
Et moi, je porterois, dans mes coupables vœux,
De tardives clartés sur ce mystere affreux !
Je mettrois sur mon front, ô comble d'infamie !

Un diadême teint du ſang de mon amie !
Je dédaigne mes droits, mes titres, mes honneurs,
S'il faut les racheter par de telles horreurs.
Otez-moi de ces lieux.

RICOMER.

Votre gloire & la mienne,
Tout veut, dans ces momens, que je vous y retienne.

EUMELIE.

Ne l'eſpérez jamais. Quel ſurcroît à mes maux !
Qui, moi ! remplir ces lieux de déſaſtres nouveaux !
Ah ! ne m'impoſez plus cet effort impoſſible.
Ce cœur eſt courageux autant qu'il eſt ſenſible ;
Vous ne le vaincrez pas. J'aime mieux m'immoler,
Et prévenir les pleurs que je verrois couler.
Oui, malgré vous, ſeigneur, dans mes vœux affermie,
Je jure de remplir tous les ſoins d'une amie,
Tous ces titres ſacrés, tous ces devoirs ſi ſaints,
Appui de l'infortune & tréſor des humains.
D'un rang trop envié je fuirai les alarmes,
Et mes jours moins brillans en auront plus de charmes.
Je dois à vos conſeils, je dois à mes malheurs
La force qui m'éleve au-deſſus des grandeurs ;
Et ce plaiſir ſi doux, qui ſuit la bienfaiſance,
Vaut peut être l'honneur de régner ſur la France.
Ah ! ceſſez de troubler mes eſprits abattus,
Et laiſſez-moi, mon pere, imiter vos vertus.

RICOMER.

Comment! qu'exigez-vous?

EUMELIE.

Un bienfait.

RICOMER.

Un outrage.
Margiſte impunément voit triompher ſa rage;
Vous êtes méconnue; Aliſe regne; & moi,
Quand je dois vous ſervir, je trahirois ma foi!
Non.

EUMELIE.

Quelque tems au moins ſuſpendez votre zele.
Je l'eſpere & l'attends d'un ami ſi fidele.
Me le promettez-vous? Je le veux.

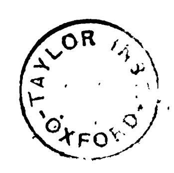
RICOMER.

J'obéis;
Mais, ce jour expiré, je n'ai plus rien promis.

EUMELIE.

J'entends du bruit. On vient. Ciel! Aliſe s'avance!
Qui me l'eût dit qu'un jour je craindrois ſa préſence!





MARGISTE.

Que du moins ma présence
Vous rende le repos !

ALISE.

Rendez-moi l'innocence.

MARGISTE.

Que te reproches-tu ? quel est donc ton projet?
A l'épreuve du tems il n'est point de regret.
Quand je te confiai mes trames ténébreuses,
Rappelle-toi tes cris, tes plaintes douloureuses,
Tes larmes, tes fureurs, & ce barbare effort
Tenté devant mes yeux pour te donner la mort.
Voilà comme à mes loix tu t'es assujettie.
Respecter la nature, avoir soin de ma vie,
Et cacher dans mon sein ton front humilié,
Voilà ton seul forfait..... tes pleurs l'ont expié.

ALISE.

Il ne peut l'être ; non : l'existence m'accable.
Je suis vile à mes yeux, malheureuse & coupable;
Madame, je le suis & pour vous & par vous,
Et vous me consolez!...

MARGISTE, *observant de tous côtés.*

Renfermez ce courroux.

ALISE.

Je recule d'effroi ; je pâlis, quand ma vûe
Se fixe sur l'abyme où je suis descendue.

Moi,

Moi, moi, qui baiſſe un front de deuil enveloppé,
Je brille malgré moi dans un rang uſurpé.
Des regards importuns m'aſſiegent à toute heure.
Ce n'eſt, vous le ſavez, qu'en tremblant que je pleure.
Je n'oſe m'enfoncer au ſein de mes ennuis.
Il me faut un déſert ; c'eſt un trône où je ſuis!
De mes enfans un jour quels ſeront les refuges ?
Les rois ont des flatteurs, ils n'auront que des juges.
Voilà ce que m'annonce un trône que je hais :
Voilà quels ſont les fruits de vos affreux forfaits.

MARGISTE.

Accuſe donc les cieux, qui m'ont ſeuls engagée
Dans ces pieges couverts où ma main t'a plongée.
Des augures ſecrets, formés depuis long-tems,
Revinrent m'agiter ſous des traits plus frappans....
J'interrogeai mon cœur, & je crus au préſage ;
A l'amour maternel j'ai dû tout mon courage :
Les ſupplices, la mort, j'oſai tout affronter ;
Et ce cœur, qui peut tout, n'a rien à redouter.

ALISE.

J'abjure cette audace, & cet orgueil rebelle.

MARGISTE.

O fureur! Que veux-tu ? Que prétends-tu, cruelle?

ALISE.

Le ſais-je? Répondez, que vais-je devenir ?
Quel calme dans ces lieux puis-je enfin obtenir ?

Victime d'une ardeur à regret renfermée,
En vain j'aime un héros, en vain j'en ſuis aimée;
Je ne puis échapper à ce trouble vengeur
Qu'un reproche éternel entretient dans mon cœur.
Près de moi tout eſt morne & nourrit mes alarmes.
Levé-je vers le ciel mes yeux chargés de larmes?
J'y trouve un juge armé, prêt à m'anéantir.
La terre n'eſt qu'un gouffre ouvert pour m'engloutir.
Ces murs ſemblent m'offrir l'opprobre que j'évite.
Juſques ſous ces lambris je vois ma perte écrite.
Miſérable! mes jours, mes heures, mes momens
Appartiennent au crime, aux remords, aux tourmens.
Infructueux pour moi, le repentir lui-même
Ne peut me rendre encore à la vertu que j'aime.
C'en eſt fait: je renonce à ces lieux abhorrés,
A tout.... Conduiſez-moi vers des bords ignorés,
Où fuyant les grandeurs, me croyant ſeule au monde,
Je puiſſe me remplir de ma douleur profonde,
Demander, obtenir le trépas qui m'eſt dû,
Et mourir, en pleurant le cœur que j'ai perdu.

MARGISTE.

Non, tu ne mourras point; je te ſuis encor chere.
Non, tu ne voudras point t'arracher à ta mere.
Reprends, reprends enfin quelque tranquillité.
Crains-tu pour mon ſecret? Il eſt en ſûreté.
Mere d'Adélaïde, oui, la ſeule Argénice,

Dans l'univers entier peut trahir l'artifice.
Ma fille, d'un complot pour toi ſeule entrepris
Laiſſe-moi les tourmens, pour en cueillir les fruits.
Margiſte, à tes genoux, t'implore pour toi-même.
Quoi, me hais-tu?

ALISE.

Je vis : jugez ſi je vous aime!
On entre....

MARGISTE.

C'eſt Pepin. Cache-lui ton effroi.

ALISE.

L'abyme à chaque inſtant s'approfondit pour moi.

SCENE V.

PEPIN, ALISE, MARGISTE, Gardes.

PEPIN.

Séchez enfin vos pleurs, & reprenez, madame,
Un calme ſi long-tems ignoré de votre ame.
Vous allez reſpirer; mes vœux ont réuſſi.
Vous pourrez vous fier au cœur que j'ai choiſi,
Y verſer librement le chagrin qui nous preſſe,
Sans que vos entretiens affligent ma tendreſſe.
Votre mere en ces lieux finira votre ennui.
Vous allez, par mes ſoins, l'embraſſer aujourd'hui.

ALISE.

Argénice!.

MARGISTE.

Eſt-il vrai?

PEPIN.

Quelle horreur imprévue!

Ciel! la reine interdite, & Margiſte éperdue!

ALISE.

Daignez permettre....

PEPIN.

Eh bien!

ALISE. (*à Margiſte.*)

Seigneur!... Entraînez-moi.

SCENE VI.

PEPIN, *ſeul.*

QU'ÉPROUVÉ-JE à mon tour! & qu'eſt-ce que je voi!
A ce funeſte accueil aurois-je dû m'attendre?
Quand j'annonce une mere, on frémit de m'entendre!
Par un ſecret effroi je me ſens conſterner;
Et ce cœur, qui craint tout, ne peut rien ſoupçonner.
(*à l'un de ſes gardes.*)
Qu'on cherche Ricomer...Non...Que puis-je lui dire?
Qu'ai-je à lui révéler? De quoi peut-il m'inſtruire?
Les cœurs les moins ſuſpects trahiroient-ils mes vœux?
Suffit-il de régner, pour ceſſer d'être heureux?
Dans ma cour aujourd'hui tout me ſemble perfide;

Je redoute Margiſte, & même Adélaïde.
Sans pouvoir l'accuſer, un ſentiment confus
Me la fait craindre, hélas! quand je l'aime encor plus...
Moi! craindre mon épouſe! une épouſe chérie,
Qui, même en la troublant, charmoit encor ma vie!
Soupçons d'un cœur trompé, fuyez-en pour jamais!
Non....

SCENE VII.

UN OFFICIER, PEPIN.

L'OFFICIER.

ARGÉNICE arrive; elle eſt dans le palais.

PEPIN.

Je cours la recevoir.... Ah! je jouis d'avance
Du changement que doit apporter ſa préſence.
Par des ſoins maternels elle ſaura calmer
Un cœur ſenſible & pur, que le ſien doit aimer.

Fin du ſecond Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ARGENICE, *précédée d'une garde, & accompagnée de ses femmes.*

Je volois dans ses bras, l'ingrate s'en retire,
Echappe à mon amour, me repousse & soupire !
Quelle ombre l'environne & m'a caché ses traits!
Elle se déroboit à mes yeux inquiets.
Son œil épouvanté craint & fuit la lumiere.....
Malheureuse! elle fuit jusqu'aux yeux de sa mere.
Il est vrai, quelques pleurs dans mon sein ont coulé.
Quels pleurs! en l'approchant, moi-même j'ai tremblé.
Margiste, par mon ordre, en ces lieux va se rendre.
Je veux l'interroger. Hélas! que vais-je apprendre?
D'où vient que chez ma fille elle n'a point paru?
Tout me devient suspect.... ici.... L'aurois-je cru?
Dans le trouble mortel dont mon ame est saisie,
Je hais l'incertitude, & crains d'être éclaircie.



SCENE II.

MARGISTE, *dans le fond du théatre.* ARGENICE.

ARGENICE.

MARGISTE, approchez-vous. Dès ses plus jeunes ans,
Ma fille s'élevoit sous vos yeux vigilans :
Dans l'asyle où je tins son enfance enfermée,
Au gré de mes desirs vos soins l'avoient formée.
J'en fus contente alors. J'ai dû plus d'une fois,
Témoin de votre zele, applaudir à mon choix.
Mais depuis que l'hymen l'éloigna de sa mere,
Elle meurt d'un chagrin qu'elle s'obstine à taire.
Sa confiance en vous, ce pouvoir si connu,
Que sur ses moindres vœux vous aviez obtenu,
Vous ont acquis le droit de lire dans son ame ;
Et c'est ce même droit qu'aujourd'hui je réclame.
D'où naissent les langueurs qui semblent l'accabler ?
A ce cœur qui craint tout, il faut tout révéler.

MARGISTE.

Ce que je sais, madame, est connu de vous-même.
Loin d'un pere & de vous sa douleur est extrême.
A son accablement se mêla le chagrin
De voir naître la guerre entre vous & Pepin.
Le reste m'est caché.

ARGENICE.

Cette guerre eſt finie,
Et ſa triſteſſe enfin doit être évanouie.
Il eſt d'autres motifs que vous n'expliquez pas :
J'en juge par ce trouble & par cet embarras.
Je veux....

MARGISTE.

Je balançois ; mais puiſqu'on me l'ordonne,
Je vais donc avouer ce que mon cœur ſoupçonne.
Une jeune étrangere a paru dans ces lieux,
Et de Pepin, dit-on, elle a déjà les vœux.
Ricomer la préſente ; & ſa vue importune
De la reine, ſans doute, a comblé l'infortune.
On parle d'un divorce....

ARGENICE.

Ai-je bien entendu ?
Notre orgueil à ce point ſe verroit confondu ?
A ma fille, à moi-même, on feroit cette injure ?

MARGISTE.

La reine le redoute, & la cour en murmure.
Ricomer conduit tout.

ARGENICE.

Et quel eſt ce mortel ?

MARGISTE.

Elevé dans les camps, il ſervit ſous Martel.
D'une vertu rigide affectant l'apparence,

Il gouverne Pepin, dont il guida l'enfance;
Pour garder sa faveur rejette ses présens,
Et vient ici vieillir dans l'art des courtisans.

ARGENICE.

Si ma fille le craint, qu'il s'éloigne, qu'il parte;
Que son ordre aujourd'hui le punisse ou l'écarte.

MARGISTE.

Je l'ai fait avertir; je l'attends en ces lieux.

ARGENICE.

Pénétrez dans la nuit d'un complot odieux.
Moi, je cours vers Pepin: il faudra qu'il m'éclaire.
Je saurai de son ame arracher ce mystere;
Et s'il persiste encore à vouloir m'outrager,
J'ai mon rang à la fois & ma fille à venger.

(Elle sort.)

SCENE III.

MARGISTE, *seule.*

Mes pas sont entraînés d'abymes en abymes.
Faut-il me voir ravir tout le fruit de mes crimes?
Ma fille.... Ah! ce nom seul raffermira mon cœur.
On vient. O ciel! Feignons, & cachons ma terreur.

SCENE IV.

MARGISTE, RICOMER.

RICOMER.

Vous voulez me parler par l'ordre de la reine ?

MARGISTE.

Répondez. Sans détour il eſt tems qu'on m'apprenne
Quelle eſt cette inconnue amenée en ces lieux,
Son état, ſes malheurs, ſes deſſeins & ſes vœux.
Pepin même en conçoit de trop juſtes alarmes.
Le voile qui la couvre, & qui cache ſes larmes,
A nos yeux plus long-tems ne peut la dérober.

RICOMER.

Avant la fin du jour le voile va tomber.

MARGISTE.

A l'inſtant : il le faut. Cette obſcure réponſe
Ne ſauroit ſatisfaire à l'ordre que j'annonce.
De ce ſombre dehors qui ne peut me tromper,
Votre embarras en vain cherche à s'envelopper.
Cette femme, en un mot, quelle eſt-elle ?

RICOMER.

Elle eſt reine.
D'une longue infortune elle reſpire à peine ;
Ses titres, malgré toi, ne ſont que trop certains ;
Tu connois ſes malheurs, tu ſauras ſes deſſeins.

MARGISTE, *à part.*

Chaque mot qu'il me dit me confond & me glace.
(*haut.*)
De quel droit en ces lieux montres-tu tant d'audace?

RICOMER.

De quel droit en ces lieux viens-tu m'interroger,
Toi que dans le néant un coup-d'œil peut plonger?
De quel front ſoutiens-tu le regard redoutable
D'un mortel vertueux, effroi d'un cœur coupable?
Baiſſe les yeux, rougis; c'eſt ton premier tourment.
Vas, le crime jamais n'échappe au châtiment.
La céleſte vengeance eſt tardive, mais ſûre.
Frémis: elle t'attend, & venge la nature.

MARGISTE.

Tremble & frémis toi-même! oui, je veux que ton ſang
Lave aujourd'hui l'affront que l'on fait à mon rang.
Lâche & perfide auteur d'une trame couverte,
Je te laiſſe, & je cours....

RICOMER.

Fuis, & cours à ta perte.

SCENE V.

MARGISTE, PEPIN, RICOMER, Gardes.

PEPIN.

QU'ON l'arrête à l'inſtant... Margiſte....

MARGISTE.

A ce courroux,
Pepin, de Ricomer je reconnois les coups.
Il insulte dans moi, surprenant ta justice,
Le choix d'Adélaïde & le choix d'Argénice.
Il ne m'ôtera point leur respectable appui.
Voudrez-vous n'écouter & ne croire que lui?
Je démens des discours qui noircissent mon zele.

PEPIN.

L'étranger est ici: qu'il vienne; qu'on l'appele.

MARGISTE.

Ne puis-je me défendre?

PEPIN.

Epargne-toi ce soin.

SCENE VI.

MARGISTE, PEPIN, CLEONIME, RICOMER.

PEPIN, *à Margiste.*

TIENS, démens donc aussi l'aspect de ce témoin.

MARGISTE.

Que vois-je!

PEPIN.

Tu pâlis; te voilà confondue.

MARGISTE, *à part.*

Cléonime est vivant!... Ah, ma fille est perdue!
Ciel!

CLEONIME.

Le reconnois-tu ce coupable mortel,
Ce jeune ambitieux que tu fis criminel?
La vérité par moi ſort enfin de l'abyme.
Le ciel, pout te punir, a ſauvé ta victime.
Tremble; je vis encore, & c'eſt pour m'immoler
Sur le même échafaud où ton ſang va couler.
Délivrez-vous, ſeigneur, de notre aſpect horrible;
Votre courroux eſt juſte, il doit être inflexible.
Par le crime ſouillés, mes jours me ſont affreux.

PEPIN.

Qui ſait ſe repentir eſt encor vertueux.
(*à ſa garde.*)
Qu'on l'épargne..... Sortez.

SCENE VII.

MARGISTE, PEPIN, RICOMER.

MARGISTE.

Frappe.... Eh bien, qui t'arrête?
Appelle tes bourreaux, Pepin, me voilà prête.
Sur ta mourante épouſe égorge tes enfans;
Qu'on m'uniſſe ſanglante à leurs corps expirans;
Et, ſi tu peux alors, chéris, malheureux pere,
Un jour qui te conſterne au moment qu'il t'éclaire.
Je ne dis plus qu'un mot: moi ſeule j'ai tout fait.

Depuis cinq ans ma fille a pleuré mon forfait.
Songe, avant d'ordonner ſa mort & mon ſupplice,
Qu'Aliſe eſt ma victime, & non pas ma complice.
(La nuit commence.)

SCENE VIII.

PEPIN, RICOMER.

PEPIN.

A PEINE j'aurois cru ton horrible récit.
Quelle ombre m'entouroit, & quel jour m'éclaircit !

RICOMER.

Ecartez loin de vous cette image importune.
Pepin oppoſera la force à l'infortune.

PEPIN.

Tes conſeils, je le ſens, ſont ici ſuperflus.
Vas, lorſque l'ame eſt forte, elle ſouffre encor plus.
Comment à tant de coups veux-tu que je réſiſte?

RICOMER.

De quel œil voyez-vous la fille de Margiſte?

PEPIN, *cherchant en vain à retenir ſes larmes.*

Regarde : prends pitié du déſordre où je ſuis.
Tu vois mon déſeſpoir & mes profonds ennuis.
Aliſe..... Je ſais trop ce qu'exige ton zele ;
Mais je ſens que l'amour parle toujours pour elle.

RICOMER, *à part.*

D'Adélaïde encor cachons-lui le destin.

PEPIN.

O mon cher Ricomer ! conçois-tu son chagrin ?
Sa douleur, autrefois le tourment de ma vie,
Est, dans ce jour fatal, ce qui la justifie.
Mon cœur à ses soupirs ne sera point fermé ;
Je ne punirai pas ce que j'ai tant aimé.

RICOMER.

Je ne viens point ici conseiller la vengeance :
Ecoutez, écoutez la voix de la clémence.
Périssent à jamais les sujets inhumains,
Qui veulent l'étouffer au cœur des souverains !
Loin de vouloir punir en tyran inflexible,
Agissez en roi juste autant qu'il est sensible.
Vous aimez votre épouse, il faut lui pardonner ;
Mais, fille de Margiste, elle ne peut régner.

PEPIN, *avec une mélancolie profonde.*

Ainsi, dans les chagrins dont l'horreur m'environne,
Seul & privé de tout, je n'aurai plus qu'un trône.
Je vois un vuide affreux se former sous mes pas,
Et le titre de roi ne le remplira pas.
Tu m'as connu sensible, & mon ame incertaine
N'a pas un sentiment qui n'ajoute à sa peine.
Dans quel sein désormais vais-je me reposer ?
Je chéris tous mes nœuds ; il faut tous les briser.

RICOMER.

Pepin, il faut régner, il faut plaire à la France.
Le maître qu'elle adore est dans sa dépendance.
Je gémis sur vos maux; mais représentez-vous
Celle de qui les cieux vous ont nommé l'époux;
Transportez-vous, seigneur, dans ce lieu formidable,
Où seule, abandonnée ainsi qu'une coupable,
Adélaïde, en proie aux fureurs du destin,
Palpita loin de vous sous un fer assassin:
Voyez son sang.... PEPIN.
Arrête: oui, cette barbarie
Sera toujours présente à mon ame attendrie....
Mais Alise est à moi. De mes premiers sermens,
J'ai les autels, la terre & les cieux pour garans.
Mon cœur lui fut soumis, ma foi lui fut donnée;
Par des gages sacrés mon ame est enchaînée;
Elle a sur mon amour, sur moi, sur mes destins,
Le plus juste ascendant, & les droits les plus saints.
Tout, jusqu'à ses remords, a nourri ma tendresse;
Sa beauté m'enivroit, son malheur m'intéresse.
Pour lui ravir mon cœur, il faut le déchirer,
Et je mourrai plutôt que de m'en séparer.
Sa faute, je le sais, doit la bannir du trône;
Mais j'aime la coupable, & son roi lui pardonne.
Vois, vois mes pleurs couler, je ne les cache pas;
Tout la fuit, tout l'accable, & je lui tends les bras.

SCENE

SCENE IX.

UN OFFICIER, PEPIN, RICOMER.

PEPIN.

Qui porte ici ſes pas, & que vient-on me dire?

L'OFFICIER.

Margiſte.....

PEPIN.

Eh bien, Margiſte.... Hâtez-vous de m'inſtruire.
Parlez.

L'OFFICIER.

Vers ſa priſon vos gardes la traînoient;
D'aucun deſſein farouche ils ne la ſoupçonnoient.
Le front audacieux, le regard immobile,
Elle marchoit: ſon cœur ſembloit ferme & tranquile.
Mais à peine elle voit le réduit ténébreux
Où l'alloient retenir vos ordres rigoureux;
Dans ſes regards troublés la fureur étincelle;
Des fers on veut en vain charger ſa main rebelle,
Elle arrache le glaive à l'un de vos ſoldats,
Et s'en ouvrant le flanc, vient tomber dans nos bras.
Soudain près d'Argénice elle s'eſt fait conduire.

PEPIN.

Comment? à quel deſſein? quelle rage l'inſpire?

(*à Ricomer.*)

Elle oſera peut-être, avant que d'expirer,
Lui découvrir ſon crime, & lui tout déclarer.
Il ſuffit.... Laiſſez-moi.

SCENE X.

PEPIN, RICOMER.

PEPIN.

DÉJA la nuit s'avance.
Hélas, que de ſoupirs vont troubler ſon ſilence!
Dans ces triſtes momens, viens, Ricomer, ſuis-moi.
Ton ſort eſt de défendre ou conſoler ton roi.

Fin du troiſime Acte.





ACTE IV.

(Le théatre est dans la nuit.)

SCENE PREMIERE.

PEPIN.

REDOUBLE encor ton ombre & cache ma foiblesse,
O nuit ! ton voile épais convient à ma tristesse.
Quelle suite de maux contre moi déchaînés !
Vous, qu'on veut me ravir, enfans infortunés,
Que déjà mon amour voyoit en espérance,
Hériter de mon nom, soutenir ma puissance,
Prévoyant les malheurs que vous ne sentez pas,
Je n'ai pu, sans frémir, vous serrer dans mes bras.
Mon ame accoutumée aux tendresses de pere ,
Dans cet embrassement s'épanchoit toute entiere.
Effrayés par mes pleurs devant vous répandus ,
Il semble qu'aujourd'hui vous m'aimiez encor plus.
Quoi , vous que j'élevois pour monter à ma place,
Vous cacheriez vos fronts flétris par la disgrace!
Le sort.... Non : je suis pere, avant que d'être roi.
Mes larmes ont coulé, c'est vous seul que je voi.
Le sentiment me parle, il sera votre juge.

Dans le fond de mon cœur vous avez un refuge;
Les traits de votre mere y ſont toujours gravés,
Et ſes droits, ô mes fils, lui ſeront conſervés.
Mêlez vos cris plaintifs; que l'amour les oppoſe
Aux rigueurs qu'on me dicte & que la loi m'impoſe.
Venez.... Que prétends-tu? quoi! les fruits d'une erreur,
L'opprobre de ton trône, adoptés par ton cœur!
Le murmure du ſang ébranle ta juſtice,
Quand la raiſon d'état preſcrit leur ſacrifice!
Eſt-ce ainſi que tes ſens doivent être affermis?
Sont-ce là les efforts que ta bouche a promis?
Eh bien, endurciſſez cette ame paternelle,
Art odieux des rois, politique cruelle,
Enlevez-moi mes fils.... éloignez-les ſur-tout:
S'ils paroiſſent, leur pere à rien ne ſe réſout;
Et ſourd aux vains conſeils que ſa tendreſſe abjure,
S'applaudit d'être foible, en ſuivant la nature.

SCENE II.

PEPIN, RICOMER.

PEPIN.

RICOMER m'abandonne en cette extrêmité!
J'ai beſoin d'un ſoutien, pourquoi m'as-tu quitté?
Viens, viens m'aider à vaincre. Un inſtant peut m'abattre.

RICOMER.

Jamais. Eh, qu'eſt-ce donc qui vous reſte à combattre?

PEPIN.

Tout.

RICOMER.

Qu'entends-je !.. Mais non, le grand cœur de mon roi
N'a qu'à ſe conſulter, pour triompher de ſoi.
Nourri dans l'héroïſme, il en a la nobleſſe,
Et ne ſe permet pas une indigne foibleſſe.
Votre gloire elle-même eſt un lien puiſſant,
Et l'éclat du paſſé me répond du préſent.

PEPIN.

Ote-moi donc ce cœur qu'une épouſe réclame,
Qui chérit ſes ſujets, mais que l'amour enflame ;
Qui, par de ſi beaux feux ſe laiſſant conſumer,
S'attache fortement à ce qu'il doit aimer.
Ote-moi donc ce cœur qui s'indigne & me crie :
Que t'ont fait tes enfans ? & quelle eſt ta furie ?

RICOMER.

Ils ſont les fruits d'un nœud réprouvé par la loi ;
Sa rigueur les proſcrit.

PEPIN.

En ſont-ils moins à moi ?

RICOMER.

La France les rejette, & ſa voix doit ſuffire ;
Elle vous dit par moi : ſont-ils faits pour l'empire ?
Non. L'opprobre du trône, après un tel éclat,
Ne doit point ſe répandre, & tomber ſur l'état.

Le désordre des tems, l'imprudence des maires,
Votre art à profiter de ce qu'ont fait vos peres,
Ont transporté le sceptre en votre heureuse main;
Vous régnez, en un mot: mais, songez-y, Pepin,
Il est un vœu secret, & pourtant unanime,
Que ne peut ignorer votre cœur magnanime;
C'est que vous garderez, à ce haut rang monté,
La force & les vertus qui vous l'ont mérité.
Destructeur des Clovis, de leur antique race,
Vous devez en former une qui les efface.
Trompés dans cet espoir, que diroient vos sujets,
S'ils vous voyoient, armé de leurs propres bienfaits,
Souffrir, perpétuer, transmettre d'âge en âge
La tache d'un sang vil, dont l'aspect les outrage,
Indigne pour jamais de prétendre à leur choix,
De se mêler au vôtre, & d'enfanter nos rois?

PEPIN.

Où suis-je? Infortuné!... Je ne veux plus t'entendre.
Non.... ils me sont trop chers pour ne pas les défendre.

RICOMER.

Aimez-les: mais, seigneur, brisant de tristes nœuds,
Ecartez-les d'un rang qui n'est pas fait pour eux.
Oui, ce pénible effort dont votre cœur s'étonne,
L'amitié le conseille, & l'état vous l'ordonne.

PEPIN.

Va, de l'état en vain tu m'allegues les droits;
L'ame, l'ame d'un pere est au-dessus des loix.

RICOMER.

Eh bien, foulez aux pieds tous les devoirs du trône ;
Sur votre front vous-même ébranlez la couronne ;
Autorisez les cris bientôt plus éclatans ;
D'un motif de révolte armez les mécontens.
A peine délivré d'une guerre sanglante,
Déchaînez de vos mains la discorde insolente.
Mais, lorsque dans le choc des divers intérêts,
Vous verrez contre vous s'élever vos sujets ;
Lorsque l'ambition, prompte à tout entreprendre,
Fera sortir encor les Clovis de leur cendre,
Souvenez-vous alors du mortel courageux
Qui vous fit entrevoir ces retours orageux,
Vous dit la vérité, vous montra la justice,
Sans daigner les farder par un vil artifice ;
Vous plaignit, vous retint tout prêt de succomber,
Et vous marqua l'écueil où vous alliez tomber.

PEPIN, *dans le plus grand désordre.*

Il faut donc.... Je ne puis.....

RICOMER, *s'approchant de lui.*

C'est Pepin qui balance ?

PEPIN, *à part.*

Est-ce la voix d'un Dieu ?

RICOMER.

C'est celle de la France ;
C'est celle de l'honneur.

PEPIN.

Pourſuis, cruel, pourſuis.
Tu m'arraches le cœur.

RICOMER.

Prononcez.

PEPIN.

Je frémis....
Et c'eſt un pere encor que je trouve inflexible!

RICOMER.

Ah! ce titre eſt bien cher à mon ame ſenſible;
De l'homme infortuné c'eſt le plus doux lien.
Je ſuis pere, il eſt vrai, mais je ſuis citoyen.
Vous le ſerez vous-même.

PEPIN, *après un long ſilence.*

Oui, ta vertu m'enflame;
Ton farouche héroïſme a paſſé dans mon ame.

RICOMER.

Dans ſes devoirs enfin mon maître eſt affermi.

PEPIN, *ſe cachant dans le ſein de Ricomer.*

Je le jure... en pleurant dans le ſein d'un ami.

RICOMER.

Je reçois le ſerment.

PEPIN.

Dieu!... tout mon cœur ſe briſe.
Malheureux!... c'en eſt fait.... Aliſe, chere Aliſe!
O ſacrifice affreux! ô mes fils! ô mon ſang!...

Mais le bonheur n'eſt point dans le ſuprême rang.
Mes regards vous ſuivront dans votre humble carriere ;
Vous n'échapperez pas aux ſoins de votre pere.
Inſtruits par le malheur, ſans en être abattus,
Un jour, un jour peut-être, aurez-vous des vertus.
J'accepte avec tranſport un ſi noble préſage ;
Trahis par le deſtin, vous ſerez votre ouvrage.
Que j'aurai de plaiſir à compter vos exploits !
Devenez des héros, vous ſerez plus que rois.

RICOMER.

Une belle action eſt ſon prix elle-même ;
Vous en avez joui. Mais le ciel qui vous aime
Vous en réſerve un autre.

PEPIN.

Ah ! tout eſpoir me fuit.
Je n'en ai plus.

RICOMER.

Seigneur ! Adélaïde vit.
(*Il fait ſigne à un garde.*)

PEPIN.

Elle !

RICOMER.

Dans ce palais vous l'allez voir paroître.
A ſa mere expirante elle s'eſt fait connoître.
Apprenant que Margiſte avoit tout révélé,
Et confirmé ſa mort, ſoudain elle a volé,

Pour rassurer le cœur d'une mere éperdue,
Qui mouroit de douleur, qui renaît à sa vue.
Toutes deux à l'instant vont vous chercher ici.
Concevez leurs transports.... On entre.... Les voici.

SCENE III.

ADELAIDE, ARGENICE, PEPIN, RICOMER.

ARGENICE.

Ma fille... elle respire! & dans mon trouble extrême,
A vos regards, seigneur, je viens l'offrir moi-même.

PEPIN.

Se peut-il? est-il vrai, madame? Ah! pardonnez.

ARGENICE.

Le ciel sauva des jours qu'il vous a destinés.

PEPIN.

Par quels soins. . .

ADELAIDE.

Connoissez l'appui d'Adélaïde,
Son protecteur unique, & son pere & son guide;
Ce mortel qui m'a fait chérir l'adversité,
Cet ami de Pepin & de l'humanité.
Le ciel qui si long-tems m'a contrainte au silence,
Dans l'aveu du bienfait a mis ma récompense.

ARGENICE.

Quel prix?. . .

RICOMER, *à Argénice.*

N'achevez pas ; il ne me manque rien.
Goûtez votre bonheur, & laiſſez-moi le mien.

PEPIN.

Dans quel horrible jour faut-il que je vous voie !
Et combien d'amertume empoiſonne ma joie !
Que d'orages ſecrets !...

ADELAIDE, *avec vivacité.*

Ils vont être calmés....
Je viens vous rendre ici tout ce que vous aimez,
Faire parler mes pleurs pour une infortunée
Qui ne fut point coupable, & n'eſt pas condamnée.
L'appareil des autels a ſcellé vos ſermens,
Le ciel les a reçus, & moi je les défends ;
Je le veux, je le dois : vos chaînes vous ſont cheres,
Et mes titres ſont vains dès qu'ils vous ſont contraires.
Près de vous, contre moi je réclame en ce jour
La force d'un hymen affermi par l'amour.

ARGENICE.

Je reconnois ma fille à ce tranſport ſublime.
Il eſt digne de vous, du ſang qui vous anime ;
Mais de tant de grandeur mon amour orgueilleux,
Même en vous admirant, doit traverſer vos vœux.
Il faut, il faut monter, pour ma gloire & la vôtre,
A ce rang légitime, uſurpé par une autre.
Vos titres ſont ſacrés, mon cœur les défendra ;

Et c'eſt en vous vengeant que Pepin répondra.

(*à Pepin.*)

Quels ſont les ſentimens que ce ſilence annonce?

PEPIN.

L'honneur parle, il ſuffit; vous ſavez ma réponſe.

SCENE IV.

ADELAIDE, ARGENICE, ORPHISE, PEPIN, RICOMER.

ORPHISE.

MADAME...

ARGENICE.

Que veut-on?

ORPHISE.

La reine...

ADELAIDE.

Aliſe!...

ARGENICE.

Eh bien?

ORPHISE.

Vous demande en ſecret un moment d'entretien.

ADELAIDE.

(*avec tranſport.*) (*à Argénice.*)

Aliſe! Qu'elle vienne! Eloignons tout reproche.

PEPIN, *à Adélaïde.*

Ah! laiſſez-moi, madame, éviter ſon approche.

ADELAIDE.

Songez qu'elle a pour elle, & vos voeux & les miens.

PEPIN.

Je ſonge à vos malheurs, ſans oublier les ſiens.
Souffrez un ſentiment qu'en vain je voudrois taire.
Il m'échappe; il eſt juſte, il ne peut vous déplaire;
Et ce cœur toujours vrai, dans ces affreux momens,
Devoit à vos vertus l'aveu de ſes tourmens.

SCENE V.

ADELAIDE, ARGÉNICE, ORPHISE.

ADELAIDE, *à Argénice.*

MADAME, il faut la voir.

ARGENICE.

Que veut-elle me dire?
(*à Orphiſe.*)
J'attends la reine: allez, vous pouvez l'introduire.

SCENE VI.

ADELAIDE, ARGÉNICE.

ARGENICE.

FUYEZ cet entretien, il ſera trop affreux.

ADELAIDE.

Si j'oſois....

ARGENICE.

Laiſſez-moi.

ADELAIDE.

Je ne puis.

ARGENICE, *avec tendreſſe.*

Je le veux.

ADELAIDE.

Elle fut mon amie : elle eſt infortunée ;
Mon ame vers la ſienne eſt toujours entraînée.
Dans ſes triſtes diſcours ſurprendre un repentir,
M'aſſurer de ſon cœur, ce n'eſt point la trahir.

(*Elle embraſſe ſa mere. Adélaïde ſort d'un côté, Aliſe entre de l'autre.*)

SCENE VII.

ARGÉNICE, ALISE *éplorée, les cheveux épars & dans le plus grand déſordre.*

ALISE.

Ah, madame ! ſouffrez l'aſpect d'une coupable.
Pardonnez à mon trouble, à l'effroi qui m'accable ;
Mes yeux, d'ombres couverts, de larmes ſont noyés.
Je ne me connois plus, & je tombe à vos pieds.
Point de pitié pour moi, je me meurs, je m'abhore ;
Le trépas le plus prompt, voilà ce que j'implore,
Voilà ce que j'attends.

ARGENICE.

(*à part.*) (*haut.*)
Je frémis.... Levez-vous.
Le trouble où je vous vois désarme mon courroux.

ALISE.

Ce cœur de pleurs nourri, surchargé d'amertume,
S'ouvre enfin, & répand l'horreur qui le consume.
Oui, je suis cette Alise innocente autrefois,
Et fiere si long-tems d'obéir à vos loix.
Je me livre à vos coups; je m'y suis attendue.
Madame, votre sein doit frémir à ma vue.

ARGENICE.

Le cœur le plus aigri pardonne au repentir;
Et même, en ce moment, je ne puis vous haïr.

ALISE.

Haïssez-moi, frappez; ma vie est trop cruelle.

ARGENICE, *s'attendrissant.*

Vous fûtes malheureuse.

ALISE.

Ah! dites criminelle.
Je le fus; je le suis. Après l'égarement
Où me jeta l'horreur d'un tel événement,
Oui, je devois parler, trahir ce noir mystere.....
Que dis-je? O ciel! devois-je assassiner ma mere?
De Margiste à mes yeux s'entr'ouvroit le tombeau;
Je la voyois périr sous le fer d'un bourreau:

Mon trifte cœur alors fe foulevoit pour elle ;
Je déteftois mes jours, & lui reftois fidelle.
Ces objets qui toujours revenoient me frapper,
Sufpendoient un aveu tout prêt à m'échapper.
Joug honteux ! loi cruelle ! affreufe deftinée !
Je fus, par devoir même, aux forfaits enchaînée.
A toute heure, en tous lieux, ce fouvenir me fuit,
Me tourmente le jour, & m'agite la nuit.
Sans ceffe je crois voir s'élever fur ma trace
Un fantôme fanglant que ma douleur embraffe ;
Il m'appelle, il m'entraîne, &, me glaçant d'effroi,
Semble m'offrir ce cœur .... qu'il déchira pour moi.

ARGENICE.

Expiant l'attentat dont vous fûtes victime,
Ce défefpoir me touche, & me force à l'eftime.
Vous ne m'écoutez pas !... ô défordre ! ô terreur !

ALISE.

Madame, j'ai du ciel épuifé la rigueur.
Concevez, s'il fe peut, toute mon infortune.
Voyez Alife au fein d'une cour importune,
Confufe de fon rang, laffe de fa grandeur,
Le diadême au front, la honte dans le cœur,
Portant un joug fuperbe & cent fois plus funefte,
Idolâtrant des nœuds qu'il faut qu'elle détefte ;
Contre tout fentiment contrainte de s'armer,
Réduite à fe haïr .... à n'ofer rien aimer !

Rien

Rien ne peut diſſiper l'effroi qui m'environne.
Il n'eſt point de plaiſir que mon cœur n'empoiſonne;
Et même la douceur d'embraſſer mes enfans,
Loin de me conſoler, ajoute à mes tourmens.
Souvent je les repouſſe & les traite en coupables.
Tel eſt le noir tiſſu de mes jours déplorables,
Depuis l'affreux complot, depuis ce jour de deuil
Où l'on me mit au trône, & ma reine au cercueil.
Je traîne, en frémiſſant, de remords pourſuivie,
Et le fardeau du crime, & l'horreur de la vie.

ARGENICE.

(*à part.*) (*haut.*)
Tous mes ſens ſont émus!... Calmez cette douleur;
Vos cris ont pénétré juſqu'au fond de mon cœur.
Si le ciel, déſarmant le bras du parricide,
Avoit voulu ſauver les jours d'Adélaïde.....

ALISE.

Quoi! que me dites-vous, madame? Quel eſpoir
A mes yeux affligés laiſſez-vous entrevoir!...
Mais non: le meurtrier a conſommé ſon crime:
Lui-même de ma mere eſt tombé la victime.
Tout indice a péri: nos vœux ſont ſuperflus.
Il n'en faut point douter, votre fille n'eſt plus.

SCENE VIII.

ADELAIDE *dans le fond*, ARGENICE, ALISE.

ALISE *continue.*

PRINCESSE infortunée !... Ah, puiſſe-t-elle entendre
Les reſpects éternels que je jure à ſa cendre,
Mes ſanglots, mes regrets !... & que ne puis-je, hélas,
Obtenir mon pardon, en mourant dans ſes bras !

ADELAIDE, *s'approchant.*

Aliſe !

ALISE.

Quelle voix !... Où ſuis-je !... Je friſſonne !

ADELAIDE.

Je vis, je te revois, je t'aime, & te pardonne.

ALISE.

Adélaïde ! ... Dieu !

ADELAIDE.

Jette-toi dans mon ſein,
Aliſe, entends ma voix.

ALISE.

O prodige ! ô deſtin !
Adélaïde....

ADELAIDE.

Eh bien !

ALISE, *ſe jetant à ſes pieds.*

Ma reine....

ADELAIDE, *la relevant.*

Mon amie....
Le ciel ſauva mes jours pour veiller ſur ta vie.
Je reconnois ton cœur ; je n'en ai point douté :
Je partage ſes maux, & le mien t'eſt reſté.
Coupable, ton remords t'eût rendu l'innocence.
Il renaît ce bonheur qui marqua notre enfance.
Ouvre les yeux enfin, repoſe-les ſur moi ;
Ne crains point d'y trouver la colere ou l'effroi.
Je ne le ſais que trop, l'infortune eſt timide ;
Mais tu ne dois plus l'être avec Adélaïde.

ALISE.

C'eſt parmi les remords & les déchiremens,
Les cris du déſeſpoir & les frémiſſemens,
Que le ciel a placé, las de ſa barbarie,
L'inſtant le plus heureux, le plus beau de ma vie !
Avant de vous revoir, qui l'eût dit que mon cœur
Pouvoit jouir encore & s'ouvrir au bonheur ?
Vous vivez, vous ſouffrez que je vous enviſage !
Vous-même, vous daignez enhardir mon courage.
Vous vivez !... Ah ! ma joie, en un ſi doux moment.
Fera ce que n'ont pu des ſiecles de tourment.
Elle va triompher de ma force abattue ;
Je mourrai dans vos bras, après vous avoir vue.
Acheve, frappe, ô ciel ! donne-moi le trépas :
Mon bonheur eſt entier, ſi je n'y ſurvis pas !

ADELAIDE.

Abjure un vœu cruel, l'amitié te l'ordonne.
Laisse-moi sur ton front affermir la couronne.
Garde, garde ce rang où te place ma voix,
Et sur le trône même obéis à mes loix.

ALISE.

Un trône à moi! La tombe: oui; voilà mon salaire.
C'est le bien que je veux.... c'est le seul que j'espere.
Un trône! à ce nom seul mes maux renaissent tous.
Voyez qui vous voulez retenir près de vous.
(*après un silence.*)
Songez donc qui je suis.... Mon désespoir m'inspire.
Je saurai vous forcer à recouvrer l'empire,
Tout ce que j'usurpai, tout ce qui vous est dû.
Retrouvant votre cœur, je n'aurai rien perdu.
(*Elle sort.*)

ARGENICE.

Viens, calmons sa douleur. Dieu! quelle destinée!

ADELAIDE.

Madame, il n'en est point de plus infortunée.

Fin du quatrieme Acte.





ACTE V.

(On voit le trône dans le fond du théatre ; le diadême est posé sur une table.)

SCENE PREMIERE.

ALISE, RICOMER.

RICOMER.

Vous m'avez demandé ; qu'attendez-vous de moi?
Vous ſavez trop à qui j'ai dû garder ma foi.

ALISE.

Connoiſſez, Ricomer, cette ame infortunée,
Soumiſe à ſes devoirs, par l'amour enchaînée,
Implorant aujourd'hui la main, la même main
Qui veut rompre ſes nœuds, qui l'arrache à Pepin.
Voilà quelle je ſuis ; vous, ſoyez inflexible.
Ce n'eſt point à mon ſort qu'il faut être ſenſible.
Vous ne concevez pas l'excès de mon tourment :
Ma grandeur fit ma honte & fut mon châtiment.
Je déteſte le trône, & ſuis prête à le rendre :
J'aſpirois dès long-tems au bonheur d'en deſcendre!

Vengeur d'Adélaïde, ami de votre roi,
Vous me servez moi-même en parlant contre moi.

RICOMER.

J'ai fait ce que j'ai dû ; je poursuivrai, madame.
Sans nul déguisement je vous ouvre mon ame.
Tout m'y force ; & Pepin malheureux aujourd'hui....

ALISE.

Tant que vous respirez, il lui reste un appui.
Demeurez à sa cour, préservez-le vous-même
Des périls attachés à la grandeur suprême.
Quand je renonce à lui, je veux, je veux du moins
Confier son bonheur & sa gloire à vos soins.
Guidé par vos conseils, par votre expérience,
Qu'il soit toujours l'exemple & l'amour de la France!
Que ce jeune héros, comblé de tant d'honneurs,
Soit loué par son peuple, & non par ses flatteurs !....
Démasquez à ses yeux leurs lâches artifices ;
Retenez-le, seigneur, au bord des précipices.
La vérité qu'ici fait chérir votre voix,
Est le vœu des sujets, & le besoin des rois.

RICOMER.

Tout mon sang est au mien.

ALISE.

Allez, sujet fidele,
Allez ; c'est trop long-tems retarder votre zele.
A de nouveaux efforts il doit vous entraîner,

Pour vaincre Adélaïde & pour la couronner.

RICOMER.

Je vous plains, vous admire, & d'une ame affermie,
Je cours servir Pepin, ma reine & la patrie.

SCENE II.

ALISE, *seule.*

Mon ame est plus tranquille. O mânes en courroux,
Quand pourrai-je vous suivre & me rejoindre à vous!
Les horreurs du tombeau n'ont rien que je redoute,
Et votre sang, hélas! m'en a tracé la route.
J'y descendrai. Fuyons l'aspect de ce palais,
Témoin de mon amour, témoin de mes regrets.
Tout le veut.... Le voilà ce bandeau si funeste,
De mes pleurs arrosé.... Dieu vengeur que j'atteste,
Que de fois j'ai rougi sous ce triste ornement!
Je te dépose enfin, diadême effrayant;
Tu ne peseras plus sur ma tête coupable.
Mais si tu me semblois un fardeau redoutable,
Sois, sur un autre front trop long-tems abattu,
Le gage du bonheur, le prix de la vertu!

SCENE III.

ALISE, FANIE.

ALISE.

Les grands ſont-ils mandés ?

FANIE.

Oui, madame, & mon zele...

ALISE.

Tu pleures !...

FANIE.

Je frémis. Quel motif les rappele?

ALISE.

Le tems dévoile enfin l'obſcure vérité,
Et ce jour ſur mon ſort répandra la clarté.
On entre. Laiſſez-moi. Vas, & retiens tes larmes.

FANIE.

Pardonnez ma douleur, & ſouffrez mes alarmes.

ALISE.

Songe au ſoin dont mon cœur s'eſt repoſé ſur toi.
Vas, c'eſt mon dernier ordre.

FANIE.

Il eſt affreux pour moi.

SCENE IV.

ALISE, PEPIN, *les chefs du peuple.*

PEPIN, *à sa suite.*

DEMEUREZ un moment.

SCENE V.

ALISE, PEPIN.

PEPIN.

Que prétendez-vous faire?
Entraîné par vos vœux & par votre priere,
J'assemble autour de vous tous les chefs de l'état.
Qu'annoncent ces apprêts? & pourquoi cet éclat?
(*d'une voix plus basse.*)
Alise, écoute-moi; ta grace est prononcée:
Oui, ta mere n'est plus, ta faute est effacée.
Je ne viens point en roi qu'il te faut désarmer.
Ne crains point un époux qui veut toujours t'aimer,
Te protege, te plaint, ressent ta peine affreuse,
Qui doit te consoler, & veut te rendre heureuse.
Le devoir, je le sais, dut te sacrifier;
L'aspect de mes enfans m'a fait tout oublier.
J'abhorre les grandeurs! je hais la loi trop dure
Qui me fit immoler l'amour & la nature!

Ce peuple contre nous peut élever ſa voix....
Je ſaurai le fléchir ; je t'aime, je le dois.
Après tant de travaux, je demande à la France
De me laiſſer au moins ton cœur pour récompenſe.
La gloire plaît ſans doute à l'orgueil de mes vœux ;
Mais ce n'eſt que par toi que je puis être heureux.

ALISE.

Que dites-vous, Pepin ? La pitié vous abuſe.
Aux yeux de l'univers vous ſeriez ſans excuſe.
(*elle veut ſe jeter à ſes genoux.*)
Vous m'aimez ! ô mon roi ! je tombe à vos genoux.
Daignez me regarder ſeulement ſans courroux :
Pour vous intéreſſer je ſuis trop criminelle.
J'ai troublé vos deſtins !... moi dont le cœur fidelle,
Vous aimant en ſecret, n'oſoit s'abandonner
Aux feux que mes malheurs venoient empoiſonner.
Oui, je vous adorai, je peux vous en inſtruire,
Dans ce moment cruel j'ai le droit de tout dire.
Gêné par mes remords, nourri par vos vertus,
L'amour fut par mon ame un reproche de plus ;
Et cependant lui ſeul, adouciſſant mes larmes,
Même ſur ma douleur répandoit quelques charmes.
Mais pourquoi ſur mon ſort vais-je arrêter vos yeux ?
Au nom de mes regrets & de mes derniers vœux,
Conſervez vos bontés pour une autre moi-même,
Pour l'état qui m'eſt cher, & des enfans que j'aime.

PEPIN.

Ah ! mon cœur te promet de les aimer toujours ;
Mais ces gages ſi chers ont beſoin de tes jours.
Si jamais tu m'aimas, éprouve ma tendreſſe ;
L'équité te la rend, & non pas la foibleſſe.
Ricomer, il eſt vrai, par ſon zele inſpiré,
M'a ſurpris un ſerment auſſi-tôt abjuré ;
Il étoit contre toi. Mon ame moins ſévere
N'a pu briſer les nœuds d'un époux & d'un pere.

ALISE.

Soyez roi ; les François fixent ſur vous les yeux.
Monarque & conquérant, jeune & victorieux,
Sans deſcendre à mon ſort, ſuivez vos deſtinées.

PEPIN.

Eh bien ! partage-les, & rends-les fortunées.

ALISE.

Mes deſtins ſont affreux...mais mon cœur s'y ſoumet.
(*à part.*)
Ciel, affermis ma voix, & ſoutiens mon projet.
Approchez.
(*Elle fait ſigne au peuple & aux grands de s'approcher. Pluſieurs femmes ſe rangent autour d'elle.*)

PEPIN.

Quoi !



SCENE VI.

ALISE, PEPIN, *les chefs du peuple.*

ALISE.

FRANÇOIS, apprenez un myſtere
Dont je dois vous inſtruire, & que je dus vous taire.
Vous me vîtes ſans titre uſurper votre foi.
Le trône où je montai n'étoit pas fait pour moi.
Ma mere... pardonnez ; la pitié fit mon crime :
La nature parloit, & je fus ſa victime.
Peuple ſenſible, ô vous qui vîtes mes douleurs,
Vous oublîrez ma faute, en ſongeant à mes pleurs.
Peut-être rendrez-vous juſtice à mon courage.
Tous les maux réunis, ce fut là mon partage ;
Ils étoient à leur comble, & vous les terminez,
Si je lis dans vos yeux que vous me pardonnez.

PEPIN.

Cruels ! vous vous taiſez ! Ah ! lorſque tout l'opprime,
J'oſe ici réclamer ſes droits à votre eſtime :
Elle en eſt digne encore ; & dans ce jour d'effroi,
Elle a pour défenſeur ſon époux & ſon roi.
Du trouble de mes ſens je ne ſuis plus le maître.
Ses deſtins ſont changés, mais mon cœur ne peut l'être.
Et ce cœur plus fidele à tous ſes ſentimens,

(s'approchant d'Alise.)
Lui garantit la foi de ses premiers sermens.

SCENE VII.

ADELAIDE, ARGENICE, ALISE, PEPIN, RICOMER.

ALISE, *se jetant dans les bras de Pepin.*

QU'ENTENDS-JE?

PEPIN, *appercevant Adélaïde.*

Ciel! ô ciel!

ALISE.

Revoyez votre reine.

ARGENICE.

Oui, c'est elle, François, que le sort vous ramene;
Et sans ajouter rien, je crois dans cet instant
Rappeller tous ses droits, en vous la présentant.

ADELAIDE.

Je n'en ai point. Alise, au désespoir livrée,
Alise les a tous, puisqu'elle est adorée.
Peuple heureux sous ses loix, l'as-tu donc oublié?
Entends les cris plaintifs de la tendre amitié.
Ce cœur né pour souffrir, ce cœur qui se possede,
Jouit des droits du trône au moment qu'il le cede.

RICOMER.

Que faites-vous, madame?

ARGENICE.

Ah ! ma fille, arrêtez.
Vos titres & mes vœux seront seuls consultés.

ALISE, *à Argénice.*

J'ose me joindre à vous. Tout le veut, tout l'ordonne.
(*montrant Adélaïde.*)
Oui, madame, il lui doit sa main & sa couronne.

RICOMER.

Mon maître l'a promis.

ALISE.

Et ce cœur aujourd'hui,
S'il falloit l'affermir, lui serviroit d'appui.

PEPIN.

Je sens tous mes devoirs, & leur fardeau m'accable.
Nature, amour, patrie, honneur inexorable,
Vous remplissez mon ame, & vous la déchirez.
(*à Alise.*)
Nos cœurs étoient-ils faits pour être séparés ?

ALISE, *à Pepin.*

Votre gloire l'exige, & c'est celle que j'aime.



SCENE VIII.

ADELAIDE, ARGENICE, ALISE, FANIE, *les deux fils de Pepin*, PEPIN, RICOMER, *les Grands, le Peuple, Gardes.*

ALISE, *avançant vers le fond du théatre.*

(*à Pepin.*)

INFORTUNÉ par moi, je vous rends à vous-même.
La France qui condamne un funeste lien,
Veut votre sacrifice, & j'acheve le mien.

(*Elle se poignarde & tombe dans les bras de ses femmes.*)

ADELAIDE.

Alise !

PEPIN.

Ah, malheureux!

ADELAIDE.

Qu'as-tu fait ?

PEPIN.

Chere Alise !

ALISE.

Nos nœuds t'auroient perdu.... C'est l'amour qui les brise.

PEPIN.

Cruelle, ainsi par toi tous mes vœux sont trahis !

ALISE.

Elle vit ! vous pleurez ! tous les miens ſont remplis.
Montez, fille des rois, montez à votre place.
Dieu, conſerve le trône à leur auguſte race !

(Traînant ſes enfans aux pieds d'Adélaïde.)

Je veux qu'à vos genoux, ſoumis dès ce moment,
Mes fils ſoient les premiers à vous prêter ſerment.
Rappellez-vous pour eux combien je vous fus chere :
Protégez des enfans dont vous aimiez la mere :
Conſervez ma mémoire, & plaignez leurs malheurs.
Vivez, régnez heureux ; c'eſt mon eſpoir. Je meurs.

Fin du cinquieme & dernier Acte.





DISCOURS PRÉLIMINAIRE

Servant d'introduction à THÉAGENE, tragédie.

L'IMPRESSION d'un ouvrage proſcrit à la repréſentation, & pulvériſé par ces cinq cents ariſtarques, qui jugent, debout, les productions théatrales, n'eſt ordinairement, aux yeux du public; qu'une eſpece d'appel de ſes jugemens tumultueux à un examen plus tranquille. Pour moi, je n'en appelle point; je me crois très-bien jugé, & mes raiſons ſeroient trop frêles, pour les oppoſer au torrent de la multitude. Le dépit d'un écrivain, immolé au goût, ou, ſi l'on veut, au caprice des ſpectateurs, reſſemble aſſez à la fureur d'un amant quitté, qui murmure & s'emporte contre la perfide qu'il regrette. Comme ſi le public & une jolie femme devoient ou pouvoient rendre compte de leur conduite. C'eſt un crime de leur déplaire, & les droits de leur ſouveraineté ne ſont point ſujets à diſcuſſion. L'auteur que l'on ſiffle, & l'amant que l'on chaſſe, ſont plus ſots de moitié, quand ils ſe plaignent.

L'orgueil eſt bien mal-adroit & bien ſtupide, ſoit dans l'épanouiſſement des ſuccès, ſoit dans la criſe des diſgraces. Dans le dernier cas ſur-tout, il ſemble

que chaque effort qu'il fait pour ſe relever, ne ſerve qu'à conſtater ſa chûte. Toutes ces ſcenes burleſques, ces mécontentemens puériles, &, ſi l'on peut le dire, ces convulſions de l'amour-propre prouvent bien le peu de progrès de la philoſophie, dans ce ſiecle philoſophe. Un ſeul inſtant de réflexion obvieroit à ces inconvéniens; il épargneroit au bel-eſprit l'affront cruel d'être le jouet d'un monde malin & déſœuvré, dont il faut arracher l'eſtime, mais qui prodigue le mépris. Pourquoi mettre de la gravité à des bagatelles dont la deſtination eſt d'égayer le ſonge de la vie, & de charmer le tems, qui ne paroît court & rapide qu'à ceux qui ſavent choiſir les illuſions? Voit-on l'enfant ſe frapper lui-même avec le hochet qu'on lui donne pour s'amuſer, & ne riroit-on pas d'un homme qui s'affligeroit ſérieuſement le jour, des rêves qui l'ont tourmenté pendant la nuit? Rien n'eſt ſi pitoyable que l'importance avec laquelle on ſe jette à travers toutes les chimeres qui compoſent & occupent la ſociété. On court au-devant de la ſéduction, & l'on met un zele infatigable à pourſuivre des erreurs & des regrets. Pour peu qu'on ait l'eſprit ardent, la gloire eſt le premier météore qui vient l'éblouir. Brillante & pure dans la perſpective, elle ſe couvre de nuages, à meſure qu'on en approche. Ce n'eſt plus alors

qu'une vaine fumée, une diſtinction apparente, que les hommes, toujours ſi bénévoles, n'accordent à d'autres hommes, que pour avoir le droit de les haïr avec une ſorte d'équité. Tel eſt pourtant le charme éternel qui trompe ceux d'entre nous le moins faits pour être trompés; ſi l'eſprit n'étoit pas lui-même le premier des preſtiges. Voilà ce qui fait pâlir, dans l'ombre d'un cabinet, ces prétendus précepteurs du genre humain, qui croient éclairer la terre, en dépoſant dans leurs livres quelques moralités antiques, ou quelques abſurdes paradoxes. Voilà ce qui fait ſortir un conquérant d'un coin de l'univers, où il pouvoit être heureux, pour être aſſaſſin en chef à la tête de cent mille autres.

Sous quelque ciel qu'il ſoit tranſporté, quelque ſol qu'il habite, quelque gouvernement qu'il adopte, l'homme eſt un être ennuyé. Devenu ſocial, il a cherché toutes ſortes de préſervatifs contre cet ennui natal qui le pourſuit. Il a imaginé des loix, pour uſurper le privilege d'en punir les infracteurs; fabriqué je ne ſais quels fantômes qu'on appelle titres & rangs, pour ramper ſous ceux qui les obtiennent, & opprimer le mal-adroit honnête homme qui n'y parvient pas; créé mille bienſéances toutes plus folles les unes que les autres, pour jouir de l'embarras d'un être réputé libre, qui ne

peut faire un pas, un geste, un mouvement, que d'après la convention universelle. Il est, en un mot, cruel, faux & méchant, pour s'amuser. Mais il a trouvé bien plaisant sur-tout qu'une portion d'hommes se consacrât à penser pour les autres. En conséquence la foule des ignorans, qui veulent aussi s'égayer, a dit au petit nombre des gens éclairés ou soi-disant tels : enrichissez-nous de vos connoissances & de vos découvertes, veillez, épuisez-vous pour nous plaire. Soyez ingénieux, profonds, sublimes même, si vous pouvez ; nous vous applaudirons à tout rompre, à condition que vous serez malheureux & ridicules. D'accord, ont dit ces messieurs en chœur ; & les voilà travaillant de toutes leurs forces à mériter qu'on leur tienne parole ! La derniere clause du traité sur-tout a été rigoureusement observée. Il étoit cependant assez facile de ne s'en pas laisser éblouir.

Tant qu'on ne cherchera dans la gloire que le regard des hommes, on recueillera des fruits amers de ses travaux ; c'est que les hommes sont incertains, changeans & capricieux ; c'est qu'ils reprennent ou empoisonnent leurs dons ; c'est que l'instant où ils admirent, est presque toujours l'instant où ils jurent de s'en venger ; enfin c'est qu'ils foulent aux pieds avec acharnement ce qu'ils ont élevé avec enthou-

ſiaſme. Je voudrois (& c'eſt ſans doute un vœu très-inutile) je voudrois qu'avant que d'écrire on ſe pénétrât bien du néant, & de l'admiration, & de la cenſure, & du talent même que l'on cultive, & de l'eſpece d'honneur qui en eſt la récompenſe ; qu'on ſe plaçât dans une ſphere ſi haute, ſi épurée, que les différens intérêts, les paſſions, les rivalités, & tous les brouillards de ce globe ne puiſſent en approcher.

Chaque être a reçu de la nature je ne ſais quel attrait qui le détermine plus ou moins puiſſamment vers telle ou telle occupation. Nous devons ſuivre cet attrait, que l'on ne contrarie qu'à ſes dépens, mais nous en faire une pente douce qui nous conduiſe, non un penchant rapide qui nous entraîne.

On a juſqu'ici connu l'orgueil de la célébrité. L'orgueil du bonheur eſt encore inconnu.

Une jouiſſance intérieure & paiſible, ce calme d'une ame qui ſatisfait des goûts qui la conſolent, ſans mépriſer ceux qu'elle n'a point : cette précieuſe indépendance, qui voit rouler à ſes pieds le cercle des événemens, & contemple en riant le jeu des méchancetés humaines, ne vaudroit-elle pas bien une vanité miſérable, ſans objet, ſans conſiſtance, ſemblable à ces ſables brûlans & mobiles qui enſeveliſſent celui qui les traverſe, ou à ces petits globes

liquides & colorés que fait évanouir le souffle enfantin qui les a produits ?

L'amour-propre, dit-on, est plus fort que tous les raisonnemens. L'amour-propre ! Eh ! ne peut-on éclairer cet instinct fougueux ? Ne parviendra-t-on jamais à détruire, à affoiblir du moins, ce sentiment d'une supériorité qui, à tout prendre, n'existe point parmi les hommes ? Je ne serois point du tout éloigné de croire que la nature a distribué à tous la même portion d'esprit, mais modifiée différemment, suivant les différentes organisations. Dans les uns lent, tardif, caché sous une enveloppe épaisse, qu'il ne perce que par intervalles, il acquiert en solidité ce qu'il perd en éclat ; vif, bouillant & impétueux dans les autres, c'est une liqueur qui brise le vase où elle est renfermée, & s'évapore dans un instant. Ceux-là ont la faculté de penser avec justesse & profondeur, sans l'art de communiquer leurs réflexions. Ceux-ci possèdent le talent de revêtir d'une expression facile & brillante ce qu'on a imaginé pour eux. Les uns inventent, les autres exécutent. Tel n'écrit rien, & passe pour stupide, qui a autant de génie que la Fontaine, mais encore plus de paresse que lui ; & l'égal de Corneille est peut-être mort sans avoir fait une tragédie. C'est par-tout le même fonds, reproduit sous des formes nouvelles, le même principe,

dont les effets ſont diverſifiés à l'infini ; & l'orgueil humain a pu ſeul fabriquer ces prédilections barbares & capricieuſes que l'on impute à la nature. La compenſation eſt certainement une de ſes loix, ou du moins c'eſt un des beaux rêves que puiſſe faire un philoſophe.

Il me plairoit, dût-il ne ſervir qu'à réprimer les ſaillies de notre préſomption, qui me paroîtroit plus pardonnable, ſi elle n'accompagnoit que les talens utiles. Par exemple, j'aimerois aſſez à voir s'enorgueillir le mortel obſcur qui fertiliſe la terre, lui arrache ſes largeſſes, & a le courage d'être pauvre au milieu des tréſors qu'il fait naître ; le pilote habile qui commande à la tempête, le négociant qui fait circuler l'abondance & la vie dans toutes les veines de l'état. Mais je ne conçois pas que ce délire extravagant ſoit le vice ſur-tout des arts frivoles, de pur agrément, & que l'on peut comparer à ces branches égarées & paraſites qui, s'attachant au corps de l'arbre, interceptent la ſeve faite pour remonter dans les rameaux ſupérieurs, & entretenir leur beauté.

Or, parmi ces arts j'oſe placer le talent d'écrire, qui n'influe, ſelon moi, ni ſur les mœurs, ni ſur le gouvernement, ni ſur l'intérêt général de l'humanité. C'eſt du tems de Néron que Séneque diſſer-

toit ſur la vertu. Jamais les Grecs n'ont été ſi corrompus, que lorſque Socrate débitoit ſa morale dans les écoles d'Athenes. M. de Monteſquieu, parmi nous, a paſſé vingt ans à faire un livre ſublime, & à peu près inutile. Nos enfans en ſont-ils mieux élevés, depuis que M. Rouſſeau nous a donné quatre volumes éloquens ſur l'éducation? Qui plus que M. de Voltaire a plaidé la cauſe des hommes, & s'eſt élevé davantage contre les abus des religions, les cruautés de l'intolérance & l'abſurdité du fanatiſme? Ses écrits ſont lus dans toute l'Europe, on les aime, on ſe conſole avec eux; ils ont formé une ſorte de ſecte ennemie de tous ces préjugés qui nous attriſtent & nous perſécutent. Eh bien, peut-être ne faudroit-il qu'un ſouffle pour renverſer l'édifice du philoſophe, & rallumer le flambeau de la ſuperſtition. Je ne connois guere qu'un livre dont on ait aſſez bien profité pour le malheur de la terre; c'eſt celui de Machiavel.

Si cette réflexion ne dégoûte point d'écrire, elle devroit au moins diminuer de beaucoup la vanité des écrivains.

Je m'apperçois que mes idées, un peu haſardées ſans doute, m'emportent plus loin que je ne voulois; & j'en demande ſincérement pardon à ceux qui n'aiment pas le ton diſſertateur. Je ne l'aime pas

plus qu'un autre ; mais j'ai cru que ces mêmes idées pourroient être utiles dans un ſiecle à prétentions, où tout eſt orgueil, juſqu'à la modeſtie ; où l'on eſt heurté à chaque pas par une foule de gens qui ſe croient bonnement dans la néceſſité d'interpoſer ce nuage entre leur mérite & leurs admirateurs. Mon intention a été de rendre, s'il étoit poſſible, plus indépendans, plus traitables, plus heureux & moins ſots, ceux qui alignent, pour le grand bien de ce monde, quelques phraſes cadencées, ou non cadencées, courtes ou longues, poétiques ou oratoires ; & je crois qu'en pareil cas, il a fallu exagérer, afin de produire l'effet que l'on s'étoit promis. Encore ſuis-je bien ſûr d'en être pour mon intention & mes raiſonnemens ; l'amour-propre des écrivains reſſemble à ce fameux bataillon quarré, formidable par ſa maſſe, toujours immobile dans ſon centre, & qui préſentoit de toutes parts le front & le fer des combattans.

D'après toutes ces réflexions, bonnes ou mauvaiſes, on doit juger combien j'attache peu de prix à l'ouvrage qu'elles précedent. Quelques perſonnes, dont je n'ai point la force de contrarier les deſirs, ont ſouhaité le retrouver dans la collection de mes œuvres ; & j'ai mieux aimé faire un foible préſent au public, que de refuſer quelque choſe à l'amitié.

Ce qui me séduisit d'abord dans le sujet de Théagene, c'est le choix que Racine en avoit fait ; j'oubliai qu'il y échoua, pour y chercher les beautés qu'il y avoit entrevues ; peut-être même fus-je assez ridicule alors, pour nourrir l'impertinent espoir de franchir un écueil qui m'étoit marqué par un grand homme. Quoi qu'il en soit, je m'enfonçai dans la lecture du roman. Une simplicité noble, quelques développemens du cœur humain, beaucoup de prévention, me fermerent les yeux sur l'échafaudage des aventures, l'invraisemblance des moyens, & sur-tout sur cet enfantillage de sentiment qui ressort si peu dans le grand cadre du théatre, où les foiblesses même doivent avoir une sorte de majesté. L'enthousiasme me prit ; j'élevai mon frêle édifice d'après les dimensions romanesques qui m'étoient restées, & j'écrivis avec une chaleur incroyable un drame froid & languissant.

La plupart de ceux à qui je le lus crierent au chef-d'œuvre ; quelques-uns même eurent la complaisance de pleurer aux endroits les moins pathétiques, afin de me tranquilliser sur l'événement de la représentation. Je n'oublierai jamais ces auditeurs bénévoles & larmoyans, qui riroient, si on l'aimoit mieux, à l'instant même où ils s'arrangent pour fondre en larmes.

Les applaudiſſemens des ſociétés contribuerent encore à épaiſſir ſur mes yeux le bandeau de l'amour paternel, toujours ſi crédule & ſi facile à tromper. Ceux qui travaillent pour le théatre ne perdront-ils jamais l'habitude ridicule de courir les cercles, & d'y lire leurs ouvrages? De bonne foi, quels conſeils peuvent leur donner des femmes charmantes, mais point du tout tragiques, qui trouvent *cela* ſublime par diſtraction, ou des ignorans aimables, qui ne poſſedent que le jargon courant, & ſe ſauvent dans l'admiration pour s'épargner l'embarras de la critique. *La piece eſt unique*, dit une femme en minaudant. *Elle eſt d'un pathétique qui étouffe*, dit l'autre. *La belle horreur*, dit une troiſieme! *Mon dieu! la belle horreur! Vous irez aux nues, monſieur, vous irez aux nues. Quand la joue-t-on? Je veux y être, je ferai cabale.*

Voilà le ſeul fruit que l'on retire de ces lectures, ſi fort à la mode. Un autre inconvénient, c'eſt que ceux qui vous ont entendu, ſe croient obligés en conſcience de vous prôner & d'annoncer par-tout votre lugubre phénomene. Tous ces échos multipliés donnent à l'ouvrage une ſorte de célébrité précoce, qui, loin de lui être utile, avertit le goût de ſe tenir ſur ſes gardes, fait veiller l'envie, & attache ſur vous l'œil perçant de la malignité. Vient enfin le

jour redoutable, où la baguette du public rompt le charme, diſſipe toute cette féerie d'éloges éphémeres, & met en poudre les lauriers de la veille. C'eſt alors que le héros eſt obligé de deſcendre du piedeſtal où la flatterie l'avoit placé, & vient humblement dépoſer devant ſes juges ſes couronnes uſurpées, & ſa gloire d'un moment. Le contraſte de ſes ſuccès paſſés lui rend plus amer encore le ſentiment actuel de ſa diſgrace, & il ne peut concevoir que l'on traite avec cette indifférence un homme qui paroiſſoit *divin* quelques heures auparavant.

Voilà juſtement ce qui m'eſt arrivé. Mon ivreſſe dura juſqu'à la fin du premier acte, qui fut très-applaudi, je ne ſais trop pourquoi. Que ce calme étoit trompeur! La foudre bientôt partit d'un ciel ſerein; la bouraſque s'éleva, tous les vents ſoufflerent à la fois ſur ma barque fragile, qui ſe briſa d'écueils en écueils, & fut enfin engloutie.

Je ne me plaindrai point des acteurs; c'eſt un ſubterfuge uſé, & qui n'en impoſe à perſonne; d'ailleurs comment veut-on que, dans le tumulte d'une repréſentation orageuſe, ils puiſſent tenir bon, & conſerver quelqu'enſemble? Lorſque l'art devient inutile, les pilotes les plus expérimentés abandonnent la conduite du gouvernail, & laiſſent tout aller à la merci des flots.

Ce qui m'a frappé, & ce qui parut plaisant à tout le monde, excepté moi, c'est une décoration ménagée avec tant d'adresse, qu'elle masquoit toutes les issues du théatre ; de sorte que les entrées & les sorties avoient l'air de cacheteries éternelles : ce qui détermina le rire inextinguible des spectateurs. Il me falloit une victime. Au défaut des comédiens, je me suis jeté sur le décorateur ; on ne peut guere se venger à moins.

Je ne serois point entré dans tous ces détails, si je n'étois persuadé que l'historique d'une piece tombée n'ennuie jamais. Ce sont toujours quelques heureux que l'on fait en passant, & il est si doux d'en faire !

Mon exemple & celui de tant d'autres devroient au moins servir à rendre nos successeurs moins curieux de lire leurs productions, moins avides d'une gloire prématurée, & sur-tout bien plus difficiles dans le choix de leurs sujets.

On distingue plusieurs especes de tragédies. Je mets au premier rang celles dont l'histoire nous a transmis les personnages, & les principaux événemens, telles que *Cinna*, les *Horaces*, *Britannicus*, &c. ou celles qui nous retracent des traits de la fable si autorisés & si connus, qu'ils acquierent le poids de la vérité, telles que *Phedre*, *Iphigénie*, *Hypermnestre*. On peut placer dans le second ordre celles où, dans

une intrigue toute d'invention, on s'étaie de la grandeur d'une époque intéressante, ou de la dignité d'un caractere célebre, comme a fait M. de Voltaire dans *Alzire* & dans *Mahomet*.

Viennent ensuite les tragédies dont l'imagination seule a fait tous les frais. Ce sont les plus difficiles & les moins estimées. Comme l'auteur tient dans sa main la chaîne des incidens, le jeu des caracteres, tous les fils qui peuvent servir à nouer & dénouer son action ; comme rien ne borne son essor, & qu'il est entiérement le maître de ses dispositions, le public lui demande aussi beaucoup davantage ; on ne lui pardonne rien, & l'on juge ses fautes avec d'autant plus de sévérité, qu'il étoit plus libre de faire autrement.

Les succès même, dans ce genre, sont peu durables ; on les doit souvent au premier enthousiasme qui applaudit & ne juge point ; mais il est rare qu'ils soutiennent le calme de la réflexion, & le jour d'un second examen. Parcourez la liste des tragédies restées au théatre : à peine en compterez-vous quatre ou cinq dont le fonds soit absolument romanesque. C'est que toutes les combinaisons de l'esprit humain ne suppléeront jamais, devant les hommes rassemblés, à l'intérêt imposant de ces grandes scenes historiques, qui portent l'empreinte même de la

nature, & que leur antiquité nous rend encore plus respectables.

Théagene est malheureusement dans le dernier genre dont je viens de parler. Aussi en a-t-il subi tous les inconvéniens. Je ne pallierai point ses défauts; je ne chercherai point à y faire découvrir des beautés que sans doute j'y verrois tout seul; le sort de cet ouvrage est fait, & je ne me flatte point que la lecture détruise l'idée qu'on en a prise à la représentation.

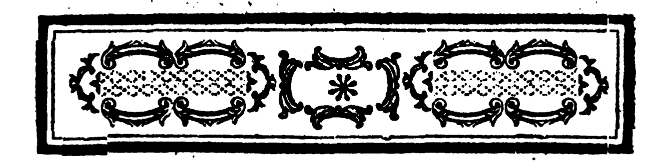


PERSONNAGES.

THIAMIS, *roi de Crete.*
CARICLÉE, *princesse Africaine.*
THEAGENE, *prince Grec.*
CALASIRIS, *vieillard Grec.*
PALMIS, *confidente de Cariclée.*
THERMUTIS, *officier de Thiamis.*
IDAMAS, *confident de Théagene.*
GARDE & *suite de Thiamis.*
SOLDATS *Egyptiens.*



THEAGENE,



THÉAGENE,

TRAGÉDIE.



ACTE PREMIER.

La scene représente la mer dans le fond, & un palais d'une architecture barbare. Les deux côtés du théatre représentent des rochers sur lesquels sont arborés des drapeaux & des trophées d'armes. La scene s'ouvre au lever de l'aurore.

SCENE PREMIERE.

CARICLÉE, PALMIS.

PALMIS.

Où portez-vous vos pas ? Cet horrible séjour
Est à peine éclairé des premiers feux du jour.

CARICLE'E, *se tournant vers le rivage.*

Mer, redoutable mer, triste & vaste étendue,
Où l'ombre d'un héros s'offre seule à ma vue,
Ah, que ne m'ouvrois-tu, pour finir mon tourment,

Les abymes profonds où périt mon amant!

PALMIS.

Dans quel trouble nouveau ſon déſeſpoir l'égare!
Madame, écoutez-moi.

CARICLÉ'E.

Ciel injuſte & barbare!
Théagene!...

PALMIS.

Des dieux n'accuſez pas les ſoins.
Vos yeux de ſon trépas furent-ils les témoins?

CARICLÉ'E.

Ceſſe de m'abuſer. Depuis que ſur ces rives,
Thiamis tout ſanglant nous entraîna captives,
Témoin de mes regrets, déjà l'aſtre des jours
A commencé dix fois & terminé ſon cours,
Sans qu'on m'ait rien appris du ſórt de Théagene.
Quel motif le retient, ou quel pouvoir l'enchaîne?
S'il reſpiroit, dis-moi, qui pourroit l'arrêter?
Eſt-il rien que l'amour n'apprenne à ſurmonter?
Les écueils & les vents, & la vague écumante,
Rien n'étonne un amant qui craint pour ſon amante.
Je ſens trop qu'il n'eſt plus...qu'il n'eſt plus!. & je vis!
Je vis! je ſuis eſclave!... Ah, ma chere Palmis!
En quels lieux ſommes-nous? & quels ſont ces rivages
Où le ſoleil ſe leve & meurt dans les orages?
Eſt-ce là ce ſéjour, par Minos conſacré,

Du plus puissant des dieux le berceau révéré,
Où l'on vit autrefois la sévere justice
Défendre la vertu des attentats du vice ;
Cette Crete, où les loix, reines des souverains,
Sans les tyranniser, enchaînoient les humains !
Je n'y vois qu'un amas de roches hérissées,
Vers un ciel ténébreux tristement élancées.
Cher amant, la nature expire en ces climats,
Et semble par son deuil m'annoncer ton trépas.

PALMIS.

Ah ! madame, quittez un si triste langage.
Pourquoi de chaque objet vous faire un noir présage?
Dans vos revers, du moins, vous avez un appui :
Il est, il est des cœurs que touche votre ennui.
Vous trouvez sur ces bords, pour adoucir vos chaînes,
Un vieillard généreux, qui gémit de vos peines :
Acceptez ses bienfaits ; déposez dans son sein
Le secret de vos pleurs & de votre destin.

CARICLE'E.

Je suivrai tes conseils : oui, sa noble franchise,
A lui confier tout m'invite & m'autorise ;
Tout en lui m'intéresse ; un attrait douloureux ;
Une invisible chaîne unit les malheureux.
Lui-même, devant moi ne pouvant s'en défendre,
Semble avoir des secrets qu'il brûle de m'apprendre.

PALMIS.

Armez-vous de ſon zele auprès de Thiamis.

CARICLE'E.

Que me font d'un tyran les farouches mépris?

PALMIS.

Qui? lui, vous mépriſer? Thiamis? Ah! madame,
Mes yeux plus recueillis ont mieux lu dans ſon ame;
Son front chargé d'ennui, qu'il vous déguiſe en vain,
Semble annoncer le trouble, & non pas le dédain.
Tremblez plutôt, tremblez qu'attendri par vos charmes...

CARICLE'E.

Que me dis-tu, Palmis? Tu combles mes alarmes.
Verrois-je ſans effroi, dans ce cœur indompté,
La tendreſſe s'unir à la férocité?
Au meurtre accoutumé, cruel, impitoyable,
Ah, combien ſon amour le rendroit plus coupable!
O dieux! changez mes traits, s'ils peuvent le charmer,
Le plus grand de mes maux ſeroit de l'enflammer:
Ou, s'il faut éprouver cet horrible ſupplice,
Du crime de mes yeux mon cœur n'eſt point complice.
Théagene, toi ſeul as mérité mes feux,
Toi ſeul, en expirant, emportes tous mes vœux:
Sans ceſſe tu vivras dans l'ame la plus tendre.
Je promis de t'aimer; je le jure à ta cendre,
A l'univers, aux dieux. Et puiſſe, en ces momens,
Puiſſe Thiamis même entendre mes ſermens!
Mais qui vient nous troubler?

SCENE II.

CARICLÉE, CALASIRIS, PALMIS.

CALASIRIS.

Fuyez-vous ma présence,
Madame ?

CARICLÉE.

Banniſſez un ſoupçon qui m'offenſe.
Eh ! quel autre que vous pourroit, dans ce ſéjour,
M'aider à ſoutenir l'eſclavage & le jour ?
Venez-vous ?...

CALASIRIS.

Thiamis dans ce lieu doit ſe rendre.
Il veut m'entretenir ; & je venois l'attendre.

CARICLÉE, *troublée.*

Hé bien, ſeigneur, hé bien ! raſſurez mes eſprits :
Dévoilez à mes yeux l'ame de Thiamis.
Livrée à ſon pouvoir, ſur ce triſte rivage,
Ce n'eſt point ſa fureur que je crains davantage.

CALASIRIS.

Diſſipez ces frayeurs, madame : ſa fierté
Connut-elle jamais les droits de la beauté ?
De l'Egypte long-tems il occupa le trône ;
Mais Séſoſtris enfin lui ravit la couronne.
Ce revers éclatant, cet affront immortel

Vit au fond de ſon cœur, & le rend plus cruel.
Retournant ſes regards vers ces plaines fécondes
Que le Nil enrichit des tréſors de ſes ondes,
Ce lion rugiſſant, au fond de ces forêts,
Où la ſeule terreur lui forme des ſujets,
Inquiet & ſuperbe, à tout moment s'élance
Contre l'Egyptien que pourſuit ſa vengeance.
Il faut que ſans relâche, à peine ſecondé,
Il ſoutienne un état que la haine a fondé.
Les vaiſſeaux vers ces bords pouſſés par la tempête,
Attaqués par les ſiens, deviennent ſa conquête;
Le naufrage & la mort ſervent à ſes deſſeins.
Il ſait mettre à profit les malheurs des humains;
Il hait, combat, triomphe; & plein de ſon outrage,
Juſqu'à l'amitié même, en lui tout eſt ſauvage.

CARICLÉE.

Je reſpire... Mais vous, eh! quel ſort rigoureux,
Sous de barbares loix vous retient en ces lieux,
Reſpectable vieillard?

CALASIRIS.

Connoiſſez-moi, madame;
Et ſouffrez qu'avec vous j'épanche ici mon ame.
L'Elide eſt ma patrie: aux honneurs appellé,
De leur fardeau brillant je me vis accablé.
Je parus dans les cours; mais déteſtant les brigues,
Le front calme & ſerein, j'y marchois ſans intrigues.

J'appuyois l'innocence au tribunal des loix ;
J'aimois la vérité, j'osai la dire aux rois :
Vous en voyez le prix. L'imposture & l'envie
Ont de leur souffle impur empoisonné ma vie ;
Et bientôt sur l'écueil, d'où j'étois renversé,
En attendant l'orage, un autre fut placé.
Echappé des périls de la premiere enfance,
Un fils m'étoit resté, tendre & frèle espérance.
Que la nature est douce à des cœurs sans remord !
Ses faveurs me vengeoient des jeux cruels du sort ;
Et sans chercher des grands l'amitié passagere,
Courtisan détrompé, je n'étois plus que pere.
Par de nouveaux soupçons on osa me noircir ;
Des lieux qui m'ont vu naître, il fallut me bannir,
Il fallut confier, d'un fils trop jeune encore,
Au zele d'un ami la triste & foible aurore.
De l'infortune alors je sentis tout le poids.
Mon fils... je t'embrassai pour la derniere fois.
Je ne l'ai point revu : pardonnez à mes larmes.
L'univers à mes yeux n'est qu'un séjour d'alarmes,
Un désert où, privé des liens les plus doux,
Je regrette les noms & de pere & d'époux.
J'errois depuis douze ans, sans espoir, sans asyle.
Le ciel moins rigoureux me conduit dans cette isle.
Thiamis m'y reçoit ; & j'ai trouvé dans lui,
Quelquefois un tyran, quelquefois un appui.

J'ose d'un maître altier combattre les caprices;
J'excite ses vertus, je réprime ses vices.
Secourir le malheur est ici mon emploi;
Et par humanité, j'ai vieilli près d'un roi.

CARICLÉE.

O courage! ô vertu dont je sens tous les charmes!
Calasiris!... Mèlons nos soupirs & nos larmes.
L'inflexible destin vous a privé d'un fils;
Et je pleure à vos yeux....

CALASIRIS.

Poursuivez.

CARICLÉE.

Je frémis...
N'importe... Je dois rompre un coupable silence.
Sur les bords africains je reçus la naissance,
Dans l'ombre d'une nuit de carnage & d'horreur.
Dans cette même nuit, ô crimes! ô fureur!
D'infames conjurés firent périr ma mere :
Sur le sein d'une épouse, on massacra mon pere.
Au fond de leur palais, devenu leur tombeau,
Le sang de tous les miens inonda mon berceau.
Un lâche usurpateur, que son forfait couronne,
Foulant aux pieds leur cendre, est monté sur leur trône.
Il regne par le meurtre; à ses barbares mains
Une pitié cruelle enleva mes destins.
Micenes dans ses murs recueillit mon enfance.

Dès que j'apprends mon ſort, j'aſpire à la vengeance.
J'allois offrir ſouvent mes vœux aux immortels ;
Toujours un jeune Grec me ſuivoit aux autels.
Trois fois victorieux, à la fleur de ſon âge,
Il ſembloit ignorer un ſi noble avantage ;
Et touché ſeulement de mon ſecret ennui,
Me renvoyoit l'encens que l'on brûloit pour lui.
Un jour, ce ſouvenir m'occupera ſans ceſſe,
Dans ces cirques vantés où s'aſſemble la Grece,
Mille confuſes voix le proclamoient vainqueur.
Il traverſe les flots d'un peuple adorateur,
Accourt, tombe à mes pieds, les arroſe de larmes :
A mes yeux étonnés il fait briller des armes,
Atteſte tous les dieux, protecteurs des ſermens.
„ Voilà ce que mon bras deſtine à vos tyrans,
„ Me dit-il : vous pleurez, ſans trône, ſans patrie ;
„ Et pour de vains lauriers je prodigue ma vie !...
„ Je vois un plus beau champ s'ouvrir à ma valeur.
L'amant s'offroit à moi ſous les traits du vengeur,
Je l'écoute, & crois tout. On s'émeut, on s'écrie :
Inſtruite de mon rang, Micene eſt attendrie,
Seconde nos projets, d'un cortege nombreux
Honore ma retraite, & fait pour nous des vœux.
Nous partons : mais bientôt l'air ſiffle, la mer gronde ;
L'éclair brille & s'éteint dans une nuit profonde ;
On eût dit que l'enfer alloit ſe joindre aux flots,

Ou que le ciel en feu s'écrouloit dans les eaux.
Pour comble de terreur, des monſtres homicides,
Lâches tyrans des mers, & pirates avides,
Avec d'horribles cris, viennent fondre ſur nous:
Les vents impétueux ſecondoient leur courroux.
Un héros, un amant s'arme pour ma défenſe;
Lui ſeul il tient long-tems la victoire en balance.
Il tombe, il diſparoît. Thiamis entre alors,
Me traîne en ſon vaiſſeau, me conduit ſur ces bords,
Où, déteſtant le jour & m'abhorrant moi-même,
J'attends que le trépas m'uniſſe à ce que j'aime.

CALASIRIS.

Votre tourment ajoute à la rigueur du mien.
Je veux juſqu'au tombeau vous ſervir de ſoutien.
Mais, madame!

CARICLE'E.

Quel bruit! Vers nous quelqu'un s'avance.

CALASIRIS.

C'eſt Thiamis, ſans doute.

CARICLE'E.

Evitons ſa préſence.

(Carilée ſort en regardant Calaſiris, & Thiamis troublé la ſuit des yeux.)

SCENE III.

THIAMIS, CALASIRIS.

THIAMIS.

Tu lui parlois; réponds : quels étoient tes discours ?
D'où vient que mon aspect en interrompt le cours ?

CALASIRIS.

Mais vous-même, seigneur, quel trouble vous agite ?
Que vous font ces discours, sa présence ou sa fuite ?

THIAMIS.

J'en ai trop dit... En vain je voudrois le cacher ;
Et mon cœur dans le tien demande à s'épancher.
Je me rappelle encor cette nuit orageuse,
Que la foudre embrasoit & rendoit plus affreuse.
Au milieu des flambeaux, des débris, des poignards,
Cette jeune beauté vint frapper mes regards.
Immobile, tremblant, à l'aspect de ses charmes,
Je rougis que ce cœur fût vaincu par des larmes.

CALASIRIS.

Comment !..

THIAMIS.

Tu n'as point vu mes douloureux combats.
J'avois cru, j'espérois oublier tant d'appas;
Renfermant mes soupirs, & fuyant sa présence,
J'affectois les froideurs d'un orgueilleux silence.

Plus foible quelquefois, en ſecret agité,
J'interrogeois l'honneur, j'implorois ma fierté.
Que la fierté ſied mal dans une ame captive!
Je réſiſtois; ma flamme en devenoit plus vive:
Egaré, confondu, ſolitaire en ces lieux,
Je ſurprenois des pleurs qui tomboient de mes yeux..

CALASIRIS.

A ces nouveaux tranſports, quoi, Thiamis s'abaiſſe?
Vous, aimer! vous pleurer aux pieds d'une maîtreſſe!
L'Amour ſied à ces rois triſtement fortunés,
Qui gouvernent bien moins qu'ils ne ſont gouvernés;
Qui, toujours enivrés d'un encens léthargique,
Succombent aux langueurs du luxe aſiatique,
Et d'un trône affermi tranquilles poſſeſſeurs,
Abandonnent leur ſceptre aux mains de leurs flateurs.
Mais vous, dont les états, expoſés à l'orage
Et flottans ſur les mers, ſont voiſins du naufrage;
Vous, dont le glaive, hélas! a cimenté les droits,
D'une vaine foibleſſe écoutez-vous la voix?
Vous pourriez à l'amour, à ſon lâche délire,
Immoler aujourd'hui le ſoin de votre empire?
Et lorſqu'il faut peut-être armer un bras vengeur,
Borner tous vos exploits à conquérir un cœur?

THIAMIS.

Elle te voit, te parle, enfin tu dois connoître
Ce que peut eſpérer ou doit craindre ton maître.

Penses-tu, si j'osois m'expliquer en ce jour,
Qu'un dédain fût le prix qu'on garde à mon amour?

CALASIRIS.

Épargnez-vous, seigneur, un trop sensible outrage.

THIAMIS.

Faudroit-il la contraindre à souffrir mon hommage?

CALASIRIS.

Avant de lui prescrire une odieuse loi,
Songez qu'elle est captive, & que vous êtes roi.

THIAMIS.

Que viens-tu m'opposer? Je songe que je l'aime,
Et ne veux plus enfin consulter que moi-même.

SCENE IV.

THIAMIS, CALASIRIS, THERMUTIS, officier de Thiamis.

THERMUTIS.

SEIGNEUR, un envoyé de la cour de Memphis,
En ceux lieux près de vous, demande d'être admis.

THIAMIS.

Que me veut Sésostris, & que vient-on me dire?
(*à Thermutis.*)
Dans le palais bientôt tu pourras l'introduire.
Cependant, Thermutis, qu'on veille sur ses pas;
Le nom d'ambassadeur n'est souvent qu'un appas.

SCENE V.

THIAMIS, CALASIRIS.

THIAMIS

ORGUEILLEUX Séſoſtris, à mes pieds je t'amene.
Te ſerois-tu flatté de vaincre enfin ma haine?
D'un cœur tel que le mien les longs reſſentimens
S'aigriſſent chaque jour, & croiſſent par le tems.

CALASIRIS.

Il faut voir l'envoyé, ſeigneur; il faut l'entendre.
Des conſeils de la haine un roi doit ſe défendre.

THIAMIS.

Je connois mes devoirs, & je veux les remplir;
L'amour peut m'égarer, mais non pas m'avilir.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

THÉAGENE, IDAMAS, THERMUTIS, Suite de Théagene.

THÉAGENE.

Je puis donc te parler, ô ſoutien de ma vie,
Toi, qu'à tous mes revers la fortune aſſocie!
Arraché de tes bras par la rigueur du ſort,
Je te retrouve enfin, près d'entrer dans ce port!
Tous mes maux vont finir.

IDAMAS.

J'accepte ce préſage.
L'eſpoir de t'être utile enflamme mon courage;
Et contre le deſtin mon cœur eſt affermi,
Tant qu'il me reſte un bras pour ſauver mon ami.
Mais inſtruis-moi de tout: comment, par quel myſtere,
Te vois-je l'envoyé d'une cour étrangere?
C'eſt trop long-tems ſuſpendre un ſi doux entretien:
Ah! parle; ton bonheur va devenir le mien.

THÉAGENE.

Tu connois ce mortel, exilé de la Grece,

Ce guerrier, dont l'exemple inſtruiſit ma jeuneſſe,
Paſiclès : ce fut lui qui, près de Séſoſtris,
M'ouvrit un libre accès à la cour de Memphis.
Un peu de renommée, en ce nouvel aſyle,
Pour la premiere fois, hélas ! me fut utile ;
Ou plutôt l'amitié, qui me prêta ſa voix,
Fit bien plus qu'un vain nom & de foibles exploits.
Je plûs à Séſoſtris : les troubles de Bizance
Exigent de ce roi les ſoins & la préſence.
Avant de s'éloigner, il veut que par la paix
Les Crétois enchaînés aſſurent ſes projets.
Il veut que Thiamis... (ce nom, ſur ce rivage,
Etoit, je m'en ſouviens, le ſignal du carnage...)
Enfin, par Séſoſtris accueilli, protégé,
De ce traité ſecret c'eſt moi qui ſuis chargé.
Conçois-tu mes tranſports, à l'aſpect de ces rives,
Où je vis, dans les bras de ſes femmes plaintives,
Cariclée expirante, & le fer du vainqueur,
De meurtre dégoûtant, ſuſpendu ſur ſon cœur ?
C'eſt au ſein de ces mers, qu'elle nous fut ravie,
Cette jeune beauté, par le ciel pourſuivie,
Qu'il faudroit adorer, ſi, parmi les mortels,
La vertu malheureuſe obtenoit des autels.

IDAMAS.

Ainſi tous ces vaiſſeaux que Paſiclès commande ?..

THEAGENE.

THÉAGENE.

Si Thiamis s'oppose à ce qu'on lui demande,
L'Egyptien alors n'a rien à ménager :
Sa flotte qui me suit est prête à le venger ;
Je la quitte à l'instant : aux approches de l'isle,
L'abri de cent rochers lui présente un asyle :
Pour sortir de ce port qui la dérobe aux yeux,
Elle attend le signal, & vole vers ces lieux.
Cependant, Idamas, quel parti dois-je prendre ?
Et comment découvrir ce que je crains d'apprendre ?
Ecoute, ce vieillard qui vient de nous parler,
Secondera nos soins, au lieu de les troubler.
Son front de la vertu porte l'auguste empreinte :
La tendre humanité dans ses regards est peinte.
Que sa candeur me plaît ! oui, tu peux, sans danger,
J'aime à le croire au moins, tu peux l'interroger.
Par un malheureux ah ! quel consolant présage,
Quand à la cour des rois il peut trouver un sage !

SCENE II.

THIAMIS, *suivi d'un peuple nombreux*, THÉAGENE, IDAMAS, CALASIRIS, THERMUTIS.

(*Thermutis, Calasiris & Idamas se tiennent dans le fond du théatre à la tête de la garde.*

THÉAGENE.)

SENSIBLE aux cris plaintifs de tant d'infortunés,

Ceint de triſtes lauriers dans le ſang moiſſonnés,
Et préférant l'éclat d'une gloire paiſible
A l'appareil de mort qui vous rend ſi terrible,
Séſoſtris, ce monarque, ami de ſes ſujets,
Eſt aſſez généreux pour vous offrir la paix.

THIAMIS.

Qu'entends-je!

THÉAGENE.

Rendez-lui, ſans braver ſa colere,
Ses places & ſes ports uſurpés par la guerre.
Son illuſtre amitié, ſeigneur, eſt à ce prix;
Vos vaiſſeaux, vos captifs, tout vous ſera remis.
Oſez lui diſputer, dans une paix profonde,
Le titre glorieux de bienfaiteur du monde.

THIAMIS.

Ce titre eſt beau, ſans doute, & plaît à ma fierté;
Mais de ma perte enfin ſeroit trop acheté.
Le repos n'eſt point fait pour un naiſſant empire,
Entouré de rivaux, jaloux de le détruire:
Plus près de ſa ruine, il doit plus haſarder:
Le fer conſerve ſeul ce qu'il a ſu fonder.
Mais que veut Séſoſtris? quel double ſoin l'anime?
S'il renonce aux combats, dont il fut la victime,
Pourquoi tous ces vaiſſeaux qui, tournés vers nos bords
Ombragent, à nos yeux, l'enceinte de vos ports?
L'impoſture avec moi n'eſt qu'un ſecours ſtérile:

La paix qu'il me propose à lui seul est utile ;
Et lorsqu'à cette paix je pourrois le forcer,
C'est, la foudre à la main, qu'il me l'ose annoncer !

THEAGENE.

Eh sur quoi voulez-vous, seigneur, qu'il se repose ?
Toujours à ses desseins votre fierté s'oppose.
De cette défiance, avouez-le entre nous,
L'exemple qu'il vous donne, il l'a reçu de vous.
L'imprudent Sésostris, renonçant à la guerre,
Ira-t-il le premier déposer son tonnerre,
Si son rival nourrit, inquiet & jaloux,
Les poisons de la haine & les feux du courroux ;
Si la loi des traités, & formidable & sûre,
Ne prévient des deux parts la honte du parjure ?

THIAMIS.

Ne crois point m'abuser. De pressans intérêts
De Sésostris ailleurs détournent les projets ;
Tandis qu'une autre guerre occupera ses armes,
Je pourrois dans ses ports ramener les alarmes :
Voilà tout ce qu'il craint ; & pour mieux me trahir,
Dans un calme trompeur il voudroit m'assoupir.
Je laisse ces détours à de foibles courages ;
La Crete a des héros, si l'Egypte a des sages.

THEAGENE.

Étouffez ces soupçons, dont la confuse voix,
Pour le malheur du monde, arme l'orgueil des rois.

Prétexte malheureux, voile de tant de crimes,
Ce monſtre qui dans l'ombre égorge ſes victimes,
Souvent la politique eſt l'art des rois cruels;
Elle eſt dans Séſoſtris l'art d'unir les mortels.

THIAMIS.

Eh bien, examinons ſi ſon offre eſt ſincere,
Et quels ſont les garans de l'accord qu'il veut faire.
De l'altiere Memphis qu'il détruiſe le port;
Sur les rives du Nil qu'il m'abandonne un fort;
A ce que j'ai conquis que ceſſant de prétendre,
Il ne demande rien à qui ne veut rien rendre;
Et que mon pavillon, déſormais reſpecté,
Domine ſur les mers, & flotte en liberté:
Je ſouſcrirai pour lors à la paix qu'il deſire.

THEAGENE.

Il vous épargnera la peine d'y ſouſcrire.
Vous en exigez trop, pour en obtenir rien.
Comptez ſur ſon refus,

THIAMIS.

Et porte-lui le mien.

THEAGENE.

Voilà donc à mon roi ce qu'il faut que j'annonce?

THIAMIS.

Je ſais combattre, vaincre; & voila ma réponſe.
(*à Thermutis.*)
Va, cherche Cariclée, & l'amene à mes yeux.

(Au nom de Cariclée, Théagene doit peindre ſur ſon viſage la joie, la crainte & la fureur.)

Toi, tu peux à l'inſtant abandonner ces lieux.
Pars, & dis à ton roi, pour hâter ſa conquête,
Que d'un ſuperbe hymen je prépare la fête.
Amant, époux heureux, intrépide ſoldat,
C'eſt du pied des autels, que je vole au combat.

THEAGENE, *indigné & troublé.*

Qu'entends-je!.. Quel hymen! ſe peut-il?...le barbare!..
Et quel eſt donc, ô dieux! cet hymen qu'il prépare?

(haut.)

Oui, je ſors, puiſque rien ne peut vous ébranler;
Mais, malgré votre orgueil, c'eſt à vous de trembler.

SCENE III.

THIAMIS, CALASIRIS.

THIAMIS.

De trembler!

CALASIRIS.

Ah, ſeigneur! que prétendez-vous faire?
Quand la paix ſe préſente, éterniſer la guerre,
Rejeter tout accord utile à vos projets,
Et prodiguer toujours le ſang de vos ſujets!

THIAMIS, *avec emportement.*

Oui, je jure à l'Egypte une haine immortelle.

J'entends l'onde frémir, j'entends Mars qui m'appelle.
Oui, je les détruirai ces monumens si beaux,
Ces palais, où l'orgueil a creusé des tombeaux;
Ambitieux abus de l'humaine industrie,
Fruits de l'oisiveté, bien plus que du génie.

CALASIRIS.

Craignez...

THIAMIS.

Moi, je craindrois ces mages imposteurs,
Juges des citoyens, & non leurs défenseurs,
Dont la sagesse altiere, en erreurs trop fertile,
Est souvent dangereuse, & n'est jamais utile,
Et que j'ai vus cent fois, vils fardeaux de l'état,
Trembler dans les périls, & tonner au sénat!
Qu'est-ce donc que Memphis? un séjour de mollesse,
Dont le brillant dehors déguise la foiblesse,
Où le faste des rois en impose aux mortels,
Où l'on entend les dieux mugir sur leurs autels.
Je veux...

CALASIRIS.

Hé bien, cruel! contentez votre envie.
De vos ressentimens écoutant la furie,
Par d'éternels travaux consumez vos soldats,
Et d'une mer de sang entourez vos états.
En vain de vos sujets éclatent les murmures,
Versez un fiel nouveau dans leurs vives blessures;
Et vous-même, autour d'eux appellant le danger,

Détruisez-vous, seigneur, en croyant vous venger.
Mais cherchez qui souscrive à ces affreux ravages.
Si vous avez juré de troubler ces rivages,
Moi j'ai fait le serment, dans le fond de mon cœur,
D'être l'ami des rois, & non pas leur flatteur;
De n'altérer jamais ce langage févere,
Fait pour leur être utile, & non pas pour leur plaire.
Que deviendroient, hélas, les peuples malheureux,
Si nos voix dans les cours ne s'élevoient pour eux,
Et n'osoient réclamer, jusques aux pieds du trône,
Ces droits qu'en gémissant leur foiblesse abandonne!..
Accablez-moi, seigneur, de tout votre courroux.
Ecrasé sous vos pieds, expirant sous vos coups,
D'une mourante voix je vous dirois encore,
Que par la haine aveugle un roi se déshonore;
Et mon dernier soupir, condamnant vos desseins,
Serviroit, malgré vous, au bonheur des humains.

THIAMIS.

Arrête, & mets un frein à ton farouche zele.
Mais que fait Cariclée? On approche... C'est elle.



SCENE IV.

CARICLÉE, THIAMIS, & deux Gardes, *qui se retirent, après avoir conduit Cariclée.*

CARICLE'E.

Que me veut Thiamis, & quel ordre odieux
Interrompt mes regrets, & m'amene à ses yeux?

THIAMIS.

C'est souffrir trop long-tems que l'éclat de vos charmes
S'éteigne dans la nuit, & meure dans les larmes.
De quoi vous plaignez-vous? Souhaiter de vous voir,
Madame, est-ce m'armer d'un injuste pouvoir?
Embellissez ma cour, & cette isle sauvage.
A l'abri des rochers qui ceignent ce rivage,
Vous ne trouverez pas ces vastes monumens,
Des états malheureux frivoles ornemens.

(*Montrant les tours & les rochers, où l'on voit des drapeaux & des trophées suspendus.*)

Ces drapeaux suspendus, ces dépouilles sanglantes
Offrent à mes regards des pompes plus brillantes.
Vous n'y trouverez point ce langage apprêté,
Et ce vulgaire encens qu'on offre à la beauté:
Mais j'y connois, au moins, un cœur noble & sincere,
Un superbe mortel, qui, jaloux de vous plaire,
Au-delà de vos vœux, vous comblant de bienfaits,

Vous chériroit toujours, ſans le feindre jamais,
Revoleroit vers vous, du ſein de la victoire,
Et voudroit vous aimer, comme il aime la gloire.

CARICLÉ'E.

Eh quoi! n'ètes-vous point ce même Thiamis,
Artiſan de mes maux, auteur de mes ennuis?
Je crois vous voir encor, l'œil ardent de colere,
Mêler des cris de rage aux éclats du tonnerre:
J'entends, j'entends des miens les lugubres accents,
Confondus ſur les mers avec le bruit des vents:
La foudre autour de vous éclairoit vos victimes;
Mes malheurs, mes regrets, mes larmes ſont vos crimes.
La haine, en traits de ſang, vous grava dans mon cœur;
Et vous parlez d'amour, après tant de fureur!

THIAMIS, *avec tranſport.*

Oui, madame, & ces traits dont vous peignez ma rage,
Ce combat ténébreux, dont vous m'offrez l'image,
Il plaît à mes tranſports; c'eſt à lui que je dois
Le bonheur de vous voir, de vous donner des loix.

CARICLÉ'E.

Des loix! ah! c'en eſt trop: depuis que je reſpire,
J'ai vu les dieux, ſeigneur, attachés à me nuire:
Mais, parmi les horreurs de mon ſort abattu,
Je garde la fierté qui ſied à la vertu.
La vertu méconnoît l'orgueil du diadème;
Mon ame eſt libre encore, en dépit de vous-même,

Du glaive des tyrans, du céleste courroux;
Et cette ame jamais ne dépendra de vous.

THIAMIS.

Et de qui donc ici prétendez-vous dépendre?
Sans appui, sans secours que vous puissiez attendre,
Quel seroit votre espoir?

CARICLÉE.

De ne vous voir jamais,
De nourrir, loin de vous, mes éternels regrets;
Et succombant enfin à mes longues alarmes,
De mourir de douleur, si vous troublez mes larmes.

THIAMIS.

Ecoutez: un rival traverse-t-il mes feux?
Gardez sur-tout, gardez qu'il se montre en ces lieux.
S'il osoit dans ma cour mettre un pied téméraire,
A mes regards jaloux rien ne peut le soustraire.
Les intrigues du jour, les complots de la nuit,
Rien ne peut échapper à mon œil qui vous suit,
Et je permettrois tout au soin de ma vengeance.
Mais vous pouvez détruire un soupçon qui m'offense,
Vous le devez...

CARICLÉE.

Je dois me taire & vous braver.

THIAMIS, *à part.*

A quel affront, ô ciel! veux-tu me réserver,

(*haut.*)

Si vous ſaviez, cruelle, à quel point je vous aime,
D'un orgueil imprudent vous frémiriez vous-même.
Qui? moi, j'aurois aimé, ſoupiré ſans retour?
Et pour ma honte, enfin, j'aurois connu l'amour?
L'amour.... s'il m'avilit, il me rendra barbare.

CARICLE'E.

Je vous entends, ſeigneur, le tyran ſe déclare.

THIAMIS, *après une pauſe.*

Conſultez-vous, madame, & peſez vos deſtins;
Je puis vous couronner, ou punir vos dédains;
C'eſt à vous de choiſir: peut-être trop ſauvage,
Cet amour vous déplaît, ou plutôt ſon langage;
Mais un guerrier, un roi, quand ils forment des vœux,
Ne ſe font point un art pour exprimer leurs feux.

(*Thiamis ſort, & Palmis entre par le côté oppoſé.*)

SCENE V.

CARICLÉE, PALMIS.

CARICLE'E.

C'EST toi, chere Palmis! dieux, où ſuis-je réduite?
Sais-tu?....

PALMIS.

Madame!...

CARICLÉE.

Hé bien, quel nouveau ſoin t'agite?

PALMIS.

En ce moment. . . .

CARICLÉE.

Acheve . .

PALMIS.

A mes regards ſurpris
Idamas s'eſt offert avec Calaſiris.

CARICLÉE.

Idamas! que dis-tu? l'ami de Théagene?
Ne te trompes-tu pas?..ah! cours vers lui, qu'il vienne.
Théagene, grands dieux! n'étoit point avec lui!
Idamas a-t-il pu ſurvivre à ſon ami!

PALMIS, *s'en allant.*

Vous ſaurez tout.

CARICLÉE.

Demeure, hélas! tu vois mes larmes.
Idamas ſur ces bords, augmente mes alarmes.
Il me ſemble le voir, dans ſes ſombres douleurs,
Détournant ſes regards, m'inſtruire par des pleurs.
Ciel! laiſſe-moi le doute où je languis encore:
Si mon amant n'eſt plus, qu'à jamais je l'ignore!
Mais apprends tous mes maux. En cette horrible cour
Je n'oſe, ſans trembler, implorer ſon retour.
Connois de Thiamis l'impérieuſe flame;

Les fureurs de l'amoûr ont embrasé son ame :
S'il n'est point mon époux, il sera mon bourreau ;
Il me traîne aux autels, ou me plonge au tombeau.
(après une pause.)
Viens, suis-moi ; cette idée affermit mon courage :
Je sais par quels secours je préviendrai sa rage.
Qu'Idamas m'éclaircisse ; & tu verras après,
Si ce cœur est fidele aux sermens qu'il a faits.

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CALASIRIS, IDAMAS.

CALASIRIS.

Qu'ai-je appris ? Eſt-ce encor une eſpérance vaine?
Paſiclès l'éleva : ſon nom eſt Théagene.
Si tu ſavois, ami !... Non, tu ne conçois pas...
Tu viens de refermer le tombeau ſous mes pas.
(*à part.*)
Doux liens, noms ſacrés & de fils & de pere,
Vous m'êtes donc rendus au bout de ma carriere !
(*haut.*)
Mais, dis-tu, le courroux étincele en ſes yeux?

IDAMAS.

Je n'ai pu retenir ſes transports furieux.
Vous ſavez ſon amour... il vouloit... le tems preſſe.
Un inſtant va le perdre, & je crains ſa foibleſſe.
Il doit bientôt me ſuivre : employez ſur ſon cœur
Tout ce que peut la force unie à la douceur.

CALASIRIS.

Des intérêts des rois noble dépoſitaire,

Il pourroit démentir ce sacré caractere !
(*à part.*)
Renfermons mes transports ; il le faut, je le doi.
Ardent, impétueux, élevé loin de moi,
Il a pu s'égarer... Conserve-t-il encore
Ces vertus dont mon œil n'apperçut que l'aurore ?
Ah ! je veux l'éprouver, descendre dans son cœur,
Et pour en mieux jouir, assurer mon bonheur.
Souffre, souffre, ô nature, un instant de contrainte.
Il vient : son aspect seul a dissipé ma crainte.

SCENE II.

THEAGENE, IDAMAS, CALASIRIS.

THEAGENE.

CARICLÉE est ici ? qui peut m'intimider ?
L'amour au désespoir ose tout hasarder.
(*voyant Calasiris.*)
Ah, seigneur !...

SCENE III.

THÉAGENE, CALASIRIS.

CALASIRIS.

MALHEUREUX ! & que prétends-tu faire ?

Garde-toi d'écouter cette ardeur téméraire.
Veux-tu de Cariclée augmenter les regrets?
Reconnu dans ces lieux, tu la perds pour jamais.
Si Thiamis découvre une flamme imprudente,
C'en eſt fait de tes jours, des jours de ton amante.
Oſe, va maintenant, va remplir ton deſſein,
Et lui plonger toi-même un poignard dans le ſein.

THEAGENE.

Vous me faites frémir. O toi, toi que j'adore,
Ne puis-je te revoir, ſans te reperdre encore!
(*à Calaſiris.*)
Ainſi, je laiſſerois un rival orgueilleux,
S'applaudir de mes maux, inſulter à mes feux!
De l'hymen préparé je ſerois le complice,
Moi! Coule tout mon ſang, plutôt qu'il s'accompliſſe.
Juſqu'au pied des autels, oui, j'irois.... Pardonnez...
La fureur eſt permiſe à des infortunés.
(*Il regarde le palais & le rivage.*)
Quoi, ne viens-tu jamais ſur ce bord ſolitaire,
Redemander aux flots l'amant qui fut te plaire?
A l'abri de ces tours, ſous ces rochers affreux,
Si tu pleures mes maux, je ſuis moins malheureux.

CALASIRIS.

A quel égarement ton ame s'abandonne!
Le ſoupçon veille ici; le péril t'environne.
Tremble....

THEAGENE.

THEAGENE.

Je vais....

CALASIRIS.

Arrête, & respecte ma voix.
De l'âge & du malheur respecte au moins les droits
Il en est de plus saints, & que tu dois connoître,
Les droits de la vertu, que tu trahis peut-être.
Des passions sur toi redoute le pouvoir :
L'honneur se tait bientôt, où se tait le devoir.

THEAGENE.

Que voulez-vous ? Je cede, & ma raison s'égare :
Seigneur, le monde entier contre moi se déclare.
A peine j'étois né; la main d'un Dieu vengeur
Imprima sur mon front le sceau de la douleur.
Mes maux se sont depuis accrus avec mon âge.
O toi, dont je réclame & chéris le courage,
Mon pere, le courroux des destins ennemis,
Armé contre ton sang, est tombé sur ton fils.
De ta vertu du moins imitateur fidele,
Ah, si dans mes revers, je t'avois pour modele !

CALASIRIS.

Ton pere! hé bien, poursuis....

THEAGENE.

O regrets superflus!
Monpere malheureux!.. hélas! il ne vit plus.
Et je n'ai jamais pu, dans mes vives alarmes,

Sur le ſein paternel laiſſer couler mes larmes.
L'injuſte ciel...

CALASIRIS.

Renferme un outrageant murmure.
Qui peut te l'inſpirer?

THEAGENE.

L'amour & la nature.

CALASIRIS.

Non, c'eſt le déſeſpoir; il eſt peint dans tes yeux,
Dans tes yeux égarés, ſur ce front ténébreux.
De quelque titre ici que ta douleur le nomme,
Crois-moi, le déſeſpoir eſt indigne de l'homme;
C'eſt le recours du lâche.

THEAGENE.

Eh! que puis-je eſpérer?

CALASIRIS.

Tout. A ces vains tranſports ceſſe de te livrer;
Et rougis qu'un mortel, déjà glacé par l'âge,
Te reproche ta honte & te paſſe en courage.
Ton pere eſt mort, dis-tu? dans quel tems? en quels lieux?
(*fixant Théagene.*)
Eſt-ce la main d'un fils qui lui ferma les yeux?

THEAGENE, *obſervant Calaſiris.*

Depuis vingt ans, ſeigneur, ignorant ſa retraite,
Où n'a point pénétré ma tendreſſe inquiete?

CALASIRIS.

S'il vivoit!...

THEAGENE.

S'il vivoit, que ne ferois-je pas,
Pour chercher, pour trouver la trace de ses pas,
Lui consacrer les soins de ma triste jeunesse,
Et de ses longs ennuis consoler sa vieillesse?
Ah! faut-il, à travers les écueil & les vents,
Affronter mille morts, braver les élémens,
Traverser des déserts la solitude immense?
J'irai (punissez-moi, grands dieux, si je balance!)
Oui, j'irai, sans appui, sans guide que mon cœur,
Lui porter les secours d'un fils & d'un vengeur.

CALASIRIS, *se détournant pour cacher son attendrissement.*

Des pleurs de joie....

THEAGENE.

O ciel! quel est donc ce mystere!
Quel trouble! Savez-vous le destin de mon pere?

CALASIRIS.

Je le sais... il respire....

THEAGENE.

Il respire! Ah, seigneur!
Je succombe... En quels lieux? ô comble du bonheur!
Pour la premiere fois mon ame est satisfaite.
Répondez... nommez-moi le lieu de sa retraite...
A-t-il revu l'Elide, & cette horrible cour,

Qui paya de l'exil ſon zele & ſon amour?

CALASIRIS.

Non; il n'a point revu ſon ingrate patrie,
Toujours chere pourtant à ſon ame attendrie.
Sous un ciel étranger, il vit dans les douleurs,
Et ne reproche rien à ſes perſécuteurs.

(Pendant ce couplet, Théagene s'abandonne à un trouble & à un attendriſſement qui croiſſent par degrés.)

Mais, dans l'aſyle obſcur, où languit ſa vieilleſſe,
Sais-tu quel eſt le ſoin qui l'occupe ſans ceſſe?
Seul, errant ſur la rive, où ſe briſent les flots,
Il parcourt, en pleurant, le vaſte ſein des eaux.
Si d'un vaiſſeau de loin la voile ſe déploie,
Il frémit, il eſpere, il ſe livre à la joie;
Et pour mourir content, il ne demande aux dieux
Que de revoir un fils, mais un fils vertueux.

(Il eſt prêt à ſe jeter dans les bras de ſon fils.)

THEAGENE.

Ce fils tombe à vos pieds... Il les baigne de larmes...
Ah! ne différez plus un aveu plein de charmes.

CALASIRIS.

Je ne puis plus long-tems... revois Calaſiris...

THEAGENE.

Mon cœur vous a nommé..;

CALASIRIS.

J'embraſſe enfin mon fils.

THEAGENE.

Mon pere ! dans quels lieux faut-il que je vous voie !

CALASIRIS.

Que je meure en tes bras, de l'excès de ma joie !
O mon fils ! mon cher fils !

THEAGENE.

Que ces momens sont doux !
Je puis presser ces mains, pleurer à vos genoux !
Je puis vous consacrer une vie importune !
On peut donc être heureux au sein de l'infortune !
Privé de votre appui, que de maux j'ai soufferts !
Combien de fois mes yeux ont pleuré vos revers !

(Il se précipite entre les bras de son pere.)

SCENE IV.

CARICLÉE, PALMIS, CALASIRIS, THÉAGENE.

CARICLÉE, *troublée, sans voir Théagene qui reste dans les bras de son pere.*

Où porté-je mes pas ? O vieillard respectable !
Je vous cherchois... Je cede à l'horreur qui m'accable.
Thiamis ! ....

THEAGENE, *se retirant des bras de son pere.*

Quels accents ?

CARICLÉE.

En croirai-je mes yeux?

THEAGENE, *se précipitant dans ses bras.*

Cariclée!...

CARICLÉE.

Est-ce toi? Théagene en ces lieux!

(*Palmis soutient Cariclée.*)

Je me meurs... Est-ce toi?

THEAGENE.

C'est l'amant qui t'adore;

C'est lui: je te revois! mon pere vit encore!

CARICLÉE, *avec transport.*

Vous, son pere!...

CALASIRIS.

Oui: le ciel console mes vieux ans.

CARICLÉE.

Eh! quel dieu peut te rendre à nos embrassemens?

THEAGENE.

Je t'instruirai de tout. Quel bonheur nous rassemble!

Le ciel est juste enfin... Je triomphe.

CALASIRIS, *regardant de tous côtés.*

Je tremble.

CARICLÉE, *se jetant dans ses bras.*

O mon cher Théagene!

CALASIRIS.

En ce séjour fatal,
Tu sais, mon fils, tu sais qu'un maitre est ton rival.

CARICLE'E.

Dans ce moment encor, tout plein de son ivresse,
Il osoit me vanter sa farouche tendresse....
Que j'avois de plaisir à refuser sa foi,
A dédaigner ses feux, à le braver pour toi!
En m'offrant ses états, sa main, son diadème,
Qu'il m'a bien fait sentir à quel excès je t'aime!

THEAGENE.

Tu m'aimes! vous vivez! tous mes vœux sont remplis.

CARICLE'E.

Cependant... s'il alloit!.. si nous étions surpris!

THEAGENE.

Je brave son pouvoir.

CALASIRIS.

Redoute sa colere.
Il pourroit de tes feux soupçonner le mystere,
T'arracher de mes bras. Dissimule.

THEAGENE.

Ordonnez.
C'est à moi de souscrire aux loix que vous donnez.

CALASIRIS.

Il faut vous séparer.

THEAGENE.

Quoi ! réunis à peine,
Mon pere, loin de vous quel destin nous entraine ?

CALASIRIS.

Voulez-vous votre perte ?

THEAGENE.

O regret ! j'obéis.

CALASIRIS.

J'entends du bruit : allez.

(*Théagene sort d'un côté, Cariclée de l'autre.*)

SCENE V.

Les mêmes, THIAMIS, Gardes.

THIAMIS.

Demeurez.

CALASIRIS.

Je frémis.

CARICLE'E.

Dieux ! cachez-lui mon trouble !

CALASIRIS.

O revers qui me glace !

THIAMIS, *à part.*

Cariclée avec lui ! D'où lui vient cette audace ?
(*à Théagene.*)
Qui t'a fait si long-tems différer ton départ ?

THEAGENE.

Ne puis-je entretenir ce vertueux vieillard?
D'où naissent vos soupçons? vous connoissez son zele;
Vous n'avez point ici de sujet plus fidele.

THIAMIS.

(*fixant Théagene.*) (*à Cariclée.*)
Je conçois ces délais. De mon cœur incertain
Il faut, madame, il faut assurer le destin.
La Crete obéissante à ma voix souveraine,
Vous donne son suffrage, & vous nomme sa reine.
L'autel est prêt; venez y décider mon sort.

CARICLÉE.

J'y cours; mais jure-moi de m'y donner la mort.

THIAMIS.

La mort! Il est pour vous des coups bien plus sensibles.
Tremblez de vos destins; je puis les rendre horribles.
(*montrant Théagene.*)
Je veux... Vous pâlissez... Qu'on le charge de fers,
Que sans cesse sur lui vos regards soient ouverts.

CARICLÉE, *à part.*

Malheureuse!...

CALASIRIS.

Comment? qu'osez-vous entreprendre?

THIAMIS.

Tu vas hâter sa perte, en croyant le défendre.

THEAGENE.

Choisi par Sésostris, j'avois cru, sur sa foi,

Que je venois ici traiter avec un roi.
Je me trompois, tyran ; rougis de ta puissance...
Mais je vois tout ton peuple armé pour ma vengeance;
Sous le trône avili je te vois succomber.
Va, qui le déshonore, est bien prêt d'en tomber.

THIAMIS.

Qu'on l'ôte de mes yeux.

CALASIRIS.

Mon fils... ô sort funeste!
Dans cette cour, hélas! mon amour seul lui reste.
Songeons à le sauver. (*Il sort.*)

SCENE VI.

CARICLÉE, THIAMIS.

CARICLÉ'E.

QU'ORDONNES-TU de moi?

THIAMIS.

Sors, & crains mes regards qui vont veiller sur toi.

CARICLÉ'E.

Prononce mon arrêt; je l'attends, sans le craindre.

SCENE VII.

THIAMIS, *seul.*

JE n'en saurois douter; en vain ils vouloient feindre.

Quand elle a refusé ma couronne & ma main,
Le front de ce captif m'a paru plus serein.
Ils s'aiment! A ce mot, quelles fureurs soudaines,
Quel poison, & quels feux ont coulé dans mes veines!
Sous le joug abattu, dépendant, égaré....
Dans la foule des rois me voilà donc rentré!..
Que de pleurs vont couler! Déjà la nuit plus sombre
Répand sur ces rochers l'épaisseur de son ombre.
Peut-être Cariclée imploroit son retour.
Dans un calme trompeur n'attendons pas le jour,
Et tâchons d'égaler, quand l'ingrate m'offense,
A son horreur pour moi, l'horreur de ma vengeance.

Fin du troisieme Acte.





ACTE IV.

Le théatre représente la nuit.

SCENE PREMIERE.

CARICLÉE, PALMIS.

CARICLE'E.

Où vais-je? où sommes-nous? la terreur qui me suit
S'accroit par le silence & l'ombre de la nuit.

PALMIS.

Eh! quels sont les desseins que votre amour médite?
Palmis de vos secrets ne peut-elle être instruite?

CARICLE'E.

Nos destins vont changer. Apprends, chere Palmis,
Apprends ce que pour nous tente Calasiris.
Secondé par la nuit, sans craindre pour lui-même,
Ce vieillard doit briser les fers de ce que j'aime.
Tout sera par ses soins préparé dans le port:
Nous fuirons cette cour & ce funeste bord.

PALMIS.

La flotte égyptienne accourt pour nous défendre;
Elle approche, dit-on: pourquoi ne pas l'attendre?
Le signal est donné.

CARICLÉE.

Théagene, en ces lieux,
Craint pour moi d'un combat le sort toujours douteux;
Il tremble pour les jours d'une amante & d'un pere.
Tu connois Thiamis : la fuite est nécessaire.
On nous ouvre un asyle à la cour de Memphis,
Où quelque espoir encor pourra m'être permis.
Théagene ou son pere ici viendra se rendre.
Dieux justes, empêchez qu'on puisse les surprendre!
Le grand homme sans doute est, parmi les humains,
Un dépôt qu'à la terre ont confié vos mains.
Vous formez les héros, vous devez les défendre;
Appuis de l'univers, sont-ils faits pour dépendre
Des viles passions qui nous donnent des loix,
Sous les noms fastueux de maîtres & de rois ?
On vient... guide, Palmis, ma démarche incertaine:
N'as-tu pas entendu la voix de Théagene?
Ne m'abandonne pas...

SCENE II.

(Le théatre s'éclaire dans le fond ; Cariclée croit se jeter dans les bras de Théagene, & rencontre Thiamis, dont la suite tient des flambeaux.

THIAMIS, les mêmes.

CARICLÉE.

THIAMIS ! Ah, grands dieux !

THIAMIS, *avec une fureur concentrée.*
N'allez pas plus avant ; on a sur vous les yeux,
Madame ; croyez-moi, votre espérance est vaine.
Vous ne le verrez plus cet heureux Théagene :
Il est en ma puissance ; & le moindre signal,
Un coup-d'œil, au tombeau va plonger mon rival.
Il m'étoit important de percer ce mystere,
Et de connoître enfin l'objet qu'on me préfere.

CARICLÉE.
Eh ! qui vous dit, seigneur, qu'il est aimé de moi ?

THIAMIS.
Qui me le dit ? Ce trouble, & ce mortel effroi,
Sur ton front éperdu cette pâleur subite,
Et cet œil inquiet qui le cherche & m'évite.
Perfide ! lorsque tout s'unit pour te trahir,
Ose encor m'abuser, ose me démentir.

CARICLÉE, *avec hauteur.*
Non, je ne veux ici te tromper, ni te craindre.
Je sais mourir, barbare, & je ne sais point feindre.
Mon malheureux amour me trahit à tes yeux ;
Mais par ma bouche encor tu vas l'apprendre mieux.
J'adore Théagene.

THIAMIS, *avec emportement.*
Hé bien... Mais où m'abaisse
L'humiliant transport d'une lâche tendresse ?
Va, le dédain suffit, va, je renonce à toi,

Et rougis d'un courroux trop indigne de moi.
Tu ne méritois pas de partager mon trône ;
Et pour mieux te punir, Thiamis te pardonne.

CARICLÉE.

Qui ? toi, me pardonner ! Et quels ſont mes forfaits ?
Connois & qui je ſuis & quels ſont tes bienfaits.
Le deſtin m'a placée, alors qu'il m'a fait naître,
Au-deſſus de tes dons, & de ton rang peut-être.
Tu me parles d'un trône, & ce trône eſt le tien.
Apprends que je ne veux de ſceptre que le mien,
Et que, ſi la couronne enfin m'eſt deſtinée,
Je l'attendrai des dieux qui me l'avoient donnée.
Garde ton diadème, & reſpecte dans moi,
Reſpecte ton égale & la fille d'un roi.

THIAMIS.

Que m'importent ton rang, tes titres & toi-même ?
Ainſi que ton orgueil, ma fureur eſt extrême.
Dans ce cœur, que pouvoit adoucir un regard,
Tes diſcours outrageans enfoncent le poignard :
Ce n'eſt point m'abaiſſer, que punir qui m'offenſe.
L'excès de ton amour ſervira ma vengeance.
Rien ne peut me fléchir ; c'en eſt fait.... ne crois pas
Qu'une jalouſe rage arme aujourd'hui mon bras.
Ah ! ce n'eſt plus l'amour qui m'aveugle, inhumaine ;
Si je veux me venger, n'accuſe que ma haine.
Ce n'eſt point en rival, que bleſſe ta fierté ;

C'eſt en maître inflexible, en monarque irrité.

CARICLE'E.

Dis plutôt en tyran.

THIAMIS.

Hé bien! oui, je veux l'être;
Je le ſuis; je commence à ne me plus connoître....
Mais c'eſt trop différer.

(*Il veut ſortir.*)

CARICLE'E, *le retenant.*

Où vas-tu?

THIAMIS.

Malheureux!...
Où je vais! expier l'opprobre de mes feux.
Je vais, malgré tes cris & l'horreur qui m'accable,
Immoler mon rival que tu rends plus coupable;
Me baigner dans ſon ſang...

CARICLE'E.

Arrête... Je me meurs...
Après ce coup affreux, ce comble des horreurs,
Penſes-tu me trouver à tes feux moins contraire?
Eſt-ce en m'aſſaſſinant, que tu prétends me plaire?

THIAMIS, *hors de lui.*

Non, je ne prétends rien; non, je n'eſpere rien;
Mon unique bonheur eſt de troubler le tien.
J'ai voulu ton amour, je ne veux que ta haine.
Moi-même je frémis du tranſport qui m'entraîne;

Mais

Mais j'aurai satisfait à mon cœur outragé :
Je serai malheureux ; mais je serai vengé.

(Il veut sortir, malgré Cariclée qui le retient en vain, & qui tombe à ses genoux, au fond du théatre.)

CARICLÉ'E.

Je tombe à tes genoux.

SCENE III.

THIAMIS, CARICLÉE.

THÉAGENE & CALASIRIS *paroissent, enchaînés dans le fond : une garde nombreuse les environne.*

THIAMIS.

Que vois-je ?

CARICLÉ'E.

Théagene !
Ce vieillard dans les fers !

THIAMIS.

Comment ! qui les amene ?

(à sa garde.)

Où les a-t-on surpris ? quel complot odieux
Formoient-ils contre-moi ? Répondez.

CARICLÉ'E.

Dieux ! ah, dieux !

THEAGENE.

Ecoute, c'eſt à moi d'éclaircir ce myſtere.
J'aime, & ſuis ton rival ; ce vieillard eſt mon pere.
Senſible aux cris du ſang, dont tu braves les droits,
Il voulut m'affranchir de tes barbares loix ;
Dans l'ombre de la nuit, une troupe fidele,
Pour forcer ma priſon, a ſecondé ſon zele.
Je venois enlever mon amante à tes vœux,
Ta garde nous ſaiſit, & nous traîne en ces lieux.
Tu ne pourras du moins m'accuſer d'impoſture :
J'obéis à l'amour, il ſuivit la nature ;
Notre crime eſt commun, quel ſera ton arrêt ?
Quel prix réſerves-tu pour un pareil forfait ?

THIAMIS, *troublé, & regardant Cariclée avec une fureur mêlée de tendreſſe.*

(*à Théagene.*)

Malgré ſa trahiſon, tu peux ſauver ton pere.

THEAGENE, *avec tranſport.*

Je pourrois le ſauver ! Parle ; que faut-il faire ?
Me voilà prêt à tout, je pourrois !...

THIAMIS.

Tu le peux.
Un vaiſſeau va ſoudain l'éloigner de ces lieux ;
Pourvu qu'en mon pouvoir tu laiſſes ma captive,
Et quittes avec lui cette funeſte rive.
Tremble & choiſis...

THEAGENE.

Barbare ! à quoi me réduis-tu ?
Chere amante !... quel piege il tend à ma vertu !..
Et toi, rougis, tyran ; ma foibleſſe eſt ton crime.

THIAMIS.

Réſous, prononce enfin.

CALASIRIS, *avec vivacité.*

Non, ne prononce rien.
Si nous l'abandonnons, quel ſera ſon ſoutien ?
Quel aſyle ſans elle auroit pour moi des charmes ?
Voudrois-je d'un bonheur acheté par ſes larmes ?
Un inſtant, & je meurs. Pour ſauver cet inſtant,
Irois-je la plonger au tombeau qui m'attend ?
Et....

THIAMIS.

(*montrant Théagene.*)

Vous mourrez tous deux. Que par lui l'on commence.

CARICLÉ'E.

Tu pourrois !...

CALASIRIS.

Où t'emporte une affreuſe vengeance ?
Ecoute, écoute encor, pour la derniere fois,
D'un pere, d'un vieillard, la gémiſſante voix.

(*montrant Théagene.*)

Tu veux verſer ſon ſang, & d'une main fumante,
Entraîner aux autels ſa malheureuſe amante ?

Frémis de ton deſſein : ou bien ſi, dans ce jour,
Il faut une victime à ton fatal amour,
Immole, tu le peux, un mortel qui ſuccombe,
Que l'âge & l'infortune ont courbé vers la tombe ;
Et ne va point ſouiller, barbare Thiamis,
Les yeux d'un pere, hélas ! du meurtre de ſon fils.

THIAMIS.

Obéiſſez....

CARICLE'E, *courant à Théagene.*

Hé bien, aſſouvis ta colere,
Viens l'arracher des bras d'une amante & d'un pere :
Frappe...

THIAMIS, *attendri.*

Ô pouvoir ſecret que je ne conçois pas !
Qu'on garde ce vieillard.

CALASIRIS, *ſe ſoutenant à peine.*

Où ſuis-je ? où vais-je ? hélas !

THIAMIS.

Veillez ſur Théagene.

CARICLE'E.

Au moins, que je le ſuive.

THIAMIS.

(*aux ſoldats qui emmenent Théagene.*) (*à ſa garde.*)
Ne précipitez rien. Retenez ma captive.

THEAGENE.

Cariclée !.. ô mon pere !.. ouvrez-moi votre ſein :

Vous soupirez !.. adieu... remplissons mon destin.
(*Il se jette entre les bras des gardes, Cariclée veut le suivre, des soldats forment une barriere dans le fond.*)

THIAMIS, *d'un ton menaçant.*
(*à Palmis, se mettant entre elle & Cariclée.*)

Suis ces captifs.

(*Deux soldats conduisent Théagene, d'un côté; deux entraînent Calasiris, de l'autre. Palmis les suit; le reste de la garde empêche Cariclée de sortir.*)

SCENE IV.

CARICLÉE, THIAMIS, GARDES.

CARICLÉE.

O CIEL ! je cede à mon effroi,
L'univers tout-à-coup s'anéantit pour moi.
Hé bien, voilà mon cœur; qu'attends-tu? qui t'arrête?
Rochers, écroulez-vous, & tombez sur ma tête.

THIAMIS.

Va, toi seule as tout fait: c'est toi dont la fierté
Aigrit le fiel brûlant de ce cœur indompté.
Seule tu m'inspiras cet amour qui m'égare,
Qui me rend à la fois malheureux & barbare.
Jaloux, désespéré, je n'examine rien;
Ma fureur est ton crime encor plus que le mien.

Mais tu peux tout encor pour ſauver Théagene ;
Aux autels de l'hymen viens abjurer ta haine.
Je révoque l'arrêt...

CARICLÉE, *avec trouble.*

Hé bien... Je vais ... Qui ? moi ?

THIAMIS.

Ses jours ſont en danger ; il peut vivre par toi.

CARICLÉE.

Il m'en déſavoûroit.

THIAMIS.

Puiſque rien ne te touche,
Tremble enfin. Son arrêt eſt ſorti de ta bouche.

SCENE V.

CARICLÉE, THIAMIS, GARDES, UN OFFICIER.

L'OFFICIER.

Les ennemis, ſeigneur, occupent l'autre bord ;
Leurs cris tumultueux ont volé juſqu'au port.
Aux premieres clartés de l'aurore naiſſante,
Nous avons découvert leur flotte menaçante ;
Du fer retentiſſant le formidable bruit
Annonce le carnage & la mort qui le ſuit.
Non ; l'Egypte jamais, fiere de ſa fortune,
Sous tant de pavillons n'a fait gémir Neptune ;

Leur orgueil par les vents ſemble être protégé ;
Et dans une heure enfin, vous êtes aſſiégé.

CARICLE'E.

Ciel ! qu'entends-je ?

THIAMIS.

Il ſuffit. Va, fais prendre les armes :
Je ſaurai diſſiper ces nouvelles alarmes.
Qu'au ſupplice à l'inſtant Théagene traîné...

CARICLE'E, *s'appuyant ſur une colonne.*

Ciel !

THIAMIS.

Tu frémis du coup, quand tu l'as ordonné.

CARICLE'E.

Je ſuccombe.

THIAMIS, *à Thermutis.*

Obéis.

SCENE VI.

CARICLÉE, THIAMIS.

THIAMIS.

Hé bien, que vais-je faire ?
Au trouble d'un combat ſongeons à la ſouſtraire ;
Et cachant tant d'attraits à des yeux ennemis,
De la victoire, au moins, aſſurons-nous le prix.
(*à ſa garde.*)
Qu'on l'enferme, ſoldats, dans cette tour horrible,

Que ce bois environne & rend inacceſſible ;
Aſyle abandonné, ſolitaire réduit,
Que défend la terreur, & qu'habite la nuit.

CARICLÉE.

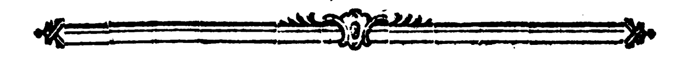
J'y trouverai la mort ; c'eſt mon eſpoir....

THIAMIS.

O rage !
Mais ne ſongeons qu'à vaincre, & volons au rivage.

Fin du quatrieme Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CALASIRIS, *enchaîné.*

CALASIRIS.

Thiamis pour raiſon me donne ſon palais !
Que veut-il ? que fait-il ? & quels ſont ſes projets ?
O toi, dont les vertus, noble & brillant préſage,
D'un digne ſucceſſeur m'offroient déjà l'image,
N'ai-je donc plus d'eſpoir ? n'ai-je plus de ſoutien ?
Je touche à mon trépas, faut-il pleurer le tien !
Me faudra-t-il mourir, ſans que tes mains tremblantes
Viennent au moins s'unir à mes mains défaillantes,
Sans que mes triſtes yeux, errans, appeſantis,
Puiſſent, en ſe fermant, ſe tourner ſur un fils ?

SCENE II.

CALASIRIS, PALMIS.

CALASIRIS.

Ah ! madame, parlez, que faut-t-il que j'eſpere ?

Quel calme apportez-vous à la douleur d'un pere ?
Peu ſuſpecte en ces lieux, l'œil d'un tyran jaloux,
Ouvert ſur tous mes pas, ne veille point ſur vous.
N'avez-vous rien appris ? L'affreuſe incertitude
Dans ce cœur déſolé nourrit l'inquiétude.
J'ignore tout....

PALMIS.

Seigneur, je reſſens votre effroi;
Et la liberté même eſt un malheur pour moi.
J'errois, je parcourois cette funeſte enceinte.
Qu'ai-je vu? quel objet! Ciel! j'en frémis de crainte!
Cariclée éperdue, & la mort dans les yeux,
Qu'entraînoient loin de moi des ſoldats furieux.
Vainement j'ai voulu courir au-devant d'elle:
Que pouvois-je obtenir d'une garde cruelle?
Ce ſpectacle eſt toujours préſent à mes regards.
Je meſure, en tremblant, ces terribles remparts,
Ces barrieres d'airain, cette tour menaçante,
Où meurt dans les regrets la vertu gémiſſante;
Et du pied de ces murs, Palmis ne peut, hélas!
Que lui montrer ſes pleurs, & lui tendre les bras.

CALASIRIS.

Et mon fils?....

PALMIS.

Je ne ſais.

CALASIRIS.

Ah! ſans doute un barbare....

Pourquoi differe-t-il le ſort qu'il me prépare?
Suis-je aſſez malheureux! O tourmens inouis!
C'eſt pour le voir périr, que je retrouve un fils!
Dieux, qui me l'enlevez, du moins, que je le ſuive!
A mon unique eſpoir faut-il que je ſurvive?
Dans ces affreux momens que faiſoit Paſiclès?
Il pouvoit prévenir de ſi cruels regrets.
Lui ſeul pouvoit, mon fils, voler à ta défenſe:
Tout, dans ce jour fatal, trahit mon eſpérance:
Tout.. Qu'entends-je? quels cris font retentir le port?
Suis-je enfin exaucé? m'annoncent-ils la mort?
Le bruit redouble... On vient... Comment! puis-je
le croire?
Eſt-ce toi?...

SCENE III.

THÊAGENE, *ſuivi de quelques ſoldats,* CALASIRIS, PALMIS.

CALASIRIS.

QUI t'amene à mes yeux?

THEAGENE, *briſant les fers de Calaſiris.*

La victoire.

CALASIRIS, *tombant ſur une eſpece de roc.*

Je ſuccombe... apprends-moi...

THEAGENE.

Je marchois au trépas;
Pasiclès qui l'apprend s'élance sur mes pas,
Me joint, brise mes fers. Thiamis se présente,
Et pour quelque instans il répand l'épouvante;
Mais sous le nombre enfin contraint de succomber,
Je vous revois, mon pere... O moment plein de charmes!
Je tremble cependant. .. Dissipez mes alarmes...
Que devient Cariclée? Est-elle en ce palais?

CALASIRIS.

Thiamis... le barbare! ... Apprends tous ses forfaits.
Captive dans la tour, ton amante...

THEAGENE, *avec transport.*

J'y vole.

CALASIRIS.

Une garde...

THEAGENE.

Il n'est rien que mon courroux n'immole.

CALASIRIS, *se soulevant.*

Que ne puis-je te suivre!

THEAGENE.

Ah! restez dans ces lieux;
Pasiclès les défend, j'y suis victorieux;
La mort de Thiamis m'en a rendu le maître.

CALASIRIS.

Quoi, Thiamis n'est plus! mais ses ordres peut-être...

Je crains tout. Va....

THEAGENE.

Je cours, & reviens à l'inſtant
Me livrer aux tranſports d'un fils & d'un amant.

PALMIS *à Théagene.*

Je vous ſuis...

SCENE IV.

CALASIRIS, *ſeul.*

Dieux! ô dieux, amis de l'innocence,
Pour moi ce jour ſans doute eſt un jour de clémence:
Ah! ce bonheur tardif, ſi long-tems ſouhaité,
Après tant de revers, je l'ai bien mérité.
Mais détournez vos yeux de ma triſte vieilleſſe,
Et d'un héros naiſſant conduiſez la jeuneſſe;
Que ſur lui tous vos ſoins ſoient enfin réunis:
Laiſſez mourir le pere, & veillez ſur le fils!
Que vois-je? Thiamis!

SCENE V.

(Thiamis ſortant d'un antre qui eſt ſur un des côtés du théatre, Calaſiris ſur le devant.)

THIAMIS, *ſans voir Calaſiris.*

Au fond de ces retraites

J'ai marché vers ces lieux par des routes ſecretes ;
J'ai trompé l'ennemi par le bruit de ma mort,
Et ce poignard au moins me répond de mon ſort.
Je mourrai libre... Tremble, orgueilleux Théagene,
Sûr de périr, c'eſt toi que cherche ici ma haine.
Teint de ſang, entouré des fléaux deſtructeurs,
Pour s'aſſouvir, ma rage a beſoin de tes pleurs.

(*appercevant Calaſiris.*)

Mais je le cherche en vain... Calaſiris! ſon pere!

(*Il fait un mouvement pour ſe jeter ſur lui.*)

Je reſpire... à mes coups rien ne peut te ſouſtraire.

CALASIRIS, *avec tranquillité.*

Voilà mon cœur ; viens, frappe un vieillard déſarmé,
Et dont le ſeul forfait eſt de t'avoir aimé.
Signale contre moi ton généreux courage,
Et ſouille de mon ſang, déjà glacé par l'âge,
Ce front, où ton devoir fut tracé tant de fois ;
Et ces cheveux blanchis au ſervice des rois.
Qui t'arrête ? ôte-moi cette image importune
De ton ingratitude... & de ton infortune.
Frappe : mais, par pitié, cache au moins, Thiamis,
Cache mon corps ſanglant aux regards de mon fils.

THIAMIS.

Ton fils! ah, malheureux! vis pour voir ſon ſupplice.
Que tout dans ce palais autour de moi gémiſſe !
Que vos cœurs déchirés s'entr'ouvrent devant moi.

CALASIRIS.

Que dis-tu ? qu'as-tu fait ? tu me remplis d'effroi!
Je tremble... Cariclée... à peine je respire...
Réponds... seroit-il vrai ? .. Cariclée...

THIAMIS.

Elle expire.
Elle n'est plus.

CALASIRIS.

O crime!

THIAMIS.

Il me venge : le sort
De Théagene à peine eut secondé l'effort ;
A peine je vis fuir la victoire infidele :
Cours, dis-je à Termuthis, je réclame ton zele ;
Tu connois cette tour qui cache à tous les yeux
Des richesses des mers le dépôt précieux ;
D'un superbe vainqueur trompons l'avide joie ;
Que les feux dévorans lui dérobent sa proie.
Il y vole soudain, de cent flambeaux armé,
Ignorant quel trésor j'y tenois renfermé.
Mes yeux, n'en doute pas, ont vu briller la flame :
Cet horrible spectacle a consolé mon ame.
Que la vengeance est douce, & qu'elle a de pouvoir !
Il est d'affreux plaisirs au sein du désespoir.

CALASIRIS.

Tant de charmes n'ont pu désarmer ta furie !
Cariclée ! ah, cruel !.. je déteste la vie.

Et mon fils... que fait-il? où porte-t-il ses pas?
Qu'il vienne au moins, qu'il vienne expirer dans mes bras.

THIAMIS.

Je l'attends: quel bonheur d'empoisonner sa gloire,
Et de couvrir de deuil le jour de sa victoire!
Va, c'est moi qui triomphe, & jamais on n'a vu
Tant de joie éclater sur le front d'un vaincu.
Puissé-je, plus heureux, de sa fidelle amante,
Disperser sur ses pas la cendre encor fumante!
En souiller ses laurriers! Quel bruit? que vois-je? Dieux!

SCENE V.

THÉAGENE, *les cheveux épars, conduisant* CARICLÉE; PALMIS, THIAMIS, CALASIRIS, *une suite nombreuse.*

THIAMIS, *le poignard à la main, & voulant se jeter sur Calasiris.*

Que ce vieillard me venge, en mourant à leurs yeux.

THÉAGENE *se précipitant entre Thiamis & son pere.*

Meurs toi-même, tyran... Ah, qu'avois-je osé faire!
Dans quel affreux péril j'avois laissé mon pere!

(*Il se jette dans ses bras.*)

CALASIRIS.

Je puis mourir content, vous respirez tous deux.

CARICLE'E

CARICLÉE, *à Calasiris & à Palmis.*

Ah ! si vous l'aviez vu s'élancer dans les feux !
La flamme, autour de lui captive & frémissante,
Sembloit, entre ses bras, respecter son amante.
Souvenir de mes maux, ne troublez plus mon cœur;
Le héros que j'adore est mon libérateur :
Je vois briller par-tout l'éclat de sa victoire ;
Et mes yeux, en s'ouvrant, sont témoins de sa gloire.

THÉAGENE, *à Cariclée & à son pere.*

Elle vous appartient, vous en faites le prix.
(*au peuple.*)
Cette isle est désormais soumise à Sésostris,
Attendez-y ses ordres, & nous allons nous rendre
A la cour de ce roi, digne de te défendre.
Instruit de tes revers, & du rang qui t'est dû,
Il armera Memphis, pour venger la vertu.

Fin du cinquieme & dernier Acte.



DISCOURS PRÉLIMINAIRE

Servant d'introduction à AMILKA ou PIERRE LE GRAND, tragédie.

JE donnai d'abord à cette tragédie le titre ſous lequel je la fais reparoître. On m'exagéra les dangers d'un ſujet auſſi épineux ; les obſtacles que rencontreroit un ouvrage où j'avois à peindre des faits récens, des perſonnages contemporains, un légiſlateur célebre, qui tient encore toute l'Europe ſuſpendue entre la haine & l'admiration. J'étois dans la premiere efferveſcence de l'âge & de l'amour-propre ; je regardois comme un malheur réel ce qui pouvoit retarder la repréſentation de ma piece ; je crus tout, les difficultés m'effrayerent ; & quand je devois travailler à les vaincre, je ne ſongeai qu'à les prévenir. Telle eſt la marche d'une jeuneſſe inconſidérée, qui preſque toujours détruit ſes jouiſſances, en les accélérant. Je cherchai dans l'hiſtoire tartare un prince qui eût quelques traits de reſſemblance avec Pierre le Grand. Je trouvai Timur, à qui j'appliquai, bien ou mal, les diſcours & les actions du héros de la Ruſſie. A Menzikoff, je ſubſtituai Zulica, ſans m'appercevoir que c'eſt le nom d'une jolie courtiſanne du *Sopha* (*) ; &

(*) Roman ingénieux, plein de graces, de volupté, & ſur-tout d'une profonde connoiſſance des femmes.

que, par cette raiſon, il ne convient pas tout-à-fait à la dignité dramatique. Ces précautions priſes, je portai ma tragédie au tribunal des comédiens, qui eurent la complaiſance de l'écouter & de la recevoir. M. de Crébillon vivoit alors : j'allai ſoumettre à ſon jugement cette foible & premiere production. Soit qu'il y entrevît une lueur de talent, ſoit que ma jeuneſſe le prévînt en ma faveur, il l'examina avec intérêt, deſcendit juſqu'aux moindres détails de mon ouvrage, refit même quelques ſcenes que j'ai encore, écrites de ſa main. Il m'initioit en quelque ſorte aux myſteres de ſon art ; & c'eſt dans ſa converſation que j'appris à mépriſer toutes ces froides poétiques, qui ne valent pas une ſeule des leçons animées que l'on puiſe dans l'entretien d'un grand homme. Je recueillois avec ſoin les étincelles précieuſes, échappées de ce foyer brûlant, d'où étoient partis *Electre*, *Atrée* & *Rhadamiſte*. L'auteur de ces chefs-d'œuvres me récitoit quelquefois des fragmens de ſon *Cromwel*. Alors ſes yeux s'allumoient, ſon front ſembloit rajeuni par l'enthouſiaſme ; ſes vers, comme des traits de feu, embraſoient mon imagination. A ces élans du génie ſe joignoit cette ſimplicité reſpectable qui nous réconcilie avec les talens qui nous éclipſent. C'étoit pour moi un objet de vénération, qu'un vieillard de quatre-vingt-deux ans,

jouissant de sa gloire sans orgueil comme sans inquiétude, & qui, dans une carriere aussi orageuse que celle du théatre, avoit lassé ses ennemis par le silence & des succès. Je n'oublierai jamais les bontés dont il me combloit sur ses derniers jours, & j'ai besoin de m'en souvenir, pour lui pardonner de m'avoir conseillé un genre de travail qui m'a mis deux fois aux prises avec le ridicule & la malignité.

Encouragé par ses conseils, enorgueilli de son suffrage, je m'abandonnai, comme bien d'autres, à toutes les illusions qui assiegent une jeune tête en pareille circonstance. Qu'on est sot, quand on a vingt ans, & qu'on a fait une tragédie! J'entendois déjà les applaudissemens retentir à mon oreille: je rêvois immortalité. Le jour fatal arrive. Une premiere représentation ramene tout au vrai; c'est un coup de baguette qui renverse le palais d'Armide. Mes chimeres disparurent: je vis distinctement que je n'étois pas, à beaucoup près, aussi sublime que je me l'étois imaginé. Ma disgrace cependant n'étoit point sans remede: l'indulgence du public, qui d'abord fut excessive, ne m'abandonna qu'aux derniers actes, où il manqua de force pour m'applaudir, parce que je n'avois plus celle de l'intéresser. Je sentis la justice de ce procédé; &, loin de m'élever contre mon juge, je profitai de ses bruyantes leçons. Je

m'enfermai pendant quatre jours, & changeai dans cet intervalle tout ce qui avoit déplu à ce même public, qui reçut avec transport cette preuve de ma docilité. Ma piece eut tout le succès que j'en pouvois espérer, après lui avoir enlevé moi-même son plus vif intérêt, par le retranchement des véritables noms. En effet, le nom seul de Pierre le Grand en impose; il prépare les esprits à des idées nobles, à de fortes impressions. C'est un tableau vraiment digne de notre scene que celui d'un héros législateur qui, a travers le choc des esprits, l'âpreté du climat, l'opposition même de la nature, éleve sur des glaçons ensanglantés l'édifice des mœurs & des loix, change une horde sauvage en peuple policé, s'instruit par ses revers, se dévoue, pour atteindre son but, à tous les poignards de la trahison, & prouve à l'univers surpris, qu'un roi peut être cruel, pour l'intérêt même de l'humanité. Il est certain que, si un politique, par la grandeur de ses vues, fixe en quelque sorte la mobilité du tems, devine les circonstances, calcule les obstacles, anticipe sur l'avenir, on doit lui pardonner quelques ressorts violens, nécessaires à ses vastes opérations. Les hommes de génie méprisent certains préjugés qui, d'après eux, ne doivent arrêter que des esprits foibles, & vont toujours en avant, par la seule impulsion

de leur ſupériorité. Haïs de leurs contemporains, la poſtérité les venge, les met à leur place, porte le jour ſur leurs bienfaits. Les moyens diſparoiſſent, les effets ſubſiſtent, & l'on ne ſe ſouvient plus ſi des flots de ſang ont engraiſſé le ſol d'où ſont ſorties de ſi belles moiſſons. Tel a été l'ouvrage du czar Pierre. Une tragédie ſans doute n'eſt point un champ aſſez étendu, pour développer un pareil caractere (*), en ſonder la profondeur, en montrer toute l'énergie: mais, ne pouvant offrir le tableau dans ſon entier, j'ai tâché d'en ſaiſir le trait diſtinctif, la nuance la plus frappante, & le moment le plus intéreſſant.

Pluſieurs auteurs ont travaillé ſur ce ſujet. Il exiſte une tragédie de *Pierre le Grand*, par un Italien, nommé *Scarcelli.* On a ſous les yeux, le *Menzikoff* de Morand, qui fut joué ſur le théatre d'*Arlequin* & de *Pantalon*, ſous le titre de *Phanazar*. On en a retenu ce vers:

Pour apprendre à régner, deſcendrois-tu du trône?

C'eſt *Menzikoff* qui parle à un ennemi du czar.

M. de Fontanelle vient, tout récemment encore, de publier un drame dont *Pierre le Grand* eſt le héros. Cette piece n'eſt point ſans mérite. Avec quel-

(*) Je laiſſe ce ſoin à la plume éloquente de M. Thomas, dans ſon poëme de la Czariade.

ques changemens, il eût été facile à l'auteur d'en faire un bon ouvrage : elle manque d'action, de force, mais présente des détails attachans, & des caracteres sagement dessinés. J'ai actuellement dans les mains le *Czarowitz* du chevalier de Vatan, connu par quelques poésies, & entr'autres par une belle *ode sur l'éternité* (*). Il entremêloit la culture des lettres & les occupations militaires : il ne croyoit pas déroger en osant penser & sentir, & doit être compté parmi ces hommes aimables, qui ont su être philosophes dans la carriere des honneurs, dans le choc des distractions & le tumulte des plaisirs. On sera peut-être bien-aise de lire quelques fragmens de cette tragédie, où la partie politique m'a paru traitée avec succès. D'ailleurs, on aime à voir les différens jours sous lesquels plusieurs écrivains ont envisagé le même sujet. Ces études servent aux progrès du goût qui ne se perfectionne que par la comparaison du bien avec le mieux. Je me suis permis, dans les scenes que je citerai, quelques retranchemens & de légeres corrections, qui m'ont paru indispensables. L'auteur n'ayant pas mis la derniere main à son ouvrage, j'ai dû respecter sa mémoire, & suppléer à ce qu'il auroit fait lui-même, s'il l'eût rendu public. Voici un précis de la piece.

(*) Cette ode est imitée de M. Haller.

Le czar est absent ; Sophie, sa sœur, profite de cette circonstance, pour conspirer : le motif de sa haine est la mort de Gallitzin son amant. Elle a des intelligences avec le Dannemark, dont l'envoyé est à la cour de Russie. Elle a séduit tous les corps de l'état, & n'attend que le moment d'éclater. On suppose qu'Alexis, fils du czar, a fait prisonnieres en Livonie, deux sœurs qui réparent par leurs attraits & leurs vertus, l'obscurité de leur naissance : l'une, qu'on nomme *Alexine*, est en secret, l'épouse du czar : l'autre est aimée d'Alexis. Sophie se sert de cet amour, pour corrompre la fidélité du jeune prince, & l'associer à ses projets. Le czar revient, déclare son mariage avec Alexine. Il propose à son fils un hymen politique qui va joindre la Suede à la Russie. Alexis s'en défend avec respect. Le czar commande, & sort. On arrête Amélie : le prince force la prison, & combat pour délivrer son amante. Le czar se montre : tout rentre dans le devoir. Son fils paroît devant lui, blessé d'un trait que Sophie a fait empoisonner. Elle avoue tous ses crimes. Le czar ordonne son supplice : elle se frappe ; le malheureux Alexis meurt dans les bras de son pere. Tel est à peu près le fond de l'intrigue & de l'intérêt.

SCENE PREMIERE.

SOPHIE, *seule.*

Inexorable auteur de mon ressentiment,

Ombre errante & terrible, ombre de mon amant,
Dont le trépas m'accuſe, & dont la voix m'implore,
Héros mort ſans vengeance, attends... attends encore.
Et toi, lâche aſſaſſin d'un amant mort pour moi,
Que le ſang fit mon frere, & le deſtin mon roi,
L'amour, mon ennemi.!.... l'amour enfin l'emporte:
Tremble. . . . .

Fœdor, envoyé Danois, entre: elle développe avec lui tout le plan de ſon ambition. *Mais*, lui dit-il,

Dans ces hardis projets pourrez-vous perſiſter?
Pardonnez ſi mon maître oſe encore en douter.
On riſque tout, madame, en ſervant des rebelles:
Ils promettent beaucoup; mais, deux fois infidelles,
Leurs foibles cœurs, au prix d'une autre trahiſon,
Souvent de la premiere achetent le pardon.

SOPHIE.

Gallitzin a péri: tu ſoupçonnes ma haine....
Je ne te dirai point quels ſupplices affreux
Exerça contre nous un monarque odieux:
L'Europe en a frémi, quand ſix mille victimes
Laverent dans leur ſang & ma honte & mes crimes;
De tous mes amis morts quand les membres épars
Furent encor fumans offerts à mes regards,
Je demandai la vie, & nourris la penſée
De punir mon tyran de me l'avoir laiſſée.
Depuis quinze ans, mes ſoins & ma fidélité,
Ses ſuccès, ſon pouvoir, le tems & ſa fierté
Ont de ſon cœur jaloux banni la défiance....
Ce n'eſt qu'avec du ſang qu'on éteint la vengeance.
Non, non; ce cœur qu'il croit gagner par des bienfaits,

A qui lui pardonna, ne pardonne jamais.
Le ſang de mes amis, verſé pour ma querelle,
L'ombre de mon amant, & ſa voix qui m'appelle;
Un tyran à punir, un trône à mériter,
Tout cela t'en répond : oſe encore en douter.
Aucun frein ne m'arrête ; à ce point outragée,
Je ne puis trop payer le bien d'être vengée ;
Et mon ſexe eſt garant que je hais ſans retour,
Quand j'en ai pour motifs mon orgueil & l'amour.

L'ENVOYE'.

Après le czar, ſon fils vous reſte à vaincre encore :
Loin de ſervir vos vœux, ce prince les ignore.
Dans le crime avec vous il le faut engager.
S'il ne trahit le czar, il pourra le venger.
Même, quand vous auriez immolé votre frere,
On plaindroit Alexis des malheurs de ſon pere,
Fort de ſes droits, & plus encor de ſes vertus,
Il gagneroit des cœurs qu'on ne corromproit plus.

. . . .

SOPHIE.

Je puis tout ſur ſon ame : il m'aime dès l'enfance ;
Il me croit, & je veux qu'il ſerve ma vengeance.
Au ſein du Dannemark il recevra ma loi,
Et, ſujet parmi vous, ne vaincra que pour moi.
Puiſque j'en ai beſoin, il commettra ce crime :
J'en cueillerai le fruit ; je l'en rendrai victime.
Il trahira ſon pere, & je le trahirai.
Il périra coupable ; & moi, je régnerai.

. . . .

J'ai ſéduit tous ces grands ennemis de leur roi,
Ennemis d'un pouvoir fondé ſur leur baſſeſſe,
Qui n'ont de leurs aïeux que l'antique rudeſſe ;
Féroces partiſans de leurs ſauvages mœurs,

Et de leur ignorance obſtinés défenſeurs;
Et ce corps inſolent, qui, ſous l'orgueilleux titre
De la garde du trône, en fut ſouvent l'arbitre.

SCENE V.

ALEXIS, SOPHIE.

SOPHIE, dans cette ſcene, apprend au prince, qu'il eſt aimé d'*Amélie*. Elle accuſe *Alexine* de tous les obſtacles qu'il rencontre dans ſon amour, & de la rigueur du czar.

SOPHIE.

Je l'avoue à regret; mais croyez-en mon zele:
Vous perdez Amélie, & le trône avec elle;
Car enfin vous cédez; mais, vous ne ſavez pas
Quel abyme Alexine a creuſé ſous vos pas.
Sachez qu'en condamnant des feux ſi légitimes,
La cruelle de loin vous prépare des crimes:
Le czar l'aime, & peut-être elle a reçu ſa main:
Aujourd'hui votre reine, elle vous perd demain.

ALEXIS.

Non, j'eſtime Alexine, & j'adore Amélie:
Je rejette ſur-tout l'affreuſe calomnie;
Ce cœur aime à l'excès, & n'a jamais haï:
Avant que je ſoupçonne, il faut qu'on m'ait trahi;
Et loin de murmurer d'un ordre trop ſévere,
J'accepte mon malheur, puiſqu'il plaît à mon pere.
. . . .
Pour ces peuples naiſſans mon pere eſt un grand roi,
Un héros pour le monde, & c'eſt un dieu pour moi.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ALEXINE, CASIMIR, *régent de la Ruſſie en l'abſence du roi.*

ALEXINE.

CASIMIR, tu le ſais, ma vertu, mon courage,

Et non de mes appas le frivole avantage,
Ont pu, malgré mon rang, m'élever jufqu'au czar.
La nobleffe & les traits font les dons du hafard:
Notre fang n'eft point vil, fi la vertu l'épure.

. . . .

Je fais que, quand les czars choififfent leurs époufes,
Les familles des grands de leur choix font jaloufes;
Mais la nobleffe ici n'eft qu'un titre idéal:
Tout fujet eft efclave, & tout efclave, égal.

. . . .

Ton maître jufqu'ici tient nos chaînes fecrettes,
Pour amufer les vœux de ces fieres fujettes,
Dont les parens, féduits par l'efpoir de fon choix,
D'un nouveau defpotifme autorifent les loix,
Se trahiffent entr'eux, &, pendant fon abfence,
N'ofent troubler le cours d'une heureufe régence.

CASIMIR.

Votre hymen eft fecret; mais on lit dans vos cœurs,
Et je crains que les grands, uniffant leurs fureurs,
Ne fongent à venger cette commune injure.
Du prince mécontent on aigrit le murmure.
Le czar, vous le favez, à l'exemple des dieux,
De la nuit du chaos a fait fortir ces lieux;
Mais on fe fait haïr des efprits qu'on éclaire:
Le Ruffe, en frémiffant, apperçut la lumiere.

. . . .

Le peuple chérit plus fes vices que fes droits,
Ses erreurs que fes biens, & fes mœurs que fes loix.

ALEXINE.

Non, va; crains moins l'effet d'un frivole murmure:
Le Ruffe ne reffent, ni ne venge une injure.
A la foumiffion ce peuple accoutumé

Par des tyrans ſans mœurs fut long-tems opprimé.
Que peut de plus le czar pour ce peuple ſauvage ?
De ſes propres états il eſt le premier ſage.
Ce héros conquérant, prince & législateur,
D'un empire hérité ſemble le fondateur.
Lui ſeul il attira dans ſa triſte patrie,
Tous ces arts effrayés de ſe voir en Ruſſie.
Va, crois-m'en, Caſimir, pour prix de tant de ſoins,
Ses dociles ſujets obéiront du moins.
Le cruel deſpotiſme a ce ſeul avantage,
Qu'un roi ſe forme enfin un peuple à ſon image,
Ne trouve point d'obſtacle à ſes vaſtes projets,
Et peut ſeul, d'après lui, réformer ſes ſujets.

SCENE.

SOPHIE, *ſeule.*

Je pourrai donc enfin égorger ma victime,
Et, du moins une fois, voir réuſſir un crime!
Remords, diſparoiſſez ; de deux grands criminels,
L'un meurt ſur l'échafaud, & l'autre a des autels :
Tout dépend du ſuccès.....

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE CZAR, ALEXIS.

LE CZAR.

Charles errant, proſcrit, & monarque transfuge,
Mendiant chez le Turc un dangereux refuge,
Cherchant des protecteurs tout prêts à l'écraſer,
Tel qu'on ne peut le plaindre & bien moins l'excuſer,
Sans troupes, ſans amis, ſans eſpoir, ſans aſyle,
Héros toujours rempli d'un courage inutile,

Charles s'abaiſſe enfin . . . . . .

. . . .

Il cede tout, pourvu que le nœud d'hyménée
Tienne enfin la Ruſſie à la Suede enchaînée.

. . . .

Cette princeſſe, à qui ce projet nous allie,
Nous apporte Stettin & la Poméranie,
Ces importans états qu'à l'empire autrefois
Arracha dans Munſter l'impérieux Suédois;
Il triomphoit alors, quand l'Autriche, en eſclave,
Trembloit au ſouvenir des armes de Guſtave;
Mais les tems ſont changés: notre tour eſt venu.
Au comble des grandeurs je me vois parvenu.
Maître de ces états, ſouverain de l'empire,
Vous devinez déjà le ſuccès où j'aſpire.
Oui, d'un noble projet j'affronte les haſards;
Et je prétends, mon fils, au trône des Céſars.
La ducheſſe bientôt par Goerts amenée,
Vient conclure en ma cour ce brillant hyménée.
. . . . Devenez ſon époux;
Je ne devrai la paix & l'empire qu'à vous.

Alexis oppoſe quelques réflexions à ces deſſeins ambitieux. Le czar lui répond:

J'ai tout prévu, mon fils, & ne peux m'égarer.
A mes vœux, dès long-tems, tout ſemble conſpirer.
Cette fiere maiſon, dont l'énorme puiſſance
Du midi juſqu'au nord portoit ſon eſpérance,
Qui jamais n'a ſuivi que ſes vrais intérêts,
Vaſte dans ſes deſirs, & ſage en ſes progrès,
Penche vers ſa ruine . . . .

. . . .

Elle éteinte, il eſt peu de princes dans l'empire,

Dont la foible grandeur à cet haut rang aſpire.
Brunſwik eſt trop puiſſant; il n'unira jamais
Le globe impérial au ſceptre des Anglais.

. . . .

Auguſte ſur le trône encor mal affermi,
Auguſte me doit tout, & craint ſon ennemi:
Long-tems le Darius de cet autre Alexandre,
Contre Charles enfin il ſonge à ſe défendre.
La Pruſſe vient de naître, & pourra s'augmenter;
Elle ſera pour vous, mon fils, à redouter:
Mais, quel que ſoit l'éclat de ſa premiere aurore,
Cet aſtre, croyez-moi, n'eſt point à craindre encore.
Entre Baviere & moi le ſort peut balancer:
Nous verrons qui des deux ſaura mieux le fixer.

ALEXIS.

Eh! ſeigneur, ſongez-y, tout le corps germanique,
Néceſſaire ennemi du pouvoir deſpotique,
Verra-t-il ſans effroi?...

LE CZAR.

Vains obſtacles, mon fils!
J'ai ſu dans le ſecret préparer les eſprits.
De votre hymen, mon fils, j'ai peſé l'avantage;
Le bien le plus léger devient grand par l'uſage.
Mazarin, qui connut cet important moyen,
N'eut jamais qu'un eſpoir moins prochain que le mien;
Et des lys cependant une tige fleurie
Semble avoir pour toujours germé dans l'Ibérie.
Ainſi bientôt, mon fils, graces à ce lien,
Vous me verrez unir un autre empire au mien,
Du Rhin au Tanaïs étendre ma puiſſance,
Serrer de toutes parts l'orgueilleuſe Bizance,
Faire trembler l'Europe; & l'aigle des Céſars
Va ſe charger enfin de la foudre des czars.

ALEXIS.

Eh ! n'eſt-ce pas aſſez, ſeigneur, pour votre gloire,
Que d'avoir ſi long-tems enchaîné la victoire ?
Guerrier, législateur....

LE CZAR.

Non, ce n'eſt pas aſſez :
Il faut cueillir le fruit de nos ſuccès paſſés.
Eh ! l'Europe oubliant nos affreuſes provinces,
Me compte encore à peine au nombre de ſes princes.
Par l'empire & les mers je ſuis ſéparé d'eux ;
Rapprochons tout d'un coup cet intervalle affreux ;
Et par un noble effort franchiſſons les limites,
Qu'à ces bords inconnus la nature a preſcrites.
De ces climats glacés on vit toujours ſortir
Ces peuples conquérans, nés pour tout aſſervir,
Placés par la nature en ce pays ſauvage,
Et vers de plus heureux guidés par leur courage ;
De l'univers entier braves uſurpateurs,
Les plus grands des humains, s'ils avoient eu des mœurs.
Nos peuples ſont changés ; mais leur ame agrandie
Conſerve encor le feu de ce premier génie ;
Ranimé par mes ſoins, il va prendre l'eſſor :
Soumettre le midi, c'eſt le deſtin du nord.

ALEXIS.

De cet état, ſeigneur, la fortune commence,
Et la Ruſſie encore eſt preſqu'en ſon enfance.

LE CZAR.

Eh ! l'enfance, mon fils, eſt le tems des progrès :
C'eſt aux premiers efforts que j'ai dû mes ſuccès.
Je fixe tous les yeux ; on me craint, on m'admire :
L'Europe s'attend preſque aux grandeurs où j'aſpire.
Si je n'acheve pas ce que j'ai commencé,
De ce peuple après moi le tems ſera paſſé :

Nul

Nul ne fera de lui ce que j'en pourrai faire.
Le Ruſſe, enorgueilli du rayon qui l'éclaire,
Aux plus vaſtes deſſeins peut marcher ſur mes pas ;
Mais, après moi, mon fils, ne vous y ſuivroit pas.
Si ma fin trop prochaine, ou d'affreuſes diſgraces
De ſon premier état lui laiſſent quelques traces,
Oui, prince, c'en eſt fait, je le vois ſuccomber ;
Et s'il n'en eſt bien loin, il y va retomber.

. . . .

Pendant une heure encor, ſongez à ma demande :
Pere, je vous en preſſe, & roi, je vous commande,
Pour ne plus voir, après, qu'un fils qui m'a trahi,
Ou le premier ſujet qui m'ait déſobéi.

Cette ſcene m'a paru bien penſée, écrite ſimplement, pleine d'une ſorte de nobleſſe. L'ame du czar s'y déploie par degrés. On y entrevoit le germe de tous les grands deſſeins qui l'occupoient. Le ſyſtème de ſa politique y eſt tracé avec intelligence ; & j'ai imaginé que le public me ſauroit gré de lui avoir fait connoître en partie un ouvrage digne de ſon attention. Voici quelques morceaux qui donneront une idée du dénouement. Le czar revient du combat : la révolte eſt calmée ; Alexis vaincu ; l'impératrice demande grace pour ce prince.

ALÉXINE.

Il eſt vrai que l'amour égara ſa valeur ;
Mais, ſeigneur, vous l'aimez ; vous connoiſſez ſon ame.
Toujours votre tendreſſe . .

LE CZAR.

Oui, je l'aimai, madame.

Oui ; ce cœur ulcéré, qui le hait aujourd'hui,
Ce cœur n'a pu jamais aimer que vous & lui ;
Et tel est le pouvoir qu'a sur moi l'infidele,
Je regrette mon fils, en perdant le rebelle.
Je vois s'ensevelir avec lui des projets
Dont il auroit pu seul assurer le succès ;
L'héritier de mon nom, l'espoir de ma couronne !
Ah ! son plus grand forfait est sa mort que j'ordonne ;
Mais au devoir d'un roi je l'immole aujourd'hui ;
Et l'honneur de régner m'est bien plus cher que lui.

. . . .

ALEXINE, AMELIE.

AMELIE.

Ah ! ma sœur, qu'as-tu dit ? justes dieux ! J'en frissonne.
O terreur, ô regrets ! quelle horreur m'environne ?
Je lui pourrois coûter la vie & la vertu !
Quoi, son pere oseroit ! . . . ah ! ma sœur, le crois-tu ?
Le czar t'aime, il t'écoute ; il n'est point inflexible ;
Ou, du moins, pour un fils il fut toujours sensible :
De son trône, ma sœur, c'est l'espoir & l'appui.
L'intérêt de l'état ne peut-il rien sur lui ?

. . . .

Va, cours, vole, ma sœur ; il en est encor tems.
Hâte-toi de saisir ces précieux instans.
Rends un prince à l'état, rends un fils à son pere,
A ta sœur un amant, un héros à la terre.

. . . .

SCENE III.

AMELIE, ALEXIS *mourant.*

ALEXIS.

QU'AI-JE fait ? Ma vertu, ma fortune, la vie,
L'espoir de posséder la sensible Amélie,

Et c'est plus que le jour, le trône & la vertu,
Voilà dans un moment tout ce que j'ai perdu.

. . . .

AMELIE.

Non, tu n'as rien perdu ; renais pour Amélie :
Ton pere t'aime encor ; le soin de sa grandeur
A l'amour paternel s'unira dans son cœur.
Ma sœur va le fléchir.

SCENE.

LE CZAR, ALEXINE, AMELIE, ALEXIS.

LE CZAR.

Eh bien, vous le voulez ; je le verrai, madame,
Il peut se présenter.

ALEXINE.

Calmez votre courroux.

LE CZAR.

Ciel... que vois-je ?... Alexis !

ALEXIS.

Ah ! mon pere, c'est vous.

LE CZAR.

Va, tu n'es plus mon fils.

ALEXIS.

Non, je n'ai plus de pere...
Hélas ! il est trop vrai ; toute votre colere
Est pour mon attentat un foible châtiment :
J'ai mérité la mort, un échafaud m'attend ;
Je le sais ; & ce fils, que le remord accable,
Est lui-même étonné de se voir si coupable :
Mais, né pour vous aimer, & long-tems vertueux,
Criminel un instant, je mourrai vertueux.

Alexine & Amélie confondent leurs pleurs & leurs

priseres auprès du czar, qui s'attendrit & pardonne.

ALEXIS.

Je me sens affoiblir.

(*au czar.*)

Soyez vengé, seigneur, votre fils va mourir.

LE CZAR.

Ciel! que dis-tu?

ALEXIS.

Frappé d'une atteinte cruelle...

Mais enfin de ce cœur la bonté paternelle...

ALEXINE.

Il pâlit!

AMELIE.

C'en est fait.

LE CZAR.

Quel soldat inhumain?...

D'où peut partir ce coup, mon cher fils?....

SOPHIE, *qui paroît.*

De ma main.

LE CZAR.

Qu'on l'arrête.

SOPHIE.

Ce coup t'enleve ta victime;

Et j'emporte, en mourant, tout l'honneur d'un grand crime.

. . . .

(*On emmene Sophie & Alexis.*)

. . . .

LE CZAR, *à Alexine.*

Ah! madame, sur-tout de cette affreuse histoire
Tâchons d'ensevelir la funeste mémoire.
Vous régnerez un jour; le trône vous est dû:
Tenez-moi lieu de tout, puisque j'ai tout perdu.

. . . .

On jugera par cette esquisse, de ce qu'auroit pu

devenir la tragédie du chevalier de Vatan, s'il avoit eu le tems de laisser mûrir ses idées, & de leur donner cette laborieuse précision, sans laquelle les pensées les plus fortes perdent leur nerf & leur beauté. Son style est trop facile, trop diffus, trop semé de madrigaux: son drame a trois mille vers; c'est plus qu'il n'en faudroit pour trois de nos tragédies modernes.

Je ne suis point surpris que différentes plumes se soient exercées sur le sujet de *Pierre le-Grand* : il présente un local neuf, des mœurs singulieres, des contrastes frappans; il prouve sur-tout jusqu'où peut aller l'influence d'un seul homme sur des millions d'autres. Cette vérité n'a jamais été plus sensible que dans le czar *Pierre*; mais je ne conçois pas pourquoi tous ceux qui ont tâché de le mettre au théatre, ont préféré dans sa vie, le moment où il sacrifie son fils à ses vues, à sa politique, à cette crainte raffinée de ne laisser après lui qu'un destructeur de ses travaux. Ce sacrifice peut être beau dans l'histoire, mais non pas sur la scene. Il emporte avec lui quelque chose d'odieux qu'on ne peut guere justifier. L'héroïsme cesse d'être intéressant, quand il outrage la nature. On ne croit plus à tous ces efforts de l'atrocité romaine, appellés vertus par les historiens. Pour que le czar paroisse sous ses

duites par de grands hommes; des crimes hardis, des projets vastes. Corneille étoit sûr d'intéresser, en mettant sur la scene, des caracteres & des évènemens rapprochés de ceux dont on se souvenoit encore. Il lui falloit un siecle d'énergie, & sympathique, pour ainsi dire, avec la force de son imagination. C'est ainsi que l'aigle se joue au milieu des éclairs & des tempêtes.

Racine, quoique son contemporain, trouva une révolution sensible dans les mœurs & dans les idées: un trône affermi, le frémissement des orages publics s'éloignant de jour en jour, le magnifique appareil des fètes & des plaisirs, voilà ce qui le frappa & dut donner à son talent cette empreinte de douceur qui le caractérise. L'amour étoit devenu l'unique occupation d'une cour brillante & polie. Toutes les séductions naissoient en foule autour d'un monarque jeune, qui lui-même cherchant à plaire, en imposoit aux autres l'agréable nécessité. Les Montbazon, les Maintenon, les La Valliere avoient perfectionné l'art de la gal anterie. Ce commerce si décrié de nos jours, conservoit alors quelque chose d'auguste & de majestueux. Tels étoient les juges qu'il falloit captiver; on ne pouvoit y réussir que par l'image de leur passion favorite, & la peinture délicate de leurs propres sentimens. Racine avoit trop de goût pour

que cette réflexion lui échappât. C'eſt ſûrement à elle que nous devons cette ſenſibilité douce, répandue dans ſes tragédies, la tendreſſe un peu monotone de ſes héros, ſur-tout cette molle harmonie, & cette lyre enchantereſſe qui réſonne à l'oreille de ceux qui liſent Andromaque, Phedre, & Bérénice.

Je ne vois parmi nous que M. de Crébillon qui fût tragique né, & dont le génie ait été indépendant des tems & des lieux. Dans un cloître, dans un déſert, il auroit fait des tragédies par le ſeul beſoin de répandre au dehors le feu ſombre dont il étoit dévoré.

M. de Voltaire, qui depuis a donné le ton à ſon ſiecle, ſût, ainſi que Corneille & Racine, profiter avec habileté du goût qu'il trouva dominant. Dès le premier pas dans la carriere, il fixa les yeux ſur quelques hommes qui avoient imprimé aux eſprits une ſorte de mouvement philoſophique, analogue à ſa maniere de voir & de penſer. Il s'apperçut que la ſphere des connoiſſances s'étendoit; qu'on attaquoit avec hardieſſe les erreurs les plus conſacrées; qu'on commençoit à plaider la cauſe des hommes contre les tyrans, & à prononcer les mots de *vertu*, de *juſtice*, & d'*égalité*. Ce premier coup-d'œil lui indiqua un genre nouveau, le plus pathétique qu'on pût jamais introduire ſur la ſcene. La

philoſophie s'y montra avec toute la pompe de l'éloquence & la chaleur du ſentiment. Les larmes coulerent ſur les maux de l'humanité. Tous les cœurs volerent au-devant de ces maximes bienfaiſantes, qui affermiroient le bonheur du monde, ſi elles étoient ſuivies par ceux qui le gouvernent. Les rois apprirent leur devoir ; & les peuples treſſaillirent de joie, ſurpris de trouver un défenſeur.

Voilà, ſur-tout, ce qui aſſure à M. de Voltaire le titre de créateur, qu'on veut en vain lui diſputer ; mais plus il approche de la perfection, plus il a fouillé la mine, moins elle ſera féconde pour ceux qui viendront après lui. Ils ne peuvent prétendre, je le répete, qu'à la gloire ſubalterne de ſe traîner ſur les pas des autres, & de ſe mettre à l'ombre de leurs lauriers. D'ailleurs, l'émulation a ſa ſource dans l'eſtime publique ; & de nos jours on n'eſtime rien. Les lettres ne ſont plus qu'une affaire de coterie & de ſociété : l'une déchire l'autre, on ſe hait ſans ſe connoître, on ſe nuit ſans ſe haïr ; on obtient par le manege, des triomphes plus brillans que Corneille n'en arrachoit par l'effort de ſon génie : le ridicule pourſuit les talens qui échouent ; la malignité empoiſonne les ſuccès. Les hommes ſenſibles qui ſe dévouent aux plaiſirs ou à l'inſtruction de leur pays cherchent volontiers, dans l'affection

tendre de leurs contemporains, le prix le plus consolant de leurs travaux; or cette affection est éteinte: l'indifférence la remplace. Le moyen de prendre son vol sous un ciel chargé de brouillards si épais! & comment espéreroit-on que le sublime germât dans des cœurs flétris & découragés?

Je me suis, sans m'en appercevoir, laissé entraîner à ces affligeantes réflexions; & je voudrois de tout mon cœur qu'elles ne fussent pas justifiées.

Quoi qu'il en soit, le théatre est encore la carriere la plus noble, la plus brillante, la moins abandonnée. Plusieurs jeunes gens estimables y ont vu leurs essais accueillis; mais, s'il m'est permis de leur donner un conseil, je les invite, au lieu de tenter des innovations incertaines, à se rapprocher avec courage de l'antique simplicité. Encore un coup, ce n'est point par des tableaux, des grouppes combinés & des effets pittoresques, qu'on va jusqu'au fond des ames remuer le germe des passions, ouvrir la source des larmes, porter le trouble du sentiment. Cette foible ressource réveille pendant quelque tems le goût émoussé de la multitude, mais n'obtient pas le suffrage de la raison. Les véritables coups de théatre partent du cœur, non de la tête. Le développement des caracteres, la gradation de l'intérêt, le langage simple de la nature, un dialogue

plein & ſoutenu, la pitié, la terreur amenées au comble par des nuances inſenſibles; voilà les grands, les ſeuls reſſorts de la tragédie; voilà les poignards qui nous déchirent, & les beautés qui nous tranſportent. Tout homme qui écrit, s'il eſt bien pénétré de ſon ſujet, ne ſe rejette pas ſur les acceſſoires; rien n'annonce le défaut de chaleur, comme la recherche des ornemens. Ce ſeul mot, *qu'il mourût*, dans les *Horaces*, fait une impreſſion plus vive, plus profonde, que ne fera jamais tout l'appareil faſtueux de la tragédie moderne. Quand le goût du public s'égare, il faut avoir la force de le contrarier, dût-on en être la victime. Cela vaut mieux que de céder à des caprices paſſagers, qui dégradent l'art, & corrompent la ſource de nos plaiſirs. Je ne fais de reproche à perſonne; je n'en ai point le droit: je répete une vérité pour ceux qui auront le courage de l'entendre, & le talent d'en profiter.

Une autre partie bien eſſentielle, ſelon moi, & trop négligée de nos jours, eſt le ſtyle, dont il ſemble qu'on ne daigne pas s'occuper. Une tragédie eſt faite pour être repréſentée: à quoi bon l'écrire? Voilà comme on raiſonne. On ne ſonge pas aſſez que tel drame médiocre ſe ſoutient & vit par le charme de la diction; tandis que de très-beaux plans reſtent

dans l'oubli, parce qu'ils ſont privés de cet avantage. Mais peut être ne ſeroit-il pas inutile de fixer quel eſt le vrai ſtyle tragique, & juſqu'où la poéſie a le droit de l'embellir. J'entends dire tous les jours : cette tragédie manque de coloris. Qu'eſt-ce qu'on entend par ce coloris ? Eſt-ce l'éclat de la verſification, le faſte des images, une ſorte d'enflure, qu'on prend pour de la grandeur ? En ce cas, ce n'eſt qu'un défaut que l'on regrette. La perfection du ſtyle tragique conſiſte, je crois, dans un choix de mots faciles & naturels, une élégance ſans recherche, une majeſtueuſe ſimplicité. J'ai toujours vu qu'une piece de théatre, où le public compte les vers à prétention, finit par ennuyer. Dès que la toile eſt levée, on veut oublier le poëte, & ne voir que le perſonnage. Or, tout perſonnage, de quelque paſſion qu'il ſoit agité, dans quelque circonſtance qu'on le place, doit parler ſans apprêt, ſans emphaſe, ſans ce fatras poétique, qui détruit l'illuſion & glace l'intérêt. Racine eſt, à juſte titre, regardé comme le modele du ſtyle que je demande dans la tragédie ; mais il n'eſt pas encore exempt, ſi j'oſe le dire, d'une certaine affectation à laquelle j'ai plus d'une fois attribué quelques momens de froideur, dans ſes plus beaux ouvrages. J'en citerai des exemples, plutôt pour conſulter les gens de l'art, que pour autoriſer mon propre ſentiment.

Les ombres par trois fois ont *obſcurci* les cieux,
Depuis que le ſommeil *n'eſt entré dans vos yeux*;
Et le jour a trois fois chaſſé *la nuit obſcure*,
Depuis que votre corps languit ſans nourriture.

Le trois premiers vers dans la bouche d'Oenone, me paroiſſent déplacés. C'eſt un détail, me dira-t-on, qu'il falloit ennoblir. A la bonne heure; mais falloit-il que ce fût aux dépens de la nature? Phedre eſt mourante; & ſa nourrice prend mal ſon tems, pour lui parler en images.

Réparez promptement votre force abattue;
Tandis que de vos jours prêts à ſe conſumer,
Le flambeau dure encore, & peut ſe rallumer.

Ce dernier vers eſt trop brillant, il ne convient pas davantage dans la bouche d'Oenone.

Iſmene, confidente d'Aricie, lui dit, en parlant de Théſée:

Il a vu le Cocyte & les rivages ſombres,
Et s'eſt montré vivant aux infernales ombres;
Mais il n'a pu ſortir de ce triſte ſéjour,
Et repaſſer les bords qu'on paſſe ſans retour.

Iſmene ne débite aſſurément ces quatre beaux vers, que pour faire briller Racine. *J'ai perdu*, dit Aricie:

J'ai perdu, dans la fleur de leur jeune ſaiſon,
Six freres, quel eſpoir d'une illuſtre maiſon!
Le fer moiſſonna tout; *& la terre humectée*
But à regret le ſang des neveux d'Erectée.

Le fer moiſſonna tout ne ſuffiſoit-il pas? Dans le reſte, on voit le poëte qui arrange ſes expreſſions, non une ſœur qui regrette ſes freres. La déclaration d'Hippolite eſt un morceau charmant; mais peut-être eſt-il trop ſoigné. C'eſt un chaſſeur, qui parle d'amour pour la premiere fois; il doit mettre dans cet aveu plus de ſentiment que de galanterie.

Contre vous, contre moi vainement je m'éprouve.
Préſente, je vous *fuis*; *abſente*, je vous *trouve*.

. . . .

Moi-même, pour tout fruit de mes ſoins ſuperflus,
Maintenant *je me cherche*, & *ne me trouve plus*.

. . . .

D'un cœur qui s'offre à vous quel farouche entretien!
Quel étrange *captif*, pour un ſi beau *lien*!

Voilà des antitheſes, des madrigaux, de l'eſprit: où eſt la vérité? Tout le monde convient de la froideur du magnifique récit de Théramene; & je ne conçois pas comment le goût de Racine a pu ſe pardonner une beauté auſſi ambitieuſe & auſſi contraire à la ſituation.

Ces légeres remarques, qui n'effleurent aſſurément pas le mérite de l'auteur d'*Athalie*, prouvent ſeulement combien on doit être en garde contre un défaut, dont ce grand homme n'a pu lui-même ſe défendre. Un ſtyle bien ſimple, bien vrai, bien abandonné, ſi l'on peut le dire, c'eſt celui de

M. de Voltaire, lorſqu'il ne ſe laiſſe point ſéduire à ſa brillante imagination. *Zaïre*, par exemple, eſt un chef-d'œuvre, pour la partie du ſtyle, comparable & peut-être ſupérieur à *Bérénice*. Je ne connois rien de ſi naturellement écrit que le rôle d'Oroſmane: c'eſt par-tout le cri de l'ame, l'oubli de ſoi-même, le déſordre de la jalouſie, l'ivreſſe de l'amour. Cependant, l'on remarque dans cet ouvrage même, quelques débauches de l'eſprit, que le cœur déſavoue. Je ne releverai point la premiere entrée d'Oroſmane. C'eſt une vieille critique qu'un trait de plume feroit diſparoître. Je ne m'arrêterai que ſur un vers du cinquieme acte. *Tout dort*, dit Coraſmin,

Tout dort, tout eſt tranquille, & l'ombre de la nuit...

Oroſmane répond:

Hélas! le crime véille, *& ſon horreur me ſuit.*

Eſt-ce bien là ce que doit dire Oroſmane, dans la ſituation où il ſe trouve? Ce vers n'eſt-il pas un peu trop vague, ou plutôt, ne ſuppoſe-t-il point une combinaiſon d'idées, contraire au tumulte de la paſſion? Au reſte, je n'affirme rien; c'eſt un doute que j'avance, & le doute n'eſt point une erreur.

On a reproché à M. de Crébillon, d'avoir un ſtyle dur, incorrect, barbare: je ne ſais trop ſi ce reproche eſt fondé; mais au moins, s'il néglige les graces, bleſſe-t-il rarement la vérité: il plaît par une

ſorte

ſorte d'énergie inculte, qui échauffe, qui entraîne, & force l'admiration. Voilà un morceau d'*Electre*, que j'oſe citer comme un modele de cette ſimplicité dont il s'agit. Clitemneſtre dit à ſa fille :

Egiſthe eſt las de voir ſon eſclave, en ces lieux,
Exciter par ſes pleurs les hommes & les dieux.

Electre répond :

Contre un tyran ſi fier, juſte ciel ! quelles armes !
Qui brave les remords, peut-il craindre mes larmes ?
Ah ! madame, eſt-ce à vous d'irriter mes ennuis ?
Moi ſon eſclave ! hélas ! d'où vient que je le ſuis ?
Moi, l'eſclave d'Egiſthe ! ah, fille infortunée !
Qui m'a fait ſon eſclave, & de qui ſuis-je née ?
Etoit-ce donc à vous de me le reprocher ?
Ma mere, ſi ce nom peut encor vous toucher,
S'il eſt vrai qu'en ces lieux ma honte ſoit jurée,
Ayez pitié des maux où vous m'avez livrée.
Précipitez mes pas dans la nuit du tombeau ;
Mais ne m'uniſſez pas au fils de mon [illegible]au ;
Au fils de l'inhumain qui me priva d'un pere ;
Qui le pourſuit ſur moi, ſur mon malheureux frere.
Et de ma main encore il oſe diſpoſer !
Cet hymen ſans horreur ſe peut-il propoſer ?
Vous m'aimâtes ; pourquoi ne vous ſuis-je plus chere ?
Ah ! je ne vous hais point ; & malgré ma miſere,
Malgré les pleurs amers dont j'arroſe ces lieux,
Ce n'eſt que du tyran dont je me plains aux dieux.
Pour me faire oublier qu'on m'a ravi mon pere,
Faites-moi ſouvenir que vous êtes ma mere.

Je n'entends, je ne lis point ces vers, ſans qu'ils m'arrachent des larmes : je doute qu'ils ſoient fort

élégans; mais je ſais qu'ils ſont ce qu'ils doivent être, puiſqu'ils m'attendriſſent.

J'ai jeté au haſard quelques idées qui, mieux approfondies, pourroient devenir le ſujet d'une diſſertation intéreſſante. Je laiſſe ce ſoin à des mains plus habiles. Je me ſuis déjà trop écarté: j'imagine cependant que ces ſortes de diſcuſſions purement littéraires ne doivent offenſer perſonne. En matiere de goût, on haſarde ſes opinions: moi, je propoſe mes rêves. Heureux, ſi l'on me déſabuſe, & s'ils me valent quelques vérités. Au reſte, ceux à qui j'aurois déplu, ont une arme toute prête: voici ma piece & leur vengeance.

PERSONNAGES.

PIERRE, *empereur de Ruſſie.*
MENZIKOFF, *ſon favori.*
AMILKA, *prince du ſang.*
AMÉTIS, *fille d'Amilka.*
HOLSTEIN, *capitaine des gardes de l'empereur.*
AZOFF, *confident d'Amilka.*
GARDES.

La ſcene eſt à S. Péterſbourg, dans le palais du czar.



PIERRE LE GRAND,

TRAGEDIE.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

AMILLA, AZOFF.

AMILKA.

VIENS, cher Azoff, ſuis-moi : la nuit d'un voile épais
Enveloppe ces lieux, & couvre mes projets.
As-tu vu les ſtrélits ? leur cœur m'eſt-il fidele ?
Ne me déguiſe rien.

AZOFF.

Oui, compte ſur leur zele.
A tes ſuperbes vœux tout ſemble concourir ;
Et ces mortels ſi fiers brûlent de te ſervir.
Je ſais quel eſt ce corps, & quel eſprit l'anime :
Se débattant toujours ſous la main qui l'opprime,

Il eſt encore à craindre, &, prêt à ſe venger,
Ne demande qu'un chef qui l'oſe encourager.
Mais quand mon amitié ſeconde ta prudence,
Quel motif avec moi te condamne au ſilence?

AMILKA.

De mes deſſeins, ami, connois la profondeur :
Connois-moi tout entier, & deſcends dans mon cœur.
J'ai pleuré trop long-tems les maux de ma patrie :
Des cruautés du czar délivrons la Ruſſie.
Il dédaigne un mortel qu'il devoit accabler;
Il m'a laiſſé le jour : c'eſt à lui de trembler.
Si les cœurs ſont à moi, ma vengeance eſt certaine.
Peut-être ignores-tu la ſource de ma haine?
L'ordre du czar alors t'exiloit loin d'ici;
Et de tout, en ce jour, tu dois être éclairci.
A peine régnoit-il, qu'il voulut nous détruire :
Le ſang verſé par flots inonda cet empire.
Ces vices déguiſés, tous ces arts odieux,
Nés de l'oiſiveté ſous de paiſibles cieux,
Tranſplantés à ſa voix, vinrent, ſous des ruines,
Germer dans nos glaçons, y jeter leurs racines :
On le vit applaudir à leurs progrès nouveaux,
Et de ſes propres mains cultiver leurs rameaux.
C'étoit peu : dépouillant la majeſté ſuprême,
De climats en climats, il les chercha lui-même.
De cet éloignement je ſentis tout le prix :

A la rebellion j'excitai les eſprits.
On déteſta du czar l'affreuſe tyrannie :
Aux cœurs des factieux je ſoufflai mon génie.
La fortune ſembloit appuyer mes deſſeins,
Et le ſceptre par moi paſſoit en d'autres mains :
Je triomphois. Soudain, on vit Pierre paroître :
Tout ce peuple pâlit, & reconnut ſon maître.
Il revint entouré d'un cortege nombreux
D'hommes efféminés, d'artiſtes dangereux,
Lâches, qui ſans remords déſertant leur patrie,
Apportoient en ces lieux leur ſervile induſtrie.
Les droits de la nobleſſe, & ceux de l'encenſoir,
Tout fut enſeveli ſous un nouveau pouvoir.
Cet aſtre prévalut ſur tous mes artifices.
La Næva ſur ſes bords compta cent édifices.
Pierre ſembloit un dieu, dont les regards vengeurs
Liſent dans la penſée & pénetrent les cœurs.
Son aſpect, je l'avoue, enchaîna mon audace,
Et me fit à l'inſtant preſſentir ma diſgrace.
De mes complots, ſans doute, il étoit informé;
Mais, d'un parti ſecret juſtement alarmé,
Il parut, affectant une fauſſe clémence,
Mépriſer, par orgueil, une utile vengeance.
Que d'outrages depuis n'ai-je point eſſuyés!
Que de projets rompus, de vœux humiliés!
Je vois un Menzikoff, que cette cour encenſe,

De cent titres couvrir ſon obſcure naiſſance;
Uſurper avec faſte & mon rang & mes droits:
Il commande l'armée, il donne ici des loix.
Je vois ces arts nouveaux, enfans de la molleſſe,
De nos antiques mœurs dégrader la nobleſſe;
Et déteſtant l'éclat qui lui cache ſes fers,
Le Ruſſe, au fond du cœur, regretter ſes déſerts.

AZOFF.

Par ces arts cependant l'orgueilleuſe Ruſſie
Des peuples de l'Europe attire enfin l'envie:
L'Euxin, le Tanaïs, chargés de cent tréſors,
Par ces nouveaux tributs enrichiſſent nos ports.

AMILKA.

O faſte aviliſſant, qui produit l'eſclavage!
Des Slaves nos aïeux imitons le courage.
Ces mortels aguerris, ces braves conquérans,
Avant ces vains tributs, avoient-ils des tyrans?
Ne crois pas qu'aujourd'hui je borne mon audace
A m'immoler un roi, pour régner à ſa place:
Un trône enſanglanté, qu'entourent les fléaux,
N'eſt pas d'un prix, crois-moi, digne de mes travaux.
Une autre ambition me conduit & m'anime.
Que mon projet s'acheve, & que j'en ſois victime!
Je venge mon pays; tout a dû m'y forcer;
Et qui hait les tyrans, craint de les remplacer.
Tranſportons-nous, Azoff, dans ces triſtes contrées,

Aux victimes d'état de tout tems consacrées,
Que d'éternels frimats couvrent d'un ciel épais,
Et que les feux du jour n'ont réchauffé jamais.
Peins-toi nos citoyens, sous ces froides ténebres,
Traînant leurs fers honteux avec des cris funebres;
Le despotisme altier, qui, bravant les remords,
Baigne de sang un trône élevé sur des morts.
Amis infortunés, je vous serai fidelle:
Je ne trahirai point votre voix qui m'appelle.
Partage ma pitié; partage mon courroux:
L'honneur de les venger n'appartenoit qu'à nous.
A ce peuple abattu donnons un nouveau maître:
N'importe quel il soit, s'il est digne de l'être.

AZOFF.

Puissé-je voir l'effet d'un si noble transport!

AMILKA.

Ce jour, de l'empereur doit éclairer la mort.
Pour assurer mes coups, j'arme un sujet qu'il aime,
Et je choisis la main de Menzikoff lui-même.

AZOFF.

Eh! comment prétends-tu le séduire en ce jour?
Quel ressort, quel moyen emploîras-tu?

AMILKA.

L'amour;
Cet amour violent, aveugle en son ivresse,
Et courageux souvent par excès de foiblesse.

Ma fille t'eſt connue : à peine, en ce palais,
On eut fixé les yeux ſur ſes naiſſans attraits ;
Menzikoff d'un amant prit bientôt le langage,
Et la trouva ſenſible à ce premier hommage.
Ils preſſoient leur hymen ; mais prévoyant qu'un jour
Ma haine auroit beſoin d'un malheureux amour,
Avant que l'empereur en eût le moindre indice,
Pour rompre cet hymen, j'employai l'artifice.
Par mon ordre Amétis, ſous des prétextes vains,
Partit, ſans pénétrer quels étoient mes deſſeins.
Peins-toi de Menzikoff l'emportement extrême :
Il vouloit & me perdre & s'immoler lui-même ;
Il menaçoit... Le czar étoit abſent alors :
Il me falloit du tems ; je bravai ſes tranſports.
Il aime, il brûle encore ; & cette longue abſence
D'un amour furieux accroît la violence.
Cette même Amétis, objet de tant de feux,
Avec l'aurore, ami, doit paroître en ces lieux.
Crois-tu qu'en ces momens de trouble & de délire,
Où l'amour parle ſeul, & parle avec empire,
Ce trop crédule amant, par l'eſpoir ébloui,
Oſe me refuſer ſon bras & ſon appui ?
Je ne lui laiſſerai que le tems de répondre.
S'il héſite un inſtant, j'ai de quoi le confondre,
Et le réduire au choix néceſſaire & cruel
Ou d'être malheureux, ou d'être criminel.

AZOFF.

Prends garde : quel que ſoit ton art pour le ſéduire,
Avec nous, Amilka, je doute qu'il conſpire :
Il chérit trop le czar. Menzikoff amoureux
Eſt ardent, emporté, mais toujours vertueux.

AMILKA.

Que tu connois bien peu l'amour & ſon ivreſſe,
Et les égaremens de l'humaine foibleſſe !
Je te réponds de lui : ſous l'attrait du bonheur
Ma haine & mon courroux vont entrer dans ſon cœur.
S'il balançoit enfin, ſi ſon bras trop timide
S'étonnoit des dangers de ce grand parricide,
De la révolte alors je ranime les feux ;
Et j'ai plus d'un moyen prêt à ſervir mes vœux.

AZOFF.

Ainſi de ces ſecrets Amétis jeune encore....

AMILKA.

Toi ſeul en es inſtruit ; ma fille les ignore :
Je crains trop ſa vertu prompte à s'effaroucher.
A ſes regards ſur-tout j'ai voulu me cacher.
Dans ſon exil encor je l'aurois retenue ;
Mais, pour vaincre un amant, j'ai beſoin de ſa vue.
Un regard le perdra : de cet événement
Il faut, ſans le ſavoir, qu'elle ſoit l'inſtrument.
De mon noble attentat & victime & complice,
Avec moi, ſi je meurs, il faut qu'elle périſſe.

Voilà tous mes projets.

AZOFF.

Je m'abandonne à toi.
Jusqu'au dernier soupir, je t'engage ma foi.
Tes services passés vivent dans ma mémoire:
Trop heureux de te suivre au sentier de la gloire.
De mon zele, en un mot, ne crains point d'abuser.
Qui me sauva la vie a droit d'en disposer.

AMILKA.

C'est assez: sois certain de ma reconnoissance.
J'entends du bruit; on vient; sors. Menzikoff s'avance.

SCENE II.

MENZIKOFF, AMILKA.

MENZIKOFF.

EST-CE vous, Amilka? Dans l'ombre de la nuit,
Quel motif au palais m'appelle & vous conduit?
L'intérêt de l'état nous rassemble, sans doute?

AMILKA.

Tu sauras mon dessein: parle plus bas; écoute.
J'ouvre les yeux; ma haine est prête d'expirer.
J'ai causé tes malheurs; je veux les réparer.

MENZIKOFF.

Les réparer? comment? & que va-t-il m'apprendre?
Ah! cruel, au bonheur je ne dois plus prétendre.

Vous le ſavez trop bien ; tous vos ſecours ſont vains ;
Le trait fut trop avant enfoncé par vos mains.
Ce cœur, dont l'infortune eſt votre unique étude,
S'eſt fait de ſes tourmens une longue habitude.
Ne me propoſez rien dans l'état où je ſuis,
Et ne vous flattez point de calmer mes ennuis.

AMILKA.

Je ne dirai qu'un mot ; ils vont tous diſparoître.

MENZIKOFF.

Qu'entends-je ! dans mon cœur quel jour a-t-il fait naître !

AMILKA.

De que œil verrois-tu ma fille dans ces lieux ?
L'aimerois-tu toujours ?

MENZIKOFF.

Que dites-vous ? Ah, dieux !
Moi, ſi je l'aimerois ! Oui ; le ciel que j'atteſte,
Connoît ſeul tout l'excès d'un amour ſi funeſte.
Je l'adore, ſeigneur. Par l'obſtacle irrité,
Ce feu, dans ſon abſence, eſt encore augmenté.
Vous ſeul avez détruit le bonheur de ma vie :
J'obtenois Amétis ; vous me l'avez ravie.
Et comment l'oublier ? Ce généreux penchant
Eſt ma ſeule penſée, & mon ſeul ſentiment.
Fuyant d'un joug pompeux la contrainte cruelle,
Combien de fois mon cœur a revolé près d'elle !
Que de ſecrets ennuis ! au ſein brillant des cours,

D'éternelles langueurs empoifonnent mes jours:
Par la foule envié, je feche dans les larmes:
D'Amétis à mes yeux tout retrace les charmes;
Et quand, pour m'agrandir, on m'a vu tout tenter,
Ma feule ambition fut de la mériter.
Mais pourquoi me donner une vaine efpérance?
Ah! c'eft trop loin, feigneur, étendre la vengeance.
Arbitre redouté de mes deftins affreux,
Laiffez tranquillement périr un malheureux.
Pourquoi fur mes regrets verfer plus d'amertume?
Laiffez-moi me nourrir du feu qui me confume.
J'idolâtre Amétis, & l'injufte fureur
Ne peut un feul inftant l'arracher de mon cœur.

AMILKA.

Je te l'ai déjà dit, ce vain courroux expire:
J'approuve enfin l'amour que ma fille t'infpire.

MENZIKOFF.

Qui? vous!

AMILKA.

Pour raffurer tes feux & ton efpoir,
Elle-même revient, & tu vas la revoir.

MENZIKOFF.

La revoir?

AMILKA.

A l'inftant; & l'aurore naiffante
A tes regards charmés doit offrir ton amante:
Oui, tu peux afpirer à l'hymen d'Amétis:

De ton zele pour moi sa main sera le prix.

MENZIKOFF.

J'obtiendrois ce que j'aime ! & vous pourriez !...

AMILKA.

Arrête.

Il faut, en me servant, mériter sa conquête.

MENZIKOFF.

Me voilà prêt, seigneur ; je saurai tout oser :
De mon cœur, de mon bras, vous pouvez disposer.
Mais à ce changement à peine je me fie.
Me trompé-je ?... achevez de me rendre la vie.
Dieu ! si vous m'abusiez par un détour cruel !...
Non ; pardonnez ce doute ; il est trop criminel.
Que j'aurai de plaisir à vous nommer mon pere !

AMILKA, *à part.*

Saisissons cet instant.

MENZIKOFF.

Eh bien, que faut-il faire ?
Parlez.

AMILKA.

J'ai des projets vastes & périlleux.
Veux-tu me seconder ?

MENZIKOFF.

Qui, moi ! si je le veux !

AMILKA.

Avant de rien promettre, éprouve ton courage.

MENZIKOFF.

Me connoiſſez-vous bien ? quel eſt donc ce langage ?

AMILKA.

Celui d'un courtiſan inſtruit à tout prévoir.
Des préjugés, crois-moi, je connois le pouvoir.
Les plus grands cœurs ſouvent ont le plus de foibleſſe.
Je t'offenſe peut-être, & ce ſoupçon te bleſſe :
Mais tu vois, Menzikoff, ſi l'effort eſt aiſé,
Par le prix glorieux que je t'ai propoſé.
La récompenſe à peine eſt égale au ſervice.
Je t'impoſe, en un mot, un noble ſacrifice :
J'ai beſoin & d'un cœur & d'un bras aſſurés.
Il faut briſer des nœuds qui t'ont paru ſacrés ;
Il faut, lorſqu'en ce jour Amilka te préfere,
Ne pas d'un œil tremblant meſurer la carriere.
Oſe, prends ce poignard... Tu trembles... Il ſuffit.
Voilà ce que j'ai craint, ce qu'on m'avoit prédit :
Je garde mon ſecret. Adieu.

SCENE III.

MENZIKOFF, *ſeul.*

MON ſang ſe glace!...
Mon eſpoir diſparoît !.... la terreur le remplace.
Quoi, m'armer d'un poignard! quel étoit ſon deſſein?
Ah ! barbare, il falloit le plonger dans mon ſein.

Oſes-tu me choiſir pour frapper tes victimes ? ...
Oui, ſa bouche s'ouvroit pour me dicter des crimes.
Chere Amétis, à peine un foible jour me luit,
Que ſoudain je me ſens retomber dans la nuit.
N'importe ; plus le ſort à mes vœux eſt rebelle,
Et plus je mets ma gloire à te reſter fidelle.
J'oublie, à ton nom ſeul, les maux que j'ai ſoufferts ;
Et mon cœur t'a ſuivie au fond de tes déſerts.
Mais quel eſt donc l'emploi qu'Amilka me deſtine ?
Quel eſt donc le mortel qu'il veut que j'aſſaſſine ?
D'un meurtre déteſté ſouiller ma main ! qui, moi !
A mon malheur encor n'ajoutons pas l'effroi.
Evitons un mortel qui pourroit me ſéduire :
Déjà ſur mes eſprits il n'a que trop d'empire.
L'éviter, lui ! grand Dieu ! le pere d'Amétis !
Lui, qui de mon amour veut m'accorder le prix !
Ah ! j'ai ſaiſi trop tôt cette amorce trompeuſe.
Je ne connois que trop ton ame ténébreuſe,
Inflexible tyran ; j'abjure tes bienfaits,
S'il faut que mon bonheur ſoit le prix des forfaits.
Allons ; attachons-nous aux traces du barbare :
Découvrons, s'il ſe peut, quels complots il prépare ;
Et fixant mon eſprit, déjà trop combattu,
Livrons-nous à l'amour, ſans trahir la vertu.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

AMILKA, *seul.*

Ma fille est dans ces lieux, & je crains de l'entendre!
Je vais porter la mort dans son ame trop tendre,
Affliger son amour : après ses longs tourmens,
Faut-il la rappeller pour des malheurs plus grands?
Que fais-je? Dois-je ici consulter ma tendresse?
Prêt à frapper le coup, quelle est cette foiblesse?
De mes ressentimens sont-ce là les effets?
Qu'importe le moyen, s'il me mene au succès?
Suspends tes cris, nature, & respecte ma haine;
Respecte un grand dessein où l'équité m'entraîne.
Ce cœur chérit tes droits; mais ce cœur outragé
Sentira mieux ton prix, quand il sera vengé.
Je veux que Menzikoff tremble pour son amante;
A ses yeux, s'il le faut, je la peindrai mourante;
Il paîra cher l'effroi dont je l'ai vu saisi;
Et ma fille, en ce jour.. On entre; la voici.

SCENE

SCENE II.

AMÉTIS, AMILKA.

AMILKA.

IL le faut ; j'ai voulu moi-même te l'apprendre,
Ma fille, à Menzikoff tu ne dois plus prétendre :
Un tel espoir t'abuse ; il te perdroit : enfin,
Je veux, dès aujourd'hui, disposer de ta main.
Mon choix est déjà fait : si ton cœur en soupire,
Il convient à ton rang, c'est à toi d'y souscrire ;
Et je crois qu'Amétis, aveugle sur ce choix,
Craindra de me déplaire une seconde fois.

AMETIS.

Ah ! faudra-t-il, seigneur, vous combattre sans cesse ?
Et le pouvoir d'un pere éteint-il sa tendresse ?
De grace, n'allez point frapper de nouveaux coups
Un cœur qui de tout tems fut malheureux par vous.
Ce cœur n'a point changé ; je l'avoûrai sans feinte ;
Du trait qui l'a blessé je garde encor l'atteinte.
Le mortel, après vous, le seul cher à mes yeux,
Est celui que j'aimois quand je quittai ces lieux.
Pourquoi me rappeller de ce lointain asyle,
Où, sans vous offenser, j'allois mourir tranquille ?
Pourquoi, de mon amour quand j'allois triompher,
Ne rallumer ses feux que pour les étouffer ?

Ah! pardonnez du moins si ma douleur réclame
Les droits que la pitié doit avoir sur votre ame.
Soyez pere ; daignez, dans ces tristes momens,
Ne vous point dérober à mes embrassemens :
Laissez-vous désarmer. Eh quoi, rien ne vous touche !
Vous me montrez toujours un front morne & farouche.
Mon pere, désormais qui pourra vous fléchir,
Si votre fille en pleurs n'a pu vous attendrir ?

AMILKA.

Qu'entends-je ? du respect est-ce là le langage ?
Crois-tu me désarmer, quand ton refus m'outrage ?
Au traître Menzikoff si je promis ta foi,
J'ai dû changer enfin : tremble, ou change avec moi.

AMETIS.

Lui, traître ! lui, seigneur, ce héros, dont le zele
Promet à cet empire un défenseur fidele ;
Lui qui, formé par vous au grand art des guerriers,
Dans les champs de l'honneur eut part à vos lauriers ;
Et qui, pendant la paix cherchant une autre gloire,
Ministre couronné des mains de la victoire,
D'un maître qu'il chérit secondant les projets,
Consacre son repos au bonheur des sujets !
S'il a pu démentir cette vertu sublime,
Je ne le connois plus ; apprenez-moi son crime.

AMILKA.

Je n'en rappelle qu'un, qui doit être compté,

Et qui, plus que jamais, répugne à ma fierté,
Sa naîssance.

AMETIS.

Comment? Fut-elle moins obscure,
Quand vous pressiez l'hymen dont votre orgueil
murmure?
Vous oubliiez alors l'éclat de votre rang;
Vous ne m'opposiez point la noblesse du sang.
Ah! depuis que le sien a coulé pour son maître,
Il est digne du vôtre, & l'égale peut-être.
Dans les droits du héros Menzikoff rétabli,
A corrigé le sort qui l'avoit avili.
Malgré mille rivaux que ses talens irritent,
Seul il s'est fait un nom dont les autres héritent.
Le ciel, qui l'éleva dans le sein du malheur,
S'est épuisé sans doute à lui former un cœur;
Et ce jeune mortel, prudent, plein de courage,
Politique & guerrier à la fleur de son âge,
Vaut bien ces courtisans, à l'intrigue vendus,
Qui croient par un vain titre être exemts des vertus.
Mais quel est donc enfin celui qu'on me destine?
Me cache-t-on encor le bras qui m'assassine?
Quel est donc cet époux?

AMIÆKA.

Tu me presses en vain:
Tu ne le connoîtras qu'en lui donnant la main.

AMETIS.

Hymen ! affreux hymen ! devoir impitoyable !
Pourrez-vous le former ce lien redoutable?
M'ôter à ce que j'aime !

AMILKA.

Etouffe ce transport :
Ce n'est point à l'amour à régler notre sort.

AMETIS.

Puisque vous le voulez, oui, je vous sacrifie
Le repos de mes jours, mes sentimens, ma vie ;
Mais, quand je romps des nœuds aussi chers à mon cœur,
Je n'en formerai point qui me feroient horreur.
Vous ne répondez rien ? Mes prieres, mes larmes,
Pour vous fléchir, hélas ! sont d'impuissantes armes ?...
Hé bien, j'obéirai : qu'on m'entraîne à l'autel.
Puisque vous m'imposez un devoir si cruel,
Je saurai le remplir, & dans le moment même
M'immoler, devant vous, au seul mortel que j'aime.
Mon trépas me rendra, dans ce funeste jour,
Fidelle à la nature, & fidelle à l'amour.

SCENE III.

MENZIKOFF, *au fond du théatre.* AMILKA, AMÉTIS.

AMILKA.

MENZIKOFF vient ; songez à ce qu'il faut lui dire.

Il vous cherche, ſans doute.

AMETIS.

Eſt-ce à moi de l'inſtruire?
Je pourrois...

AMILKA.

(*à part.*)

Il le faut. Je prévois ſa douleur,
Et reviens profiter du trouble de ſon cœur.

(*Il ſort.*)

SCENE IV.

MENZIKOFF, AMETIS.

MENZIKOFF.

Je ne me trompe point; c'eſt Amétis, c'eſt elle.
Après tous les ennuis d'une abſence cruelle,
C'eſt donc vous que je vois, ô ma chere Amétis!
Levez ſur moi vos yeux de pleurs appeſantis.
Quoi, je ſuis à vos pieds! quoi, les cieux plus propices
Nous raſſemblent enfin ſous de plus doux auſpices!
Tous nos maux ſont paſſés.

AMETIS.

Quels tranſports imprudens!
Crains plutôt ma préſence.

MENZIKOFF.

Eſt-ce vous que j'entends?
Ah! n'empoiſonnez pas ces momens pleins de charmes:
Au plaiſir le plus pur ne mêlez point d'alarmes.
Si vous m'aimez encore, & la terre & les cieux
Ne peuvent, en ce jour, m'empêcher d'être heureux.
Par mes pleurs, par l'excès de ma douleur mortelle,
Combien j'ai mérité de vous revoir fidelle!
Mais quoi, toujours vos yeux ſe détournent de moi?
Ne vous ſuis-je plus cher? Diſſipez mon effroi.

AMETIS.

Arrête, Menzikoff; ce reproche me bleſſe.
De quel droit oſes-tu ſoupçonner ma tendreſſe?
Ne crains rien de ce cœur rempli des mêmes feux,
Fidele à nos ſermens, mais toujours malheureux.
Va, ne crains que le ſort qui s'obſtine à me nuire,
Et renonce au bonheur où notre amour aſpire.
Ce jour, qui de nos jours te ſembloit le plus beau,
Doit peut-être tous deux nous plonger au tombeau.
Nos malheurs ſont comblés; tremble, te dis-je, tremble,
Et déteſte le lieu, l'inſtant qui nous raſſemble.
Amilka, dans ce jour, regle notre deſtin:
Il va nous ſéparer; il a promis ma main.

MENZIKOFF.

Qu'entends-je! le perfide! eſt-il bien vrai, madame?
O ſort qui me pourſuis!... ah, déplorable flame!
Si vous ſaviez....

AMETIS.

Eh, quoi?

MENZIKOFF.

Le barbare, à l'inſtant,
Par un trompeur eſpoir abuſoit votre amant.
Il m'avoit tout promis; &... dois-je encor me taire?

AMETIS.

Acheve.

MENZIKOFF.

Je redoute un horrible myſtere.
S'il oſoit... j'en frémis...

AMETIS.

Mon pere cependant
Semble tout diſpoſer pour ce fatal inſtant;
Mais pour mieux te punir, pour m'accabler encore,
Il me cache le nom d'un rival que j'abhore;
Et d'un hymen ſecret allumant le flambeau,
Le cruel, ſans horreur, me livre à mon bourreau.

MENZIKOFF.

Et vous obéirez? C'en eſt trop; il m'outrage:
Tout mon reſpect pour lui va ſe tourner en rage.
Qu'il tremble, ce rival!... ma jalouſe fureur
Saura le découvrir, & lui percer le cœur.
A ce coupable hymen avez-vous pu ſouſcrire?
D'un tyran orgueilleux reſpectez-vous l'empire?
Aimez-vous ce tyran & ce pere inhumain,

Qui nous dicte ses loix, un poignard à la main?
L'avez-vous observé?... son front triste & sauvage
A mes yeux effrayés annonçoit quelque orage:
A de nouveaux excès il va s'abandonner,
Et tous deux dans son crime il veut nous entraîner.

AMETIS.

Qu'as-tu dit? où t'emporte une aveugle colere?
Connois mes sentimens, & respecte mon pere.
Je n'ai point mérité l'excès de sa rigueur;
Mais il a conservé tous ses droits sur mon cœur.
Il m'exile, il m'arrache à tout ce que j'adore,
Sa haine me poursuit; & moi, je l'aime encore.
Pour lui sauver le jour, tu me verrois périr:
S'il enfreint ses devoirs, j'ai les miens à remplir.
Ose donc m'imiter: souffrons, mais sans murmure;
Et n'étouffons jamais la voix de la nature.

MENZIKOFF.

O constance, ô vertu! Madame, pardonnez:
L'égarement convient aux cœurs infortunés.
Quoi, depuis le moment qui m'enleva vos charmes,
Mes yeux ne sont ouverts que pour verser des larmes!
Accablé du fardeau qu'impose la faveur,
L'espoir seul d'être à vous a consolé mon cœur;
Pour mieux vous mériter, j'ai langui près du trône,
Et cherché pour mon front l'abri d'une couronne.
Pleine du même amour, vous quittez vos déserts;

On me laiſſe eſpérer la fin de nos revers ;
Et quand je vous revois, il faut que je vous cede !
Il faut qu'en ce jour même, un autre vous poſſede !
Un farouche mortel, que rien ne peut fléchir,
A ſes ordres affreux vous force d'obéir !
Du calme au déſeſpoir quel horrible paſſage !
Je ne me connois plus... conſomme ton ouvrage ;
Viens, perfide Amilka ; quel crime exiges-tu ?
Redoute les tranſports d'une amant éperdu.

AMETIS.

Quoi ?

MENZIKOFF.

Pour vous obtenir, je ſuis prêt à tout faire.

AMETIS.

Et quel eſt ton deſſein ? Dieux ! j'apperçois mon pere.

SCENE V.

AMILKA, MENZIKOFF, AMETIS.

MENZIKOFF.

SEIGNEUR, c'eſt donc ainſi qu'avec impunité
Vous croyez vous jouer de ma crédulité ?
Quel étoit votre eſpoir ? Sans Amétis, ſans elle,
J'aurois déjà vengé cette injure cruelle.
Nous verrons à quel point vous voulez éprouver

Un cœur que rien n'étonne, & fait pour vous braver.

AMILKA.

Va ; je puis défier ton ſuperbe courage.
Téméraire, oſes-tu me tenir ce langage ?

MENZIKOFF.

J'oſerois encor plus.

AMETIS.

Cruels, que faites-vous ?

AMILKA, *à Menzikoff.*

Je veux t'entretenir.

AMETIS.

Mon pere !

AMILKA.

Laiſſez-nous.

(*Amétis ſort.*)

SCENE VI.

AMILKA, MENZIKOFF.

AMILKA.

D'où vient donc ce courroux ? quelle eſt ton injuſtice ?
Toi ſeul causes tes maux ; ſeul tu fais ton ſupplice.
Ma fille étoit à toi ; tu n'avois qu'à parler :
Mais à l'aſpect d'un fer, mes yeux t'ont vu trembler.
Eſt-ce là cette ardeur qu'elle devoit attendre ?
Glacé par le remord, eſt-ce à toi d'y prétendre ?

Oui, tu le peux encore; & ta noble fierté
M'a beaucoup moins aigri qu'elle ne m'a flatté.
Si tu le veux, ma fille, à toi ſeul deſtinée,
Sous tes loix dès ce jour va ſe voir enchaînée:
D'autres motifs encor, de plus brillans appas,
Si la gloire te plaît, doivent armer ton bras.
Après un tel aveu, décide enfin, prononce:
Tu chéris Amétis, & j'attends ta réponſe.

MENZIKOFF.

Dans quel trouble nouveau me jette ce diſcours!
Je voudrois tout promettre, & balance toujours...
Oui, j'adore Amétis, & mon amour l'emporte.
Oui, je frémis en vain, Amétis eſt plus forte.
Le plus grand des forfaits ſeroit de la trahir.
Que deviens-je? Ordonnez; je ſuis prêt d'obéir.
D'obéir! Et quel eſt le crime qu'on prépare?
Non, je ne promets rien: ne pourſuis point, barbare.
Avant que je ſuccombe, ô ciel! tonne ſur moi,
Éclate; la victime eſt digne encor de toi.

AMILKA.

Ce trouble en dit aſſez; je vois ce qu'il m'annonce.
Amétis t'adoroit, & ton cœur y renonce.
Tu ne l'aimas jamais. Ne murmure donc plus,
Et ceſſe d'accuſer un trop juſte refus.
Tu ſeras ſatisfait: les nœuds de l'hyménée
Au ſort de ton rival joindront ſa deſtinée.

Orgueilleux de ton rang, fier de m'avoir bravé,
Vois-le jouir d'un prix qui t'étoit réſervé.
Je vais tout ordonner...

MENZIKOFF, *hors de lui-même.*

N'ordonne rien... arrête...
Périſſe cet hymen & cette horrible fête !
Par quel art tes diſcours, irritant ma fureur,
Enfoncent par degrés le poignard dans mon cœur !
Tu triomphes, cruel ! Je cede... ouvre l'abyme ;
Et qu'avec toi j'y tombe, égaré par le crime !
Je friſſonne... un nuage enveloppe mes yeux...
Quel gouffre ſous mes pas!...un glaive!...juſtes cieux!

AMILKA, *lui donnant un poignard.*

Oſe en armer tes mains, j'accepte ce préſage.
Démon de la vengeance, affermis ſon courage.
S'il ſeconde mes vœux, je jure qu'aujourd'hui,
Pour prix d'un tel bienfait, Amétis eſt à lui.

MENZIKOFF.

Eh bien, je m'abandonne au deſtin qui m'entraîne.
Que faut-il que je faſſe ?

AMILKA.

Il faut ſervir ma haine.
Il faut à mes deſſeins prêter un bras vengeur,
Immoler un tyran.

MENZIKOFF.

Quel tyran ?

AMILKA.

L'empereur.

MENZIKOFF.

L'empereur !

AMILKA.

Lui...

MENZIKOFF, *jetant le poignard.*

Mon roi ! Qu'entends-je ! eſt-il poſſible !
Me voilà donc inſtruit de ce ſecret horrible !
Je n'écoute plus rien.

AMILKA.

Quoi ! tu peux balancer ?
A l'hymen d'Amétis tu veux donc renoncer ?
Conſulte-toi, réſous... Tu te tais, & ſans doute...
Connois tes intérêts, ton danger même.... écoute.
Quoi, l'amitié du czar doit-elle t'aveugler ?
Peut-être qu'en ſecret il cherche à t'accabler.
Juge mieux de la cour, & prévois ton naufrage.
Le calme, dans ces lieux, eſt voiſin de l'orage.
Un favori des rois, envié dans ſes fers,
Au plus beau de ſes jours, doit craindre les revers.
Illuſtre malheureux, que la foudre environne,
Il doit toujours trembler en approchant du trône.
La pâle jalouſie & l'inquiet orgueil
Veillent autour de lui pour creuſer ſon cercueil.
L'éclat de la faveur l'éblouit ſur ſa perte :

On le flatte, il triomphe ; & ſa tombe eſt ouverte.

MENZIKOFF, *à part.*

Projet affreux !

AMILKA.

Evite un ſemblable deſtin.
Il ne faut que tenter ; le ſuccès eſt certain.
Mon bras de ce grand coup ſe fût chargé lui-même ;
Mais tu connois du czar la vigilance extrême.
Objet de ſes ſoupçons, à ſa cour odieux,
A peine puis-je avoir un accès dans ces lieux.
Enfin j'ai ſur toi ſeul fondé mon eſpérance :
Je remets à toi ſeul le ſoin de ma vengeance.

MENZIKOFF, *à part.*

Je pourrois !

AMILKA.

Tu ſais tout : rien ne t'émeut ; & moi,
Je parle encore en maître, & t'enchaîne à ma loi.
Oui, ſi tu me trahis, Amétis eſt perdue :
Avant que d'expirer, je l'immole à ta vue.
C'eſt trop peu que l'hymen la donne à ton rival :
Je briſe des liens qui me vengeroient mal.
Frémis de mes tranſports, crains pour elle.

MENZIKOFF.

Barbare !

AMILKA.

Prononce, ou tu la perds.

MENZIKOFF.

Je sens que je m'égare.
Non, laisse-moi te fuir.

AMILKA.

Va, cours, indigne amant,
Cours attendre l'effet de mon ressentiment.

MENZIKOFF.

Ciel!

AMILKA.

Ta foiblesse ajoute au courroux qui m'anime:
Amétis va périr, & périr ta victime.

MENZIKOFF.

Ah! je te servirai, j'en atteste les dieux.

AMILKA.

Eh bien, qu'avant la nuit je te trouve en ces lieux:
Tout sera prêt. Je sors, mais songe à ta promesse.

SCENE VII.

HOLSTEIN, capitaine des Gardes, MENZIKOFF.

MENZIKOFF, *à part.*

QU'AI-je promis! où suis-je! & quelle est ma foiblesse!
Rappellons mes esprits. Malheureux! qu'ai-je fait?
Le cruel, malgré moi, m'unit à son forfait.
Que veux-tu, cher Holstein, & que viens-tu me dire?

HOLSTEIN.

De ſes ordres le czar m'a chargé de t'inſtruire.

MENZIKOFF, *à part.*

Qu'entends-je !

HOLSTEIN.

A ſon réveil il m'a fait avertir :
Il te mande, & tous deux veut nous entretenir.
Dans un ſombre chagrin ſon ame enſevelie
D'un projet important paroît être remplie :
J'ai craint de l'approcher... Mais qu'eſt-ce que je voi ?
Ton front eſt conſterné, tes yeux peignent l'effroi.

AMILKA, *à part.*

O perfide Amilka ! Serment que je déteſte !

HOLSTEIN.

Quelle eſt cette pâleur & ce trouble funeſte ?

MENZIKOFF, *avec trouble & attendriſſement.*

Le czar nous mande, Holſtein, & ſon front, me dis-tu,
Sous le poids des chagrins te paroît abattu !
Ah ! je le crois... par-tout le péril l'environne....
Que de maux & d'ennuis ſont attachés au trône !

HOLSTEIN.

Je vois couler tes pleurs.

MENZIKOFF.

Rejoins ton maître, cours :
Il a, plus que jamais, beſoin de tes ſecours.
Va, ne le quitte point : mon amitié ſtérile,

Dans

Dans ces momens ſur-tout, ne lui peut être utile.

HOLSTEIN.

Eh! quel nouveau danger....

MENZIKOFF.

(Il veut lui parler & ſe retient.)

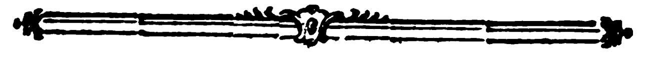
Cher Holſtein, je te ſuis.

(à part.)

Renfermons, s'il ſe peut, le déſordre où je ſuis.

Fin du ſecond Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE CZAR, MENZIKOFF, HOLSTEIN.
Suite du czar.

LE CZAR,
(*à ses gardes.*) (*à Menzikoff & à Holstein.*)

QU'ON s'éloigne. Reftez. Votre amitié fidele,
Dans ces momens fur-tout, va me prouver fon zele.
Cet empire eft rempli de partis redoutés;
Le feu des factions renaît de tous côtés:
Par vos foins, par les miens en vain j'ai cru l'éteindre.
Plus que mes ennemis, mes fujets font à craindre.
Ce foldat couronné, qui ravage le nord,
Qui pour lui contre moi détermine le fort,
En vain, dans fon orgueil, infulte à nos difgraces:
Les ruines, la mort, le fang marquent fes traces;
Son nom fur des débris périra fans foutien:
C'eft fur des monumens que je grave le mien.
Qu'il accumule encor conquêtes fur conquêtes:
Il m'inftruit à le vaincre, & c'eft par mes défaites.
Pour les cœurs éprouvés & pleins de leurs projets,

L'école du malheur eſt celle des ſuccès.
Charles eſt peu pour moi. Mais lorſque mon courage
Vaincu, jamais ſoumis, a fait tête à l'orage,
Quand je viens reſpirer au ſein de mes états,
Il faut m'y préparer à de plus durs combats,
Me garder de mon peuple... Oui, l'aveugle Ruſſie,
Plus libre ſous mes loix, ſe croit plus aſſervie.
Les arts, que dans ſon ſein je voulus attirer,
La rendent plus barbare, au lieu de l'éclairer.
Faite pour l'eſclavage, à la nuit deſtinée,
D'un jour trop beau pour elle, elle ſemble étonnée.
Contre moi les ſtrélits ont élevé leur voix:
Ils réclament, dit-on, la fierté de leurs droits.
Avez-vous des raiſons qui puiſſent les défendre?
Avant de les punir, je veux bien vous entendre.
Ma foudre un ſeul moment repoſe entre vos mains,
Et je ſuſpends mes coups pour les rendre certains.
Parlez.

HOLSTEIN.

Vous m'impoſez la loi d'être ſincere;
Et l'intérêt commun me défend de me taire.
Quoi! mille factions déchirent vos états,
Les pieges de la mort ſont ſemés ſur vos pas,
Et vous voulez, ſeigneur, excitant les murmures,
Frapper de nouveaux coups & rouvrir nos bleſſures!
Ah! pour anéantir tant de complots ſecrets,

Il en eſt tems encor, régnez par les bienfaits.
On n'aime pas toujours les mortels qu'on admire;
Et l'amour déformais doit fonder votre empire.
D'un regne glorieux les hardis monumens,
L'héroïſme de l'ame & l'éclat des talens,
Ces ſublimes projets que le deſtin ſeconde,
Tout annonce dans vous le plus grand roi du monde:
Mais il faut couronner tant de ſoins généreux;
Et créateur d'un peuple, il faut le rendre heureux.

LE CZAR.

Et que n'ai-je point fait pour ce peuple ſauvage!
Il m'a vu, dédaignant un faſtueux hommage,
Deſcendre de mon trône, &, parmi les dangers,
Lui chercher des vertus & des arts étrangers.
Les maux dont il gémit, lui ſeul ſe les prépare;
Et je ſerois humain, s'il n'étoit point barbare.
Peuple féroce & dur, que j'ai trop bien connu!
Que veut-il? De moi ſeul n'a-t-il pas obtenu
Le droit d'oſer penſer, rare prérogative,
Qu'ici tout encourage, & qu'ailleurs tout captive?
Au rang des nations s'il fut admis par moi,
D'où vient qu'à tout moment, prêt à trahir ſa foi,
Il refuſe de voir, quand ma bonté l'éclaire,
Dans le mal que j'ai fait, le bien que je veux faire?
Lorſque des ſouverains on blâme les rigueurs,
De leurs ſujets ſouvent on ignore les mœurs.

Que ne régné-je, hélas, dans ces climats paiſibles,
Où les rois adorés ont des ſujets ſenſibles;
Où le ſceptre, en leurs mains dépoſé par la loi,
Eſt le ſoutien du peuple, & n'en eſt pas l'effroi?
Je connoîtrois comme eux le prix de la clémence,
Et ce plaiſir ſecret qui ſuit la bienfaiſance;
Mais puis-je, dans ces lieux peu faits pour le bonheur,
A ces douces vertus abandonner mon cœur?
Cet empire eſt un champ malheureux & ſtérile,
Qu'il faut couvrir de ſang, pour le rendre fertile.

MENZIKOFF, *avec tranſport.*

Oui, ſans doute, il le faut: plus que jamais, ſeigneur,
Il faut aux révoltés imprimer la terreur.
Peut-être en ce moment on s'aſſemble, on conſpire.
Un ſeul inſtant perdu perd ſouvent un empire.
O mon roi! cet avis n'eſt pas à négliger.
N'examinez plus rien, quand il faut vous venger.
Croyez-moi, vos rigueurs ne ſont que légitimes.
Le devoir d'un monarque eſt de punir les crimes:
A vos reſſentimens laiſſez un libre cours,
Et détournez le glaive étendu ſur vos jours.

LE CZAR.

[*à Holſtein.*] [*à Menzikoff.*]
Éloignez-vous, Holſtein. J'ai deux mots à te dire.
Demeure.

[*Holſtein ſort.*]

SCENE II.

LE CZAR, MENZIKOFF.

MENZIKOFF, *à part.*

QUE veut-il? Oserai-je l'instruire?

LE CZAR.

Tu l'emportes enfin: mais, par quel changement,
Te vois-je ici répondre à mon ressentiment?
Toi!

MENZIKOFF.

De vos ennemis je connois l'insolence;
Et je vous trahirois, en prenant leur défense.

LE CZAR.

C'est assez; mais, dis-moi, quel chef ambitieux
Peut enhardir l'orgueil de ces séditieux?
Le danger cesse, ami, dès qu'on peut le connoître:
Dans cette cour tâchons de découvrir le traître.
Si c'étoit Amilka, ce prince abandonné,
Lui que je dus punir, à qui j'ai pardonné!
Je ne connois que trop son talent pour séduire,
Pour concevoir un plan, sur-tout pour le conduire.
Dans l'art profond des cours son esprit est formé;
Et ce cœur qui le hait, l'a toujours estimé.

MENZIKOFF, *embarrassé.*

Après tant de bienfaits, seigneur, pourriez-vous croire
Qu'il ait osé former une trame si noire?...

Vos périls cependant, & ceux de vos états..
La clémence, grand roi, fait souvent des ingrats.

LE CZAR.

Qu'on l'obſerve : ſa haine aujourd'hui peut renaître,
Et de mes bienfaits même il s'armeroit peut-être.
Otons aux révoltés ce dangereux ſecours :
Je te remets ce ſoin & celui de mes jours.
Sans ceſſe environné des pieges de l'envie,
Si tu m'aimes encor, je crains peu pour ma vie.
Par tes ſoins aſſidus ſur le trône affermi,
J'oppoſe à mes dangers mon cœur & mon ami.

(Il ſort.)

SCENE III.

MENZIKOFF, *ſeul.*

O mon maître! ô grand homme! ô ſujet trop coupable!
Qui, moi, t'aſſaſſiner, quand ta bonté m'accable!
T'aſſaſſiner! ah, Dieu! que plutôt cette main
De cent coups de poignard me déchire le ſein.
Non; je dois me livrer au tranſport qui m'anime,
Et rompre tous les nœuds qui m'attachoient au crime.
Je dois ſervir mon roi, le ſauver en ce jour,
Le ſauver, perdre un monſtre, oublier mon amour....
Oublier Amétis! Infortuné, j'adore
La fille du coupable, & l'empereur l'ignore!

Que de foibleſſe, hélas ! Sans ceſſe combattu,
Que mon cœur lentement revient à la vertu !
O vertu, dont la loi me fut toujours ſacrée,
Délices de mon cœur, comment t'ai-je abjurée ?
Ainſi, jouets du ſort qui vient les entraîner,
Ceux qui t'aiment le mieux peuvent t'abandonner !
Un ſeul inſtant d'erreur nous mene à l'infamie,
Et corrompt pour jamais tout le cours de la vie.
Quels ſont les droits de l'homme & ſes deſtins affreux,
S'il n'a pas le pouvoir de reſter vertueux !
Amétis !... nom trop cher !... Elle paroît ; je tremble.
Dans ce triſte moment quel deſtin nous raſſemble !

SCENE IV.

AMÉTIS, MENZIKOFF.

MENZIKOFF.

Eh bien, que vous a dit un pere furieux ?
A-t-il oſé ?...

AMETIS.

La joie étincele en ſes yeux.
Il triomphe en ſecret lorſqu'il me ſacrifice :
Mais ſa haine à ta voix s'eſt peut-être adoucie ;
Tu l'auras ſu fléchir.

MENZIKOFF.

Le fléchir, ce cruel ?

AMETIS.

Comment?

MENZIKOFF.

Ah! laiſſez-moi.

AMETIS.

Que je te laiſſe, ô ciel!
Non; il faut m'expliquer...

MENZIKOFF.

Que voulez-vous apprendre?

AMETIS.

Quel eſt donc ce ſecret que je ne puis entendre?

MENZIKOFF.

Un ſecret plein d'horreur.

AMETIS.

Que dis-tu? Je frémis.
Serois-tu criminel?

MENZIKOFF.

Sans doute, je le ſuis.

AMETIS.

Non; je ne le crois point; non, il n'eſt pas poſſible:
Mais diſſipe ce trouble, & ce ſoupçon horrible.
Au nom de notre amour, au nom de nos malheurs,
Éclaircis-moi de tout; parle enfin, ou je meurs.

MENZIKOFF.

Pouvez-vous me forcer à rompre le ſilence?

AMETIS.

Je l'exige, cruel, & ton refus m'offenſe.

MENZIKOFF.

A ce myſtere affreux on attache vos jours.

AMETIS.

Ceſſe de m'abuſer par tous ces vains diſcours.
Eſt-ce ainſi que je puis diſpoſer de ton ame ?
Que crains-tu d'Amétis ? que crains-tu de ma flame ?

MENZIKOFF.

Eh bien ! il eſt trop vrai qu'un hymen malheureux
Dans ce funeſte jour doit nous unir tous deux.
Quel jour & quel hymen ! quel effroyable abyme,
Où la vertu devient le ſalaire du crime !
Pardonnez un aveu que vous m'avez ſurpris.
Oui, du plus noir forfait votre main eſt le prix.
Il faut, pour être à vous, être un monſtre exécrable.
Il faut, telle eſt la loi d'un pere impitoyable,
Après avoir frappé le coup le plus cruel,
D'un bras enſanglanté vous traîner à l'autel.

AMETIS.

Tu me glaces d'effroi. Se peut-il que mon pere ?...

MENZIKOFF.

Ce roi que je chéris, que votre cœur révere,
Ce mortel généreux, qui par mille bienfaits
Prévient à chaque inſtant & comble mes ſouhaits ;
Lui, que dans ſes revers mon amitié conſole...
Chere Amétis... AMETIS. Eh bien ?

MENZIKOFF.

On veut que je l'immole.

AMETIS.

Ai-je bien entendu ? Je ne ſais où je ſuis.
Acheve, malheureux, réponds ; qu'as-tu promis ?

MENZIKOFF.

Tout. Un dieu de mes ſens m'avoit ravi l'uſage.
L'amour, hélas ! l'amour égaroit mon courage.

AMETIS.

Et tu vis ! & tu peux te montrer devant moi !...
Tu ne vas point tomber aux genoux de ton roi !
Tu l'aimes, & tu veux attenter à ſa vie !
Perfide, loin de moi va porter ta furie.
De mes feux voilà donc le déteſtable effet !
J'étois, ſans le ſavoir, la cauſe d'un forfait !
Mon déplorable pere eſt l'artiſan du crime,
Mon amant l'aſſaſſin, & mon roi la victime !
Nature, amour, tous deux vous me faites horreur.
Oui, je ſens tous vos droits expirer dans mon cœur.
Mais qu'oſois-tu prétendre ? offrir à ton amante
Du ſang de l'empereur ta main encor fumante ?
Et d'un ſiniſtre hymen allumant le flambeau,
Par cette pompe horrible outrager ſon tombeau ?
Crois-tu donc qu' Amétis, aux forfaits enhardie,
Puiſſe applaudir au meurtre, armer la perfidie ?
Je ne te retiens plus : précipite tes pas ;

Va, cours, va t'illuſtrer par des aſſaſſinats.
Va te placer au rang de ces fameux coupables,
Des fureurs des humains exemples mémorables.
Partage le ſupplice & l'opprobre éternel
De ces vils meurtriers, dont le bras criminel
A levé, ſans frémir, un glaive parricide
Sur le trône où des dieux la majeſté réſide:
Monſtres que la vengeance a vomis des enfers,
Pour immoler les rois & punir l'univers.

MENZIKOFF.

Tu me fuis!... Ah, demeure: ah, peux-tu bien, cruelle,
Déchirer de tes mains ma bleſſure mortelle?
Demeure: tu n'as point le droit de me juger;
Et tu n'as point ſur-tout celui de m'outrager.
Tu me dois ta pitié: quand ta rigueur m'accable,
Songe, ſonge, Amétis, pour qui je fus coupable.
Dans mes deſtins affreux loin de m'abandonner,
Oſe me reconnoître, oſe me pardonner.
Garde-toi d'abjurer un feu trop légitime:
T'aimer avec excès a fait ſeul tout mon crime.
Mais, va, ce cœur ſi lâche & ſi vil à tes yeux,
Même après ſon forfait, eſt encor vertueux,
Eſt digne encor de toi, quand le remord l'épure.
Accablé du préſent, l'avenir me raſſure.
Je ſuis loin, ô mon roi, d'attenter à tes jours.
Je veux tout réparer, je le dois, & j'y cours.

Tu feras ſatisfaite.

AMETIS.

O ciel ! que vas-tu faire ?

MENZIKOFF.

Avouer tout au czar, lui nommer...

AMETIS.

Qui ?

MENZIKOFF, *hors de lui.*

Ton pere.

AMETIS.

Arrête, garde-toi d'oſer le découvrir.
Sans révéler ſon crime, il faut le prévenir.
Je t'impoſe une loi que ton amour doit ſuivre;
Songe qu'à ſon arrêt je ne pourrois ſurvivre.
Mais je vais le trouver. Dieux ! donnez à mes pleurs
Ce charme impérieux qui déſarme les cœurs.

MENZIKOFF.

Où voulez-vous aller ?.. Craignez tout du barbare.
Savez-vous, Amétis, le coup qu'il vous prépare ?
Si vous dites un mot, dans ſon cruel tranſport,
Amilka vous attend pour vous donner la mort.

AMETIS.

Mon pere !...

MENZIKOFF.

Ah ! de ce nom il ignore les charmes.
Son œil, depuis long-tems, ſe repaît de vos larmes.
Il lui faut votre ſang. Évitez ſa fureur;
Renfermez mon ſecret au fond de votre cœur.

Je veux parler moi-même à ce prince inflexible ;
A ſon propre intérêt il ſera plus ſenſible :
Mais redoutez enfin ſes regards ſoupçonneux ;
Redoutez ſon approche, & reſtez dans ces lieux.

AMETIS.

Qu'oſes-tu propoſer ? Non ; fût-il plus coupable,
Je dois le reſpecter, au moment qu'il m'accable.
Mon pere peut changer, j'embraſſe cet eſpoir ;
Et, dût-il m'immoler, je rentre en ſon pouvoir.

MENZIKOFF.

Promettez-moi du moins...

AMETIS.

On entre ; je te laiſſe.

MENZIKOFF.

Gardez de vous trahir.

AMETIS.

Que je crains ta foibleſſe !
Ah, ſi mon pere alloit nous ſurprendre en ce lieu !...
J'ai vu ton repentir, je ſors contente : adieu.

SCENE V.

HOLSTEIN, MENZIKOFF.

HOLSTEIN.

SOMMES-NOUS ſeuls ?

MENZIKOFF.

Oui ; parle.

HOLSTEIN.

On dit que l'on conſpire,
Qu'avant la fin du jour notre empereur expire.
Le peuple trop crédule adopte ces rumeurs.

MENZIKOFF.

De tous ces mouvemens nomme-t-on les auteurs?

HOLSTEIN.

Les ſtrélits, m'a-t-on dit. Ami, tu dois comprendre
Quel eſt mon déſeſpoir d'avoir pu les défendre.
O trop fatal effet d'un avis dangereux!
Ils méditoient ce coup, quand je parlois pour eux.
Que l'amitié des rois eſt un fardeau pénible,
Si le meilleur conſeil peut leur être nuiſible;
Et s'il faut, pour ſauver leurs jours des aſſaſſins,
Contre leur peuple, hélas, toujours armer leurs mains!

MENZIKOFF.

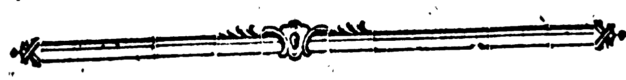
Ceſſe de t'alarmer: l'empereur équitable
Sut toujours diſtinguer un ami véritable.

HOLSTEIN.

Ses jours ſont en danger.

MENZIKOFF.

Ils ſont en ſûreté:
Il a commis ſa garde à ta fidélité;
Il faut la redoubler. Que ton zele inflexible
A ſes meilleurs ſujets le rende inacceſſible.
Veille dans le palais, tandis que mes efforts,
Secondés par les tiens, vont mettre ordre aux dehors.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

AMILKA, AZOFF.

AMILKA.

MENZIKOFF dans ces lieux m'a promis de m'attendre.

AZOFF.

Aux portes du palais oseras-tu l'entendre ?
N'appréhendes-tu pas qu'un avis trop certain. . .
L'orage est bien souvent parti d'un ciel serein.

AMILKA.

Va ; j'ai par-tout des yeux : rien ici ne fermente ;
Et tout doit réussir au gré de mon attente.
Menzikoff est à moi, j'ai su me l'asservir ;
Il ne peut m'accuser, sans vouloir se trahir,
Ni sans perdre Amétis qui reste en ma puissance,
Et qui confirme ici l'espoir de ma vengeance.
Je te l'avois bien dit, qu'un amant irrité
Tomberoit dans le piege entre nous concerté.
Il est de ces penchans, dont le pouvoir suprême
Fait taire le devoir, corrompt la vertu même ;
Et c'est au fond des cœurs aux passions livrés,

Qu'un

Qu'un vrai conſpirateur choiſit ſes conjurés.
L'ambition, l'amour, la ſombre jalouſie,
Dirigés avec art, vont changer la Ruſſie.

AZOFF.

Mais ſi le czar...

AMILKA.

Le czar n'eſt informé de rien;
Et ne peut ſoupçonner ce ſecret entretien.
Mais comme il faut, Azoff, ſe défier ſans ceſſe,
Et toujours des mortels redouter la foibleſſe;
Comme ſouvent le crime, après de vains tranſports,
Se trouble & s'intimide à la voix des remords,
Attendons tout de nous, & ſoyons-nous fidelles.
Menzikoff vient. Va, cours diſpoſer les rebelles.

SCENE II.

MENZIKOFF, AMILKA.

AMILKA.

As-tu choiſi le lieu, déterminé l'inſtant?
Ou veux-tu différer le bonheur qui t'attend?
Les autels ſont parés; ton amante t'adore;
Ton triomphe s'apprête; & le czar vit encore!
Tes yeux ſont égarés, tes pas ſont incertains.
Je ne vois point le fer qui dut armer tes mains.

MENZIKOFF.

J'ai promis, je le fais, ma main vous doit un crime ;
Mais je m'arrête encor, pour pleurer la victime.
Hélas! si je pouvois, par le ciel inspiré,
Ramener la vertu dans ce cœur égaré ;
Si je pouvois dompter cette farouche haine
Qui tous deux aux forfaits aujourd'hui nous entraîne ;
Avouez-le, seigneur, je vous servirois mieux,
Qu'en osant massacrer un grand homme à vos yeux.

AMILKA.

Comment ?...

MENZIKOFF.

Ne craignez rien ; vous avez ma parole.
Quel mortel cependant voulez-vous que j'immole !
Quoi ! ne craignez-vous pas que tout prêt de frapper,
A mes tremblantes mains le fer n'aille échapper ?
Soutiendrai-je ce front environné de gloire,
Qu'ennoblit le malheur autant que la victoire?
Ce front où je verrai d'un œil mal affermi,
La grandeur d'un monarque & l'ame d'un ami ?
Jetez, un seul moment, les yeux sur cet empire :
Ce spectacle touchant devroit seul vous suffire.
Dans ces superbes lieux, incultes autrefois,
Voyez fleurir les mœurs, les vertus & les loix :
Songez qui nous étions, & voyez qui nous sommes :
De monstres indomptés le czar a fait des hommes.

Sa voix a ranimé le Ruſſe anéanti :
Des fanges d'un marais Pétersbourg eſt ſorti. .
A travers l'ignorance & ſes vaines diſputes,
Le jour de la raiſon a brillé ſous nos hutes.
Le tems fuit ; il s'écoule en d'utiles travaux,
Et ſemble dans ſa fuite emporter tous nos maux.
La diſcipline régle un inſtinct trop ſauvage ;
Et dirigeant la force, elle ajoute au courage.
De cent plaiſirs nouveaux les charmes ſéducteurs
Temperent par degrés l'âpreté de nos mœurs ;
Et ſur ces monts glacés, où la nature expire,
Un ciel moins rigoureux a ſemblé nous ſourire.
Un ſeul mortel, un ſeul produit ces changemens ;
Il préſide lui-même à ces grands monumens ;
Eſclave de ſon peuple & tyran de lui-même,
S'immole tout entier pour des ſujets qu'il aime ;
Et deux mortels ingrats, altérés de ſon ſang,
S'arment de ſes bienfaits, pour lui percer le flanc !

AMILKA.

Et je puis t'écouter ! O ciel ! ta hardieſſe
Oſe me retracer un tableau qui me bleſſe !
Ces travaux ſi vantés, ces monumens pompeux,
Bien loin de les charmer, ont offenſé mes yeux.
Je déteſte le czar, & ton adreſſe eſt vaine :
Sa gloire eſt dans mon cœur l'aliment de ma haine.
Son crime eſt, à mes yeux, d'avoir changé l'état.

MENZIKOFF.

Reprenez-y, ſeigneur, votre premier éclat ;
Tout ſera réparé ; d'une longue diſgrace
Le czar par ſes bienfaits peut effacer la trace.
Sans doute votre rang, vos exploits ſont connus :
Je ſais trop quels honneurs & quel prix leur ſont dus.
Mais vous-même, ſeigneur, que vous a-t-on vu faire,
Pour fléchir votre roi, pour calmer ſa colere ?
Eſt-ce à lui de céder ? Peut-être dans ſon cœur,
Ce prince infortuné gémit de ſa rigueur.
Peut-être, ſuccombant à tous les ſoins du trône,
Il regrette un ſujet utile à ſa couronne.
Quel triomphe pour moi, ſi je puis déſarmer
Deux princes généreux, qui ſont faits pour s'aimer !

AMILKA.

Pour s'aimer ! quel diſcours ! crains ma juſte furie.
Que veux-tu ?

MENZIKOFF.

Vous fléchir, & vous ſauver la vie.
Le czar mort, irez-vous ſaiſir avec éclat
Un trône encor ſouillé par un aſſaſſinat ?
Chef des ſéditieux, vous en devez tout craindre.
Les ennemis du czar finiront par le plaindre.
La mort ſur ſes vertus portera le flambeau,
Et vous les verrez tous honorer ſon tombeau.
Ils vous arracheront un ſanglant diadême.

Ce fer dont vous m'armiez, vous percera vous-même.
Arrêtez-vous : voyez votre sceptre brisé,
Tous les droits confondus, tout le nord embrasé,
La Russie expirante. En vain votre courage
Par des efforts tardifs croira vaincre l'orage :
Un peuple déchaîné ne connoît point de loix,
Et croit venger le ciel, lorsqu'il venge ses rois.
Quittez un noir dessein...

AMILKA.

Va ; chéris l'imposture :
Prononce des sermens que ta foiblesse abjure ;
Flatte la tyrannie, & rampe sur ses pas :
Je veux un autre cœur ; je veux un autre bras.

MENZIKOFF, *après un intervalle.*

Eh bien, puisqu'il le faut, puisque ma destinée
A ton ambition par toi fut enchaînée,
Le tems presse, Amilka : parle ; il faut m'éclaircir.
Quel moyen, quel moment, quel lieu dois-je choisir ?
Aurons-nous des amis ? Es-tu sûr de leur zele ?
Pourront-ils seconder cette main criminelle ?
Les boïards, les strélits...

AMILKA.

J'ai su te pénétrer.
Par ce frivole appas croyois-tu m'attirer ?
Ton artifice est vain ; il te sera funeste :
Lâche, tu me trahis ; mais Amétis me reste.

Sans doute elle ſait tout : je t'en garde le prix.
Tu m'entends, & tu ſais ce que je t'ai promis.

SCENE III.

AMÉTIS, AMILKA, MENZIKOFF.

AMILKA.

Mais, que vois-je? Amétis.

MENZIKOFF.

Quelle joie imprévue!

AMETIS.

Je vous cherchois, ſeigneur.

AMILKA.

Qui t'amene à ma vue?

MENZIKOFF.

Ah! je reſpire enfin.

AMETIS.

Je viens pour vous fléchir,
Ou mourir à vos pieds.

AMILKA.

Quand tu m'oſes trahir,
Va, tu voudrois en vain déſarmer ma colere.
Crains plutôt le courroux & le pouvoir d'un pere.
Malheureuſe, ſuis-moi

MENZIKOFF, *paſſant entre Amétis & Amilka.*

N'avance pas, cruel !...

Oui, je la défendrai d'un pere criminel.
Avant de m'arracher le ſeul objet que j'aime,
Tu me verras périr, ou t'immoler toi-même.

AMETIS.

Que vais-je devenir?

AMILKA.

Ah, c'eſt trop m'outrager!
Je vois mes ennemis, & ne puis me venger.

MENZIKOFF.

Tremble.

AMILKA, *mettant la main ſur la garde de ſon épée.*

Qui? moi, trembler!

AMETIS.

Que faites-vous?

AMILKA, *à Amétis.*

Perfide!
Peux-tu bien t'oppoſer au tranſport qui me guide?
Mais obéis enfin.

MENZIKOFF.

Holà, gardes, à moi.

(Des gardes paroiſſent.)

J'oſe vous commander, au nom de votre roi.

(à Amilka.)

Veillez ſur Amétis. Fuis, malheureux; ton maître
Peut ici te ſurprendre; il vient; il va paroître:
Fuis, dis-je, ou dans ces lieux on va te retenir.

Je détefte ton crime, & devrois te punir:
Je devrois à l'inftant... Mais je refpecte encore
Le pere d'Amétis, de celle que j'adore.

AMILKA.

Dieux cruels! je le vois; tout s'oppofe à mes vœux.
Eh bien, pour un moment, j'abandonne ces lieux;
Mais j'y reviens bientôt, armé par la vengeance,
Les inonder de fang, immoler qui m'offenfe;
Vous confondre tous deux dans mon reffentiment,
Et la jeter mourante aux pieds de fon amant.

SCENE IV.

AMÉTIS, MENZIKOFF.

AMETIS.

CESSE de m'arrêter; il faut que je le fuive.
De quel droit ofes-tu me traiter en captive?

MENZIKOFF.

Moi! je vous livrerois à ce lâche affaffin,
Qui brûloit, à mes yeux, de vous percer le fein?
Non; ma douleur en lui méconnoît votre pere:
Il en a démenti l'augufte caractere.
Nos cœurs aux nœuds qu'il rompt ceffent d'être foumis.
L'avez-vous entendu? Le cruel! J'en frémis...
A quel point fa fureur outragea la nature!...

AMETIS.

Ah! que ta bouche, au moins, me calme & me rassure.
Menzikoff, par l'hymen qui dut serrer nos nœuds,
Rends le calme à ce cœur plein de soupçons affreux.
Mon pere est criminel, & j'abhorre son crime :
Mais dois-je abandonner cette chere victime ?
Invente des moyens pour lui sauver le jour :
Il n'est rien d'impossible aux efforts de l'amour.
Tâche de le soustraire au coup qui le menace.
C'est Amétis en pleurs, qui demande sa grace.

MENZIKOFF.

Sa grace ! de mon sang puissé-je l'acheter !
Mais, quand je l'obtiendrois, voudroit-il l'accepter ?
Je fais tout ; je le suis au bord du précipice :
Pour le mieux désarmer, je me rends son complice.
Que vous dirai-je enfin ? le czar est en danger :
Entre Amétis & lui je me sens partager.
Prononcez, & je cede à cette loi suprême.
Voulez-vous que le czar, ce bienfaiteur que j'aime,
Succombant sous la main d'un sujet furieux,
Vienne, percé de coups, expirer à vos yeux ?
Osez me l'ordonner.

AMETIS.

Quel transport téméraire !

MENZIKOFF.

Que voulez-vous ?

AMETIS.

Je veux que tu ſauves mon pere.
Quoi! tu peux héſiter? C'en eſt fait. Qu'aujourd'hui
Sur le même échafaud on me traîne avec lui.
Trop inſenſible amant, puiſque rien ne te touche,
L'arrêt de mon ſupplice eſt ſorti de ta bouche.

MENZIKOFF.

Suis-je aſſez malheureux? Et c'eſt vous qui parlez,
Cruelle, & c'eſt ainſi que vous me conſolez?
Vous ſur un échafaud... Hé bien, je vais...

AMETIS.

Pardonne;
Dans ces inſtans cruels la raiſon m'abandonne.
Mais à mon pere enfin j'ai dû garder ma foi;
Et coupable à tes yeux, il eſt ſacré pour moi.
Voudrois-tu, ſur ſon crime apportant la lumiere,
Élever entre nous cette affreuſe barriere,
Déchirer nos liens? Je te dirai bien plus;
Oui, malgré ſon forfait, mon pere a des vertus.
Ce mortel généreux, même dans ſa furie,
Quand il pourſuit le czar, croit venger ſa patrie.
L'empereur vient. Fuyons ſes regards irrités.

MENZIKOFF.

(*à Amétis.*) (*à la Garde.*)
Repoſez-vous ſur moi. Qu'on la ſuive; ſortez.

SCENE V.

LE CZAR, MENZIKOFF.

LE CZAR.

Je ſais tout ; on conſpire, on attente à ma vie.
Vois d'un peuple indompté quelle eſt la barbarie...
Ami, je veux la vaincre. Entourés d'aſſaſſins,
Dans ces preſſans dangers, c'eſt lui ſeul que je plains.
Malgré ſon inſolence, encor trop impunie,
Il ne pourra jamais accabler mon génie.
Mais n'as-tu rien appris ? Je ſens auprès de toi,
A quel point l'amitié peut conſoler un roi.
Souffre que dans ton ſein un moment je reſpire,
Et me repoſe enfin des malheurs de l'empire.

MENZIKOFF.

Ah, ſeigneur, c'en eſt trop : envoyez-moi ſoudain
Réparer... vous venger de ce peuple inhumain.
Contre ces factieux, qu'épargne le tonnerre,
Je dois plus que jamais armer vôtre colere.
Ne perdez point de tems : trop heureux déſormais
De verſer tout mon ſang pour prix de vos bienfaits!
Puniſſez.

LE CZAR.

Je le dois ; ils paîront de leurs têtes.
Je ſuis las de régner au milieu des tempêtes,

De craindre des poignards, des poisons toujours prêts.
De lâches assassins ne sont plus mes sujets.
Que cette horde cede, & tombe anéantie
Sous les regards du Dieu qui lui donna la vie.
Ce vil troupeau d'humains se soustraire à ma loi!
Je veux qu'à mon nom seul ils pâlissent d'effroi.
Heureux ou malheureux, Menzikoff, il n'importe:
Mon orgueil outragé sur la pitié l'emporte;
Et des débris sanglans semés autour de moi,
Je ne veux rien sauver que le nom d'un grand roi.
Pardonne!... Tu vois trop où ma rage s'égare.
Pour être juste, ô ciel! faut-il être barbare?

MENZIKOFF.

Non; vous ne l'êtes point: suivez votre courroux.
Que les séditieux expirent sous mes coups.
Souffrez...

LE CZAR.

J'aime ton zele, & ce transport me flate:
Cependant la prudence empêche qu'il n'éclate.
Il faut, avant d'agir, assurer le succès;
Connoître l'artisan de ces complots secrets.
On ne le nomme point: ce silence m'étonne;
Mais tu sais trop quel est l'ingrat que je soupçonne.
Déjà vers son palais mes gardes ont couru.
Prévoyance inutile! il étoit disparu.

MENZIKOFF.

Mais ſa fille en ces lieux aujourd'hui revenue,
En votre nom par moi vient d'être retenue.
Elle eſt ici: ce frein, cet otage, ſeigneur,
Peut du coupable au moins enchaîner la fureur.

LE CZAR.

Sa fille! Que dis-tu! Le perfide peut-être...
Ah, quel nouveau ſoupçon dans mon cœur fais-tu naître!
Elle eſt jeune, crédule; & la ſéduction
Peut dans un foible cœur égarer la raiſon.
On a vu trop ſouvent la beauté criminelle
Enhardir le poignard dans la main d'un rebelle.
Par ſon pere entraînée...

MENZIKOFF.

Elle! Amétis! grands dieux!
N'écoutez point, de grace, un ſoupçon odieux.
Vous m'en voyez frémir. Non, ſeigneur, non, le crime
N'approchera jamais d'un cœur ſi magnanime.
Vous le ſavez trop bien: en des jours plus heureux,
Quand ſes charmes naiſſans parurent dans ces lieux,
A cette cour brillante elle offrit un modele;
Et la plus vertueuſe en étoit la plus belle.
L'exil depuis ſix ans nous ravit ſes attraits.
Eſt-ce au ſein du malheur qu'on s'inſtruit aux forfaits?
Amétis!.. Ah, ſeigneur! elle eſt toujours la même.
Fidélement ſoumiſe à des devoirs qu'elle aime,

Quand vous la ſoupçonnez d'oſer trahir ſa foi,
Tout ſon ſang couleroit pour défendre ſon roi.

SCENE VI.

LE CZAR, MENZIKOFF, HOLSTEIN.

HOLSTEIN.

Vos jours ſont menacés ; on trame votre perte :
Autour de ce palais la révolte eſt ouverte.
Le chef eſt Amilka.

LE CZAR.

Que l'on garde Amétis.
Qu'on veille ſur ces lieux. Ne craignez rien, amis :
A leurs regards confus je ne veux que paroître.
(*à Menzikoff.*)
Toi, ſuis-moi ; viens combattre à côté de ton maître.

Fin du quatrieme Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

AMÉTIS, *seule.*

AINSI les noms d'amant, & de pere, & de roi.
Ces noms chers & sacrés sont un tourment pour moi!
O rivages affreux, ô terre désolée,
Où par un pere, hélas! je me vis exilée,
Déserts de l'Archangel, témoins de mes douleurs,
Antres que si souvent j'arrosai de mes pleurs,
Et dont l'écho plaintif, étonné de m'entendre,
Répondoit seul aux cris de l'ame la plus tendre!
Lorsque je vous quittai, qui me l'eût dit qu'un jour
Je devois regretter votre horrible séjour?
Aurois-je dû m'attendre au revers qui m'accable!
Menzikoff menaçant! Mon pere inexorable!...
Je les vois se chercher, combattre avec fureur...
Barbares, tous vos coups vont tomber sur mon cœur.
Arrêtez..Que ne puis-je!..Ah, c'est trop me contraindre;
Volons à leurs secours.



SCENE II.

HOLSTEIN, AMÉTIS.

AMETIS.

HOLSTEIN, que dois-je craindre?

HOLSTEIN.

Le czar eſt triomphant: les rebelles preſſés,
Le long des ſept canaux ſe ſont vu repouſſés.
Le traître Azoff expire.

AMETIS.

Et que devient mon pere?
Parle: ce triſte cœur n'a plus rien qu'il eſpere.

HOLSTEIN.

A la tête des ſiens il s'eſt montré d'abord;
Son courage a long-tems balancé notre effort:
Mais, voyant que du czar la valeur plus qu'humaine
Ramenoit & fixoit la victoire incertaine,
Sur un monceau de morts ſe frayant un chemin,
Vers les murs du palais il s'eſt porté ſoudain.
Va, cours, dit Menzikoff; je me fie à ton zele:
Veille ſur Amétis; tu me répondras d'elle.
L'empereur avec lui revient victorieux;
Et je l'ai d'un moment devancé dans ces lieux.
J'entends du bruit; on vient: c'eſt l'empereur lui-même.

SCENE

SCENE III.

LE CZAR, MENZIKOFF, AMÉTIS, HOLSTEIN.

LE CZAR, *à Menzikoff.*

VIENS, généreux appui d'un monarque qui t'aime,
Je dois à ta valeur & le trône & le jour :
Compte dans tous les tems ſur mon juſte retour.
Que le traître paroiſſe ; il eſt en ma puiſſance.
Holſtein, qu'on me l'amene.

(*Holſtein ſort.*)

SCENE IV.

LE CZAR, AMÉTIS, MENZIKOFF.

AMETIS, *au Czar, & poſternée à ſes pieds.*

AH ! ſouffrez ma préſence.
Je ſais que je vous offre un objet odieux ;
Que mon coupable aſpect offenſe ici vos yeux.
D'un pere infortuné je déplore l'audace ;
Mais je ne prétends pas vous demander ſa grace.
Si ce prince, autrefois aimé dans votre cour,
Par votre ordre, ſeigneur, doit périr en ce jour,
Ah ! du moins ordonnez qu'à ſes tourmens unie,
Du forfait de ſon pere Amétis ſoit punie.

LE CZAR.

Vous méritiez, madame, un pere vertueux :
Je plains votre malheur ; vos destins sont affreux ;
Mais il faut oublier de qui vous êtes née.

AMETIS.

Non, seigneur ; avec lui je me vois condamnée.
Lorsqu'un danger commun vous menaçoit tous deux,
Entre vous, il est vrai, j'ai partagé mes vœux.
Si le succès alors eût secondé son crime,
De mon zele pour vous j'eusse été la victime ;
Je vous vengeois sur moi de mon pere inhumain ;
Et rien n'auroit, seigneur, pu retenir ma main.
Il est seul à présent : vaincu, tout l'abandonne ;
Sa mort peut-être importe aux intérêts du trône :
Il faut bien que sa fille, en ces extrêmités,
Compagne de sa chûte, expire à ses côtés ;
Et dans ce jour terrible, où le destin l'accable,
Je le vois comme un pere, & non comme un coupable.

MENZIKOFF.

Quel langage ! ah, seigneur ! & vous pourriez souffrir
Qu'avec tant de vertus on la laissât périr !
Je ne puis plus cacher la flamme la plus vive.
Quel que soit son destin, il faut que je la suive.
Je l'adore.

LE CZAR.

Qu'entends-je ! au sang qui me poursuit

L'amour a pu t'unir, sans que j'en sois instruit!
Ces liens à tes yeux ont paru légitimes!

MENZIKOFF.

J'ai bien plus fait encore: apprenez tous mes crimes.
Ciel! Amilka paroît. O ma chere Amétis!

AMETIS, *courant à son pere.*

Mon pere...

AMILKA.

Laisse-moi.

LE CZAR, *à Amétis qui se retire.*

Demeurez...

AMETIS.

Je frémis.

SCENE V.

AMILKA, *enchaîné, & environné de quelques gardes.*
HOLSTEIN, LE CZAR, AMETIS, MENZIKOFF.

LE CZAR, *à Amilka, sans indignation.*

De ton ambition vois le terme funeste:
La honte, le remord, c'est tout ce qui te reste.

AMILKA.

La honte!.. mais jouis de la faveur du sort.
Au fond de ton palais je t'apportois la mort;
Accablé par les tiens, mon parti m'abandonne;
La foudre m'a frappé sur les degrés du trône.

Le ciel en un moment renverſe mes deſſeins.
N'importe. Je te laiſſe entouré d'aſſaſſins.
Puiſſent les noirs ſoupçons augmenter ton ſupplice !
Je ne veux ni trahir, ni nommer mon complice ;
Et je te pourſuivrai même après mon trépas.
Conduiſez-moi ; j'y cours.

LE CZAR, *avec tranquillité.*

Retenez-le, ſoldats.
Quel eſt donc, Menzikoff, ce ſecret que j'ignore ?
Quel piege m'environne, & qu'ai-je à craindre encore?
Quels ſont ces aſſaſſins, & ce complice ?

MENZIKOFF.

Moi.

LE CZAR, *avec une ſurpriſe mélée de ſenſibilité.*

Tu me trahis !

MENZIKOFF.

Je tombe aux genoux de mon roi.
Il eſt tems qu'à vos yeux je me faſſe connoître ;
Oui, je ſuis criminel, & je frémis de l'être.
Ami, ſujet ingrat, à ce prince inhumain,
Pour vous aſſaſſiner, j'avois promis ma main.
Abuſant de mon trouble, irritant ma tendreſſe,
Il ſurprit dans mon cœur un inſtant de foibleſſe.
Je n'ai pu l'accuſer, & je dois aujourd'hui,
Si vous le puniſſez, expirer avec lui.
Je mérite la mort, & ne veux point de grace.
Mon crime eſt trop affreux.

LE CZAR, *le relevant avec bonté.*

Ton repentir l'efface.

MENZIKOFF.

Ah! ne séparez point deux coupables sujets;
Ou daignez mettre enfin le comble à vos bienfaits.

AMETIS.

Laissez-vous attendrir: écoutez ma priere.
Vous me voyez, seigneur, tremblante pour un pere.
Pourriez-vous rejeter, en ce funeste jour,
Les pleurs de la nature & les pleurs de l'amour?

AMILKA, *d'un ton farouche.*

Epargne-moi l'affront de ta douleur stérile;
Vaincu par un tyran, la mort est mon azyle.

AMETIS, *au Czar.*

Seigneur!

LE CZAR, *sortant d'une profonde rêverie.*

(à Amétis.) *(à Amilka.)*

Rassurez-vous. Par tout ce que tu vois,
Juge enfin, Amilka, quel est le sort des rois.
Je porte, en frémissant, alors que l'on m'envie,
Et le fardeau du trône, & le poids de la vie.
Environné d'écueils, accablé, sans secours,
Tout jusqu'à l'amitié s'arme contre mes jours.
Ose vouloir régner... Qu'on lui rende ses armes;
(à Menzikoff qui fait un mouvement de surprise.)
Qu'on détache ses fers. Dissipe tes alarmes;
Laisse-nous seuls.

MENZIKOFF.

Qui, moi ! vous quitter !

LE CZAR.

Je le veux.

MENZIKOFF.

Non, ſeigneur; mon devoir me retient dans ces lieux.

LE CZAR, *d'un ton plus ſévere.*

Va, dis-je, & qu'avec toi ma Garde ſe retire.

AMILKA, *étonné, à part.*

Quel ſeroit ſon deſſein ? & que veut-il me dire ?

(Tout le monde ſort.)

SCENE VI.

LE CZAR, AMILKA.

LE CZAR.

Amilka, l'empereur diſparoît devant toi.
C'eſt l'homme ſeul qui reſte & qui te parle en moi.
Je tenois en mes mains ta coupable exiſtence;
Mais il eſt des plaiſirs plus doux que la vengeance.
Je t'ai rendu tes droits, défends-les, tu le peux.
Motive tes projets & ta haine à mes yeux.
Parle.

AMILKA.

Un pareil diſcours a de quoi me confondre.
Je devrois t'immoler, & non pas te répondre.

LE CZAR.

Et qui peut t'inſpirer cette ſoif de mon ſang?

AMILKA.

Le malheur de l'état.

LE CZAR.

Dis, l'amour de mon rang.

AMILKA.

L'amour de mon pays, l'équité. Ta furie
Déchira ſans pitié le ſein de ma patrie.
Ce palais, ſurchargé de ces vains ornemens,
De mes concitoyens preſſe les oſſemens;
De la pompe des arts y décorant tes crimes,
Tu n'y peux faire un pas ſans fouler tes victimes;
Et tu peux aujourd'hui me demander, à moi,
Quel ſujet & m'irrite & m'arme contre toi!

LE CZAR.

Je t'excuſe & te plains: une vapeur groſſiere
Dérobe à tes regards le rayon qui m'éclaire.
Un plan vaſte & hardi, de ſublimes projets,
De grands & ſûrs moyens, ce ſont là mes forfaits.
Oüi, j'ai verſé du ſang, il m'étoit néceſſaire;
Et ce bras n'a rien fait que ce qu'il a dû faire.
Souvent la cruauté que tu reprends en moi,
Crime dans un autre homme, eſt vertu dans un roi.
Ouvre les yeux enfin. Vois l'antique Ruſſie
Bornée au ſeul inſtinct, languiſſante, abrutie.

Avant que mon courage eût daigné la former,
C'étoit un vil limon qu'il falloit animer.
Il lui falloit ôter, en cet état funeste,
Quelques gouttes de sang, pour épurer le reste.
Ces arts, ces mêmes arts...

AMILKA

Qu'ils soient anéantis!
Eux seuls ont énervé nos cœurs & nos esprits.
Par eux les attentats deviennent légitimes.
Les crimes combinés en sont-ils moins des crimes?
Laisse, laisse au midi ces dangereux poisons.
Ce sol ingrat, ces rocs hérissés de glaçons,
Ces éternels frimats, notre affreuse parure,
Auroient dû t'indiquer le vœu de la nature.
Elle sait aux climats mesurer ses présens,
Et voulut que le nord formât des conquérans.
Consulte-toi. Quels sont les fruits de ces merveilles
Qui depuis si long-tems ont occupé tes veilles?
La discorde au-dedans & la guerre au-dehors,
Mille soucis, voilà le prix de tes efforts.
Il t'a fallu combattre, il t'a fallu détruire:
C'est le glaive à la main que tu viens nous instruire.
Tous les corps de l'état contre toi réunis,
Éclairés par les arts, en sont-ils plus soumis?
La premiere semence est trop enracinée.
Dégoutante de meurtre, & dans son sang baignée,

La nation encor ſurvit à tes fureurs,
Et l'antique levain fermente dans les cœurs.

LE CZAR.

Je m'y ſuis attendu ; j'ai prévu ces orages.
Je connois les humains : jaloux de leurs uſages,
Quelque prix qu'il en coûte, ils en vengent l'oubli.
Courbés ſous l'habitude, ils conſervent leur pli ;
Et ne pardonnent point, dans leur rage indocile,
Au mortel généreux qui veut leur être utile.
Le Ruſſe a dû s'armer contre ſon bienfaiteur ;
Mais le préſent n'eſt rien pour un législateur.
Il fixe l'avenir, tribunal infaillible,
Juge ſans paſſion, & juge incorruptible.
C'eſt là que la vertu, bravant ſes détracteurs,
Trouve des partiſans, & même des vengeurs.
Là, tous les intérêts enfin ſe réuniſſent :
L'ingratitude meurt, & les haines finiſſent.
Des tranquilles honneurs c'eſt l'azyle immortel ;
Le tombeau du grand homme eſt ſon premier autel.
Mon triomphe eſt certain : je crois voir d'âge en âge
Sous des rois plus heureux, s'affermir mon ouvrage.
Amilka, c'eſt alors que le Ruſſe étonné
Découvrira le but où mes mains l'ont traîné.
A tous mes ſucceſſeurs j'aurai tracé la route :
Brûlans de mon génie, ils la ſuivront ſans doute ;
Et l'arbre vigoureux que mes mains ont planté,
Se couvrira de fruits pour ma poſtérité.

AMILKA.

Va ; ce rêve brillant, cet eſpoir magnifique
Eſt d'un héros peut-être, & non d'un politique.
Le Ruſſe eſt né pour vaincre, & fait pour tout oſer :
Il falloit l'aguerrir, non le civiliſer :
Il falloit lui cacher cette clarté coupable
Qui le rend, tu le ſais, à toi ſeul formidable.
Il voit, il réfléchit, mais c'eſt à tes dépens ;
Les ſujets trop inſtruits ſont bientôt des tyrans ;
L'obéiſſance aveugle eſt toujours la plus ſûre ;
Les bras agiſſent mal, lorſque l'eſprit murmure ;
Et le peuple, réduit à l'inſtinct belliqueux,
En eſt plus redoutable & toujours plus heureux.

LE CZAR.

Non, jamais le bonheur ne fut dans l'ignorance,
Dans ce farouche inſtinct, dont tu prends la défenſe.
La raiſon doit unir les ſujets & les rois ;
Et l'homme infortuné doit connoître ſes droits.
Dûſſent mille poignards s'armer contre ma vie,
Dût ce peuple ſur moi renverſer la patrie,
A des hommes au moins je ſus ouvrir les yeux ;
Et j'aime mieux cent fois être immolé par eux,
Que de me conſumer à régner ſur des hutes,
A guider triſtement le vil inſtinct des brutes.
Que m'importe l'abyme entrouvert ſous mes pas ?
Je brûle pour la gloire, & brave le trépas.

AMILKA.

L'inſtant n'en eſt pas loin. Le péril t'environne,
Et le glaive eſt toujours ſuſpendu ſur ton trône.

LE CZAR.

Hé bien, que tardes-tu? cet inſtant ſi prochain,
Tu peux l'accélérer, & de ta propre main.
Indomptable mortel, ſignale ta furie;
Dans ſon premier chaos replonge la patrie.
Eteins le pur flambeau par mes ſoins allumé,
Et rends à ſon néant le Ruſſe inanimé.
Termine mes périls, abrege mes alarmes:
Ta haine peut agir, je t'ai rendu tes armes.
Viens, déchire ce ſein découvert devant toi;
Oſe te ſatisfaire, & maſſacrer ton roi.

AMILKA.

Connois-moi: l'ennemi que pourſuit ma vengeance
Devient ſacré pour moi, quand il eſt ſans défenſe.
(*à part.*)
Tout mon cœur s'eſt troublé.

LE CZAR.

Non, pourſuis ton deſſein;
Sois mon ami, te dis-je, ou ſois mon aſſaſſin.

AMILKA, *avec un déſordre extrême.*

Ton ami.

LE CZAR, *avec transport.*

Je triomphe; & mon ame agrandie,
En ſubjuguant ton cœur, croit dompter la Ruſſie.

AMILKA.

Je n'ai pu résister à tant de fermeté.
Un invincible attrait force ma volonté.
Je tombe à tes genoux.

SCENE VII.

LE CZAR, AMILKA, HOLSTEIN.

HOLSTEIN.

Votre garde inquiete
Veut pénétrer, seigneur, votre auguste retraite.

LE CZAR.

Qu'on entre.

SCENE VIII.

LE CZAR, AMILKA, HOLSTEIN, MENZIKOFF, AMÉTIS.

MENZIKOFF.

Est-il bien vrai? quel présage flatteur!

AMETIS.

Ciel!... Amilka, mon pere, aux pieds de l'empereur!

AMILKA.

Vous voyez ce que peut l'ascendant d'un grand homme.
(à Menzikoff.)
Pour mon gendre aujourd'hui tout veut que je te nomme.
Je rougis des excès où j'ai pu t'entraîner;
Mais de ton empereur apprends à pardonner.



FRAGMENS
D'UNE TRAGEDIE D'ALCESTE.

Je m'étois exercé, il y a neuf ou dix ans, sur ce sujet, le plus pathétique qu'on pût traiter, s'il présentoit un dénouement. En relisant ma piece, j'en ai extrait quelques morceaux que je vais mettre sous les yeux du public, plutôt comme une imitation du grec, que comme mon propre ouvrage. Racine avoit, dit-on, fait le plan des trois premiers actes d'*Alceste* : jusqu'au quatieme, il laissoit ignorer à *Admete* le dévouement de son épouse. J'ai imité cette adroite suspension, sans laquelle il eût été impossible de trouver matiere à cinq actes. Au lieu d'un fils qu'*Euripide* donne à *Admete*, je lui ai donné une fille, dont je rends *Hercule* amoureux. Cette froide épisode disparoîtroit, si j'avois à recommencer cette tragédie.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Hercule, après avoir satisfait aux ordres d'*Euristhée*, revient à *Phere*, pour chercher dans l'amour la récompense de ses travaux; il interroge *Admete* sur la désolation répandue dans le palais, & le deuil qui se peint sur tous les visages. Voici comment *Admete* lui en explique les motifs :

Rappellez-vous ces tems où le pere du jour,
Exilé de l'olympe, embelliſſoit ma cour,
Lorſqu'à tous mes ſujets, qui lui fondoient un temple,
Du reſpect pour les rois un dieu donnoit l'exemple.
Il ſembloit (que ne peut le commerce des dieux !)
Qu'Apollon dans ma cour eût tranſporté les cieux.
Je recueillois en paix les fruits de ſa préſence :
Ses bienfaiſantes mains ſoutenoient ma puiſſance.
Il diſparut, hélas ! & ma gloire avec lui ;
Je perdis mon bonheur, en perdant mon appui.
J'étois près d'expirer : un oracle funeſte
Des jours qu'il me conſerve empoiſonne le reſte.
Ecoutez quelle fut la loi du dieu des morts.
« Admete va périr, & touche aux ſombres bords ;
„ Mais aux vœux des mortels Lacheſis peut le rendre,
„ Si quelqu'un à ſa place au tombeau veut deſcendre.
Eh ! voudrois-je à ce prix éluder mon trépas ?
A cette affreuſe loi mon cœur ne ſouſcrit pas.
Craignant la piété d'Alceſte & de ſa fille,
Par un ſerment ſacré j'ai lié ma famille :
J'abjure d'Apollon le barbare bienfait,
Et tremble pour les jours de mon dernier ſujet :
Mais nul ne s'eſt offert ; & du ſort qui l'opprime,
Admete ſeul au moins va mourir la victime.

HERCULE.

Non, vous ne mourrez point.

ADMETE.

Où portez-vous vos vœux?
Sachez que le destin est le maître des dieux.

HERCULE.

Et moi, je suis leur fils: dans ma fureur extrême,
J'irai vous arracher des bras de la mort même.

ADMETE.

Quoi! mon ami veut-il m'accabler à son tour?

HERCULE.

Le ciel, pour vous sauver, m'amene en votre cour.
Moi, de votre bûcher témoin lâche & tranquille,
Je croirois l'honorer par ma douleur stérile!
Mes jours sont consacrés aux travaux, aux revers:
Je ne suis point à moi, je suis à l'univers;
Et périssent tous ceux dont l'amitié commune
Abandonne un héros que trahit la fortune.

. . . .

SCENE III.

ADMETE, EUMÉLIE fille d'ADMETE.

EUMELIE.

Dans le temple des dieux, au pied de leurs autels,
J'implorois en secret ces maîtres des mortels.

. . . .

En proie à la douleur qui me poursuit sans cesse,
J'épanchois à leurs yeux ma crainte & ma tendresse.

Je leur criois : „ Daignez, daignez sécher mes pleurs,
„ Recevoir mon encens & finir mes malheurs.
„ Je suis prète ; frappez, tranchez mes destinées ;
„ Mais d'un pere chéri prolongez les années.
Oui, malgré le serment inhumain, odieux,
Dont vous avez voulu m'enchaîner devant eux,
A vos ordres rebelle, & saintement parjure,
Tout mon cœur s'immoloit aux droits de la nature,
Lorsqu'un bruit effrayant, sorti du sein des morts,
Me glace d'épouvante, & suspend mes transports.
La foudre avec éclat sur ma tête étincele ;
Le jour fuit, l'autel tremble, & le temple chancele.
Une voix formidable, en ces affreux momens,
Porte jusques à moi ces funebres accens :
„ Sors de ce temple ; en vain tu veux sauver Admete ;
„ Un autre à chaque instant subit la loi pour lui ;
„ L'oracle est accompli, la mort est satisfaite ;
„ Et la victime enfin se déclare aujourd'hui.
A ces mots, je ne sais quelle joie inconnue
A rassuré soudain votre fille éperdue.
J'ai couru, j'ai volé, sans guide, sans soutien :
Mon pere étoit sauvé ; je ne craignois plus rien :
Trop heureuse, seigneur, dans l'excès de mon zele,
De vous en apporter la premiere nouvelle !
Votre prospérité va reprendre son cours :
Je reconnois les dieux ; ils protegent vos jours.

ADMETE.

Ma fille, que ta joie est chere à ma tendresse!
Mais un trouble secret m'agite & m'intéresse.
Ainsi, c'en est donc fait, l'arrêt est prononcé;
Et je ne puis savoir quel sang sera versé.
Les dieux, dans le conseil de leur vaste prudence,
Sous leurs bienfaits souvent ont caché leur vengeance.
J'aime tous mes sujets; s'ils m'ont juré leur foi,
Leur vie est en dépôt dans les mains de leur roi.
Voudrois-je, enseveli dans un calme coupable,
Laisser répandre un sang dont je suis responsable?

ACTE II.

(*Alceste écarte ses femmes.*)

SCENE PREMIERE.

ALCESTE, *seule.*

Que mes derniers momens sont remplis d'amertume!
Une affreuse langueur par degrés me consume:
Ma vie à chaque instant semble s'évanouir.
Cache tes pleurs, Alceste; ils pourroient te trahir:
J'ai pu jusqu'à présent les dévorer sans cesse,
Et d'un époux que j'aime abuser la tendresse:
Je sus avec courage enfreindre le serment
Qu'a prononcé ma bouche & que mon cœur dément.
O ciel qui me conduis, acheve ton ouvrage,
Et sur les yeux d'Admete épaissis le nuage:

Trompe encor sa douleur; je te remets ce soin :
Ecarte du bûcher un si tendre témoin.
Un instant, & je meurs. . . Iolcos ma patrie,
Trône, grandeurs, amour, doux charmes de ma vie,
Déjà vous m'échappez, tout me quitte & me fuit :
Je tombe, je me perds dans une immense nuit.
Palais qui vas bientôt devenir solitaire,
Toi, de mes premiers feux sacré dépositaire ;
Peut-être dans tes murs tu verras quelque jour
Une autre épouse, hélas! y régner à son tour.
Qu'à sa tendresse au moins je serve de modele!
Qu'elle soit plus heureuse & soit aussi fidele!
Vous que j'ai tant aimés, ô mes tristes enfans!
Il faut donc renoncer à vos embrassemens!
Qui vous rendra jamais les soins de votre mere?
Sans doute je vous laisse un appui dans un pere;
Mais chargé de devoirs, entouré de liens,
Ses yeux seront toujous plus distraits que les miens.

. . . .

Alceste, aimes-tu mieux que ton époux périsse?
Qui remplit son devoir, fait-il un sacrifice?
L'habitude à la terre attache nos desirs;
Mais la tombe engloutit nos maux & nos plaisirs.

. . . .

SCENE III.

ALCESTE, EUMÉLIE.

EUMELIE.

Je vous cherchois, madame, & je viens avec vous
Rendre graces au ciel en des instans si doux.
Il enleve au trépas votre époux & mon pere :
Je viens m'en applaudir dans les bras de ma mere.
Daignez me les ouvrir ; daignez en ces instans
Approuver des transports renfermés si long-tems.
Si vous saviez, madame, avec quels cris de joie
Phere a revu le roi que le ciel lui renvoie !
Avec quelle allégresse & quel ravissement
De l'heureux sacrifice on attend le moment !
A dresser le bûcher comme chacun s'empresse !
Comme tous vos sujets signalent leur tendresse !
Je vous verrois soudain sortir de ce palais,
Et donner ce spectacle à vos yeux satisfaits.
Mais quoi ! quelle tristesse en vos regards est peinte ?

ALCESTE, *à part.*

Que lui dirai-je, ô ciel !

EUMELIE.

Vous me glacez de crainte.
Comment ?

ALCESTE.

Ma fille...

EUMELIE.

Eh bien?

ALCESTE.

L'oracle a donc parlé?

EUMELIE.

Il a rendu le calme à mon cœur désolé.

ALCESTE.

Tout Phere, dites-vous, fait éclater son zele?

EUMELIE.

Sa joie & ses transports sont d'un peuple fidele.
Ainsi ce jour est mis au rang des jours heureux?
Le sacrifice approche?...

EUMELIE.

Il va combler nos vœux.

ALCESTE.

On dresse le bûcher?

EUMELIE.

Ce soin est légitime.

ALCESTE.

Et l'on ignore encor le nom de la victime?

EUMELIE, *se jetant dans les bras de sa mere.*

Ma mere!...

ALCESTE.

Va, crois-moi, nulle dans ce moment,
Plus que moi ne prend part à cet événement:
Mais comme je connois les disgraces soudaines,

Qui des plus grands plaisirs nous font souvent des peines,
Je crains de triompher. . .

. . . .

EUMELIE.

. . . .

Ah ! j'interprete enfin la douleur qui vous presse ;
Et sans doute elle vient d'un excès de tendresse ;
Vous ne pouvez souffrir qu'un autre, malgré vous,
Vous ravisse l'honneur de sauver votre époux.
O nobles sentimens ! Je reconnois ma mere.
Sermens trop rigoureux où nous força mon pere !

ALCESTE.

Que tu pénetres bien dans le fond de mon cœur !
Sans doute il fut jaloux d'un si sublime honneur ;
Mais ce serment, contraire au zele qui t'anime,
Parle, n'auroit-on pu le violer sans crime ?
Se peut-il qu'un seul mot qu'on prononce aux autels,
Devienne un nœud sacré pour les foibles mortels ?

. . . .

Quoi ! notre être à ce point seroit humilié ?
Par devoir à l'opprobre il se verroit lié ?
Non ; le ciel désavoue une loi formidable,
Qui forceroit notre ame à devenir coupable.
La vertu s'affranchit de ce joug odieux :
Elle est indépendante, & n'obéit qu'aux dieux.

. . . .

EUMELIE.

Oui, madame; & mon cœur... Mais Hercule s'avance.

Hercule fait dans cette scene le récit de la situation d'*Admete*, & du sombre déscspoir qui l'agite. L'acte finit par une scene entre *Hercule* & *Eumélie*.

ACTE III.

SCENE III.

ALCESTE, EUMELIE.

ALCESTE.

(*à part.*) (*à Eumélie.*)

Je tremble. Eh bien, que fait Admete?

EUMELIE.

Madame, par quel charme avez-vous su calmer
Cette sombre fureur prête à le consumer?
Sans doute votre voix, puisqu'elle a tant d'empire,
Est l'organe sacré d'un dieu qui vous inspire.
Mais d'où naissoit enfin ce ténébreux ennui?
Seule vous lui parliez; je n'ai rien su de lui.
Madame, est-ce un secret que je ne puisse apprendre?

ALCESTE.

Tu l'apprendras trop tôt.

EUMELIE.

Dieux, que viens-je d'entendre!
Vous m'en avez trop dit. Je tombe à vos genoux.
Si vous m'aimez encor, de grace expliquez-vous.
Tu l'apprendras trop tôt.. Ces derniers mots, madame,

Ont porté la terreur jusqu'au fond de mon ame.
Comment les expliquer? Des présages confus
Viennent s'offrir en foule à mes sens éperdus.

. . . .

Par ces titres si doux & de fille & de mere,
Au nom du nœud sacré qui vous lie à mon pere,
Parlez : quand je devrois mourir de mes douleurs,
Ne me refusez pas l'aveu de vos malheurs.

ALCESTE.

Ah ! force-moi plutôt de garder le silence ;
Au lieu de l'ébranler, affermis ma constance :
Réprime les ardeurs de ton zele indiscret,
Et crains de m'arracher un funeste secret.

EUMELIE.

Non ; je ne puis rester dans cette incertitude :
Pour mes sens désolés cette épreuve est trop rude ;
Et si vous prolongez un silence odieux,
Sans doute j'ai cessé d'être chere à vos yeux.
Est-ce ainsi que j'ai part à votre confiance?
Ah! madame, ai-je donc mérité cette offense?
Quel crime ai-je commis? vous connoissez mon cœur.
Votre seule amitié fit toujours mon bonheur.
Pourquoi donc m'envier la preuve la plus chere
Que je puisse obtenir de l'amour d'une mere?
Vous pleurez !...

ALCESTE.

Pour ſes jours ta mere ne craint rien.
Contente de mon ſort, je pleure ſur le tien.

EUMELIE.

Le malheur me regarde ; & vous tremblez encore?
Et vous me refuſez la grace que j'implore?
Ne craignez rien : mes jours ſeroient-ils menacés?
Mon pere vit encor, vous vivez, c'eſt aſſez.
Peut-être j'eſpérois une autre deſtinée ;
Mais je verrai la mort, ſans en être étonnée.

ALCESTE.

Toi, mourir! Tes deſtins me ſont trop précieux.
Ton hymen va bientôt t'unir au ſang des dieux;
Goûtes-en la douceur, & jouis de ta gloire.
Mon cœur eſt en ſecret charmé de ta victoire.

EUMELIE.

Pouvez-vous rappeller, en ce cruel inſtant,
Le fatal ſouvenir du bonheur qui m'attend?
Du plus ſombre chagrin mon ame enveloppée,
Des fêtes d'un hymen peut-elle être occupée?
Oui, ſi vous perſiſtez à me cacher mont ſort,
Je fais ſur mon amour un généreux effort.
Toute entiere livrée aux ſoins de ma triſteſſe,
Je renonce à l'hymen, j'étouffe ma tendreſſe.
Hercule en vain voudra rappeller mes ſermens,
Votre ſilence rompt tous nos engagemens;

Et ſi par ce refus j'oſe affliger ſon ame,
Qu'il rejette ſur vous le mépris de ſa flame.
Excuſez mes tranſports : duſſiez-vous m'en punir,
Dans mon trouble mortel puis-je les retenir ?
Vous voyez votre fille éperdue, égarée,
Qui ne ſe connoît plus, qui meurt déſeſpérée.

ALCESTE, *dans le plus grand déſordre.*

Jette-toi dans mes bras... Ma fille !.. tu le veux ?

EUMELIE.

Achevez...

ALCESTE.

Je frémis : ô ſort ! ô jour affreux !

EUMELIE.

Ne différez donc plus.

ALCESTE.

Eh bien, ce ſacrifice
Qu'on prépare aujourd'hui, crois-tu qu'il s'accompliſſe ?

EUMELIE.

Sans doute.

ALCESTE.

Et prévois-tu quel ſujet fortuné
Aux flammes du bûcher l'oracle a deſtiné ?

EUMELIE.

Non ; le ciel pourroit-il être l'auteur d'un crime ?

ALCESTE.

Approche-toi, ma fille : embraſſe la victime.

EUMELIE, *tombant évanouie dans les bras de sa mere.*
Je me meurs...

ALCESTE.

Malheureuse!...

Admete paroît dans ce moment; le spectacle de sa fille mourante, & de son épouse en larmes, fait renaître tous ses soupçons. Cet acte finit par une scene entre *Alceste* & lui.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ALCESTE, PHOEDIME.

ALCESTE.

MON époux est instruit de mon fatal secret.
Où fuir? où me cacher? Ma fille, qu'as-tu fait?
Ciel! comment l'aborder? & de quel front répondre
Au reproche accablant dont il va me confondre?

. . . .

Soleil, astre brillant, témoin de mes beaux jours,
Cesse de m'éclairer, cache-toi pour toujours!

PHOEDIME.

Reprenez vos esprits.

ALCESTE.

La raison m'abandonne:
Des ombres de la mort la douleur m'environne.
(*Elle se prosterne à un autel de Vesta.*)
Secourable Vesta, déesse, entends ma voix:

Je me jette à tes pieds pour la derniere fois.
Je descends aux enfers ; prends soin de ma famille :
Je remets en tes mains mon époux & ma fille.
Qu'Admete te soit cher ; je t'implore pour lui :
Veille sur mes enfans ; ils ont besoin d'appui.
Ah ; Phoedime ! aime-les : je réclame ton zele.
Souviens-toi de leur mere, en leur restant fidele...

. . . .

SCENE II.

ALCESTE, EUMELIE, PHOEDIME.

EUMELIE, *éperdue.*

Ah, madame ! ...

ALCESTE.

Arrêtez : retenez vos reproches,
Et de ma mort au moins respectez les approches.
Je n'ai commis qu'un crime ; il me coûte des pleurs :
C'est d'avoir succombé, ma fille, à vos douleurs.
Votre pere sait tout. O ma chere Eumélie,
Tu me rends plus cruels les restes de ma vie.
Mais seconde du moins mon courage ébranlé,
Et cache tes soupirs à mon cœur désolé.
Je fais en périssant ce que tu voulois faire :
Je sauve mon époux, & tu sauvois un pere.
Va, mon sort est trop beau ; cesse de soupirer ;
Tu devrois l'envier, au lieu de le pleurer.

EUMELIE.

Je vous l'ai disputé; je volois à ma perte:
Dieux cruels! vous savez que je me suis offerte...
(*à Alceste.*)
Mais je vous suis au moins jusques dans les enfers:
Les chemins aux mortels en sont toujours ouverts.
Attachée à vos pas sur le rivage sombre,
Par des pleurs éternels j'appaiserai votre ombre.
Eh, que ferois-je, hélas! que ferois-je sans vous?
Quelle autre main pourroit m'offrir à mon époux?
Quelle autre allumeroit les flambeaux d'hyménée,
Et pareroit de fleurs ma tête infortunée?

ALCESTE.

Ma fille, laisse-moi... Quel entretien cruel!
Que de coups douloureux avant le coup mortel!
On entre; Admete vient. Que ferai-je? Je tremble.
J'éprouve en cet instant tous les malheurs ensemble.

SCENE III.

ADMETE, ALCESTE, EUMELIE, PHOEDIME.

ALCESTE.

O TERRE, engloutis-moi... tout mon cœur a frémi.

ADMETE, *avec un désespoir concentré.*

Alceste, il est donc vrai? vous m'avez donc trahi?
Insensible à mes pleurs, aux sermens infidelle,
Malgré tous mes efforts, vous me quittez, cruelle!
Vous renoncez au jour, à vos enfans, à moi!...

ALCESTE.

Admete! Eh bien, pardonne: oui, je péris pour toi.
Pardonne, cher époux; épargne ma tendresse:
De mes derniers momens respecte la foiblesse.
Je meurs; je l'ai voulu... mais au moins tu vivras:
L'infortune d'un peuple eût suivi ton trépas.
Des princes bienfaisans sois long-tems le modele.
Le tems peut mettre un terme à ta douleur mortelle.

ADMETE.

Oui, sans doute, le tems en bornera le cours,
Si tu nommes le tems le terme de mes jours.
Ainsi tu vas mourir, tu vas mourir, Alceste.
Je te perds; mais crois-moi, mon désespoir me reste.
Je puis te prévenir.

ALCESTE.

Qu'entends-je? Que dis-tu?
Rappelle ton courage, & songe à ta vertu.
Tu te dois à ton peuple, aux soins du diadême,
A tes enfans, aux dieux; tu te dois à toi-même:
Et tu pourrois, jouet de tes sens égarés,
Renoncer par ta mort à ces titres sacrés!
Cher Admete, le ciel t'a placé sur le trône,
Pour porter jusqu'au bout le poids de la couronne:
Quelque dure que soit cette vie à tes yeux,
Tu ne peux la quitter sans le congé des dieux.
De son sang plus qu'un autre un monarque est comptabl

Et lorsqu'il le répand, il en est plus coupable.
Je sais que la nature & l'hymen ont leurs droits;
Mais qui peut l'emporter sur le devoir des rois?
Et l'hymen, & l'amour, & les plus belles flames,
Sans les assujettir, doivent toucher leurs âmes.
Ils doivent, mesurant leur force à leurs destins,
L'exemple du courage au reste des humains.

ADMETE, *avec l'emportement de la douleur.*

J'abjure dans tes bras cette vertu cruelle:
Ah! ce cœur qui t'adore, est malheureux par elle...
En proie aux mouvemens d'un désespoir affreux,
Peut-être en ma douleur offensé-je les dieux!
Mais ne se sont-ils pas attachés à me nuire?
Leur haine m'eût servi, leur bienfait me déchire.
J'étois près d'expirer: ils conservent mes jours;

. . . .

Pour faire un malheureux, dans leurs fureurs extrêmes,
Ils interrompent l'ordre établi par eux-mêmes;
Et semblent, les cruels! ne prolonger mon sort,
Que pour souiller mes yeux des horreurs de ta mort.

. . . .

ALCESTE.

. . . .

Où suis-je! Sous mes pas l'enfer mugit & s'ouvre!
L'affreux nocher des morts à mes yeux se découvre;
Je le vois; il me presse, il m'appelle à grands cris:

Qui t'arrête? deſcends; tout eſt prêt... Je frémis;
Phœdime, ſoutiens-moi: je ſens que l'on m'entraîne.
Une divinité contre moi ſe déchaîne.
Quel regard effroyable elle a lancé ſur nous!
C'eſt Pluton; oui, c'eſt lui: le vois-tu, cher époux?
Il vole autour de moi. Que veux-tu, dieu barbare?
Quelle nuit! quel rempart à jamais nous ſépare!
Dans quel monde inconnu commencé-je d'entrer!
Dieux, quels ſpectres plaintifs viennent me déchirer!
Je ne vois qu'à travers mille nuages ſombres:
La mort, la pâle mort me couvre de ſes ombres.
Mes enfans, cher époux, objets de mon amour,
On m'enleve, on m'arrache à la clarté du jour!

. . . .

ADMETE.

Ouvre les yeux, Alceſte; Alceſte, écoute-moi:
Chere épouſe, permets que j'expire avec toi.

ALCESTE, *ſe ſoulevant avec effort.*

Vis; je le veux, Admete, & je te le commande.
Voici tout ce qu'Alceſte en mourant te demande:
Aime nos chers enfans, & ne souffre jamais
Qu'on uſurpe les droits qu'ils ont dans ce palais.
Ne va point leur donner une injuſte marâtre,
Avide de mon ſang, & du ſien idolâtre;
Qui fiere, & les traitant peut-être en étrangers,
Expoſeroit leurs jours à d'éternels dangers.

De notre dernier fils dirige la jeunesse:
Que ce soin important occupe ta vieillesse.
Des devoirs d'un sujet retrace-lui la loi:
Ah! trop tôt les flatteurs lui diront qu'il est roi.
Pour la derniere fois, viens, ma chere Eumélie;
Au plus grand des héros ta mere te confie:
Mérite son amour. Console un pere. Adieu.
Qu'on m'entraîne.

(*Admete & Eumélie se précipitent dans les bras d'Alceste qu'on emporte.*)

Le cinquieme acte est rempli par la douleur & le désespoir d'*Admete*, qu'on retient malgré lui dans son palais. Ses plus jeunes enfans, en habit de deuil, mettent le comble à ses regrets par leurs innocentes caresses: ils lui redemandent leur mere; pour toute réponse, il les presse dans ses bras & les baigne de ses larmes. *Hercule* est au bûcher: il semble défier la mort & les destins. Le tonnerre gronde. A travers la foudre & les éclairs, une voix se fait entendre; c'est celle du maître des dieux, qui, en faveur de son fils, accorde la vie à *Alceste*. *Hercule* la ramene couverte d'un voile dans le palais de son époux. Elle y jouit de l'accablement d'*Admete*, & s'applaudit en quelque sorte des pleurs qu'elle fait répandre & qu'elle vient essuyer. Dans le moment qu'il va se plonger un poignard dans le sein, elle s'élance vers lui, se découvre à ses yeux, & lui arrête la main. Il croit d'abord que c'est une illusion, que l'ombre de son épouse vient errer autour de lui. *Hercule* le rassure, & l'instruit de la faveur de *Jupiter*.

Voilà le dénouement le moins fabuleux que j'aie pu imaginer ; & peut-être feroit-il quelque effet dans l'exécution : il m'a dispensé de mettre *Hercule* aux prises avec la mort, ce qui seroit dans nos mœurs une absurdité intolérable.

Si l'extrait de cette tragédie ne déplaît pas, je rassemblerai tous ces membres épars, & je tâcherai d'en former un tout que l'on puisse regarder comme une imitation suivie de l'*Alceste* d'Euripide.



DISCOURS
DU SCYTHE A ALEXANDRE,
Imité de Quinte-Curce.

SI, changeant pour toi seul les loix de la nature,
Les dieux à ton orgueil égaloient ta stature,
On te verroit toucher, dans ton délire ardent,
L'orient d'une main, de l'autre l'occident;
Et tu voudrois encore envahir l'hémisphere
Qu'en s'éclipsant pour nous l'astre du jour éclaire;
La terre de ton poids se sentiroit presser.
Tu n'occupes qu'un point, & veux tout embrasser!
Tu promenes la mort, au gré de ta furie,
De l'Asie en Europe, & d'Europe en Asie.
Sur les débris fumans du monde saccagé,
Vainqueur du genre humain à tes pieds égorgé,
Aux forêts, aux frimats tu porterois la guerre:
Tu chercherois le tigre au fond de son repaire;
Les fleuves, les torrens ne pourroient t'arrêter,
Et ton cœur seul enfin resteroit à dompter.
Tremble; le plus haut chêne est près de sa ruine:
Planté depuis un siecle, un jour le déracine.
Insensé le mortel, dont le regard séduit
Ne mesure point l'arbre, & n'en voit que le fruit!

Prends garde, en y montant, que la branche infidelle,
Se brisant dans tes mains, ne t'entraîne avec elle.
Rien n'est, dans l'univers, exempt des coups du sort;
Le plus foible a souvent renversé le plus fort.
Il n'est point de métaux que la rouille respecte.
Le lion peut servir de pâture à l'insecte.
Qu'avons-nous de commun? laisse-nous t'ignorer.
Jamais dans ton pays nous a-t-on vus entrer?
Nous ne voulons donner ni recevoir des chaînes.
Une coupe, des socs, sont nos biens dans ces plaines;
Nous présentons la coupe aux dieux de nos forêts,
Le soc pour nos amis fait jaunir nos guérets.
La fleche nous défend: son atteinte subite
Frappant nos ennemis, ensanglante leur fuite.
Ainsi le Mede altier sentit notre courroux,
Ainsi le Syrien expira sous nos coups:
Nous renversions ainsi leurs troupes fugitives;
Et le Nil étonné nous vit couvrir ses rives.
Mais toi, qui des brigands t'oses nommer l'effroi,
Demande à l'univers qui d'eux l'est plus que toi.
Le Lydien te sert: la fiere Bactriane
A fléchi sous le joug dont gémit Ecbatane;
Et tes avares mains, déchaînant les fléaux,
S'étendent jusqu'à nous, pour ravir nos troupeaux!
Que fais-tu, malheureux? Quelle soif te dévore?
Un fleuve d'or l'abreuve, & la rallume encore.

Sans jouir des trésors dispersés sous tes pas,
Ton cœur est tourmenté par ceux que tu n'as pas.
Tu sembles t'appauvrir en dévastant la terre:
La victoire est pour toi le signal de la guerre.
Passe le Tanaïs; tu sauras à l'instant
Jusqu'où de ce côté notre empire s'étend.
De ton avidité nous n'avons rien à craindre.
Tu peux nous ravir tout, mais non pas nous atteindre.
Rien n'arrête nos pas, rien n'énerve nos corps;
La sage tempérance affermit leurs ressorts;
Et s'il faut contre toi chercher un autre azyle,
Va, notre pauvreté sera bien plus agile
Que ta superbe armée & ce pesant ramas
Qui traîne la dépouille & l'or de cent états.
Mais la fuite est pour nous un chemin à l'audace:
Tu nous croiras bien loin; nous serons sur ta trace.
Oui, jusques dans ton camp nous lancerons des feux;
Si le Scythe fait fuir, il poursuit encor mieux.
Le Grec, enorgueilli de ses grandeurs serviles,
Compare avec dédain nos déserts & ses villes:
Qu'il garde son éclat, ses plaisirs corrupteurs:
Dans la simplicité nous mettons nos grandeurs.
Toi, connois la fortune; inconstante & frivole,
Lorsqu'on croit la tenir, elle échappe & s'envole.
Tu veux passer pour dieu! sois donc le bienfaiteur,
Sois l'appui des mortels, non leur persécuteur.

Homme, remplis ce titre ; & quittant tes chimeres,
Cesse de te baigner dans le sang de tes freres.
Ne nous regarde point comme un peuple soumis ;
Traite-nous en égaux, nous serons tes amis.
Laisse-nous à défendre & l'Europe & l'Asie.
Que ton propre intérêt soit le nœud qui nous lie.
Nous ne te proposons que nos cœurs pour garans,
Nos vertus pour traités, & nos mœurs pour sermens.



IDÉE

DE LA POESIE ALLEMANDE.

RÉPONSE

A quelques reproches faits à l'auteur.

J'AI appris avec chagrin que plusieurs gens de lettres estimables me reprochoient quelques lignes hasardées dans mes réflexions sur la poésie allemande. On a donné le titre odieux de satyre à ce qui n'est que l'effet d'une sensibilité trop indiscrete. J'ai outré, dit-on, le tableau des querelles & des haines littéraires : cela prouve au moins que mon ame y répugne ; & l'exagération est pardonnable, quand elle laisse entrevoir dans celui qui se la permet, le plaisir qu'il auroit de se tromper. Les chefs de la littérature ne doivent pas, je le sais, être compris dans l'accusation. Ils allient presque tous les mœurs aux talens, & apportent dans la société un commerce doux & honnête qui prête un nouveau charme à leurs écrits. Je suis l'ami de la plupart, & l'admirateur du reste ; mais suit-on l'exemple qu'ils donnent, & n'est-ce pas faire leur éloge que de blâmer ceux qui ne leur

reſſemblent pas ? J'ai cru inutile de les citer ; le public inſtruit ne confond rien, & c'eſt ſur lui que je m'en ſuis repoſé pour les exceptions.

Le mot de *philoſophie* eſt aujourd'hui devenu ſi ſacré, qu'il faut ou ne le prononcer qu'avec reſpect, ou paſſer pour détracteur. Perſonne aſſurément n'eſtime & ne reſpecte plus que moi les *vrais philoſophes*, c'eſt-à-dire, les hommes vertueux qui veillent aux progrès de la raiſon. C'eſt le plus noble emploi de l'eſprit humain ; mais croit-on de bonne foi que ces êtres privilégiés ſoient en ſi grand nombre ? Ils ont été rares dans tous les tems, parce que dans tout les tems il a été rare d'être à la fois éclairé, bienfaiſant & courageux. Il s'en eſt élevé quelques uns parmi nous ; ils ſont déſignés par l'eſtime générale : mais combien ces maîtres chéris n'ont-ils pas de diſciples qui les déshonorent ? Les mêmes principes qui, dans une tête vaſte, produiſent des fruits utiles, ſe tournent en poiſons pour cette foule d'ames ſeches & d'eſprits étroits ; ſinges miſérables, qui ſe diſent philoſophes, & promenent dans le monde, à la faveur de ce titre, leur confiance intrépide, leur froide arrogance, leur égoïſme inſolent, & ce deſpotiſme d'opinions qu'ils appellent faſtueuſement *amour de la ſageſſe.*

Je n'imagine pas qu'on doive une vénération bien

profonde à de pareils originaux. Il eſt bon quelquefois de leur ôter le maſque, parce que ſous le maſque les méchans ſont dangereux, & qu'ils ne le ſont plus à viſage découvert.

Au ſujet des *bureaux d'eſprit*, j'ai eu tort de n'en déſigner que cinq ou ſix. Paris en fourmille; & ce qu'on y deſire quelquefois, c'eſt préciſément ce dont ils portent l'affiche : mais comment étoit-il poſſible que le ridicule tombât ſur ce petit nombre de ſociétés où l'artiſte trouve des protecteurs, l'homme de lettres des amis, & qui n'ont d'autre but que d'augmenter leurs plaiſirs, en y mettant plus de choix & de délicateſſe?

Quoi qu'il en ſoit, je proteſte que mon intention n'a jamais été de bleſſer perſonne; je maudirois le foible talent que la nature m'a donné, ſi une ſeule ame honnête & ſenſible pouvoit m'en reprocher l'abus.

J'ai corrigé *Sélim* d'après la ſenſation générale & les avis de quelques gens de goût. J'ai ſupprimé les détails trop longs. Je ſuis loin de m'aveugler ſur tout ce qui manque à mes ouvrages, & l'on me trouvera toujours docile aux critiques, quand elles ne feront pas dictées par l'envie de nuire, plutôt que par le deſir d'éclairer. Dans le morceau de proſe, qui précede le poëme, j'ai retranché quelques phraſes, quel-

ques mots vagues, dont charitablement on a fait des applications auxquelles je n'avois pas ſongé.



LORSQU'ON nous eut ouvert les ſources de la littérature angloiſe, il ſe fit bientôt une révolution dans la nôtre. Le François, qui s'échauffe aiſément & ſe refroidit de même, n'accueillit, n'eſtima plus que ce qui ſe rapprochoit du goût britannique. Tragédies, romans, ſyſtêmes, modes, tout devint anglois. Nos dames même ſe familiariſerent avec les beautés fortes. Les atrocités ſe multiplierent ſur nos théatres, la licence des opinions s'accrut. Notre génie s'altéra par le mêlange monſtrueux d'un génie qui lui étoit étranger. On s'accoutuma à regarder le goût comme un aſſerviſſement puérile à des loix qu'il falloit enfreindre; & à chaque perte qu'on faiſoit, on ſe félicitoit bonnement d'une précieuſe acquiſition.

On dira peut-être que notre admiration pour le génie anglois, dans la partie littéraire, eſt un ſacrifice réfléchi de notre amour-propre, un oubli généreux des inimitiés nationales, un effort d'équité, d'autant plus honorable qu'il nous étoit plus permis d'être injuſtes: mais je ne crois point à ce raffinement d'héroïſme, qui n'exiſte que dans les rêveries de quel-

ques patriotes. C'eſt dans l'inconſtance de nos caracteres, le vuide de nos ames, le peu de profondeur de nos eſprits, qu'il faut chercher la cauſe des révolutions du goût parmi nous. D'ailleurs, la répétition des plaiſirs factices, les ſeuls peut-être chez les peuples qu'on nomme policés, eſt inſéparable de la ſatiété, de la langueur, & de cette inquiétude qui ne fait envisager de vraies jouiſſances que dans les richeſſes qu'on n'a pas. Au moindre éclair de nouveauté, toutes les têtes s'électriſent, s'embraſent, ſe renouvellent, & l'on eſt bien aiſe de ſecouer pour un moment le fardeau de l'ennui, dût-on s'égayer aux dépens de la raiſon.

La vivacité françoiſe commençoit à s'aſſoupir dans l'habitude des bons ouvrages; nous étions en quelque ſorte raſſaſiés de chefs-d'œuvres. Il falloit, pour nous réveiller, des élans téméraires, des hardieſſes inconnues, des beautés ſans vraiſemblance, des effets ſans préparation, & ces écarts qu'on traite de ſublime, quand on eſt las de ce ſublime ſimple que nos maîtres alloient puiſer dans la nature. Voilà, à quelques exceptions près, ce que nous avons gagné dans notre correſpondance littéraire avec les Anglois.

Aujourd'hui ce ſont les muſes allemandes qui prévalent & paroiſſent fixer les regards de nos littérateurs: car il faut toujours qu'ils aient un objet de

culte chez l'étranger, & de dénigrement pour leurs compatriotes. Quoi qu'il en ſoit, cette manie me paroît plus motivée que la premiere.

Il y a trente ans que la poéſie allemande étoit l'objet de nos plaiſanteries & de nos dédains. Nous regardions les Allemands comme des eſpeces d'automates faits pour végéter ſous des puiſſances électorales. D'un ouvrage lourd & mal fait, on diſoit que c'étoit un écrit germanique, & l'on ne prenoit point la peine d'examiner ſi l'on avoit tort ou raiſon.

Je ne remonterai point à l'origine de la poéſie allemande ſous Charlemagne. Ses traits informes ſous cet empereur, à peine développés ſous ceux de la maiſon de Suabe, n'offrent rien d'intéreſſant, ſi ce n'eſt aux compilateurs, pédans laborieux & triſtes, qui mettent à contribution les ſiecles paſſés pour ennuyer le leur. L'hiſtoire des arts eſt la même à peu près chez tous les peuples. C'eſt un chaos qui ſe débrouille par degrés & s'éclaire lentement, parce que les hommes de génie ſont rares, placés de loin en loin, & que la barbarie laiſſe après elle une rouille tenace que des ſiecles peuvent à peine emporter. Un anonyme mit en vers allemands les fables d'Eſope 400 ans avant la Fontaine. Voilà le plus ancien monument de la poéſie allemande. Opitz en eſt le pere, comme Malherbe eſt le reſtaurateur de la nôtre. Ils

fleurirent dans le même tems. Gunther & Rouſſeau étoient auſſi contemporains. Tous deux faiſoient des odes; tous deux en ont adreſſé au prince Eugene; de ſorte que les progrès des deux langues ont à peu près la même époque; avec cette différence que la langue françoiſe étant plus univerſellement répandue, ſes productions étoient célebres, lorſque celles des Allemands reſtoient encore ignorées.

C'eſt de ce ſiecle que datent leurs ſuccès, leur gloire littéraire, & la juſtice tardive que l'Europe leur a rendue.

Haller fut le premier qui vengea ſon pays d'une prévention injuſte & ridicule. Son *Eſſai de poéſies Suiſſes* (c'eſt ſous ce titre qu'il parut pour la premiere fois) déconcerta nos idées, pulvériſa nos bons-mots, & nous fit paſſer d'un mépris mal-fondé à une ivreſſe qui pécha auſſi par l'excès; car il eſt impoſſible que nos ſentimens, ſoit en bien, ſoit en mal, ſe repoſent dans un juſte équilibre. Détracteurs ou enthouſiaſtes, nous ſommes auſſi prompts à élever qu'ardens à détruire, & par-là nous trouverons le ſecret de louer & de blâmer, ſans que l'un ou l'autre puiſſe tirer à conſéquence. Quoi qu'il en ſoit, M. Geſner acheva la révolution commencée par ſon compatriote. *La mort d'Abel* excita la plus vive ſenſation, & les beaux-eſprits de Londres furent aban-

donnés pour ceux de Leipſik, de Zuric, & d'Eiſſeimbourg. Nos jolies femmes oublierent les noms des Shakeſpear, des Thompſon, des Congreve, pour articuler, autant qu'il leur fut poſſible, ceux des Roſt, des Schelgel, & des Karſch, des Cronegk, des Klopſtok. M. l'abbé Arnaud entretint cette diſpoſition des eſprits dans un journal très-bien fait, qu'il a trop tôt interrompu. C'étoit en quelque ſorte l'entrepôt des richeſſes du monde littéraire, & la poéſie allemande lui eſt ſur-tout redevable de la faveur qu'elle a conſervée parmi nous. Cette faveur ſubſiſte encore aujourd'hui; & le recueil en quatre volumes que vient de nous donner M. Huber, nous met plus que jamais à portée de juger quelles doivent être les limites de notre admiration.

On a nommé les poëtes allemands les peintres de la nature, & l'on a eu raiſon à bien des égards. Il eſt vrai qu'ils ne la perdent jamais de vue; ils la ſurprennent dans ſes moindres effets, & ſont, pour ainſi dire, à l'affût de ſes plus ſimples opérations. Ils ont le ſcrupule d'un amant, lorſqu'il ſe rend compte de tous les charmes de ſa maîtreſſe; mais cette idolatrie les aſſervit trop à leur modele. Elle en fait ſouvent des copiſtes minutieux, rétrécit leur maniere, ramene dans leurs tableaux les mêmes tons de couleurs, & les prive de ces grands traits incompatibles avec le

joug de l'imitation. La poésie est ou doit être un choix raisonné d'images prises dans la nature. Il en est beaucoup qu'il faut rejeter sans réserve ; & dans celles qu'on admet, il est encore mille nuances vagues qui ne doivent point retarder la hardiesse du pinceau. Un poëte doit tout voir ; mais doit-il peindre tout ce qu'il a vu ? Si j'ai à décrire un ruisseau, m'amuserai-je à compter les cailloux sur lesquels il roule son onde, les fleurs dont ses bords sont tapissés, les feuilles vacillantes des tilleuls qui l'ombragent ? L'imitation, pour être vraie, n'a pas besoin d'être servile. En poésie, peut-être suffiroit-il d'indiquer l'image ; c'est le sentiment sur-tout qu'on doit approfondir.

Le défaut que j'ose relever ici dépare quelquefois les plus belles poésies allemandes. L'intérêt est coupé par d'harmonieuses inutilités : on voit revenir trop souvent *l'argent des eaux*, *l'or des moissons*, *l'azur des cieux*, *les roses de l'aurore*, *la pourpre du soleil*, *les bandes diaprées des nuages*, *les perles de la rosée*, *les rézeaux transparens des gazons humides*. Ici ce sont *des feuilles qui se taisent sur les extrêmités des rameaux*. Là c'est *la jeunesse des bocages qui marque sa joie par de petits cris*.

M. Kleist fait un poëme sur le printems. Parmi des peintures charmantes, voici celles qu'on y rencontre.

La poule, les plumes hérissées, se désole, & rappelle les cannetons qu'elle vient de couver : ceux-ci fuient la voix de leur mere adoptive, & barbotent dans le vivier, dont ils rongent les roseaux. Les oies alongeant leurs cous & poussant des sifflemens aigus, chassent loin de leurs petits le barbet à long poil. Là-bas le lapin blanc est aux écoutes, & la colombe se gratte le cou de sa patte pourprine.

On m'avouera que des oies qui sifflent, une colombe qui se gratte, un lapin qui écoute, & un barbet au long poil pouvoient fort bien ne pas entrer dans une description du printems, d'ailleurs pleine d'images nobles, fraîches & riantes.

M. Gesner, l'un des plus sages, des plus aimables & des plus parfaits écrivains de l'Allemagne, se permet lui-même quelquefois dans ses idyles, des fictions un peu trop vuides de sens, & qui tiennent à l'enfance de la poésie.

L'auteur de *la Mort d'Abèl* suppose l'amour parcourant les airs debout sur une feuille de rose, comme le dieu des mers sur sa conque. Cette rose est découpée en char traîné par des zéphirs plus petits que des abeilles : le dieu dirige sa course sur le sein de Chloé, & s'arrête sur le bord de son corset ; le dieu alors descend, voltige autour de ce beau sein, & se repose juste au milieu ; ensuite il remonte sur la

feuille de rose, qui s'envole & plane de nouveau dans les airs. Voilà tout ce que voit M. Gesner en pressant Chloé dans ses bras. Un amant moins ingénieux que lui n'auroit vu que les charmes de sa maîtresse: il eût été quelques momens infidele à la poésie, pour être tout entier à l'amour, & n'eût point transporté la fiction dans le sein de la plus douce réalité. Il faut se défier de la baguette de l'imagination; les prodiges qu'elle enfante ressemblent aux jardins d'Armide, un souffle les fait disparoître; & à tout prendre, la raison est toujours le guide le plus sûr, même pour les poëtes.

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.

¶ Les Allemands, en général, ne connoissent point assez les limites qui séparent les genres: ils confondent quelquefois le trivial & le familier, le sublime & le gigantesque. Je n'en suis point surpris. Le génie est le créateur des arts, le goût seul les perfectionne, & le goût est l'ouvrage du tems. Il a dû être plus tardif sur-tout chez une nation qui a long-tems gardé ses anciennes mœurs. On remarque qu'il suit ordinairement les progrès de la corruption.

Les odes allemandes que j'ai sous les yeux vont me fournir quelques idées que je soumets aux lumieres du public.

Parmi les différens genres de poésie, l'ode est sans con-

contredit un des plus difficiles, & c'eſt un de ceux dans lequel les muſes naiſſantes s'eſſaient le plus volontiers. On eſt convenu de dire que l'ode doit avoir une marche impétueuſe, hardie, pleine de délire, de fougue & d'écarts. Il n'en faut pas davantage pour allumer de jeunes têtes qui ſe mettent à déraiſonner par principe, & prennent pour de l'enthouſiaſme, des idées fauſſes, enflées de grands mots, & les rèveries incohérentes d'un cerveau échauffé par artifice. En traçant des regles à l'ode, il ne falloit pas oublier la baſe de tout ouvrage en vers, la raiſon jointe à cette imagination rapide, qui franchit les intervalles, court ſur les idées intermédiaires, colorie à grands traits, & jette en paſſant des maſſes de lumiere où diſparoît le fil indiſpenſable qui la conduit. Ce fil ne manquoit point à M. de la Mothe, mais il ne ſut point le cacher. On rit des vols de l'opéra, parce qu'on apperçoit le méchaniſme qui les dirige. Il en eſt de même des faiſeurs d'odes, qui ſe guindent & n'ont qu'un eſſor factice. Quelquefois ils entrevoient le ſublime, ils ne l'atteignent jamais.

C'eſt ce qu'on ne dira point de notre admirable Rouſſeau, ſi haï de ſon ſiecle, ſi mal apprécié par le nôtre, & ſi digne de l'eſtime de tous deux. Ordinairement l'infortune d'un grand homme déſarme l'envie, & conſole la haine; ſa mort au moins lui

fait pardonner ſa gloire & ſes talens. Rouſſeau n'a pas même joui de ce triſte avantage ; il fut malheureux, il n'eſt plus, il eſt toujours perſécuté. Quel opprobre pour les lettres ! Les inimitiés qu'elles enfantent ne reſpectent pas même les tombeaux. Quoi qu'il en ſoit, l'*Horace* François vivra autant que la langue dans laquelle il a écrit, & paſſera à la derniere poſtérité comme un modele d'élévation, de juſteſſe, de pompe, & ſur-tout d'harmonie, la premiere qualité d'un poëte lyrique. Ses odes ſacrées ſont preſque toutes des chefs-d'œuvres. Les odes profanes n'ont de moins que la grandeur des ſujets, ſi ſupérieurement rachetée par celle de l'exécution. Ceux qui lui refuſent une ame ſenſible n'ont pas bien lu ſans doute l'ode *à la poſtérité*, le cantique d'*Ezéchias*, l'ode *à Philomele*, celle à M. le comte du Luc, & pluſieurs autres où ce reproche eſt ſi bien démenti.

Après Rouſſeau, en faveur duquel on voudra bien me pardonner cette digreſſion, les poëtes allemands ſont ceux, je crois, qui ont le mieux connu le génie de l'ode. Cela doit être ; leur caractere a conſervé cette franchiſe mâle, cette indépendance qui convient au ton élevé de la muſe lyrique. Plus philoſophes que courtiſans, ils ne l'ont point proſtituée à l'adulation ; ils aiment mieux célébrer des vertus

ſimples, que d'immortaliſer des crimes brillans; & ils ne briguent point, pour prix de leurs accords, le ſourire mépriſant de la grandeur, qu'il ne faudroit jamais louer que quand elle eſt utile aux hommes. Le diſcrédit de l'ode vient parmi nous de l'uſage vil qu'on en a fait trop ſouvent. Un ſot eſt-il en place? c'eſt une ode qu'on lui adreſſe. Un monarque réuſſit-il dans une guerre injuſte? on le félicite, dans une ode, de ſa gloire meurtriere. Le poëte n'apperçoit que le laurier, il ne voit pas le ſang qui en dégoutte. Les Allemands n'ont jamais été coupables de cette baſſeſſe, leur enthouſiaſme eſt pur. Preſque tous leurs poëmes lyriques ſont des eſpeces d'hymnes ſacrées, élans involontaires d'un cœur affecté d'un ſentiment profond, ou d'une imagination échauffée par de grands tableaux. C'eſt dommage qu'on n'y trouve point aſſez d'ordre & d'enchaînement dans les idées. M. Cramer, par exemple, a traité beaucoup de ſujets tirés de l'écriture; mais il n'y a pas une ſeule de ſes odes qui ne manque de cet enſemble & de cette liaiſon imperceptible qu'on exige, même dans ce genre toujours ſi mal défini. Cet écrivain, en imitant le délire des prophetes, affecte leur obſcurité: il ſe promene dans les régions céleſtes, s'entretient avec les êtres intellectuels, & ne ſe ſouvient pas aſſez qu'il parle à des hommes. M. de

Wieland est plus clair, plus suivi, mais aussi est-il moins poëte que moraliste : il laisse David & Pindare, pour Platon & Shaftersbury. Ses odes ont trop de raison pour qu'il ne s'y glisse point de la froideur: ce genre admet les pensées fortes, mais il exclut les dissertations.

Je ne m'étendrai pas davantage sur les vices que j'ai cru appercevoir dans la poésie germanique. Toutes ces remarques & toutes celles que je pourrois faire n'empêchent pas que je ne sois un de leurs plus zélés partisans. MM. Schmidt & Gesner peuvent disputer à Théocrite & à Virgile le prix du poëme pastoral. MM. Lichtwer & Geller dans les fables égalent Esope, Phedre, & n'ont de maître que la Fontaine. L'aimable Hagedorn vaut quelquefois Anacréon, & M. Haller a répandu dans ses productions une morale saine & aimable qu'Horace ne désavoueroit pas. Je n'ai garde d'oublier M. Wieland, à qui nous devons le joli poëme de *Sélim & Sélima*, dont j'offre au public une foible imitation. La lecture de ce petit ouvrage m'a si vivement intéressé, que je n'ai pu me refuser au plaisir de le mettre en vers françois ; mais on ne doit point s'attendre à trouver dans cet essai la fraîcheur, les graces, sur-tout cette couleur tendre & animée, qui caractérisent l'original.

Ce qui diſtinguera toujours les poëtes Allemands parmi les autres écrivains, c'eſt une ſorte de naïveté qui tient à leurs mœurs, & cette ſenſibilité profonde qu'ils puiſent dans la contemplation, cette école du génie. La plupart de leurs ouvrages, ſans la reſſource des grands mouvemens, vous touchent, vous attendriſſent par degrés, & amenent enfin ces larmes délicieuſes qui partent du cœur & que l'eſprit n'arrache jamais: c'eſt qu'ils ſont ſimples & vrais; c'eſt qu'ils peignent une ame pure, honnête, amie de l'humanité. Un poëte ſur les bords du Rhin eſt, en quelque ſorte, l'homme de la nature; il ne reſpire que pour l'étudier, il ne l'étudie que pour la peindre. Il ne connoît ni le fiel de la haine, ni les maneges de l'ambition, ni les fureurs de la jalouſie: il n'écrit point ſeulement pour exiſter dans le ſouvenir des hommes; il écrit pour les rendre meilleurs, pour leur préſenter ſans ceſſe l'image ſacrée de la vertu, ſerrer les liens qui les uniſſent, changer leurs devoirs en plaiſirs, & les diſpoſer à ces paſſions douces qui ont ſouvent réconcilié le ſage avec la peine de vivre.

Tels devroient être ceux qui ſe livrent au commerce des muſes: mais, pour cela, il ne faudroit point habiter un pays où l'égoïſme briſe tous les nœuds, détruit tous les rapports, éteint le véritable

enthousiasme : il ne faudroit point s'abandonner à une philosophie qui ferme l'ame, seche l'imagination, regarde en pitié les arts qui développent la sensibilité, & n'apprend rien à l'homme, sinon qu'il est méchant & malheureux. O Germanie! nos beaux jours sont évanouis, les tiens commencent. Tu renfermes dans ton sein tout ce qui éleve un peuple au-dessus des autres, des mœurs, des talens & des vertus : ta simplicité se défend encore contre l'invasion du luxe, & notre frivolité dédaigneuse est forcée de rendre hommage aux grands hommes que tu produis.

L'une des preuves de leur supériorité, est l'union qui regne entre tant de rivaux : tableau touchant, qui d'un côté éleve l'ame, & de l'autre la révolte contre celui que nous avons tous les jours sous les yeux. Les Gesner, les Cramer, les Klopstock, &c. &c. sont liés de la plus tendre amitié : ils se suffisent, s'éclairent, se consolent, & s'embrassent sous le même laurier. Jamais la satyre n'a souillé leur plume ; jamais l'amour-propre ne les a poussés à ces excès déshonorans, que les plus beaux ouvrages ne rachetent point aux yeux de la raison. La bonhomie, la candeur, la simplicité forment de ces hommes de génie une société céleste, où sont en commun les lumieres, les peines & les plaisirs. Quel exemple pour nos gens de lettres ! mais hélas, quel

contraste! Il leur est échappé, depuis quelques années, une foule d'écrits polémiques pleins d'emportement, d'injures, de fiel, & de bassesse. A les juger par le venin qu'ils distilent, on les prendroit pour des théologiens, des sectaires ou des dévots: ils se déchirent, se calomnient, s'avilissent tour-à-tour dans ce beau siecle qu'ils ont nommé le siecle de la philosophie, de la bienfaisance & de la vérité. Il semble même que plusieurs personnes dans le monde soient complices de cette anarchie littéraire. Ce nouveau genre de gladiateurs amuse leur indolence, les entretient dans une joie maligne, & leur fournit une occasion de mépriser: plaisir vraiment sensuel pour ceux qui ne s'estiment pas eux-mêmes! Sur notre Parnasse, tout est parti, brigue & convention. Paris compte une foule de bureaux d'esprit, qui forment autant de publics différens, tous redoutables, exigeans, susceptibles, jaloux de leur souveraineté: chacun d'eux favorise ses créatures; les arrêts des uns sont cassés par les autres. On connoît de ces Mécenes subalternes, qui s'établissent ennemis irréconciliables de gens qu'ils n'ont jamais vus, & les détestent par procuration, si l'on peut le dire, sous le seul prétexte qu'ils ne sont pas de leur cotterie, & ne s'extasient pas pour leurs protégés. Dans cette fureur de cabales,

dans ce choc d'intérêts opposés, les haines s'allument, se prolongent, deviennent éternelles. Voilà, je crois, une des causes de toutes les querelles qui s'élevent parmi nos beaux-esprits infortunés; car je leur rends assez de justice pour croire que le cœur a gémi plus d'une fois des travers de leur imagination : il est impossible qu'ils réfléchissent un moment, sans rougir de ces foiblesses qui les déshonorent, énervent leur génie, tuent leur sensibilité, & leur enlevent la plus douce récompense de leurs travaux, en les privant de l'affection de leurs comtemporains.

Il est bien sûr que dans cette espece d'état de guerre, où se trouve aujourd'hui la littérature, une tête un peu ardente a de la peine à se contenir & à se défendre contre le torrent. Souvent un esprit né bon se dénature par l'exemple, par l'ascendant des circonstances, & l'entraînement des mœurs publiques. Mais ne vaut-il pas mieux fournir des moyens d'échapper à la contagion, que d'alléguer des motifs qui la justifient?

O toi qui sacrifies aux muses comme à des furies, toi qu'attristent les succès de tes rivaux, toi dont l'ame foible, languissante & flétrie, se croit active & forte, parce qu'elle sent la haine & connoît la vengeance; si tu es jeune encore, il est un moyen de te guérir; fuis, malheureux, fuis avec un ami, s'il

t'en reste un, dans la profondeur des solitudes champêtres : là, ressuscite en toi l'homme éteint, l'homme enfin mort au bonheur & à la vertu : rajeunis tes idées, leve tes regards, vois, & respire. Tout brûlé des passions de la ville tu as besoin d'un air pur qui te vivifie, de spectacles qui t'aident à penser. Contemple, ce qu'on n'apperçoit pas à travers nos brouillards & nos vices, la pompe des cieux, la majesté des campagnes, ce calme intéressant qui crie à l'homme sensible, *reviens à la nature*. Enfoncé dans son sein, tu rougiras bientôt de cette existence artificielle que tu traînois dans l'opprobre, ayant toujours la gloire en perspective : tu conviendras que cette gloire même ne vaut pas les travaux qu'elle coûte, les ennemis qu'elle attire, les regrets qui l'accompagnent, & tu n'immoleras plus la paix d'un cœur libre, à ce météore fugitif, qui presque toujours échappe aux vivans, & ne se fixe qu'autour de quelques tombeaux que l'envie lui dispute. C'est au milieu de ces leçons fortes & touchantes que l'esprit s'éleve & qu'on cesse de haïr ses semblables. Aux convulsions de l'amour-propre succéderont les épanchemens de l'amitié, une douce énergie remplacera la fievre qui te dévoroit, &, dans une extase tranquille, des larmes couleront de tes yeux dessillés : ces larmes involontaires & muettes, qui prouvent que la bienfai-

ſance n'eſt point étrangere à l'être ému qui les répand. Alors replonge-toi dans les chaos des villes ; tu leur dois un exemple : alors, ſi tu le veux, écris ; tu ſeras éloquent, & tu pardonneras à ceux qui le ſeront plus que toi. Dans tes ouvrages paſſeront quelques teintes de ces tableaux vaſtes qui t'auront frappé, & tu ſentiras qu'il faut commencer par être bon, avant de ſonger à devenir ſublime.

SÉLIM ET SÉLIMA,

POËME.

Loin de l'orgueil des cours, loin du fracas des villes,
Sélim jeune & charmant, formé pour le bonheur,
Sous de ruſtiques toits couloit des jours tranquilles,
Et dans l'indépendance avoit mis ſa grandeur.
Eſprit, graces, nobleſſe, ame ſenſible & pure,
Sélim raſſembloit tout, hors cet organe heureux,
Qui voit, parcourt, embraſſe & la terre & les cieux,
Et ſans qui l'homme, hélas ! eſt mort à la nature.
Aveugle à ſa naiſſance, il n'apperçut jamais
Ces vaſtes horiſons où s'égare la vue,
Ni les formes des corps, ni ces brillans effets,
Ces couleurs dont le jour dore & teint les objets,
Ni de ce globe en feu la ſuperbe étendue.
Un céleſte rayon dans ſon ame avoit lui ;

Mais l'auguſte univers étoit fermé pour lui.
Sa bouche cependant n'exhale aucune plainte:
Jamais loin de ſa ſphere il n'étend ſes deſirs;
Des regrets importuns il repouſſe l'atteinte,
Et toujours près de lui retrouve ſes plaiſirs.
Ce qui charme ſur-tout ſa paiſible exiſtence,
C'eſt Sélima, l'honneur des hameaux d'alentour,
Sélima ſa compagne, objet de ſon amour;
De cet amour ſi doux, commencé dès l'enfance,
Accru dans la jeuneſſe, & payé de retour.
Ils s'adorent tous deux ſans remords & ſans crainte;
Jamais un tendre aveu n'amene un repentir:
Ils ne connoiſſent point la bizarre contrainte
De n'oſer exprimer ce qu'amour fait ſentir.
Les attraits fabuleux, la grace enchantereſſe
Font, aux dépens d'Hébé, de Flore & de Cypris,
Tibulle, Ovide, Horace ont paré leur maîtreſſe,
La ſeule Sélima les a tous réunis.
Son regard eſt ſemblable aux rayons adoucis
Que ſur les nuits d'été Diane aime à répandre;
On voit dans ſes yeux bleus le reflet d'un cœur tendre;
Son teint eſt animé du plus frais coloris,
Et préſente au zéphir, heureux de s'y méprendre,
La pourpre de la roſe, & la blancheur du lys;
Mais ce divin accord des couleurs les plus belles
Vainement pour Sélim brilloit dans Sélima;

Il ne la voyoit point ; cependant il l'aima.
Amours de l'âge d'or, vous étiez moins fidelles !
Dans un de ces beaux jours dont brille le printems,
Quand le lilas se mèle à l'épine fleurie,
Viens, Sélima, dit-il, viens, ô ma seule amie ;
Je me sens invité par la fraîcheur des champs ;
A travers les rosiers le zéphir nous appelle,
Une influence pure a réchauffé les airs,
Les hôtes des forêts reprennent leurs concerts,
Ils chantent le retour de la saison nouvelle.
Viens chercher avec moi le plus prochain verger ;
Des vents doux, secouant leur ailes caressantes,
Dispersent le parfum des tiges renaissantes,
Et portent jusqu'à nous l'odeur de l'oranger.
Le rossignol pour toi médite un air plus tendre.
Les fleurs vont sur tes pas frémir de volupté :
Ces ondes, qui de loin semblent se faire entendre,
Interrompront leur cours, à tes pieds arrêté.
Reçois l'encens des fleurs, & celui des bocages ;
Reçois de l'univers les amoureux hommages :
Tu les mériterois, même sans la beauté.
Sélima l'accompagne au fond d'un bosquet sombre,
Où le réséda croît, sur le bord d'un ruisseau,
Dont la fraîcheur ajoute à la fraîcheur de l'ombre,
Et qui voit le jasmin se mirer dans son eau.
C'est là que ce beau couple, ivre avec innocence,

Reunit en un point tous les instans du jour :
C'est là qu'il ressentit ta divine influence,
Jeunesse de l'année, ô saison de l'amour,
Salutaire printems ! De leurs branches touffues
Des saules enlacés couvroient nos deux amans.
Combien de vérité dans leurs épanchemens!
Le plaisir suspendoit leurs ames confondues :
Un seul de leurs soupirs valoit tous nos sermens.
Ils s'éloignent enfin de ce bois solitaire.
Quel air pur & sercin, s'écrioit Sélima!
Je sens jusqu'à mon cœur pénétrer la lumiere.
Soleil, astre de feu, dont le regard m'éclaire,
Toi que l'Être éternel de son souffle alluma,
Qui luis & sur les monts, & sur l'humble bruyere ;
Oui, c'est de tes rayons que le ciel nous forma.
O quel ravissement de voir dans les bocages,
Ton or étinceler sur les naissans feuillages,
Flotter sur les moissons, se jouer sur les fleurs!
Sélim, ô mon ami, toi que l'Être suprême
Me donna pour combler ses plus cheres faveurs,
Que ne peux-tu goûter, aussi bien que moi-même,
Le charme du soleil & celui des couleurs!
Quel est donc, dit Sélim, le transport qui t'agite,
Ce sentiment profond, si plein de volupté ?
D'où vient qu'à le connoître en vain mon cœur s'excite?
Moi, je n'éprouve rien, & même à ton côté,

Lorsque ta voix me nomme ou l'ombre ou la clarté.
Qu'est-ce, ma Sélima, que le verd des prairies,
Les reflets du soleil sur les plaines fleuries,
Les couleurs, leur effet, & leur variété?
Le doux parfum des champs m'a toujours enchanté.
Quand je touche au gazon, sa mollesse me flate;
Mon ame est pour les sons sensible & délicate:
Mais le reste pour moi n'est plus qu'obscurité.
Ce soleil cependant, ce soleil si vanté,
Précipite mon sang, l'échauffe, le dilate:
Je sens son influence, & non pas sa beauté.
Seroit-il préférable aux vapeurs odorantes
Que répandent dans l'air les zéphirs du matin?
Surpasse-t-il enfin ces extases charmantes
Que j'éprouve en pressant Sélima sur mon sein?
Combien alors le sens, que tu nommes la vue,
Paroîtroit le plus doux à mon ame éperdue!
Quel est donc ce mystere, & quel bonheur, dis-moi,
Peut manquer à Sélim si fortuné par toi?
Quand sur un lit de fleurs, près d'une source pure,
J'abandonne mes sens aux charmes du repos,
J'entends avec plaisir la cascade des flots.
L'arbre qu'émeut le vent me plaît par son murmure.
Au rameau qui frémit, à la chûte des eaux,
Long-tems, quoiqu'assoupi, je prête encor l'oreille;
Zéphir rafraîchit l'air, & son souffle m'éveille;

Dans un monde nouveau je me crois transporté,
Et ne sors, Sélima, de cette ivresse heureuse,
Que quand un rossignol, sur ma tète arrêté,
Exprime en sons plaintifs sa langueur amoureuse,
Et soupire les feux dont il est agité.
Mon cœur se laisse aller à sa tendre harmonie:
Alors tous mes esprits & tous mes sentimens
Demeurent enchaînés par cette mélodie,
Le charme des mortels, & sur-tout des amans.
Oui, d'un dieu même alors la présence m'enflame;
Il me parle, il m'embrase, & semble, en ces momens,
Dans chacun de mes sens distribuer mon ame.
Mais rien, ô Sélima, rien ne peut égaler
Ce feu subtil & doux, cette ardeur pénétrante,
Ce délire amoureux dont je me sens troubler,
Quand j'enlace mes bras aux bras de mon amante.
O mon unique bien, que n'éprouvé-je pas,
Lorsque j'entends de loin le seul bruit de tes pas!
Qu'est-il de comparable aux baisers de ta bouche,
A ces baisers donnés & rendus tour-à-tour,
Au trouble de mon cœur lorsque ta main y touche,
Au doux son de ta voix quand il peint notre amour!
Que j'aime ce transport, répartit la bergere!
Ton amour me ravit: ah! l'ai-je mérité?
M'aimeras-tu toujours? Certaine de te plaire,
Non, je ne veux jamais d'autre félicité.

Si tu changeois, hélas! j'en mourrois de tristesse...
Mais tu ne peux changer; nos cœurs sont trop unis;
Par de secrets liens ils sont trop assortis;
Et le tems doit encore affermir leur tendresse.
Mais dis, mon bien-aimé, dis-moi donc quel bonheur,
Qu'est-ce qui m'a valu le présent de ton cœur?
Au comble des plaisirs, leur cause m'intéresse.
C'est par les yeux sur-tout que l'amour s'introduit;
Sur des charmes divers il fonde son empire:
Chacun cherche, en aimant, l'attrait qui l'a séduit;
L'un aime un teint de rose, & l'autre un doux sourire;
Pour un air de candeur celui-là s'attendrit;
Cet autre cede enfin au regard qui l'attire.
Moi que tu n'as point vue, & qui ne sais qu'aimer,
Quel est donc mon secret pour t'avoir su charmer?
A peine je connus & je goûtai la vie,
Dit Sélim en serrant la main de Sélima,
Mon ame fut sur-tout ouverte à l'harmonie.
Plus que tous les plaisirs, ce plaisir m'enflamma.
Pendant les jours entiers j'allois dans les bocages,
De leurs hôtes ailés écouter les ramages.
L'abeille bourdonnant dans le creux des vallons,
La source qui murmure à travers les buissons,
Sous les saules fleuris le roseau qui soupire,
Et le zéphir errant sur la cime des monts,
Tout cela me charmoit plus que je ne puis dire.

Respirant

Un soir, c'étoit le soir d'un beau jour du printems,
Je rêvois, étendu sous la verte feuillée,
Respirant la nature & le parfum des champs:
Soudain par une voix mon ame est réveillée;
J'écoute... C'étoit toi; sous un ombrage frais,
Solitaire, croyant n'être pas entendue,
Dans le calme des bois, plus libre & plus émue,
Tu permis à ta voix de trahir tes secrets.
Je sentis à l'instant une flamme inconnue;
Je savourois ces sons, cet accent séducteur
Qu'un trop fidele écho répétoit à mon cœur.
Tu cessas, & je crus que j'allois cesser d'être.
Combien il m'échappa de pleurs & de soupirs!
Je cherchois cette voix qui m'avoit fait renaître;
J'avois, en la perdant, perdu tous mes plaisirs.
Je crus la retrouver, je crus encor l'entendre.
A mon illusion mon cœur abandonné
Chérissoit une erreur qui le rendoit plus tendre,
Et de ses mouvemens il sembloit étonné.
Cette voix résonnoit sans cesse à mes oreilles,
Me suivoit dans les bois, sous l'abri de nos treilles,
Et de ses doux accords j'étois environné.
Que devint, Sélima, le mortel qui t'adore,
Lorsqu'en tes bras porté pour la premiere fois,
Dans tes discours touchans il reconnut la voix
Qui l'avoit tant séduit, qui le séduit encore?

Peindre ce ſentiment, ce ſeroit l'affoiblir.
Je tombai ſur ton ſein.... accablé de plaiſir.
Tu ſais depuis ce tems, par quelle ſympathie
Se ſont liés nos cœurs toujours plus amoureux;
Comment ils ont compris qu'en leur donnant la vie,
L'un pour l'autre le ciel les a formés tous deux.
Tu ſais bien que te plaire eſt mon unique envie,
Et que ton cher Sélim, te conſacrant ſes jours,
Ne veut d'autre bonheur que de t'aimer toujours.
J'ai pourtant quelquefois deſiré l'avantage
Que notre Dieu t'accorde, & qu'il m'a refuſé;
Mais ſi de cette ardeur je me ſens embraſé,
C'eſt pour le contempler dans ſon plus bel ouvrage,
C'eſt pour voir Sélima. Qu'il voile à mes regards
Cet éclat dont tu dis que le ciel ſe décore,
La pompe du printems, le lever de l'aurore,
Tout ce que tu m'as peint des nuages épars.
Arbitre ſouverain, être bon que j'atteſte,
Devant qui de nos cœurs les replis ſont ouverts;
Montre-moi ce que j'aime, & cache-moi le reſte:
Si je vois Sélima, j'aurai vu l'univers.
Mais parle, ce deſir pourroit-il être un crime?
Souvent, quand nos bergers célebrent tes appas,
Je rougis en ſecret de ne comprendre pas
Ce que leur œil ſaiſit, ce que leur bouche exprime.
Qu'eſt-ce qu'ils veulent dire, en vantant tes cheveux

Qui tombent ſur ton ſein en longs anneaux d'ébene,
Et ta gorge d'albâtre, & ton œil plein de feux,
Et tes bras, où l'azur nuance chaque veine?
Ma chere Sélima, quel ſeroit mon bonheur,
Si le ciel tout-à-coup m'accordoit la puiſſance
D'entendre tes regards, d'y lire ton ardeur;
De m'enivrer des biens que donne ta préſence,
Et de ſurprendre enfin, dans tes yeux éperdus,
Tout ce que ta belle ame enferme de vertus!
Qu'il doit être touchant cet inconnu langage,
Ce ſens qui, m'as-tu dit, réunit tous les ſens,
Interprete muet de tous les ſentimens,
Qui parle, qui répond, explique le viſage,
Retentit ſans les ſons, parle ſans les accens?
Par lui ſupportant mieux les ennuis de l'attente,
T'appercevant de loin, je te verrois préſente,
Et volerois d'avance à tes embraſſemens;
Bienfait vraiment céleſte! ô faveur raviſſante!
Quel tréſor, Sélima, pour le cœur des amans!
Eh bien, dit-elle, eh bien, mon ami, prens courage.
L'eſpoir ſe gliſſe encor dans mon cœur amoureux;
Tu n'es pas loin peut-être, au moins je le préſage,
D'obtenir, de goûter ce doux préſent des cieux.
Mais déjà le ſoleil, caché par la montagne,
De ſes rayons mourans effleuroit la campagne;
Et la fraîcheur des nuits, deſcendant ſur les bois,

Invite nos amans à rentrer ſous leurs toits.
Le plaiſir leur ſourit du ſeuil de leur chaumiere,
Et le ſommeil bientôt va fermer leur paupiere.
Sélima reſpiroit un repos précieux,
Lorſqu'elle vit en ſonge un habitant des ſpheres,
Le plus conſolateur des eſprits tutélaires,
Et le plus ſatisfait lorſqu'il voit des heureux.
Sa tête rayonnoit des plus vives lumieres ;
Des touffes de jaſmins renouoient ſes cheveux.
D'une voix qu'on prendroit pour le ſon d'une lyre,
Il dit à Sélima qui l'écoute & l'admire :
Jeune fille, je viens pour couronner tes vœux.
Mes regards ont vu croître & fleurir ta jeuneſſe ;
Et dirigeant tes pas, quoiqu'abſent de tes yeux,
Je t'ai, dès le berceau, prodigué ma tendreſſe,
Sur le ſein de ta mere alors que tu jouois,
Oui, c'eſt moi, Sélima, moi, que tu careſſois ;
C'eſt moi qui fus témoin de ton premier ſourire.
J'allois pendant l'été rafraîchir ton ſommeil,
Et ſemois ſur ton teint les roſes du réveil ;
C'eſt par moi ſeul enfin que Sélima reſpire.
Je liſois dans ton cœur aux matins du printems,
Lorſque, ſans le ſavoir, de deſirs conſumée,
Errante ſans deſſein ſous les berceaux naiſſans,
Tu ſentois le beſoin d'aimer & d'être aimée.
Je veillois dans ce bois inacceſſible au jour,

Où Sélim vint t'entendre, & connoître l'amour.
Vous êtes vertueux, votre ſort m'intéreſſe;
Votre bonheur importe à la divinité.
Oui, ton Sélim verra le jour & ſa maîtreſſe,
Et des mains de l'amour recevra la clarté.
Au ſommet de ces monts qui couronnent la plaine,
Un ruiſſeau prend ſa ſource, & s'enfuit ſur l'arene.
Là naît, parmi des rocs, un végétal puiſſant,
Une plante divine, aux humains peu connue;
Son parfum la décele, elle échappe à la vue;
Sa fleur jette l'éclat de l'or le plus brillant;
Mais elle croît ſous l'herbe, & ſans être apperçue,
Comme tant de tréſors qui germent ſous vos pas,
Et pourroient des mortels retarder le trépas.
Cours, détache ſa fleur de ſa tige odorante;
Sur les yeux de Sélim il faudra l'exprimer:
Tu verras auſſi-tôt ſes regards s'enflammer;
Le jour naîtra pour lui, ſous les doigts d'une amante.
Il dit, & diſparut, dans les airs emporté.
A ſon raviſſement Sélima s'abandonne;
Ce rêve l'attendrit bien plus qu'il ne l'étonne:
Elle en prévoit la ſuite, & ſon cœur enchanté,
Au gré de ſes deſirs, y voit la vérité.
Elle ſe leve, & court, dès l'aurore naiſſante;
Plus doux matin jamais n'annonça jour plus beau.
Le mont perce la nue, & déjà ſe préſente;

Sélima reconnoît le ſinueux ruiſſeau
Qui ſourdit dans les rocs, & s'échappe & ſerpente.
De la plante embaumée elle a ſenti l'odeur :
Elle accourt, l'apperçoit, & d'une main tremblante,
Pour obéir au ſylphe, en détache la fleur.
Fiere de ce tréſor, elle jouit d'avance
Des tranſports de Sélim, de ſa reconnoiſſance,
Lorſque muet, ravi, les yeux par elle ouverts,
Au ſein de ſon amante il verra l'univers.
De ſes plus vifs rayons le midi ſe couronne.
Sélima ne ſent pas le poids de la chaleur :
La joie eſt dans ſes yeux ainſi que dans ſon cœur,
L'amour fait alléger les travaux qu'il ordonne.
Le chemin diſparoît, la fatigue avec lui.
Mais cependant Sélim, plongé dans ſon ennui,
S'inquiete, frémit, appelle ſon amante.
Qu'a-t-elle fait depuis que le ſoleil a lui ?
Sélim n'eſt plus heureux, ſi-tôt qu'elle eſt abſente.
Elle revient enfin, & l'amant ranimé
Se contente bientôt d'une légere excuſe ;
En des bras careſſans il tombe déſarmé.
Sélima voudroit feindre, & déjà s'en accuſe :
Toute entiere à l'eſpoir qui la fait treſſaillir,
Elle n'oſe expliquer, ni cacher ſon plaiſir.
Près de leur humble toit s'éleve une colline,
D'où l'œil au loin s'étend ſur de riches vallons,

Des paysages frais, d'abondantes moissons,
Des forêts, des vergers que sa hauteur domine:
C'est là que, sous l'abri d'un buisson d'aubépine,
Ils s'en vont quelquefois, vers la fin d'un beau jour,
Dans la douce langueur d'une extase divine,
Cacher à tous les yeux leur solitaire amour.
Ils y montent tous deux; pleine d'impatience,
Le cœur entre la crainte & l'espoir palpitant,
La tendre Sélima, qui compte chaque instant,
Ose enfin de la plante éprouver la puissance.
Sur les yeux de Sélim par des soins bienfaiteurs
Elle exprime en tremblant le philtre salutaire:
C'est l'amour qui conduit la main de la bergere;
Les zéphirs pesent plus en courant sur les fleurs.
L'épreuve réussit, la membrane se brise,
Le rayon de la vue étincele; & soudain
Notre amante, charmée encor plus que surprise,
S'échappe & fuit derriere un olivier voisin.
Assailli des clartés dont brille l'hémisphere,
Il n'apperçoit d'abord qu'un océan de feux;
En les éblouissant, tout échappe à ses yeux.
Il veut en vain fixer ce faisceau de lumiere;
Son éclat est si vif qu'il ne peut l'endurer,
Et le soleil l'aveugle au lieu de l'éclairer.
Cependant il s'essaie, il distingue, envisage;
L'horison par degrés devant lui se dégage....

Sélim voit ; tout ſon corps frémit d'étonnement.
L'univers s'offre à lui dans ſa pompe riante,
Et dans cette ſaiſon où la nature enfante ;
Chaque regard lui cauſe un long enchantement.
Il voit de mille objets l'étonnante féerie ;
Le ſoleil à flots d'or inonde les côteaux,
Et par cent jets de feu fait ſcintiller les eaux.
Tout reſplendit au loin : cette herbe eſt refleurie,
L'azur des cieux ſe peint au cryſtal des ruiſſeaux,
Le lierre ſur ces monts aux palmiers ſe marie,
Et ces cèdres ont vu reverdir leurs rameaux.
Quel ſpectacle, ô Sélim ! Il demeure immobile ;
Il admire d'un œil fixe & reſpectueux,
De la terre & du ciel l'ordre majeſtueux,
Et de l'aſtre des jours l'orbe auguſte & tranquille.
Long-tems muet, enfin il exprime en ces mots
Les tranſports excités par tous ces grands tableaux.
Qu'éprouvé-je ! quel monde à mes yeux ſe découvre !
Où laiſſai-je mon corps ? Dans cette immenſité,
Devant moi tout-à-coup eſt-ce le ciel qui s'ouvre ?
Mon œil erre incertain, toujours plus enchanté.
Que d'effets, de tréſors, de formes inconnues !
Eſt-ce la vue, ô dieux ! ſont-ce là les couleurs ?
Eſt-ce là le ſoleil qui brûle au haut des nues,
Et dont l'éclat au loin vacille ſur les fleurs ?
Quel rayonnant amas de beautés que j'ignore !

Que de ſenſations pour moi viennent d'éclore !
D'où vient qu'interrompus les ſons & les accens
Ne viennent plus frapper mon attentive oreille ?
La vue a-t-elle en moi détruit les autres ſens ?
Mon odorat n'a plus de parfum qui l'éveille !
Les oiſeaux du bocage ont oublié leurs chants !
Mais non ; voici mon corps, j'occupois cette place,
La roſe ſous mes pas exhale ſon encens ;
Les oiſeaux m'ont rendu leurs concerts raviſſans ;
J'acquiers de plus en plus, rien en moi ne s'efface.
C'eſt moi.. mais Sélima.. quel eſt mon trouble affreux !
De ſes doigts délicats elle a preſſé mes yeux ;
Elle m'a fui ſoudain ; mon ame eſt alarmée.
Ah ! ne m'entends-tu pas ? Ah ! dis, ma bien-aimée,
Qu'ai-je beſoin ſans toi du ſpectacle des cieux ?
C'eſt pour tout embellir que mon Dieu t'a formée.
Peut-être es-tu le prix du préſent qu'il m'a fait ?
Quoi ! veut-il me forcer de haïr ſon bienfait ?
En vain ſur cent beautés mon œil ravi s'éclaire,
C'eſt pour voir Sélima que j'aime la lumiere.
Dieu ! m'enlevant l'objet qui me rend fortuné,
Tu m'ôterois bien plus que tu ne m'as donné.
Referme l'univers, & rends-moi mon amante ;
Ce ſuperbe appareil ne vaut pas mes amours.
Avant tes dons, hélas ! mon ame étoit contente ;
Et, grace à Sélima, j'ai connu les beaux jours.

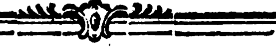
Où suis-je ! Je me meurs. Quelle extase soudaine !
Et quel feu dans mon sang coule de veine en veine ?
Vers quel objet nouveau je me sens emporté !
Je nage dans la joie & dans la volupté.
Ah ! je n'avois rien vu... c'est Sélima ! c'est elle !
Mon cœur m'en avertit encor plus que mes yeux.
Oui, c'est toi, je le sens, je suis enfin heureux !
Le ciel est plus serein, & la terre est plus belle.
Rêvai-je ? est-il bien vrai ? Sélima, je te vois !
Puissé-je en un instant te regarder cent fois !
Voilà ton front serein, voilà ta chevelure.
Que l'éclat de tes yeux embellit la nature !
Tu me l'avois bien dit : sans doute dans ces yeux
Se peint le sentiment de ton ame si tendre.
Dans tes moindres regards elle aime à se répandre.
Je me sens éblouir... Ah ! détourne leurs feux.
Arrête... Que fais-tu ?... J'ai perdu la lumiere...
Ne me les cache plus... Veux-tu donc mon trépas ?...
Que s'éteigne plutôt le soleil qui m'éclaire !
Mon ame est dans la nuit, quand je ne les vois pas.
Leur muette éloquence & m'échauffe & m'étonne ;
Oui, c'est là que mon cœur au tien s'ouvre à son tour.
Ma chere Sélima, je tremble, je frissonne,
S'ils cessent un instant de me parler d'amour.

Tels étoient ses discours, ses transports, son délire.
L'aspect de son amante a rajeuni ses sens ;

Ce n'eſt point le ſoleil, c'eſt elle qu'il admire.
Il admire, il contemple, il baiſe en même tems,
Cette bouche où la roſe & fleurit & reſpire;
L'ébene ſi vanté de ſes cheveux flottans,
Son ſein demi-voilé, qui ſans ceſſe l'attire;
Et les yeux de Sélim, peignant ce qu'il deſire,
Sont avides toujours, quoique toujours contens.
O ciel! s'écrioit-il, en la voyant ſourire,
Tu combles mes deſirs & ma félicité:
Tu choiſis le printems pour m'offrir la beauté!
La paiſible clarté décroît par intervalle;
D'une teinte plus douce elle empreint ſes tableaux.
L'œil de Sélim, errant dans un riche dédale,
Voit la nature encor ſous des aſpects nouveaux.
Mais inſenſiblement les ombres s'épaiſſiſſent;
Le crépuſcule éteint & confond les couleurs.
Les vallons, les vergers, les côteaux s'obſcurciſſent;
C'eſt à leurs parfums ſeuls qu'on reconnoît les fleurs;
Et la nuit qui s'approche, en déployant ſes voiles,
Seme autour de ſon char l'or mouvant des étoiles.
La tranquille Phœbé ſe leve avec ſplendeur,
Et parcourt de l'éther la vaſte profondeur.
O calme intéreſſant de la nuit ſolitaire!
Une gravité douce, une agréable horreur
S'empare de Sélim, qui bien loin de la terre
Eleve vers le ciel ſon eſprit & ſon cœur.

Après un long ſilence il tourne avec extaſe
Ses yeux vers Sélima que ce regard embraſe,
La preſſe entre ſes bras, & dans ce doux moment,
Son ſein eſt inondé des pleurs de ſon amant.
Emporté loin de lui par un tranſport ſublime,
Sélim s'écrie alors : qu'il eſt grand, Sélima,
L'Être qui fit les cieux, l'Etre qui te forma!
Il dit, le chaos ceſſe, il ſouffle, tout s'anime.
Par-tout dans chaque objet je le vois, je le ſens :
C'eſt lui qui parfuma l'haleine du printems.
Tout ce ciel étoilé roule au bas de ſon trône.
Il colore la nue, il rafraîchit les vents ;
Il vit, & ſe répand dans l'air qui m'environne.
Sélima, Sélima, conſacrons-lui nos jours ;
Si fortunés par lui, béniſſons-le toujours,
Et pour culte offrons-lui le bonheur qu'il nous donne.





LE RÊVE

D'UN MUSULMAN.

Les zéphirs se jouoient dans les tresses de Flore,
Les gazons parfumés invitoient les amans,
Et le soleil doroit de ses rayons mourans
Le faîte du serrail & les flots du Bosphore.
Pressant des piles de carreaux,
Un cercle de jeunes sultanes,
Dans les jardins, loin des regards profanes,
Respiroit tristement le frais & le repos.
Ministres assidus de la mélancolie,
Leurs affreux surveillans augmentoient leurs douleurs.
Tels des épouvantails, placés dans la prairie,
Écartent les oiseaux du calice des fleurs.
Cependant le muphti, dans sa belle retraite,
Débarrassé du service divin,
Sous des bosquets de myrte & de jasmin,
Penché sur une esclave amoureuse & discrette,
Oublioit dans des flots de vin,
Sa raison, la mosquée, & la loi du prophete.
Le jeune Usbeck, sage dès son printems,
Le front baissé, l'œil fixe, erroit sur le rivage:
Il méditoit, quel emploi pour son âge!
Sur le sort des mortels trompés par les méchans.

Il étoit bon, ſur-tout plein de courage,
Ami des malheureux, ennemi des tyrans.
De ſa religion les abſurdes chimeres,
Loin de l'édifier, allumoient ſa fureur.
Il ne voyoit dans ſes honteux myſteres
Qu'un hardi fanatiſme appuyé ſur l'erreur,
Son Dieu déshonoré par un législateur,
Et le glaive toujours prêt d'égorger ſes freres.
Roi des cieux, diſoit-il, ô toi qui vois mon cœur
Suffoqué de ſanglots & de larmes ameres,
Daigne y verſer tes plus pures lumieres;
Sois mon arbitre & mon conſolateur.
Quel eſt, grand Dieu, le culte qui t'honore?
Où ſe cache la vérité?
Un fourbe l'enſeigna; moi, je la cherche encore.
Ah! le doute eſt vertu dans cette obſcurité.
Dis, & le jour naîtra: parmi l'or des nuages,
Parois, parle toi-même aux malheureux humains;
Dis-leur, voilà ma loi. Que la voix des orages
Annonce aux nations tes décrets ſouverains;
Et ſi la foudre échappe de tes mains,
Que ce ſoit pour punir nos prêtres & nos mages
Qui, te ſubſtituant mille fantômes vains,
De leur fauſſe doctrine empoiſonnent les âges.
Sois le dieu, le pontife; écraſe nos autels;
Que ſous les mêmes traits la terre te contemple;

Bientôt, l'aſtre formé de tes feux immortels,
Dans l'univers entier ne verra plus qu'un temple.
Tels ſont du jeune Usbeck les diſcours & les vœux.
Accablé de fatigue, il s'arrête, il ſuccombe,
Et dans un bois ſacré, ſous des palmiers il tombe.
Un doux ſommeil vient lui fermer les yeux.
Il voit en ſonge, au ſéjour du tonnere,
Un long amas de nuages brillans,
Comme des vagues d'or, nageant dans l'atmoſphere,
Qui, réunis en grouppes tranſparens,
Que le plus pur ſoleil éclaire,
S'aſſemblent ſur ſa tête, & deſcendus ſans bruit,
En mille échelons de lumiere,
Touchent juſqu'aux gazons qui lui ſervent de lit.
Du ceintre brillant de ces nuées,
En s'enlaçant, ſe gliſſent deux à deux,
Quel rève! quels objets! de jeunes filles nues,
Dignes par leurs attraits des habitans des cieux.
L'air s'embaume de leur haleine,
Dans tous leurs mouvemens ſe peint la volupté.
Sur tant d'appas l'œil s'égare enchanté;
Et quelque part qu'il ſe promene,
Il voit éclorre un charme, & naitre la beauté.
Au faîte lumineux de la myſtique échelle
Paroiſſoit un vieillard, dont les yeux pétillans
Etinceloient, malgré les ans,

Et peignoient une ame immortelle.
Mille petits amours, le front ceint d'un turban,
L'effleuroient à l'envi de leur aile badine,
Ou ſoulevoient ſon doliman,
Ou jouoient dans les plis de ſa robe d'hermine,
En s'écriant, *Alla* : car leur troupe lutine,
Quand il le faut, ſait parler muſulman.
L'air s'agite, la foudre gronde,
L'échelle avec fracas tremble juſqu'au ſommet,
Et des cieux la voûte profonde
Répete par trois fois : béni ſoit Mahomet.
Alors une voix dit : Usbeck, l'heure eſt venue,
Où je te dois la leçon du bonheur.
Trop haut tu veux porter la vue :
Écoute mes conſeils, & commande à ton cœur.
Je ne ſuis plus cet impoſteur,
Envoyé pour combattre ainſi que pour ſéduire ;
L'arabe étoit fait pour l'erreur ;
Il falloit le tromper ; il ne faut que t'inſtruire.
Épargne-toi des tranſports ſuperflus,
De vains deſirs, des murmures perdus.
Tu reçus la raiſon, mais pour un autre uſage.
Le tems vole, tes cris ne ſont point entendus ;
Ne pouvant le fixer, embellis ſon paſſage.
Du globe où tu naquis les loix ou les abus
Ne valent pas la colere du ſage :

Qu'importe

Qu'importe dans la nuit une lueur de plus ?
Tu prétends que ton dieu t'éclaire !
Quoi ! dans la profondeur de ses vastes desseins,
Crois-tu qu'il voit les jeux de votre fourmilliere,
Ces jeux souvent cruels, que vous nommez divins ?
Eh ! quel culte pourroit l'offenser ou lui plaire ?
Il ne distingue point des hommages si vains ;
S'il jette quelquefois un regard sur la terre,
Ce propice regard est pour tous les humains.
Il n'est pour l'adorer nulle place marquée.
Le nord & le midi sont un point sous ses yeux ;
Toute la terre est sa mosquée,
Et sous ses pieds tourne l'axe des cieux.
Suis la religion par tes peres transmise ;
De ses dogmes obscurs pourquoi t'inquiéter ?
C'est un frein pour le peuple ; il faut le respecter.
Tolere en citoyen ce que l'homme méprise. (*)
Sois juste, humain & vrai ; pleure avec l'affligé ;
Soulage l'indigent, & cache tes largesses.
Que le foible par toi soit toujours protégé
Contre l'orgueil du rang ou l'appui des richesses.
Du zele trop amer réprime les fureurs ;

(*) Il est clair qu'il n'est ici question que de l'Alcoran, le traducteur n'a garde d'adopter la morale erronée du poëte arabe.

Jure au pied des autels à l'humanité ſainte,
De toujours demeurer parmi ſes défenſeurs;
Du joug de ton eſclave adoucis la contrainte,
Et ne hais que le crime & les perſécuteurs.
Voilà, mon cher Usbeck, le cri de la nature,
Le code univerſel, la morale des cieux.
Cette religion eſt ſimple, auguſte & pure;
Elle eſt écrite au cœur de l'homme vertueux:
Et c'eſt la ſeule enfin qui ſoit ſans impoſture:
Epicure pour elle abjura tous ſes dieux.
Libre des devoirs qu'elle impoſe,
Suis l'attrait du plaiſir à tes vœux préſenté.
Le dieu qui vous permet de reſpirer la roſe,
Permet des autres ſens l'uſage limité.
Les douces paſſions, aimables ſouveraines,
Sont des germes de feu, déposés dans nos veines,
Pour le bonheur du monde & ſon activité.
Elles forment ces tendres chaînes
Qui joignent les humains par leur félicité.
L'amour leur eſt donné pour adoucir leurs peines.
Jeune homme, va tomber aux pieds de la beauté.
Jouis, mais ſans excès, pour jouir davantage;
Sois toujours délicat, & jamais emporté.
Le plaiſir ſans remords eſt le ſecret du ſage.
Tout ce qui nuit eſt vice, & non pas volupté.
Obſerve, Usbeck, ce que tu viens d'entendre;

Tu deviendras meilleur, devenant plus heureux;
Et lorſqu'aux élemens il t'aura fallu rendre
Ce frèle corps que tu tiens d'eux;
Ton ame alors plus ſenſible & plus tendre,
Ton ame encor jouira dans les cieux.
Ces divines houris, qu'ici tu vois deſcendre,
Un jour ſeront à toi dans un monde inconnu;
Et des plaiſirs ſans fin, que tu ne peux comprendre,
Seront le prix d'un inſtant de vertu.
Tout diſparoît; Usbeck s'éveille;
Ce rêve merveilleux occupe ſon eſprit;
Il prend les feux naiſſans de l'aurore vermeille,
Pour les derniers rayons du ſoleil de la veille.
Mais, ô ciel! que voit-il? Emé qui lui ſourit,
Pleure de joie, & l'embraſſe, & l'inſtruit;
La jeune & fraîche Emé, l'eſclave qu'il adore,
Et qui l'aime à ſon tour, autant qu'il la chérit!
Dans ſes beaux yeux on apperçoit encore
L'impreſſion des craintes de la nuit.
L'amour eſt le dieu du courage.
Tandis qu'Usbeck rêvoit dans le bocage,
Sa belle eſclave erroit ſur le chemin,
Le demandant aux échos du rivage,
Et ne l'avoit retrouvé qu'au matin.
Ta récompenſe, Emé, ne fut point imparfaite.
De ſes bras amoureux Usbeck t'enveloppa,

Et par prudence anticipa
Sur le paradis du prophete.
Quel délire enchanteur ! que de muets garans
Du tendre nœud qui les engage !
Ce bois, déjà sacré, le devint davantage
Par les plaisirs de deux amans.
Tous deux enfin regagnent leur azyle.
La vision d'Usbeck avoit changé son cœur :
Il sentit que ce globe est formé pour l'erreur ;
Que d'un sage isolé la plainte est inutile.
Il fit le bien, mais avec moins d'humeur ;
Fut aussi philosophe, & devint plus tranquille.
Il regarda les sots d'un œil moins irrité,
A l'Alcoran feignit de croire,
Toléra les dervis, laissa le mufti boire,
Et dans le plaisir seul chercha la vérité.





L'HERMITAGE DE BEAUVAIS,

CONTE.

ALLANT, venant, on voit bien des visages ;
Mais ce n'est rien, si l'on ne voit l'esprit,
Les mœurs, les goûts : c'est le devoir des sages.
Assez le sais sur ce point, m'a-t-on dit,
Et je le crois : car dans tous mes voyages,
J'apprends toujours (par fait ou par récit)
Coutume, histoire, aventures, usages,
Que je discute, & dont je fais profit.
Mais ce n'est tout que de savoir la chose,
Il faut encor savoir la réciter :
En vers ? Qu'importe ? En vers ainsi qu'en prose.
En racontant on apprend à conter.
Certaine Agnès assez simplement née,
Par des parens très-crédules bourgeois,
Plus mal instruite, employoit sa journée
A végéter, à souffler dans ses doigts ;
Près sa fenêtre à chaque instant oisive,
Avec ardeur regardant haut & bas,
Qui va, qui vient, qui dans la ville arrive,
Elle entendoit, & ne comprenoit pas ;
Elle voyoit, & ne distinguoit gueres ;

L'être penſant, & l'être qui rampoit,
Egalement affectoient ſes paupieres :
Sotte elle vint, & ſotte elle reſtoit;
Car l'habitude, en ces pauvres familles,
Tenant leur cœur conſtamment attaché
Aux préjugés, l'eſprit n'y vient aux filles
Qu'avec l'amour, & qu'après le péché.
Si notre Agnès avoit de la nature
Reçu d'eſprit modique portion,
Elle en avoit obtenu ſans meſure
D'attraits naiſſans ample proviſion.
Cheveux châtains, le teint frais, la peau belle,
Les yeux, le nez, & la bouche, & la dent
Faiſoient ſur ceux qui voyoient la donzelle,
L'effet qu'ici je fais ſur qui m'entend.
Avec ces dons on peut prétendre à plaire;
Plaire eſt un bien plus précieux que l'or.
L'eſprit l'obtient aſſez pour l'ordinaire,
Mais la beauté l'obtient bien mieux encor.
Agnès auſſi n'atteignit pas trois luſtres
Sans avoir fait du bruit dans la cité,
Et ſans qu'amour de conquêtes illuſtres
N'eût fait hommage à ſa ſimplicité.
Plus d'un amant riſquoit quelques avances;
Lorgnoit, parloit, ſoupiroit comme il faut;
Mais aucun d'eux n'eut de ſes complaiſances

A ſe louer, ni ſe plaindre ; en un mot
Elle fut ſage autant qu'elle étoit belle.
La peur de Dieu, le deſir d'un mari
Ont encor droit de faire une pucelle.
De notre Agnès l'honneur bien aguerri,
Depuis long-tems réſiſtoit à ſa chûte :
Mais ce qu'amour preſcrit doit arriver,
La choſe eſt ſûre, & la vertu culbute
Par le moyen qui devoit la ſauver.
Certain curé de brillante encolure,
Par ſon prélat réduit à cent écus,
Pour augmenter le produit de ſa cure
Et ſatisfaire à toutes ſes vertus,
Avoit cherché tous les moyens honnêtes,
Donations, meſſes, & teſtamens,
Multiplié les troncs avec les quêtes ;
Mais ces moyens étoient inſuffiſans.
Des bons dévots la cohorte crédule
Lui parut propre à payer ces impôts.
C'étoit bien vu : car l'on peut ſans ſcrupule
Dans un état toujours charger les ſots.
En s'arrêtant à ce parti ſi ſage,
Notre paſteur avoit de bout en bout
Ravitaillé d'un antique hermitage
Les vieux débris habités par Jean Goud.

Ce ſaint, rebelle aux loix du cocuage,
Près de Beauvais, dans un déſert ſauvage,
Avoit caché ſa honte & ſon dégoût.
Là couroient gens de tout ſexe & tout âge,
Pour défrayer notre hermite de tout.
Point ne taxoit : l'un laiſſoit une obole,
L'autre un écu, la dévote un louis;
La femme riche y donnoit ſa piſtole,
Mais la fillette y prioit Dieu gratis.
Du bon marché ſans doute Agnès tentée,
Et plus encor par ſa dévotion,
Aux pieds du ſaint, la bonne ame portée,
Vole au déſert offrir ſon oraiſon.
Agnès étoit, comme nous l'avons peinte,
Faite à ne pas dire en vain l'*oremus*,
Sotte au degré de la faire une ſainte,
Mais belle au point d'en faire une Vénus.
L'ardent curé, qui l'avoit déjà vue,
Avoit formé le projet très-chrétien
D'en augmenter ſa portion congrue,
Avant qu'hymen eût enlevé ſon bien.
Morceau tout neuf enflamme un cœnobite;
Et puis ſaint Jean n'auroit pas pardonné
Le cocuage à ſon prédeſtiné.
Un pucelage eſt le fait d'un hermite.
Prêtre galant, ſous le froc hypocrite,

L'a plutôt pris qu'amour ne l'a donné.
Tous ces motifs bien mis dans la balance,
L'adroit pasteur se prosterne à genoux
Devant l'autel & les yeux qu'il encense;
Puis s'approchant, d'un ton paterne & doux,
Fille, dit-il, du ciel prédestinée,
Saint Jean pour vous vient de se signaler,
Il s'est ouvért sur votre destinée,
Et me permet de vous la révéler.
Après la messe allez au presbytere,
Je vous dirai ce qu'il a fait pour vous;
Fermez les yeux sur ce divin mystere,
Aimez, priez, vous aurez un époux.
Agnès soudain, confuse de l'oracle,
Va se jeter dans un coin de l'autel,
Remerciant saint Jean Goud du miracle,
Et lui jurant un amour éternel.
Le bon pasteur, que sa luxure presse,
Abrege tout, évangile, *oremus*,
Credo, canon, & culbutant sa messe,
Va promptement dire *non sum dignus*;
Puis se défait de ses gregues mystiques,
Et dans sa chambre accourt auprès d'Agnès.
Tout prévenoit ses soins évangéliques;
L'exorde aussi fut sans beaucoup d'apprêts:
Saint Jean, dit-il, belle Agnès, vous destine

Un jeune époux, riche, & bien amoureux ;
Soumettez-vous à la bonté divine,
Et respectez les saints décrets des cieux.
Votre union doit être heureuse & grande,
Si d'un cœur pur vous faites à saint Jean
De votre fleur une amoureuse offrande.
De ce tribut notre saint se chargeant,
Vous garantit du danger manifeste
Que vous courez ayant tant d'agrémens.
Si ce joyau pour votre époux vous reste,
Il ne pourra le garder seul long-tems,
Des vils humains il deviendra la proie :
Jean Goud le prend, le consacre en ce lieu.
Dans ce secours que le ciel vous envoie,
Peines, plaisirs, cris, offrez tout à Dieu.
Agnès hésite, il prévient sa réponse,
Sur son grabat il la fait trébucher :
L'esprit du saint comme un foudre s'annonce,
Et va soudain se perdre & se cacher,
Malgré l'effort qu'à sa flamme on oppose,
Dans une niche & d'albâtre & de rose :
Trésor secret à l'amour consacré,
On le sait bien, mais dont l'hymen dispose
Le plus souvent assisté d'un curé.
La pauvre Agnès éplorée, éperdue,
N'osant montrer sa colere au pasteur,

Se contenoit, pleuroit, baiſſoit la vue,
Offroit au ciel ſon mal & ſa pudeur.
Tant procéda l'apôtre d'Idalie,
Qu'Agnès trouva le miracle aſſez doux;
Et le plaiſir dans ſon ame ravie
Prit tant de fois la place du courroux,
Qu'elle jura de n'aimer de ſa vie
Que ſaint Jean Goud, l'hermite, & ſon époux.





L'ISLE MERVEILLEUSE,

POËME.

CHANT PREMIER.

Aux peupliers qui bornent mon séjour,
J'avois juré de suspendre ma lyre;
De respirer, d'être heureux sans délire,
D'oser sur-tout être heureux sans l'amour:
J'avois juré; mais je l'ai vu sourire,
Et sur son aile il emporte aujourd'hui
Tous les sermens que j'ai faits contre lui.
Ce dieu ramene un transfuge volage;
Il me promet de nouvelles erreurs,
Des sens nouveaux, les desirs du bel âge,
Me dit sans cesse, en m'offrant ses faveurs,
„ Vois-tu le tems qui moissonne les fleurs?
„ Il t'avertit d'en semer son passage.
Quand l'amour veut, qui pourroit échapper?
Je vais chanter; je vais chanter & j'aime:
Il m'a soumis, & je plains en moi-même
Les malheureux qu'il cesse de tromper.
Ce bel enfant d'une mere plus belle,

De ſon pouvoir s'applaudiſſoit un jour,
Défioit Mars, ſe moquoit de Cybele,
Et provoquoit tous les dieux à leur tour :
De Jupin même il bravoit la colere,
Lui ſoutenoit qu'inſpirer un deſir,
C'étoit bien plus que lancer le tonnerre,
Et que le droit d'épouvanter la terre
N'égale pas le droit de l'embellir.
Le ſouverain de la voûte éthérée
Fronce un ſourcil, & fait trembler les cieux :
Vulcain pâlit, Vénus fuit éplorée :
L'amour s'échappe, & vole à d'autres jeux.
Dans ſon courroux le monarque ſuprême
Promet au Styx, qui frémit du ſerment,
D'humilier l'audacieux enfant,
Et veut qu'enfin il convienne lui-même
Qu'un autre eſt maître, & l'amour dépendant.
Vers ces climats, où l'or des Heſpérides
Pend en feſtons aux arbres jauniſſans,
Du ſein des flots, d'écume blanchiſſans,
Diviſant l'onde en deux remparts liquides
Une isle ſort, s'éleve dans les airs,
Monde flottant, inconnu ſur les mers.
Cent rocs épars lui ſervoient de ceinture :
Autour des murs la vague par torrent
Avec fracas ſans ceſſe murmurant,

La séparoit de toute la nature.
Malgré Neptune & les flots écumans,
Quiconque osoit d'un pied trop téméraire
Franchir ces bords, frappé par le tonnerre,
Tomboit soudain sur les rochers fumans.
De ce dehors redoutable & sauvage
L'isle au-dedans console & dédommage;
Ce sont par-tout de limpides canaux,
De longs remparts tapissés de verdure,
Des arcs de fleurs, de flexibles berceaux,
Des demi-jours perçant leur voûte obscure,
De frais réduits de rocailles ornés,
Des bois épais, de roses couronnés,
Où d'une source on entend le murmure.
L'onde plus loin, jaillissant dans les airs,
Brille, s'épanche en gerbes colorées,
Vient rafraîchir les tiges altérées,
Et va baigner les rians belveders,
D'où l'œil commande à ces belles contrées,
Sous un ciel pur, respecté des hivers.
Le créateur de cette isle nouvelle
M'en a lui-même expliqué les secrets;
Et dans ce jour tout ce qu'il me révele,
Aucun mortel ne l'entendit jamais.
Ceux qui peuploient la belle colonie,
Naissoient, amour, sans ton pouvoir divin,

Sans le secours de ta douce féerie ;
Et Jupiter, en leur donnant la vie,
Brava tes droits & te fit un larcin.
Blancheur de lys, sourire, port céleste,
Traits délicats, ensemble intéressant,
Ils avoient tout, (un dieu m'en est garant)
Hors le plaisir qui vaut seul tout le reste.
Nuds & charmans, ils ne s'en doutoient pas;
De chaque sexe ils ignoroient l'usage,
Et sous leurs dais de myrte & de lilas,
En pure perte alloient chercher l'ombrage.
Les yeux sereins, & jamais attendris,
De leur côté nos belles insulaires
Ne savent rien des amoureux mysteres:
Froides Vénus de ces froids Adonis,
Que sur leur sein un doux baiser repose,
Leur sein n'éprouve aucun frémissement:
Si de leur bouche on va presser la rose,
Même froideur, jamais un sentiment.
Ce n'étoit pas cette seule ignorance
Qui distinguât un peuple aimé des dieux.
De nos besoins l'éternelle affluence
N'approche point des hôtes de ces lieux.
Silphes nouveaux, leur magique substance
Des alimens que le ciel nous dispense,
Ne connoît pas les sucs contagieux.

Leurs corps légers croissent sans nourriture ;
De toutes parts des zéphirs bienfaiteurs
Vont leur porter l'esprit subtil des fleurs,
Et les parfums qu'exhale la nature.
Vous les verriez sur le bord des ruisseaux,
Natter des joncs, tailler des arbrisseaux ;
Flore à leurs soins confia ses abeilles,
Et les chargea de tresser ses corbeilles.
Ils vont souvent se jouer dans les eaux ;
Souvent aussi, regagnant leurs berceaux,
L'art d'Arachné dans leurs mains se déploie :
L'aiguille agile, émule des pinceaux,
Anime l'or, fait respirer la soie
Sur des tissus que Palès leur envoie,
Pour y tracer de champêtres tableaux.
Un jour se passe à des luttes légeres,
A provoquer les échos solitaires :
Une autre fois on court dans les forêts ;
On se poursuit, on se cherche, on s'évite :
Ils fendent l'air ; le vent rase moins vîte
La frêle tige & le verd des bosquets.
Quand la nuit vient, le sommeil par des songes
Choisis pour eux, les berce dans ses bras :
Le sommeil seul peut, avec ses mensonges,
Remplir leurs nuits, qu'amour ne remplit pas :
Mais ce n'est point ce calme redoutable,

Fils du besoin & frere de la mort;
Cet oubli morne où l'homme entier s'endort,
Appesanti sous un bras indomptable:
Ce n'est pour eux qu'une foible vapeur
Qui naît soudain, est soudain éclipsée,
Qui sans l'atteindre offusque la pensée,
Et les distrait par un moment d'erreur.
Rien sur leurs fronts ne ternit la jeunesse:
Leurs cœurs glacés ne craignent rien du tems.
Comment vieillir, quand on vit sans ivresse?...
Les malheureux!... ils n'ont pas nos tourmens.
» Quoi, dit l'amour, un peuple téméraire
» Naît, s'embellit, & respire sans moi!
» Tous les humains méritent ma colere.
» Fuyez, plaisirs, laissons régner l'effroi.
De toutes parts ce n'étoient que murmures,
Accens plaintifs, éternelles rigueurs,
Sommeil des sens, même au sein des faveurs,
Tristes dégoûts & pénibles ruptures.
Les oiseaux même, ardens à s'éviter
Dans la saison des renaissans feuillages,
Ne faisoient plus entendre leurs ramages,
Et s'aimant moins, oublioient de chanter.
Le dieu vouloit qu'on sentît son injure:
Il s'en alloit dans les champs, dans les bois,
Lançant les traits du sinistre carquois,

Et renversant tous les lits de verdure.
Désespéré, confus, il ose enfin
Dans son palais consulter le destin.
Loin de la sphere où grondent les orages,
Loin des soleils, par-delà tous les cieux,
S'est élevé cet édifice affreux
Qui se soutient sur le gouffre des âges.
D'un triple airain tous les murs sont couverts;
Et sur leurs gonds quand les portes mugissent,
Du temple alors les bases retentissent;
Le bruit pénetre & s'entend aux enfers.
Les vœux secrets, les prieres, la plainte,
Et notre encens, détrempé de nos pleurs,
Viennent, hélas! comme autant de vapeurs,
Se dissiper autour de cette enceinte.
Là tout est sourd à l'accent des douleurs.
Multipliés en échos formidables,
Nos cris en vain montent jusqu'à ce lieu;
Ces cris perçans & ces voix lamentables
N'arrivent point aux oreilles du dieu.
A ses regards un bronze incorruptible
Offre en un point l'avenir ramassé.
L'urne des sorts est dans sa main terrible;
L'axe des tems pour lui seul est fixé.
Sous une voûte où l'acier étincelle,
Est enfoncé le trône du destin:

Triste barriere & limite éternelle
Inaccessible à tout l'effort humain.
Morne, immobile, & dans soi recueillie,
C'est de ce lieu que la nécessité,
Toujours sévere & toujours obéie,
Leve sur nous son sceptre ensanglanté,
Ouvre l'abyme où disparoît la vie,
D'un bras de fer courbe le front des rois,
Tient sous ses pieds la terre assujettie,
Et dit au tems : exécute mes loix.
L'amour paroît, & sans crainte s'avance;
Aux pieds du trône il réclame ses droits;
Et le destin, attentif une fois,
Rompt en ces mots son auguste silence :
Quand une insulaire apprendra
Ce que savent les autres belles,
L'isle bientôt s'enflammera;
Sur-tout défais-toi de tes ailes.
Le dieu charmant qui préside aux plaisirs,
Soudain s'éloigne & plane dans l'espace :
Des traits de feu font resplendir sa trace.
La terre enfin se montre à ses desirs,
Il lui sourit. Sûr du sens de l'oracle,
A son triomphe il ne voit plus d'obstacle.
L'isle est, dit-il, à son vrai souverain.
Dans cet espoir il tressaille de joie.

Avec orgueil son aile se déploie ;
Il est parti, pour remplir son dessein.
Dans un hameau, de cette isle voisin,
Le beau Marsis, au printems de son âge,
Et non flétri par le précoce usage
De ce feu lourd qu'il cachoit dans son sein,
Est le héros choisi pour la conquête.
Son sang bouillonne, & son armure est prête.
Un tel guerrier ne combat point en vain ;
Le myrte heureux doit ombrager sa tête.
Le long d'un pré que coupent des ruisseaux,
Les yeux baissés, recueilli sans étude,
Il promenoit sa vague inquiétude
Sous des palmiers qui joignent leurs rameaux.
Rien ne lui plaît, ni danse, ni parure :
Il touche au terme, où, las de fermenter,
Le doux volcan qu'allume la nature
Dans chaque veine est tout prêt d'éclater.
L'amour paroît, l'arrête & l'envisage.
„ Suis-moi, dit-il ; ce n'est point une erreur ;
„ Je suis le dieu qui préside à ton âge ;
„ Je suis le dieu qui va guérir ton cœur.
„ Tes feux secrets, Marsis, sont mon ouvrage.
„ Je vois déjà ton œil étinceler.
„ Ton cœur va naître, & tes sens vont parler.
„ Mais quel repos t'enchaîne à ce rivage ?

„ Tu vois cette isle, il faudra m'y ſervir;
„ Les champs de l'aïr devant toi vont s'ouvrir:
„ Tu t'abattras ſur cet épais feuillage:
„ Va, crois l'amour, & connois le plaiſir.
A ce diſcours le jeune homme s'incline.
Quand l'amour parle, on s'enflamme aiſément;
Et l'eſpoir ſeul du bonheur qui l'attend
Remplit Marſis d'une chaleur divine.
Le dieu commande, il ſouſcrit à ſes loix;
Le voilà nu, tout ſemblable à ſon maître,
Qui, parcourant les tréſors qu'il fit naître,
Rit en ſecret d'avoir fait un bon choix.
En même tems il détache ſes ailes,
Puis les eſſaie à l'Icare nouveau.
Ainſi paré, le paſteur eſt plus beau,
Et ſemble fier de ſes graces nouvelles
Qu'il voit briller dans le cryſtal de l'eau.
L'arme n'eſt rien, il faut encor l'audace.
D'abord il tremble en meſurant les cieux.
Comment franchir cet effrayant eſpace?
Foible mortel, c'eſt inſulter aux dieux.
Il tente enfin, prend l'eſſor, & ſuccombe,
Haſarde encor, vole plus haut, retombe;
S'inſtruit, s'éleve, & ſe plaît à ces jeux.
Son guide alors enhardit ſon ivreſſe,
Flatte, conſeille, anime tour-à-tour:

Marſis s'élance, &, grace à ſa jeuneſſe,
Se ſert déjà des ailes de l'amour.
Le dieu ſurpris de cet élan rapide,
Appelle encor, craint, eſpere à la fois;
Mais, emporté dans ce vaſte fluide,
L'éleve fuit, & n'entend plus ſa voix.
Que deviendra, dépouillé de ſes ailes,
L'enfant malin? Dieux! s'il étoit ſurpris!
S'il ſurvenoit quelques nymphes cruelles!
Ne pouvant fuir, il ſera bientôt pris.
Il faut le voir, redoutant l'eſclavage,
S'effaroucher au ſeul bruit du feuillage,
Mais auſſi-tôt zéphire officieux
L'enveloppant de l'azur d'un nuage,
Dans un jardin l'enleve à tous les yeux.
Flore ſourit en le voyant ſi ſage,
De nœuds de fleurs charge le dieu volage,
Et dans ſes bras lui fait trouver les cieux.

CHANT SECOND.

HÔTE nouveau de la plaine éthérée,
Marſis s'abat ſur la fôret ſacrée.
Qu'apperçoit-il dans ſes détours ſecrets?
La fraîche Irza, cette heureuſe inſulaire,
Que le deſtin avoit conduite exprès

Dans l'épaiſſeur de ce bois ſolitaire,
Pour y remplir les éternels décrets.
En longs replis ſa noire chevelure
Forme autour d'elle un beau voile mouvant,
Voile jaloux, importune parure,
Que fait aller, que dérange le vent.
Tant de beautés ſont tour-à-tour écloſes,
Que l'on héſite à fixer ſon larcin.
Les deux boutons qui colorent ce ſein;
Reſſemblent bien à deux boutons de roſes,
Qui charment l'œil, en invitant la main.
Que la moiſſon pour Marſis ſera belle!
O Jupiter! l'amour du bout de l'aile,
N'a point encore effleuré ces attraits;
Baiſer d'amant ne les teignit jamais;
Hercule enfin trouve une Hébé nouvelle.
Quel champ de lys mollement diſperſés!
Sur ce beau col comme ils ſont ramaſſés!
Marſis bientôt en verra davantage.
Je ſens déjà tout ce qu'il doit ſentir.
Du haut des airs il s'apprête à jouir,
Se laiſſe aller de branchange en branchage,
Autour d'Irza plane au gré du deſir,
Et la ſuivant ſous un utile ombrage,
Tombe à ſes pieds, où l'attend le plaiſir.
Elle veut fuir; le berger téméraire

La joint, la presse, & calme sa colere;
Irza dans lui ne voit rien de nouveau;
Aux ailes près, ce n'est qu'un insulaire.
Irza voit mal: mais un trait de lumiere
Va l'éclairer au fond de ce berceau.
Là, sur Marsis au hasard appuyée,
Entre ses bras se jouant sans dessein,
Elle frémit, & recule effrayée.
Quel est l'objet de cet effroi soudain?
Amour le sait... Une flamme inconnue
Agite Irza, pénetre dans son cœur;
Elle soupire, & quoiqu'elle soit nue,
Voudroit dans l'onde éteindre son ardeur.
Son sein palpite, & ses genoux fléchissent,
Pour s'exprimer elle n'a plus de voix;
Et ses beaux yeux, ses yeux qui s'attendrissent,
Peignent l'amour pour la premiere fois.
Sent-elle errer un baiser sur sa bouche?
C'est un rayon, c'est du feu qui la touche.
Son trouble croît, & son ame à l'instant
Va s'allumer à celle d'un amant.
Du même essor l'un vers l'autre s'élance,
Sans autre loi qu'un instinct enchanteur;
Et nos amans, malgré leur ignorance,
Savent trouver la route du bonheur.
Poussant des cris dans la volupté même,

La belle Irza ſent naître la douleur.
Pourſuis, Marſis, c'eſt un tourment qu'elle aime :
L'amour combat, l'amour eſt le vainqueur ;
Il entre au port, y fait un doux ravage ;
L'épine cede, il enleve la fleur,
Et le plaiſir a conſommé l'ouvrage.
Mais qui peindra les tranſports amoureux,
L'enivrement d'une amante naïve,
Dont le cœur vrai n'a rien qui le captive,
Qui vient de naître, & va, ſous l'œil des dieux,
A ſon amant prodiguer tous ſes feux,
Le careſſer, le careſſer encore,
Lui rendre enfin l'ame qu'il fit éclore,
Et s'embellir en le voyant heureux ?
Triſte pudeur, qu'on prend pour l'innocence,
Ton vain preſtige & ton art ſéducteur,
Valent-ils donc la pure jouiſſance,
L'égarement, le déſordre flatteur
D'une beauté qui tombe ſans défenſe,
Et peut ſans crainte adorer ſon vainqueur ?
„ Que m'as-tu fait, dit Irza d'un air tendre ?
„ Quel dieu t'envoie ? ou n'es-tu pas un dieu ?
„ Tu l'es ſans doute ; oui, j'en ai cru ce feu,
„ Ces biens ſi doux qu'un dieu ſeul peut répandre.
„ Vois-tu mon ſein ? comme il eſt enflammé !
„ Vois comme il bat... Viens, ô mon bien-aimé,

„ N'as-tu donc plus de ſecrets à m'apprendre ?
„ Ah ! loin de moi le calme s'eſt enfui.
„ Viens, que ta bouche humecte un peu la mienne
„ Mets ſous ma tête un bras qui la ſoutienne ;
„ Dieu de mon cœur, tu me dois ton appui.
La foudre gronde, & le charme commence ;
Dans ces rochers l'onde murmure & fuit,
De cent tréſors la terre s'embellit,
Et de ſes flancs voit germer l'abondance.
Chaque buiſſon ſe transforme en verger,
L'anana croît, la grenade vermeille
Mêle ſa pourpre à l'ambre de la treille ;
Des pommes d'or parfument l'oranger.
Parmi ces dons qu'un ſable aride enfante,
Que j'aime à voir le plus beau des amans,
Qui ſur un bras ſoulevant ſon amante,
De l'autre encor ſur ſa bouche riante
Suſpend les fruits dont les ſucs nourriſſans
Vont appaiſer l'ardeur qui la tourmente !
Mais par degrés les objets obſcurcis,
Quittent leur forme, & ſe perdent dans l'ombre.
Veſper ſe leve, & l'amoureux Marſis
Emporte Irza dans une grotte ſombre,
Pour la ſouſtraire à la fraîcheur des nuits.
Pendant le calme & la langueur profonde
Où le ſommeil épanche ſes préſens,

Et laisse errer sur le globe du monde
L'aimable essain des songes caressans,
Aux loix du sort la nature docile
Vient transformer les habitans de l'isle,
S'en emparer, & leur créer des sens.
Dieux! quel réveil! qui pourroit le décrire?
On s'examine, on s'étonne, on se fuit:
L'homme enflammé se contemple, s'admire,
Et croit toujours qu'un songe le poursuit.
Le plaisir naît, & l'homme encor soupire;
Son souffle brûle, & soudain arrêté
Enfle son sein fortement agité.
Pour échapper au charme qui l'attire,
Il se releve, il tombe épouvanté;
Cet effort même acheve son délire,
Et tout son corps frémit de volupté.
Non loin de lui, sa compagne plus belle
Déjà se rend à l'instinct qui l'appelle,
Et laisse voir en ce grand changement
Moins de surprise, & plus d'enchantement.
Tout l'attendrit, rien encor ne l'alarme,
Chaque desir lui montre un nouveau charme;
Elle renaît plus amoureusement.
Son œil par-tout s'égare, se promene:
Le sein l'arrête, un autre appas l'entraîne,
Un autre encore; elle ose parvenir,

Se repoſer au centre de l'ivreſſe ;
Et ſes beaux yeux, qu'un doux nuage affaiſſe,
Sont inondés des vapeurs du plaiſir.
L'aurore enfin, témoin de ce ravage,
Revient dorer la cime des forêts.
Voici l'inſtant où va gronder l'orage :
Le deſir croît à l'aſpect des attraits.
Figurez-vous cette amoureuſe lute,
Et ces rivaux ſurpris de leur ardeur,
Et ces beautés que la force diſpute.
L'inſtinct agit, il ſe change en fureur.
Vous euſſiez vu les femmes éperdues,
Sur le gazon mollement étendues,
Comme des fleurs que de contraires vents
Veulent ravir au ſouffle du printems.
L'écho par-tout ne rend que des murmures,
Bruit des baiſers, accens interrompus :
L'orgueil déjà fait naître les refus,
Et les tranſports ſont bientôt des injures.
La jalouſie ajoute à ces horreurs ;
Le ſang ruiſſele, il va noyer les fleurs ;
Et l'amitié, l'amitié qu'on outrage,
Voilant ſon front, ſe cachant d'un nuage,
Quitte ces lieux, qu'elle arroſe de pleurs.
Sous les boſquets nymphes épouvantées
Errent pour fuir ce funeſte débat,

Et vont au fond des grottes écartées
Cacher le prix pour lequel on combat.
On franchit tout, ronces, buiſſons, feuillage;
Et nos amans, légers perſécuteurs,
Que cette fuite enflamme davantage,
Hâtant leur vol, ſont toujours les vainqueurs.
De rocs en rocs, de bocage en bocage,
Ils ont atteint le bois ſombre & ſacré,
Où, ſans prévoir cette jalouſe rage,
Au ſein d'Irza Marſis eſt ignoré.
Il voit de loin la troupe frémiſſante,
Et ſaiſiſſant un branchage noueux,
Forme à la hâte autour de ſon amante
De troncs briſés un rempart épineux.
Vers ſes rivaux Marſis vole & s'élance,
Il fend les airs: les ailes de l'amour,
Les yeux d'Irza le ſervent tour-à-tour.
Que de beautés l'obſervent en ſilence!
Toutes bientôt, admirant ſa valeur,
Forment des vœux pour qu'il ſoit le vainqueur,
Et pour qu'Irza pleure ſon inconſtance.
Deux combattans ſont déjà terraſſés.
Sur elle alors l'œil de Marſis s'arrête,
Chaque regard lui vaut une conquête;
Deux plus hardis ſont encor renverſés.
Tel un lion, quand le chaſſeur Numide

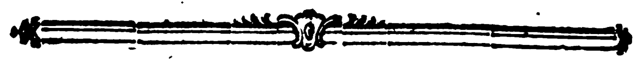
Ose attaquer ses jeunes lionceaux,
Les crins dressés, le regard intrépide,
Vient s'opposer aux mortels javelots.
On tremble au loin : ses ardentes prunelles,
Teintes de sang, dardent des étincelles,
Et son courroux fait rugir les échos.
Tout est calmé : des lyres amoureuses
L'accord brillant résonne dans les airs,
Et les oiseaux à ces tendres concerts
Ont marié leurs voix mélodieuses.
L'amour paroît, déployant ses grandeurs;
Mille zéphyrs grouppés sur un nuage,
D'or & d'azur vont semant son passage,
Et balançant un pavillon de fleurs,
Qui sur sa tête étendent leur ombrage,
Et dans la nue impriment leurs couleurs.
Du vaste sein des célestes demeures,
S'élance & fuit son char le plus brillant,
Qui dans les airs étincele en roulant,
D'un vol rapide emporté par les heures.
Il s'applaudit, & le front plus serein,
Tient en jouant un globe dans sa main.
Comme il triomphe en parcourant cette isle,
A son pouvoir si long-tems indocile!
Mais, pour sonder quels sont les vœux secrets,
Masquant sa joie en conquérant habile,

Il dit ces mots à ses nouveaux sujets :
„ Peuple charmant, tu connois ma puissance ;
„ Mais si tu hais l'amour & ses combats,
„ Je puis te rendre à ton indifférence ;
„ Parle, & choisis... Le dieu n'acheve pas.
Vive l'amour, est le cri qui s'éleve :
Cri de l'instinct, le sentiment t'acheve.
De l'amour seul on implore l'appui ;
C'est par ses soins que l'isle vient de naître ;
On aime mieux, sous les loix d'un tel maître,
Vivre un instant, qu'être immortel sans lui.
Fiers de remplir la loi qu'il a prescrite,
En ce moment les zéphyrs de sa suite,
Volant autour du monarque enfantin,
Laissent tomber de leur fraîche corbeille
Simples habits & tuniques de lin,
Pour garantir la beauté qui sommeille ;
Tissus nués, où la rose vermeille
Par son éclat trompe l'œil de l'abeille,
Voiles d'azur, & chapeaux de jasmin.
Parmi ces dons, ces parures légeres,
L'amour encor mêla des pannetieres,
Des lyres d'or, avec des chalumeaux,
Des arcs, des traits, les carquois les plus beaux,
Tout ce qu'il faut pour armer des bergeres.
Le dieu sourit, il ordonne, & soudain

Sur tous les fronts voit naître la décence :
Chaque beauté fuyant son œil malin,
Est plus timide avec moins d'innocence.
Tous à la fois courent aux vêtemens,
Qu'amour façonne, & change en ornemens.
„ Nymphes, dit-il, en souriant encore,
„ Otez à l'œil le tems de s'assoupir ;
„ Ce qu'il devine, il le fait embellir ;
„ Voilez un charme, & mille vont éclore.
„ Vous, fiers rivaux, voyez combien mes loix
„ Autour de vous ont changé la nature.
„ Pour vous les fleurs sans parfums autrefois,
„ Par leur mêlange embaument la verdure.
„ Des vents plus doux soupirent dans vos bois,
„ Dans ces ruisseaux c'est l'amour qui murmure,
„ Et ces palmiers s'embrassent à ma voix.
„ Tout donne ici la leçon & l'exemple.
„ Aimez, servez le plus puissant des dieux :
„ Cette fougere est l'autel que je veux,
„ Chaque bosquet va devenir mon temple ;
„ Il est par-tout où je fais des heureux.
„ Tombez, amans, aux pieds de vos maîtresses ;
„ Plus délicats, sachez les enflammer ;
„ Ne mêlez point la fureur aux caresses,
„ L'art de jouir est loin de l'art d'aimer.
„ Du sentiment connoissez tous les charmes,

„ Ce

» Ce prix si doux quand il est disputé,
» Ces battemens d'un sein plus agité,
» Et ces langueurs, & ces brûlantes larmes,
» Et le plaisir de vaincre la beauté.
» C'est d'aujourd'hui qu'en ces lieux on l'encense,
» Et d'aujourd'hui naît pour vous l'univers.
» Ah! vengez-vous, réparez dans mes fers
» Les longs ennuis de votre indifférence.
» Qu'est-ce qu'un siecle écoulé sans amour,
» Sans le desir, sans la volupté pure,
» D'être adoré, d'adorer à son tour,
» De pleurer même au sein d'une parjure..?
» Que le tems vole, & vous garde un beau jour!
Soudain le dieu fait élever un trône:
En grande pompe on y place Marsis,
Proclamé roi par le peuple conquis.
A son amante il offre sa couronne,
Et n'en jouit qu'à l'instant qu'il la donne.
Le beau pasteur, dans ce riant séjour,
Voit à ses pieds ses sujettes nouvelles;
Son nom charmant, redit cent fois par elles,
Fait résonner les échos d'alentour.
Qu'a-t-il besoin désormais de ses ailes?
Irza le veut, il les rend à l'amour.



INVOCATION
A LA FONTAINE.

Du fond des immortels bocages,
O la Fontaine, inſpire-moi !
C'eſt en badinant comme toi,
Que l'on ſe place au rang des ſages.
L'amour qui te doit ſes ſuccès,
Et plus d'une heureuſe nuitée,
L'amour reſpire en tes portraits,
Et tu rimas ſous ſa dictée
Les plus jolis tours qu'il ait faits.
Quelquefois ta verve s'allume,
Et déconcerte la pudeur ;
Mais la licence de ta plume
Prouve elle-même ta candeur.
Que je regrette ton génie,
Ton abandon, ta bonhomie,
Ton ſtyle, image de ton cœur !
Notre ſiecle métaphyſique
Eſt barbare à force d'eſprit ;
Chaque muſe mélancolique
Se complaît dans ce qu'elle écrit.
Fais que j'échappe à l'influence ;

J'ai comme toi bien du loiſir
Avec beaucoup d'inſouciance ;
Comme toi j'aime le plaiſir,
Et là finit la reſſemblance.
Prête-moi tes moindres pinceaux ;
Que de loin je ſuive tes traces ;
Je n'aſpire point à tes graces,
Trop heureux d'avoir tes défauts !
Peindre mes goûts, mes rêveries,
Ou dans quelques vers négligés
De nos femmes ſans préjugés
Annoncer les tendres folies,
Voilà tout l'honneur que je veux.
Je ne brigue point les ſuffrages ;
Que le tems me laiſſe les jeux,
Et qu'il emporte mes ouvrages !



ALPHONSE,

CONTE.

Le roi Henri (de Castille s'entend)
Eut autrefois une cour jeune & leste.
Tout ce qui rend un prince séduisant
En apparence, il l'avoit & de reste;
Il étoit beau, magnifique & galant.
Aussi d'attraits un brillant assemblage
Fit du palais un séjour enchanté;
Le vice aimable y tentoit la plus sage,
Et par l'exemple on étoit emporté.
L'amour fait loi, la foiblesse est d'usage,
A des tournois on consacroit les jours,
Et dans la nuit, favorable aux caresses,
On recevoit de ses jeunes maîtresses
Le myrte heureux tressé par les amours.
Qui l'auroit cru? dans ces luttes charmantes,
Le seul Henri languissant, abattu,
Indécemment outrageoit ses amantes,
Et leur faisoit regretter leur vertu.
De tels éclats choquoient leur modestie:
Déjà plusieurs en murmuroient tout bas;
Mais par orgueil remettant la partie,
Contre un tel sort armoient tous leurs appas.

ien. On mettoit outtages sur outrages,
es dames-là ne s'entêterent pas,
Et rirent bien d'avoir été si sages,
Si l'on peut rire en un semblable cas,
Je plains Henri; les mines du Potoze
Ne valent pas un desir satisfait;
Le trône est bon, mais il faut autre chose;
Il faut jouir, pour régner en effet;
Être adoré d'une amante bien tendre,
Lui prodiguer, interceptant sa voix,
Mille baisers qu'elle est prête à vous rendre.
A mon avis, voilà les premiers droits;
Et dans ce jeu s'ils ont plus à prétendre,
Les laboureurs sont bien vengés des rois...!
Allons au fait: la nullité du maître
N'a point passé jusques aux courtisans;
Ils ne sont point jusques-là complaisans.
Alphonse ici le prouvera peut-être;
Mais prouve trop qui prouve à ses dépens.
Il eut, dit-on, sans compter la figure,
La taille haute & le jarret tendu,
Un sourcil noir, d'un très-flatteur augure,
Le plus grand œil que la Castille ait vu;
C'étoit enfin Alcide en mignature,
Et de sa force il n'avoit rien perdu;
Si bien qu'il fut très-estimé des femmes.

Au prime abord toutes l'avoient jugé
Eſſentiel, fait exprès pour les dames;
Et pour l'avoir on s'étoit arrangé.
Il proſpéroit : c'étoit peu d'être utile,
Et de verſer de ſolides bienfaits;
Il débitoit d'un ton noble & facile
Ces riens charmans qui font tous nos ſuccès,
Et déployoit, grace à cet art futile,
Même à Burgos tout l'eſprit d'un Français.
Un ſeul objet à la loi de conquête
S'étoit ſouſtrait malgré tous ces exploits :
Alphonſe avoit & le cœur & la tête,
Le reſte, non. Les ſens pour cette fois,
Quoi qu'amour dît, n'étoient point de la fête.
Cette beauté ſe nommoit Sandoval;
De beaux yeux bleus, avec un teint d'albâtre,
Cette langueur qui vaut bien l'air folâtre,
Je ne ſais quoi qu'on définiroit mal,
Rendoit déjà notre Alphonſe idolâtre,
Et lui donnoit tout Burgos pour rival.
Mais ſoit orgueil, pudeur, caprice, adreſſe,
(Belles toujours ont d'arriere-deſſeins,
Et leur vertu reſſemble à la foibleſſe)
Sandoval lutte, & ſous des yeux ſereins
Elle s'applique à cacher ſa tendreſſe.
Elle vouloit que l'on dît : " Un héros,

Accumulant couronnes ſur couronnes,
Avoit conquis tous les cœurs de Burgos ;
Mais Sandoval a poſé les colonnes
Où cet Alcide a fini ſes travaux.
lphonſe en vain prioit, demandoit grace ;
ſes pleurs même on oſoit réſiſter.
)échu des droits qu'il dut à ſon audace,
)eſirant tout, il n'oſoit rien tenter,
Ɛt languiſſoit autour de cette place
Que vingt aſſauts ne purent emporter.
.es ſoins jaloux de ſes autres maîtreſſes,
En le flattant, ne le ramenoient pas ;
D'adroits refus valoient bien leurs careſſes :
Alphonſe au juſte eſtimoit leurs appas.
Un cœur trop vuide enfin ſe détermine ;
Laſſes d'attendre, on les prit par famine.
Le déſeſpoir les mit en d'autres bras ;
Et de douleur oſant tout ſe permettre,
Elles pleuroient, & ſe plaignoient tout bas
Qu'Alphonſe ainſi voulût les compromettre.
Il eſt trahi, mais eſt-il remplacé ?
Leurs ſens diſtraits laiſſent leur cœur glacé ;
Et ces beautés que l'ennui rend perfides,
Comme des fleurs ſur leurs tiges arides,
Redemandoient leur ſoleil éclipſé.
Oublions-les pour voir ce qui s'apprête

Dans cette cour. La femme de Henri,
Blanche de nom, fut, dit-on, trop honnête,
Car elle étoit fidelle à ſon mari.
Fidelle à quoi? Blanche perdoit la tête :
Qui l'empêchoit d'avoir un favori?
Auſſi fut-elle ennuyeuſe & ſtérile :
Pareille épouſe eſt un meuble inutile.
Scandaliſé de ſa ſtérilité,
Nicolas pape, alors ſollicité,
Contre elle oſa lancer ſes anathêmes,
Briſa ſes nœuds : les papes de tout tems
Ont exigé que l'on fît des enfans :
Dans un beſoin ils en ont fait eux-mêmes,
Pour propager le nombre des croyans.
La pauvre Blanche, ainſi répudiée,
Se retournant vers ſon beau lit royal,
D'un air confus diſoit : « quel coup fatal !
» A qui, grands dieux, m'avez-vous mariée !
» Si jeune encor, un tel ſort m'eſt-il dû!
» Vous le ſavez, & ma cauſe eſt la vôtre,
» Dieux protecteurs ; j'aurois fait comme une autre
» Quelques enfans, ſi Henri l'avoit pu. . . . .
» Et Nicolas, ſous ſa foudre terrible
» Courbant mon front, hélas ! peu reſpecté,
» Fait cet outrage à ma fécondité !
» Qu'on diſe encor qu'un pape eſt infaillible.

C'eſt ſur ce ton qu'elle quitte Burgos.
Pour remplacer cette reine dolente,
De Portugal on a choiſi l'infante.
Interrompu dans ſes galans travaux,
Alphonſe alors, qui perdoit l'eſpérance,
Ne demandoit qu'un prétexte à l'abſence,
Et ſoupiroit après des cœurs nouveaux.
Toute la cour attendoit Henriette;
Il eſt nommé pour l'aller recevoir.
Cet ordre eſt prompt, il faut qu'il s'y ſoumette,
Et par raiſon il s'en fait un devoir.
Pour Sandoval, elle eſt moins patiente;
Ce départ bruſque & qu'il ſemble hâter,
Cette froideur, cette joie indécente
Qu'il laiſſe voir, tout prêt de la quitter,
L'âge d'Alphonſe, & celui de l'infante,
Tout l'inquiete & tout vient l'attriſter.
Sentant alors l'abus de la ſageſſe,
Elle commence à blâmer ſes lenteurs,
Et voit fort bien qu'elle a manqué d'adreſſe,
Qu'il faut ſavoir mettre un terme aux rigueurs.
„ Il part, dit-elle, & cet inſtant m'éclaire.
„ Il m'oubliera : s'il étoit moins preſſé,
„ On pourroit voir ce qu'on auroit à faire;
„ Mon tendre cœur eſt bien embarraſſé,
„ Et ſa vertu ne le conſole guere;

„ Il eût mieux fait de s'en être paſſé.
Le jour eſt fixe : Alphonſe & ſon cortege
Prennent congé d'un air libre & joyeux,
Et Sandoval ſe reproche un manege
Qui lui ravit ce qu'elle aime le mieux ;
En y tombant elle apperçoit le piege.
Femme qu'on quitte a par fois de bons yeux.
L'infante attend, abrégeons le voyage.
Mes chers amis, vous voilà tranſportés
Dans ſon palais arroſé par le Tage :
Tout à notre aiſe admirons ſes beautés.
A peine encore elle a vu ſeize étés.
On conviendra que c'eſt là le bel âge,
Et qu'il ſied bien, même à des majeſtés.
Qu'amour alors fait un joli ravage !
Près de l'infante Alphonſe eſt introduit,
Et ce qu'il voit paſſe la renommée.
Son œil ſe trouble, & ſon ame enflammée
Vient d'oublier quel ſujet l'a conduit ;
Il veut parler, il demeure interdit,
Il perd la voix ; mais l'infante charmée,
Quoiqu'il ſe taiſe, entend tout ce qu'il dit.
Imaginez le plus mince corſage
Qu'amour jamais arrondit de ſes mains,
Levres de roſe invitant aux larcins,
Un pied charmant, cet indiſcret préſage

De cent trésors un peu plus clandestins ;
Un sein qui naît, parant tout ce qu'il touche,
Et que l'œil baise au défaut de la bouche ;
Cheveux d'ébene, en long replis flottans ;
De grand yeux noirs, où l'esprit étincele,
Faits pour changer des sujets en amans ;
Le feu d'Hébé, la fraîcheur du printems,
Mille autres riens qu'un seul geste révele,
Un composé des attraits les plus doux,
Et cet accord qui les embellit tous :
Telle est l'infante. A ce rare assemblage
Elle joignoit le goût vif des plaisirs,
Ouvroit son cœur aux chatouilleux desirs,
Et promit bien de n'être pas sauvage ;
Même on disoit qu'un jeune & tendre amant
Avoit déjà profité du serment.
Henri, Henri, comme la providence
Place sans choix les biens qu'elle dispense !
Que feras-tu d'un aussi beau présent ?
De son côté, l'ingénieuse infante,
En reine habile, en femme prévoyante,
Choisit Alphonse en dédommagement.
Car, entre nous, cette voix indiscrete,
Des bruits secrets éclatante interprete,
Multipliée en mille & mille échos,
Qui va des rois divulguant les travaux,

Et leur pouvoir, & leur magnificence,
Avec grand ſoin trahit leur impuiſſance.
Elle en avoit murmuré quelques mots,
Qui d'Henriette alarmoient la décence;
Si bien qu'Henri n'étoit point ſon héros.
Mais l'envoyé ſemble fait pour lui plaire;
Elle a jugé que le beaux Caſtillan
Devoit donner dans un excès contraire;
Et ce travers entroit mieux dans ſon plan,
Que ce défaut dont on ne ſait que faire,
Et qui pour rien fait traîner le roman.
Elle a déjà dans l'oreille d'Alphonſe
Adroitement gliſſé ces demi-mots,
Que l'on entend, qui n'échappent qu'aux ſots.
Son embarras lui tient lieu de réponſe.
Sur tant d'appas ſes regards ſont fixés;
Il en découvre, il en découvre encore:
De la beauté qu'en ſilence il adore,
Les traits ſont tous l'un par l'autre éclipſés.
Il les parcourt avec l'œil du délire,
Aucun n'échappe à ſon raviſſement,
Il croit tout voir, & penſe au même inſtant
N'avoir rien vu, quand il la voit ſourire.
Tout ſe diſpoſe, & tout eſt ordonné.
La belle reine à s'éloigner s'apprête:
De cent rubis ſon front eſt couronné;

Burgos l'appelle, & Lisbonne l'arrête:
Burgos l'emporte; on part. Tout le palais
En ce moment retentit de regrets,
Et de ces cris: vive, vive l'infante!
Les yeux en pleurs, de jeunes Portugais
Sement de fleurs sa marche triomphante,
Voudroient la suivre & toujours l'adorer;
Et l'on diroit, à les voir soupirer,
Que chacun d'eux perd en elle une amante.
Dans son amour Alphonse anéanti,
N'entend plus rien, ne voit rien qu'Henriette;
De ses secrets son trouble est l'interprete;
Le cœur de l'une est par l'autre averti:
Mais dans leur char les duegnes cruelles,
Fléaux des ris, casuistes femelles,
Veillent sur eux: leur œil assujetti
Se darde en vain une furtive œillade,
Devant témoins l'amour est bien malade,
Le trait revient comme il étoit parti.
Alphonse ardent seche d'impatience,
L'infante rit & s'applaudit tout bas;
Par étiquette affecte l'innocence,
Et cet art même est encore un appas.
Burgos se montre, & des clameurs de joie
De toutes parts s'élevent dans les airs;
D'un or tissu les chemins sont couverts,
Du Castillan le luxe se déploie.

La reine enfin approche des remparts.
Le front brillant d'une gaîté nouvelle,
Elle se livre aux avides regards.
De mille apprêts la pompe solemnelle,
Les diamans avec les fleurs épars,
Tout disparoît, on ne contemple qu'elle.
Le peuple en chœur promet d'être fidelle,
L'amour inspire & reçoit le serment.
Le roi s'avance avec frémissement,
Et rougit seul de la trouver si belle.
Mais qui peindra les femmes de sa cour,
Leur froid dépit, leurs secretes alarmes,
Qui d'Henriette attestent mieux les charmes
Que la louange & les chants d'alentour?
Trop de beautés, des graces trop parfaites,
Cet art de plaire & de tout enchaîner
Sont de grands torts que de jeunes sujettes,
Même à leur reine, ont peine à pardonner.
Pour Sandoval, quel jour! quel jour horrible!
Elle étoit là dévorant son orgueil;
Et son amant, pour une autre sensible,
Lui refusoit la faveur d'un coup-d'œil.
„ O sort, dit-elle! ô sagesse fatale!
„ Je le voyois à mes pieds abattu,
„ Il m'adoroit, & ma sotte vertu
„ Le laisse aller pour chercher ma rivale!

Le soir se passe en spectacles pompeux.
De toutes parts le salpêtre s'allume,
D'astres nouveaux il enrichit les cieux,
Fait serpenter ou fait jaillir des feux,
S'éleve en tige, ou retombe en écume:
Par un banquet on remplace ces jeux.
Sous un dais d'or la jeune souveraine
Verse à Henri le nectar le plus vieux.
Hélas! hélas! la prévoyance est vaine.
Mille rubis devant elle apportés
Dans des bassins d'albâtre & de porphire,
Sont de sa main aux dames présentés:
Elle orne tout d'un gracieux sourire.
Le roi jouit; voilà son beau moment;
Et par l'éclat de sa galanterie,
Je le soupçonne, il veut apparemment
Faire excuser son autre économie.
Le bal survient: chacun s'est déguisé,
On se lutine, on s'égare, on fredonne;
La foule roule, au flot on s'abandonne,
On s'estropie, & l'on s'est amusé.
Enfin voici l'heure de la retraite,
Tems du mystere, à l'amour destiné,
Et que l'amant, dans son ame inquiete,
Compte long-tems avant qu'elle ait sonné.
Henri la craint. On reconduit la reine;

Chacun alors se regarde en riant,
Et parle bas : ta disgrace est prochaine,
Pauvre Henri, la victime t'attend,
Et s'embellit pour augmenter ta peine.
On prend congé toujours en ricanant ;
Le roi bientôt prétexte une migraine,
S'échappe & fuit dans son appartement.
Sur une couche à grands frais préparée,
De franges d'or richement décorée,
L'infante jette un regard douloureux ;
Et des humains se croyant séparée,
D'un air distrait semble chercher les jeux
Dont à Lisbonne elle fut entourée.
Plaisir, bonheur, tout échappe à ses yeux.
Que font l'éclat, le faste & la dorure,
Ces pavillons, ces rideaux somptueux?
Du lit d'hymen l'amour est la parure,
Et tout son luxe est d'unir deux heureux.
Mouillant de pleurs sa couche solitaire,
» Eh quoi, dit-elle, en ces superbes lieux,
» Je perds l'espoir & d'aimer & de plaire!
» Il me faudra renoncer à mes vœux,
» Et coucher seule, au moment que les cieux
» Plus indulgens m'ordonnent le contraire!
» Si cela dure, & mon cœur me le dit,
» Le pape va me déclarer stérile.

» En

„ En vérité, j'en mourrois de dépit.
„ Je ſais fort bien que je puis être utile,
„ Et ne veux point mettre un pape en crédit.
„ Mais à Burgos auſſi que viens-je faire ?
„ Je ſavois tout... Aveugle ambition !
„ Alphonſe, Alphonſe étoit mieux mon affaire.
„ Qu'en ce moment, amour, je ſois bergere ;
„ Qu'il ſoit berger, & ce lit un gazon !
Lorſqu'en ces mots la plaintive Henriette
Se déſoloit, Alphonſe auſſi troublé,
S'entretenoit de ſa flamme ſecrete,
Dont ſes yeux ſeuls encore avoient parlé.
Qui pourra-t-il choiſir pour interprete ?
Pour le ſervir, comment tromper Henri ?
Un roi n'eſt pas comme un autre mari.
Alphonſe voit l'infante & tous ſes charmes,
Qui malgré lui vont être abandonnés,
D'aridité dépérir dans les larmes,
Et qu'amour fit pour être moiſſonnés.
„ Dieu tout-puiſſant, dit-il avec tendreſſe,
„ Quoi, nul amant, quoi, nul baiſer humain
„ Ne rougira les lys de ſon beau ſein,
„ N'entrouvrira ſa bouche enchantereſſe !
„ Nul plus hardi n'égarera ſa main,
„ Et ne pourra mourrir de ſon ivreſſe !
„ Non, non, je jure... Il pourſuivoit: Henri

Déjà ſur pied mande ſon favori.
Tous deux étoient confidens dès l'enfance.
Parmi des cœurs trop prompts à ſe fermer,
Ne pouvant mieux placer ſa confiance,
Le roi l'aimoit comme un roi peut aimer.
Alphonſe vole avec impatience;
Henri l'accueille, & ſans plus de détours,
Lui tient, dit-on, à peu près ce diſcours:
„ Je regne, Alphonſe, & l'univers m'admire:
„ J'ai beaucoup d'or & d'hommes ſous mes loix;
„ Je fais la guerre & la paix à mon choix;
„ Je puis ſervir, je puis encor mieux nuire,
„ Créer des loix, nommer des généraux,
„ Tout ravager, & punir qui me blâme;
„ Maître abſolu, je puis tout en deux mots,
„ Et ne puis faire un enfant à ma femme!
„ L'état pourtant demande un héritier;
„ Tel eſt le vœu, telle eſt la voix publique,
„ Je dois l'entendre & me ſacrifier;
„ Un impuiſſant.... peut être politique.
„ D'ailleurs je veux, & même dès ce jour,
„ Déconcerter le ſourire ironique,
„ Et l'œil malin des femmes de ma cour.
„ Dans ce projet il faut qu'on me ſeconde;
„ C'eſt ſur toi ſeul que j'ai jeté les yeux;
„ Sur tes talens tout mon eſpoir ſe fonde;

„ Songe à remplir le plus doux de mes vœux.
„ Il faut ce ſoir coucher avec la reine...
„ Oui, ſers l'état, donne un fils à ton roi,
„ Deux, ſi tu veux... ſur-tout point de migraine;
„ Prouve ton zele, & fais comme pour toi.
„ La reine eſt bien; la choſe eſt propoſable;
„ Mais, cher ami, ſois muet dans ſes bras;
„ Un mot, un ſeul te rendroit trop coupable,
„ Je te ſaurai ſauver tout embarras;
„ De toi dépend le ſort de la Caſtille,
„ Le mien, le tien, l'eſpoir de ma famille;
„ On me contemple, & je me vois perdu,
„ Déshonoré, ſi je ne ſuis cocu.
D'abord Alphonſe, étonné, confondu,
Ne répond rien, croit que Henri s'amuſe,
Ou bien qu'un ſonge en ce moment l'abuſe.
„ Ah! dit le roi, tu m'as trop entendu;
„ Ferme, obéis, ce n'eſt point une ruſe,
„ Tu vois mon cœur, mon ſecret t'eſt connu,
„ C'eſt me trahir que chercher une excuſe.
Il preſſe, il prie, il devient éloquent;
Alphonſe eſt jeune, & de plus eſt amant.
Vain & crédule, il ſe laiſſe ſéduire;
L'objet qu'il aime eſt porté dans ſes bras,
Sans nul obſtacle il obtient tant d'appas,
Il ne voit plus dans quel piege on l'attire.

De ſon bonheur le jeune homme enchanté
Se livre entier à ſon brûlant délire,
Voit Henriette, & cede à la beauté.
Il promet tout, ſans que rien le retienne.
Alors Henri lui permet de ſortir,
Et de ce pas ſa majeſté chrétienne
Court s'intriguer pour qu'il ait du plaiſir.
Comment le roi s'y prit dans cette affaire,
Par quels moyens le complot fut conduit,
Je n'en ſais rien : mais je ſais qu'il eſt nuit,
Qu'avec adreſſe & le plus grand myſtere,
Par le roi même Alphonſe eſt introduit
Près d'Henriette, & placé dans ſon lit.
La jeune reine en cette circonſtance,
Veut voir venir, ſe croit toujours trop près,
Tremble, recule, & ne ſait quelle avance
Elle doit faire à qui n'en fit jamais.
Un choc léger du combat la diſpenſe.
Plus enflammé, notre heureux viceroi
Prend du terrein, ſe haſarde en ſilence ;
La main, la bouche ont bientôt leur emploi.
Toujours craintive, Henriette balance ;
Mais le plaiſir enhardit l'innocence.
Se défend-on quand on n'eſt plus à ſoi ?
Alphonſe a ſu rompre enfin les barrieres ;
Il met en jeu les doux préliminaires,

Ces riens actifs, ces préludes ſavans,
Qui des époux diſtinguent les amans,
Diſpoſent l'ame aux amoureux myſteres,
Et par degrés avertiſſent les ſens.
O volupté, ces jeux ſont ton ouvrage !
L'inſtinct emporte, il faut plus pour le ſage.
Puiſqu'il eſt vrai que le bonheur nous fuit,
Appliquons-nous par un fréquent uſage
A graduer l'inſtant qui le détruit.....
C'eſt ce que fait Alphonſe à la princeſſe ;
Il la prépare aux grand événemens ;
La nuit s'écoule, il ſaiſit les momens,
Et veut enfin expliquer ſa tendreſſe.
Heureux vainqueur, rien ne peut l'arrêter ;
Il eſt au trône où Henri dut monter.
L'amour eſt là qui treſſe une couronne,
A chaque prix qu'on vient de remporter ;
Dans ſes calculs il ſe brouille, il s'étonne ;
Compte un trophée.., un autre eſt à compter.
Le nombre croît & les deſirs augmentent.
La reine dit, s'interrompant cent fois,
„ Vous impuiſſant ! ah, prince, comme ils mentent !
„ Ah !...... D'un baiſer on lui coupe la voix.
L'amour triomphe, & rit de la réponſe.
A la replique Hercule eſt toujours prêt ;
On l'a forcé de ſe taire, il ſe tait :

Mais c'est parler que d'agir comme Alphonse.
La reine ici succombe à son ardeur,
Et s'abandonne à son persécuteur,
Au dieu charmant, sous qui sa force expire :
Son sein palpite, une tendre langueur
Charge ses yeux où se peint le délire,
Sa bouche humide ébauche un doux sourire ;
Tout ce désordre atteste son bonheur,
Et le sommeil nonchalamment l'attire,
Laissant toujours le desir dans son cœur.
Alphonse veille, il veille & brûle encore.
De tous ses sens le tact seul fut heureux ;
Mais aux rayons de la naissante aurore
Il veut jouir, s'enivrer par les yeux,
Et parcourir les charmes qu'il adore.
Il songe à tout, & n'en aime que mieux.
Ciel ! quel tableau ! son amante appuyée
Sur un bras nu, mollement arrondi ;
Grace au sommeil, une main fourvoyée,
Hasard heureux, par l'amour appplaudi.
Alphonse à tout prodigue une caresse,
Par un baiser colore chaque attrait.
Jeunes amans, jugez de son ivresse ;
Tout ce qu'il voit est un larcin qu'il fait :
Mais dans l'alcove, azyle du mystere,
Le jour pénetre. Alphonse tremble, il fuit ;

Et déteſtant ſa fuite involontaire,
Trouve un beau jour bien moins beau que ſa nuit.
L'aſtre brillant, au haut de ſa carriere,
Par ſon éclat chaſſe enfin le ſommeil.
Dieux! qu'Henriette eſt belle à ſon réveil!
Son œil laſſé n'oſe voir la lumiere.
Dans elle encor tout peint l'enchantement;
Son premier ſoin eſt la reconnoiſſance;
Et ſes beaux bras, ouverts négligemment,
Sont étendus vers ceux de ſon amant,
Pour le payer des bienfaits qu'il diſpenſe.
Elle gémit de chercher vainement,
Et ſent déjà les rigueurs de l'abſence.
Du lit d'hymen elle ne peut ſortir,
Se leve, tombe; un jour trop fort la bleſſe:
Nous ſavons tous d'où vient cette foibleſſe,
Cette fatigue eſt encore un plaiſir.
Edvige arrive; Edvige, ſon amie,
Toujours admiſe aux ſecrets de ſon cœur.
„ Viens, lui dit-elle, à toi je me confie;
„ Lis dans mes yeux, y vois-tu mon bonheur?
„ Y vois-tu bien que l'on m'avoit trompée?...
„ Henri, ma chere, c'eſt le plus grand des rois!
„ De ſes talens je ſuis encor frappée;
„ Je m'applaudis de vivre ſous ſes loix,
„ Et ſa vertu ne m'eſt point échappée.

„ Le jour il plaît, il enchante la nuit.
„ Depuis hier, que ne m'a-t-il point dit ?
„ Il persuade il soutient mon courage,
„ Et contre Alphonse aguerrit ma pudeur ;
„ A mon époux je me dois sans partage,
„ Il le mérite, il est rempli d'ardeur.
„ J'ai réfléchi : les passions, Edvige,
„ N'ont qu'un instant d'ivresse & de prestige,
„ Qui disparoît, & que le trouble suit.
„ Le présent vole, & l'avenir afflige ;
„ Le devoir seul plaît à ceux qu'il conduit.
„ Henri, crois-moi, m'allégera sa chaîne,
„ Dans tous les tems la couvrira de fleurs,
„ J'ose en répondre, & d'ailleurs une reine
„ A ses sujets doit l'exemple des mœurs.
De l'éloquente & sensible Henriette
Un autre soin interrompt les discours.
Cent courtisans assiegent sa toilette ;
Elle maudit en secret l'étiquette ;
Mais se pliant à l'usage des cours,
Elle se masque, & paroît satisfaite.
C'étoit à qui vanteroit ses beautés,
Ses longs cheveux, sa grace, sa noblesse ;
Elle est l'aurore, & Flore, & la jeunesse :
Vieux sobriquets de tout tems répétés.
De ses yeux seuls qu'un nuage environne

On ne dit rien ; vous devinez pourquoi :
Mais à l'oreille on ſe parle, on s'étonne
Qu'ils ſoient battus de la façon du roi.
Le pâle Alphonſe a bien l'air du coupable.
Plus à l'écart il paroît abſorbé ;
Son bonheur même eſt un poids qui l'accable ;
Il ſeroit pur, s'il ne l'eût dérobé.
Approche-t-il, à peine on l'enviſage ;
Il avoit tout la veille, on le ſait bien,
Et maintenant on ne lui trouve rien,
Qu'un air novice, indécent pour ſon âge,
De l'embarras & le plus ſot maintien.
Ce changement d'une nuit eſt l'ouvrage,
Et quelle nuit ! „ C'étoit là mon vainqueur !
„ Quel choix affreux, dit la reine en ſoi-même !
„ Eſt-ce bien lui que j'aimois & qui m'aime ?
„ Et d'où ſort-il ? Il eſt à faire horreur.
Le roi paroît brillant comme la roſe ;
Il a l'œil net, & le teint repoſé.
Alphonſe rit, en ſongeant à la cauſe ;
Au bon Henri le ſecret eſt aiſé.
A ſon aſpect Henriette s'anime,
Veut l'admirer, & l'admirer encor,
Vole vers lui, trouve ſon teint ſublime,
Et dit à part, cet homme eſt un tréſor.
On ſe retire, & chacun ſe tourmente

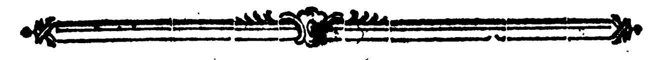
Pour expliquer un tel enivrement.
Les merveilleux disoient en s'en allant,
„ Si de Henri notre reine est contente,
„ Elle est humaine, & n'est point exigeante;
„ A peu de frais on sera son amant.
De notre heureux figurez-vous la rage,
A quel excès son orgueil est blessé!
Par ses dédains Henriette l'outrage,
Ce qu'il enflamme est pour lui seul glacé:
Il a tout fait, il n'est rien qu'il recueille,
C'est lui qui plaît, c'est Henri qu'on accueille,
Et par Alphonse Alphonse est éclipsé.
Il est l'abeille, & le frêlon moissonne;
Martyr le jour du bonheur de la nuit,
Plus il le fonde, & plus il le détruit;
En l'adorant, la reine l'abandonne,
De ses exploits lui fait perdre le fruit,
Et le punit du plaisir qu'il lui donne.
Que fera-t-il? De desirs consumé,
Lui faudra-t-il, renfermant son ivresse,
Simplifier & borner sa tendresse,
Etre odieux pour être encore aimé?
Vingt autres nuits complettent sa disgrace.
„ Quoi, je m'épuise en l'honneur d'un mari,
„ S'écrioit-il, chaque exploit que j'entasse
„ Place une fleur sur le teint de Henri!

De ſa colere à peine eſt-il le maître :
Il lutte encor, mais c'eſt en menaçant.
La nuit ſuivante il ſe fait reconnaître,
Ote à l'époux les myrtes de l'amant,
Jouit enfin des tranſports qu'il fit naître.
De cette audace Henriette frémit,
Veut appeller, prétend qu'on la trahit,
Que d'un roi lâche il ſe rend le complice,
Et qu'il devroit, devant elle interdit,
Rougir d'un bien ſurpris par artifice.
Alphonſe inſiſte, il a toujours raiſon :
La dignité n'eſt point une défenſe
Contre le ton de ſa vive éloquence.
De crime en crime il obtient ſon pardon.
Le lendemain (ce bruit ſemble une feinte),
Grace à l'amour, à ſes fertiles ſoins,
On dit en cour que la reine eſt enceinte.
Il eſt très-ſûr qu'on le feroit à moins.
Je vois d'ici le triomphe & la joie
De notre amant trop prompt à s'engager :
Tout ſon bonheur dans ſes yeux ſe déploie,
Et ſon orgueil lui maſque ſon danger.
D'un pied ſuperbe il effleure la terre,
Ce globe vil n'eſt pas digne de lui ;
Il eſt aimable, heureux & téméraire ;
C'eſt pour lui ſeul que le ſoleil a lui.

Dans ce moment d'ivresse & d'insolence,
Sans nul objet il court chez Sandoval,
Qui de son art pleuroit l'insuffisance,
Et s'accusoit, sans lui vouloir de mal,
Du vuide affreux qui suit la résistance.
Le fat sans doute a conçu l'espérance
Qu'elle pourra deviner son secret,
Et qu'il saura par un adroit silence
Lui dire tout, sans paroître indiscret.
Dans son boudoir il la trouve étendue
Sur un sopha qu'il a trop respecté.
En le voyant elle paroît émue,
Peint le désordre, & peint la volupté.
Quelques rubans dénoués avec grace,
Ont à son sein rendu la liberté;
Son attitude encourage à l'audace,
Et sa langueur ajoute à sa beauté.
Elle a le soin d'ordonner à sa bouche
Certain sourire expressif, enchanteur,
Aveu muet qui pénetre, qui touche,
Et parle aux sens pour mieux parler au cœur.
Alphonse entend: il croit dans l'occurrence
Qu'il est décent d'annoncer des desirs:
Il se décide, hasarde quelqu'instance;
On lui répond par de foibles soupirs.
Il va plus loin, il entame l'affaire.

O honte! ô crime! ô Burgos! qui l'eût dit?
Au ſeuil du temple il demeure interdit...
Et ne ſait plus que penſer ni que faire.
On patiente, on ſe réſigne, on rit;
Rien ne lui fait, ſon opprobre eſt écrit.
Chaque tranſport dégénere en outrage;
Trois fois en vain il veut ſurgir au port,
On a compté ſon troiſieme naufrage;
Et poliment il convient qu'il a tort.
Ce n'étoit pas le moment d'être ſage:
Que voulez-vous! deſirs, vigueur, ſanté,
La jeune reine avoit tout emporté.
Il diſparoît: cette amante ſi tendre
Voit par malheur un peu trop clairement
Que l'on perd tout, quand on veut trop attendre;
Qu'il ne faut pas différer à ſe rendre,
Pour peu qu'on craigne un tel événement;
Et qu'en amour le plus ſûr eſt de prendre,
Dût-on après filer le ſentiment.
Bientôt Alphonſe expîra cette offenſe.
Henri craint fort, aux dédains, à l'ennui,
Que laiſſe voir Henriette avec lui,
Que de ſa fraude elle n'ait connoiſſance.
„ Oui, c'en eſt fait, le traître aura parlé,
„ Dit le monarque, & tout eſt révélé.
Plein de l'inſulte, il ſonge à la vengeance.

De faux écrits on nomme Alphonſe auteur.
Le roi qui veut en paſſer ſon humeur,
Et s'épargner les frais d'une clémence,
Lâche après lui le grand inquiſiteur.
Dans les cachots en ſecret on l'entraîne,
Par cent cagots il eſt apoſtrophé,
On le condamne, & l'amant de la reine
Eſt prêt d'orner un bel auto-dafé.
De cette horreur elle ſe fait inſtruire,
A force d'or corrompt le tribunal,
Souſtrait Alphonſe au pouvoir monacal,
Le ſauve enfin. C'eſt l'amour qui l'inſpire:
Puis on dira qu'il ne fait que du mal!
Abandonnée à ſes douleurs mortelles,
La jeune reine aime & brûle toujours;
Et dans Burgos elle eut des nuits trop belles,
Pour déſormais compter ſur de beaux jours.
Du fils d'Henri ce que devint le pere,
S'il demeura, s'il dut s'expatrier,
S'il eut le ſort malheureux ou proſpere,
C'eſt ce qu'encor je n'ai pu débrouiller;
Mais de ceci l'inſtruction eſt claire.
Mes chers amis, il ne faut jamais faire
Son roi cocu, vînt-il vous en prier.



LES CERISES,

CONTE.

L'INVENTION est un préſent céleſte,
Oh! j'en conviens; je ſuis admirateur
De tout eſprit fertile & créateur:
Mais ce lot manque: un autre encor nous reſte.
Eh, quel eſt-il? C'eſt, puiſqu'il faut opter,
Celui qu'avoit ce bon Jean la Fontaine,
De bien choiſir & de bien imiter.
Il prit par-tout, pour enrichir ſa veine.
Oui; mais comment! il ſut tout embellir:
Original, lorſqu'il n'eſt que copie,
Sur ſes larcins il ſouffla ſon génie:
Le bien qu'il prend lui ſemble appartenir.
Il a volé l'eſclave de Phrygie,
Phedre & Pilpai. Tant mieux pour ſes lecteurs:
Ces meſſieurs-là ſont d'aſſez froids conteurs.
Ils ſeroient morts, il leur donna la vie,
De leur couronne il rajeunit les fleurs.
Puiſſé-je ainſi de quelque mine antique,
Sans nul travail, extraire des brins d'or;
Et ſachant plaire, en dépit du critique,
Des fonds d'autrui compoſer mon tréſor!

Créer fatigue, & polir nous amuſe.
Je ſens déjà que ce prélude-ci,
Où je vais ſeul, fait haleter ma muſe.
Prenons un guide, & que Jean dans ceci
Soit mon modele, & ſur-tout mon excuſe;
Pour marcher ferme, il me faut un appui.
A moi, Verville. Il fut prêtre & chanoine,
Hardi bavard, chaſſant au loin l'ennui;
La gaîté fut ſon plus ſûr patrimoine.
Dieu le béniſſe, & contons d'après lui.
Las des catins & du bruit de la ville,
Meſſire Arnoult s'en étoit retourné
Dans ſon château par la Sarte baigné,
Et s'élevant ſur un ſite fertile,
Devers Angers. Il avoit emmené,
Car il faut bien meubler ſon domicile,
Nombre d'amis, un prieur fortuné,
Très-rond de panſe, & d'eſprit très-borné,
En ce point ſeul conforme à l'évangile;
Puis un abbé, d'humeur fade & civile,
Cherchant en cour quelqu'heureux débouché,
Poupin ambré, grand-vicaire inutile,
Dans l'œil-de-bœuf lorgnant un évêché;
Un jeune peintre, un apprentif Correge,
Qui devoit là barbouiller des plafonds;
Bref, un Manſard, ſachant Laugier à fonds.

De mons Arnoult tel étoit le cortege.
Ajoutez-y les gens des environs,
Trois bernardins, oisifs du voisinage,
Un financier, très-massif personnage,
Au poids de l'or payant des rigaudons,
Et déjà vieux, sans en être plus sage.
Jugez du train qu'on mene en ces cantons.
L'excellent gîte! on y passe la vie
Entre le jeu, la chasse & les festins.
Le gros prieur & les trois bernardins,
Oublioient là toute la liturgie,
Le rituel, & se moquoient des saints,
Tous pauvres sots morts de mélancolie.
Le châtelain avoit pour son fermier
Certain Guillaume, un serviteur fidelle,
Qui, pour son compte, avoit fille si belle,
Qu'à mes couleurs je n'ose me fier
Pour vous la peindre; en tout c'est un modele.
De cent trésors ornant la pastourelle,
Il en est cent qu'on craindroit d'oublier.
Seize ans au plus, c'est l'âge de Laurette,
Age des ris & des premiers desirs:
Un sein naissant, connu des seuls zéphirs,
Enfle déjà sa simple collerette,
Et semble aller au-devant des plaisirs.
Dans les deux mains on tiendroit son corsage,

Libre d'atours, d'ornemens empruntés.
Pour modeler de céleſtes beautés,
Jadis le Guide eût choiſi ſon viſage.
Dans ſes regards reſpire la candeur ;
Quand elle rit, c'eſt ſon ame qui s'ouvre.
A chaque inſtant l'œil ravi lui découvre
Des charmes vrais, image de ſon cœur.
Elle n'a point les diſcours du village :
Le ſentiment, par des avis ſecrets,
Conduit ſa voix, épure ſon langage ;
Et la nature, en formant ſes attraits,
Sut aſſortir l'eſprit avec les traits,
De peur que l'art ne gâtât ſon ouvrage.
De tout cela que faire ſans l'amour ?
Fille eſt le bloc ; il eſt le Prométhée :
Sans lui tout dort ; ſans lui nymphe attriſtée
Rêve ou ſommeille au milieu d'un beau jour.
Notre bergere, au ſeul inſtinct ſoumiſe,
Ne rêve point, & veille de bon cœur
Pour ſon André, qu'elle aime avec franchiſe,
Sans trop ſavoir le but de ſon ardeur.
Elle a raiſon : André de ſon village
Eſt le moins riche & le plus vertueux,
Bon travailleur, vrai meuble de ménage,
Toujours chantant, & toujours amoureux.
Dans l'univers il ne voit que Laurette ;

Les fleurs des champs naissent pour la parer,
L'astre du jour brille pour l'éclairer.
Sous le gazon s'il sent la violette,
Sa belle approche, & vient de respirer.
Vers la moisson dans la plaine il la guette.
Sur les épis vient-elle à s'assoupir?
L'amant est là; l'amante satisfaite,
A son réveil, trouve sa gerbe faite.
André l'embrasse, & dieu sait quel plaisir!
Pareil baiser est licence permise.
Le protecteur de Laurette & d'André,
L'amour bientôt, en face de l'église,
Doit les bénir par la main d'un curé.
Finiras-tu? Peste soit de la muse!
Au fait, au fait, va crier le lecteur.
Tant qu'il voudra; j'écris ce qui m'amuse.
Le bavardage est permis au conteur;
Chacun le sait; c'est mon droit, & j'en use.
Pour revenir, Guillaume un beau matin
Dans un verger va cueillir des cerises
A courte-queue, en leur forme bien prises,
Mûres de reste, & venant à la main.
A son seigneur c'est un don qu'il veut faire.
On voit d'ici quelle est la messagere.
Et le présent doit y gagner. Enfin
Dans un panier Laurette les arrange,

De sa main blanche avec soin les choisit,
En les touchant encor les embellit,
Et n'y veut point souffrir aucun mèlange.
Le bon Guillaume à l'ouvrage applaudit.
Le panier plein, un autre soin occupe
Notre bergere : elle court revètir
Son juste rouge, & sa plus belle jupe,
Voile son sein qu'on voudroit découvrir ;
A son chapeau, tressé dans la semaine,
De frais rubans mèle encor les couleurs,
Et va laver son teint dans la fontaine,
Qui dans ses eaux croit recevoir des fleurs.
Prète à partir, elle vole à son pere :
Guillaume rit, ne se possede pas ;
Il se rengorge en voyant tant d'appas,
Cent fois la baise ; & l'agile bergere
Vole au château, la corbeille à son bras.
Que de gaîté dans ses yeux étincelle !
Son jupon court flotte aux zéphirs livré :
Plus ajustée, elle se croit plus belle,
Et voudroit bien rencontrer son André.
Laurette arrive, & demande audience.
Dans le sallon on s'étoit transporté.
On introduit Laurette : elle s'avance
En rougissant, & fait sa révérence.
Sa grace naît de sa timidité.

La vérité parle dans son silence.
Arnoult lui dit : bonjour, la belle enfant.
Elle offre alors son rustique présent,
Baise ses yeux où regne la décence,
Rougit toujours, & s'embellit d'autant.
Plus on la voit, & plus on se récrie;
A droite, à gauche, on entend murmurer:
Comme elle est fraîche & comme elle est jolie!
Messires loups sont prêts à dévorer;
Et les désirs gagnent la compagnie.
Par la corbleu, disoit un bernardin,
Que ce mouchoir doit cacher un beau sein!
Le peintre avoit une Vénus à faire:
D'un prix honnête on étoit convenu.
Le tems pressoit; Laurette est son affaire:
Il voudroit bien dessiner sur le nu.
Arnoult l'entend, & goûte son envie.
Hé bien, mon cher, il faut vous contenter.
Tous d'applaudir, le prieur d'insister.
Le nu, dit-il, aide fort au génie:
Monsieur le peintre a raison d'en tâter.
Chacun en veut passer sa fantaisie,
Et l'abbé seul semble encor résister.
Que dira-t-on en cour d'un tel scandale?
Où sont les loix & le respect humain?
Pour être évêque & faire son chemin,

Il prétendoit qu'il faut de la morale.
Avec éclats on rit du prestolet.
Les bernardins veulent que l'on se presse,
Et que le jeu commence avant la messe.
Voilà parler. On propose le fait
A la bergere : elle s'indigne, pleure,
Et cherche à fuir cette horrible demeure :
La malheureuse est prise au trébuchet.
On ferme tout, & même on la menace.
Aux pieds d'Arnoult elle tombe en tremblant,
Baigne de pleurs ses genoux qu'elle embrasse.
Sa beauté nuit à l'accommodement.
La pitié naît, le desir la remplace,
Et ce dernier est toujours exigeant.
Que peut, hélas! tout l'effort d'une fille ?
Sur son refus on vous la déshabille
Du haut en bas : son chapeau détaché
Laisse flotter sa longue chevelure.
De son beau sein le voile est arraché,
Et son pied nu cherche en vain sa chaussure.
Ce voile enfin, si cher à la pudeur,
Que l'hymen seul leve d'une main pure,
Reste en trophée à la main du prieur.
O Titien, vous Correge & l'Albane,
Jamais, jamais votre brûlant pinceau
N'a rien tracé, rien produit de si beau

Que ce qu'ici voit la bande profane,
Indigne, hélas ! d'un aussi doux tableau.
La nudité n'exclut point la décence.
Peins-toi, lecteur, un corps svelte & charmant,
Cet incarnat, le fard de l'innocence,
Qui se marie à l'albâtre éclatant,
Mille trésors qu'on admire en silence,
Spectacle fait pour les yeux d'un amant.
Déjà Laurette a vu fleurir cet âge
Où des beautés l'accord est plus touchant,
Où la nature a fixé leur moment,
Et sans pouvoir leur donner davantage,
Vient aux amours confier son ouvrage,
Pour l'animer des feux du sentiment.
De nos messieurs la troupe libertine
N'y cherche point tant de raffinement.
Mais devinez ce qu'Arnoult imagine.
Non, Belzébut n'eût point fait autrement.
On se souvient des fatales cerises :
Sur le tapis il les fait disperser.
Pour ta pudeur quelles horribles crises,
Pauvre Laurette ! Il faut les ramasser ;
L'une après l'autre il veut qu'elles soient mises
Dans le panier. Et comment résister ?
Elle n'est point en habit de défense ;
Malgré ses pleurs, l'exercice commence.

Arnoult commande, il faut exécuter.
Elle se baisse, & recule, & s'avance,
A droite, à gauche; elle va, vient, revient,
Montrant toujours ce qu'à peine on obtient
Avec l'amour & la persévérance,
Tous ces attraits d'une jeune beauté,
Les lys du sein, & ces roses naissantes,
Qui semblent poindre à chaque extrêmité;
Ces frais contours, ces formes séduisantes,
Dont l'œil est ivre & le cœur enchanté.
Deux de ces fruits qu'a dispersés la belle,
Pleins, arrondis, & si vermeils enfin,
Qu'on les croiroit détachés de son sein,
Sur le tapis avoient roulé loin d'elle:
Elle ne sait comment les rattraper,
Hasarde un pas, puis deux, s'arrête, hésite,
Touche le but, s'en éloigne bien vîte,
Sert les regards, en voulant les tromper.
Un certain dieu qui rit de l'escapade,
La mene ainsi de Caribde en Sylla.
Elle ne peut éviter l'embuscade,
Se cache à l'un, s'expose à celui-là.
Fuit-on l'abbé? les bernardins sont là.
Chaque trésor dont s'embellit Laurette,
Quoi qu'elle fasse, est cent fois reproduit
Sous tous les sens: le charme qu'on regrette

Eſt éclipſé par le charme qui ſuit.
L'œil du prieur eſt ardent de luxure.
C'eſt, diſoit-il, un vrai plaiſir d'élus.
Le fin régal! la charmante aventure!
Je n'en voudrois tenir cent bons écus.
Un bernardin en met cinquante en ſus.
L'enchere va : celui-là, puis cet autre,
Selon l'état, propoſent moins ou plus.
Quant au prélat, il fait le bon apôtre,
Lorgne en-deſſous d'un œil demi confus.
Je voudrois bien, diſoit notre architecte,
Lever un plan, & bâtir là-deſſus.
Le peintre enfin, d'une main circonſpecte,
Prend gravement le trait de ſa Vénus.
Certain valet, dans certaine embraſure,
Sent plus qu'aucun l'aiguillon du deſir,
Et libéral, ſous un habit de bure,
A dix écus met ſa part de plaiſir.
Le financier n'eſt pas moins énergique :
Il faut le voir, aſſis dans ſon fauteuil,
Se démener & galoper de l'œil
Sur ce beau corps. Non, dit le vieux cynique,
Je n'ai rien vu de cette force-là
En nudité, pas même à l'opéra.
En connoiſſeur il juge, il apprécie :
Il donne tant pour la chûte des reins,

Tant pour le pied, tant pour les deux tétins ;
Tant... L'on devine ; il n'eſt rien qu'il oublie.
A chaque geſte il riſque du ſurplus ;
Et ſon écot ſe monte à mille écus.
Mais le panier ne s'emplit point encore ;
Et cependant regards d'aller leur train.
Pauvre Laurette! ah, quel eſt ton deſtin !
Moine & prieur, tout cela te dévore.
Ruiſſeaux de pleurs inondent ſon beau ſein
Et ſon panier. Tels les pleurs de l'aurore
Baignent les fruits & les fleurs au matin.
Conſole-toi ; va, ton honneur te reſte,
Tu ſeras pure aux yeux de ton amant.
De l'innocence ô ſuprême aſcendant !
Laurette nue eſt encor plus modeſte,
Et ſa pudeur lui ſert de vêtement.
Arnoult lui-même, Arnoult, dans ce moment,
Laiſſe attendrir ſon ame de corſaire :
Il voit ſa faute, & la honte l'éclaire :
Son cœur ſe trouble, & s'ouvre au ſentiment.
A tous les yeux il cache la bergere,
Fait rapporter ſes champêtres habits ;
Et s'adreſſant aux ſpectateurs ſurpris :
Morbleu, dit-il l'œil brûlant de colere,
Me prenez-vous pour votre appareilleur,
Votre plaiſant, ou votre pourvoyeur ?

C'eſt là vraiment un joli perſonnage!
Pour régaler vos appétits ſtridens,
Penſez-vous donc qu'ici je vos ménage
Serrail meublé de filles de quinze ans?
Non, meſſieurs, non, treve de convoitiſe.
Pour expier ſes lubriques deſirs,
Chacun paîra la taxe qu'il s'eſt miſe:
J'ai retenu le taux de vos plaiſirs.
Réaliſons. Que la foudre m'abyme,
Si quelqu'un ſort ſans m'avoir ſatisfait!
Vous-même avez prononcé votre arrêt.
Réſignez-vous, & réparez mon crime.
Le prieur gronde, & veut repréſenter
Que dans Paris, plein de nymphes gentilles,
A pareil taux on ne met point les filles,
Et qu'à bien moins on peut ſe contenter.
Alors Arnoult en furieux s'approche
De ſon armoire, & prend des piſtolets.
Ce geſte opere, il a de prompts effets;
Chaque aſſiſtant met la main à la poche.
Le bernardin, procureur du couvent,
Le gros prieur, le cynique traitant,
Vieux émérite échappé de Cythere,
Tous ſans délai viennent payer comptant
A maître Arnoult leur taxe volontaire;
Et ce valet, qui lorgnoit à l'écart,

Comme eux auſſi vient conſigner ſa part.
Pour notre abbé, ſoi-diſant grand-vicaire,
Il dépoſa ce que, vu ſon état,
Pour ſes amours doit payer un prélat.
On a taxé jusques à l'architecte,
Qui ne pouvoit répondre des haſards.
Le peintre ſeul, dont la bourſe eſt ſuſpecte,
Se trouve exempt, en faveur des beaux-arts.
Arnoult ſe juge & lui-même s'impoſe,
Joint ſes deniers à ceux qu'il a reçus,
Et nourriſſant les ſommes qu'on dépoſe,
Porte le tout juſqu'à deux mille écus,
Puis à Laurette, en tremblant, les propoſe.
Garde ton or, dit-elle, corrupteur;
Je ne veux point de ton affreux ſalaire:
Je viens à toi, comme à mon protecteur,
T'offrir les dons que peut offrir mon pere:
Je crois en toi voir un dieu tutélaire;
Et quand tu dois reſpecter ma candeur,
Ta lâcheté s'arme de ma foibleſſe,
Pour outrager, pour flétrir ma jeuneſſe,
Pour me forcer au dernier déshonneur!
J'ai donc perdu les fruits de ma ſageſſe!
Tu m'as rendue indigne pour toujours
Des regards purs du ſeul mortel que j'aime!
Tu m'as rendue odieuſe à moi-même:

Hélas ! pour moi, plus d'André, plus d'amours.
Ses pleurs alors coulent en abondance ;
De ce séjour elle s'arrache enfin
En sanglóttant : Arnoult la suit en vain ;
La crainte donne un vol à l'innocence.
A l'instant même il fait venir André.
On te dit pauvre, & de plus honnête homme ;
Laurette t'aime, emporte cette somme :
Que votre hymen ne soit plus différé.
Mais jure-moi, qu'avant ton mariage,
Tu cacheras le bien que je t'ai fait.
Tel est mon ordre, & c'est ton avantage.
Va, sois heureux, & sur-tout sois discret.
Je peindrois bien André dans le délire,
Aux pieds d'Arnoult, ravi, croyant rêver ;
Mais, comme on sait ce qui doit s'observer
En pareil cas, il vaut mieux n'en rien dire.
Il va chez lui déposer son argent,
Et court de là chez son futur beau-pere,
Pour le prier d'être plus indulgent,
Et de hâter un hymen qu'il differe.
Jamais André ne fut plus éloquent :
De son ardeur il obtient le salaire.
Trois fois déjà Laurette en rougissant,
Voulut trahir sa honte involontaire ;
L'amour trois fois lui dit de n'en rien faire.

André la presse, elle aime, elle consent :
Et quelle fille auroit fait le contraire ?
Le lendemain doit finir leur tourment.
Le lendemain, quand la cérémonie
Fut achevée, André ne s'en tient plus,
Se pâme d'aise, & vîte à son amie
Dit le secret de ses deux mille écus,
Lui nomme Arnoult, & bénit ses vertus.
Laurette sent, à ce nom qui l'outrage,
Le vermillon lui monter au visage ;
Mais son bonheur la console de tout :
André bientôt fait oublier Arnoult.
De son panier, & de son avanie,
Comme on le voit, elle ne conta rien.
Fit-elle mal ? Je dis qu'elle fit bien.
De son amant pourquoi troubler la vie ?
Pourquoi risquer son bonheur & le sien ?
Quoi que prieur & moines aient pu faire,
Heureux André, cette rose est entiere.
En la cueillant, ajoute à sa beauté.
Deux mille écus, femme qui sait se taire,
Voilà ton lot, on ne t'a rien ôté.



LA MÉPRISE,

HISTORIETTE ESPAGNOLE.

POUR un conteur c'eſt un champ bien fertile
Que cette Eſpagne, il faut en convenir:
Souvent auſſi m'y voit-on revenir;
Je trouve là tout ce qui m'eſt utile,
De foibles cœurs, des eſprits intrigans,
De graves riens, & le goût des romans;
C'eſt là ſur-tout qu'à votre aiſe vous faites
Ample moiſſon de tendres amourettes.
Depuis l'affront du comte Julien,
Qui, pour venger l'accident de ſa fille,
Fit du vacarme, & ne fit pas trop bien,
On vit le Maure inonder la Caſtille,
Et tout changea dans ces lieux embellis;
Vive un viol pour polir un pays!
D'un peuple gai le mêlange agréable
Vint animer le flegme caſtillan;
Et l'Eſpagnol, dit-on, grace au turban,
Fut tout ſurpris de ſe trouver aimable.
Quoi qu'il en ſoit, de bon cœur je le hais,
Lorſqu'il s'en va dévaſter l'Amérique,
Où, ſe livrant aux plus affreux excès,

Ensanglanter l'or qui croît au Mexique.
Lorsque pieux, & non moins inhumain,
A la fureur il unit la sottise,
Et saintement tourmente le prochain,
Je le déteste, & de plus le méprise.
Mais lorsqu'il est magnifique & galant,
Qu'en ses tournois le luxe l'environne,
Qu'il fait l'amour, il n'importe comment;
Quand il s'amuse, & ne brûle personne;
Lorsque la nuit, les oisifs de Burgos,
Pour attendrir quelque beauté divine,
Sous sa fenêtre escortent leurs sanglots
Des sons plaintifs que rend la mandoline,
Je souffre alors ce que j'ai détesté.
Amis, en tout prenons le bon côté;
C'est ma devise, & je crois qu'elle est sage;
Mais à quoi bon tout ce vain étalage?
J'annonce un conte, & j'entame un traité!
Contons enfin. Zamora jeune & tendre,
Comme par droit, régnoit par la beauté
Sur la Galice; ou la voir ou l'entendre,
C'étoit l'aimer; & le plus entêté,
De ses attraits n'auroit pu se défendre.
Mais qui voudra peigne sa majesté.
Moi, je ne puis ni ne veux l'entreprendre:
Ces portraits-là sont si froids entre nous!

Bon

Bon gré, malgré, ce sont des fleurs écloses,
Des tas de lys, & d'éternelles roses;
Depuis mille ans ils se ressemblent tous.
De Zamora pour orner la figure,
Prenez, amis, les traits d'Epicaris,
Ou ceux d'Hélene, ou ceux de Talestris;
Vous le pouvez, sans que l'on en murmure:
Délectez-vous à peindre sa fraîcheur,
A votre goût faites-la blonde ou brune,
Taillez, rognez & pillez sans pudeur
Trente beautés pour en composer une,
Je le veux bien: moi, je dis simplement
Qu'à Zamora chacun rendoit les armes.
On estimoit ses dix-neuf ans, ses charmes,
Ses douces mœurs & son tempérament.
Il eût langui sous les loix d'hyménée:
Elle épousa le comte de Raymond,
Soldat célebré, & de bonne maison,
D'une valeur rare & déterminée,
Mais dont la mine austere & surannée
Pour les amours n'annonçoit rien de bon.
Ce comte-là, Dieu veuille avoir son ame!
Fut, à coup sûr, un hardi paladin:
Il aimoit mieux pourfendre un grenadin,
Et ferrailler, que de plaire à sa femme.
Contre le Maure il bataillloit sans fin;

Sa gloire aussi fut-elle fort brillante :
Il n'eut jamais l'affront d'être vaincu ;
Mais en revanche il fut souvent cocu ;
Comme doit l'être un guerrier qui s'absente.
Dans ses combats s'il faisoit prisonnier
Quelque Zégris, ou quelque Abencerrage,
Il l'envoyoit à madame en otage,
Pour lui complaire & la désennuyer.
Toujours madame accueilloit le message.
Le beau captif, à toute heure fêté,
S'applaudissoit de sa captivité ;
Et du vainqueur bénissant le courage,
Avec la reine il disoit en chorus :
Seigneur Raymond traite bien les vaincus.
La reine ainsi, plus heureuse que sage,
Eut à peu près, pour amuser ses goûts,
Vingt-six amans fournis par son époux,
Tous bien choisis, & dans la fleur de l'âge ;
Ce qui rendoit ses passe-tems plus doux,
Et modéroit les ennuis du veuvage.
Jugez par-là du reste de la cour.
De toutes parts à l'exemple on se livre
Sans aucun frein : l'exemple, en ce séjour,
Gagne bientôt, quand il est doux à suivre,
Et, comme a dit un sage avec succès,
Les mœurs des rois sont les mœurs des sujets.

On n'entendoit parler que d'aventures,
De cœurs brusqués, de desirs sans amour,
D'arrangemens suivis par des ruptures,
D'amans dupés, & dupant tour-à-tour.
Au sot vulgaire on laissoit la décence;
On exposoit ses plaisirs au grand jour.
N'est-ce pas là comme l'on vit en France?
La seule Elvire, au milieu du torrent,
A dom Fernand qui brûle aussi pour elle,
Avoit juré de demeurer fidelle,
Et chaque jour répétoit son serment:
Il est fort beau, mais il est imprudent,
Comme on verra. Revenons à la reine.
Elle hait fort la constance & l'ennui.
C'est dom Gomès qui prétend aujourd'hui,
Un vrai phénix; nul ne sait mieux que lui
Comment on cloue un taureau sur l'arene:
Il a d'ailleurs beaucoup d'autres talens;
Il danse, il rit, sait égayer ses flammes,
D'assaut toujours il emporte les femmes,
Laissant aux sots filer les sentimens.
La reine alors avoit pour confidente
Certaine Rose, une habile intrigante,
Qui de Gomès adoroit l'écuyer.
Pareille intrigue étoit bonne à lier.
Rose a déjà pressenti sa maîtresse,

Et de Gomès remis plusieurs billets,
Près de la reine on ne languit jamais.
Il faudra donc finir avec Gomès,
Dit-elle un jour? J'aime sa hardiesse,
Et sa vigueur & ses mâles attraits.
Arrange tout, Rose; qu'après la chasse
Il soit admis aux jardins du palais:
Je veux savoir jusqu'où va son audace.
Dans ces jardins s'élevent six bosquets,
Temples sacrés, où le plaisir repose
Sur des sophas de verdure & de rose;
Le jour à peine y peut lancer ses traits.
On y parvient par cent détours secrets,
Palissadés de buissons d'aubépines
Qui, défendant ces retraites divines,
A l'amour seul en permettent l'accès.
Chaque bosquet, libre dans son enceinte,
Forme à lui seul un étroit labyrinthe,
Où l'on voudroit se perdre pour jamais.
Des arcs de fleurs en parfument la voûte;
De frais ruisseaux, couronnés de jasmin,
Par leurs replis en dessinent la route,
Et dans leur cours font fleurir le chemin.
A chaque pas le bonheur y respire;
Le marbre ici peint la belle Cypris,
Brûlante encor des baisers d'Adonis:

Plus loin Iſſé pour Apollon ſoupire.
Je vois la nue où jouit Ixion.
Ici Diane embraſſe Endimion;
Là, c'eſt Léda, dans une molle extaſe;
Là, Danaé, qu'un or fluide embraſe.
L'amour enfin, qui forma ce réduit,
Dans ſon ouvrage eſt par-tout reproduit.
Par Roſe inſtruit, Gomès rempli d'ivreſſe,
Croyant déjà la reine de retour,
Vole au boſquet, ſur le déclin du jour,
Pour y chercher ſa nouvelle maîtreſſe.
Torrès le ſuit; c'étoit ſon écuyer,
Un Catalan, bon à plus d'une choſe,
Homme de main, plaiſant de ſon métier,
Vif en amour, & très-aimé de Roſe,
Lutin charmant, qu'il ſait apprécier.
Après la chaſſe, elle devoit s'y rendre
Avec la reine, & même il prétendoit
Que déjà Roſe en ces lieux l'attendoit,
Roſe jamais ne s'étant fait attendre:
Mais juſtement la chaſſe finit tard,
Chiens & chaſſeurs avoient perdu la bête,
Grand accident! la cauſe du retard,
Qui dérangea le double tête-à-tête.
Il faut ſavoir que, dans ce même inſtant
Si mal choiſi, la romaneſque Elvire,

S'abandonnant au plus tendre délire,
Sous un bosquet attendoit son amant.
Elle disoit : Oui, si l'amour lui-même
Brigoit mes vœux, il seroit dédaigné;
Je braverois l'offre d'un diadême :
Plaire à Fernand, c'est plus qu'avoir régné.
Gomès entend à travers le feuillage
Un bruit confus; il triomphe déjà :
Il croit que c'est la voix de Zamora,
Et sans tarder, suit l'instinct de son âge :
Dans le bosquet le voilà qui s'engage,
Superbe, ardent, vif & plein de courage;
Il faut le voir alors qu'il sortira.
A ses desirs l'indiscret s'abandonne;
Il s'enhardit, grace à l'obscurité;
Sa main s'égare avec témérité,
Et tout surpris de l'accès qu'on lui donne,
Dom Gomès traite Elvire en majesté.
La vertueuse & la constante Elvire
Goûte à longs traits la tendre volupté.
Jamais Fernand, ce Fernand si vanté,
Ne prit sur elle un si puissant empire;
Elle est parjure avec sécurité.
C'est dom Gomès qu'en ses bras elle presse :
Elle rend bien caresse pour caresse,
Et s'applaudit de sa fidélité.

Enfin, après mainte & mainte assurance,
Pour le sentir, il suspend son bonheur.
Quoi, Zamora, j'ai touché votre cœur!
Sur mes rivaux j'ai donc la préférence,
Disoit Gomès, ma reine est dans mes bras,
Et son amour ajoute à ses appas!
Ciel! dit Elvire, ô ciel! je suis trahie!
Mais pour crier elle n'a plus de voix.
Le beau moment pour être évanouie!
Aussi fut-elle, ou du moins je le crois.
Gomès alors de cette erreur profite.
Maître d'Elvire, il ne l'en tient pas quitte,
Avec orgueil il rentre dans ses droits.
Que diroit-elle, & comment se défendre?
Tous ses efforts ne feroient entre nous,
Que l'engager dans un lien si doux,
Par les combats plus intime & plus tendre.
Amour, amour, ce sont là de tes coups.
De dom Fernand l'amante infortunée
Se voit, hélas! à Gomès enchaînée,
Et ne peut même en marquer son courroux.
Mais avançons. Gomès se justifie:
C'est Zamora qu'il cherchoit dans ces lieux.
Par ce seul mot Elvire est éclaircie;
Elle pardonne à cet homme odieux.....
Qu'elle ne put oublier de sa vie.

Bonheur furtif n'en eſt pas moins ſacré.
Par dom Gomès le ſecret eſt juré,
On ſe ſépare, & Fernand prend la place.
Entre les bras du véritable amant,
Elvire tombe, & malgré ſa diſgrace,
Tire parti d'un tel événement.
Il faut de tout bénir la providence:
La tendre Elvire, en cette extrêmité,
Sut allier l'honneur de la conſtance
Aux doux plaiſirs de l'infidélité.
Mes chers amis, vous devinez ſans peine
Que mon héros s'eſt mis hors de combat,
Et que Gomès, après ces coups d'éclat,
N'eſt plus en fond pour attendre la reine:
Mais voici bien de quoi vous égayer,
Cette princeſſe, & ſur ce bouche cloſe,
Pour dom Gomès a pris ſon écuyer,
Qui bonnement l'a priſe pour ſa Roſe.
Déjà deux fois il a ſignifié
A Zamora la plus vive tendreſſe;
Et Zamora, plus belle de moitié,
Exprime ainſi l'excès de ſon ivreſſe.
Je meurs... pourſuis... & ſois libre avec moi:
Sois mon égal... Va, je ſuis indulgente:
Multipliant les gages de ta foi,
Brave une reine, & ne vois qu'une amante.

Au nom de reine il frissonne de peur,
Et sent bientôt sa force qui décline;
Tout son desir rentre au fond de son cœur.
La reine en vain s'humanise & badine;
Le pauvre diable a perdu son ardeur:
Il court encor. Juste ciel! quel outrage!
Figurez-vous une reine, à vingt ans,
Dans un bosquet perdant son étalage!
Que la grandeur a de cruels momens!
Rose à ce point oser me compromettre,
Dit Zamora, se charger d'une lettre,
Et me parler pour de tels insolens!
De son côté, Rose, toute éplorée,
Par ses soupirs compte tous les instans,
Et craignoit bien de perdre sa soirée;
Car l'écuyer gagnoit toujours aux champs.
Il croit toujours, coupable envers le trône,
Que l'hermandad le suit & le talonne:
Torrès fait bien & pense avec raison
Que pour son crime il n'est point de pardon.
Quoi qu'il en soit, revenu de sa crise,
A dom Gomès il raconte le fait.
D'abord il rit, songeant à la méprise;
Mais, effrayé par le demi-forfait,
Sentant combien la reine est compromise:
Que va penser la princesse de moi,

S'écria-t-il ? Plus d'accès près du trône.
Ne pouvois-tu payer de ta personne,
Ne fût-ce au moins que par zele pour moi ?
Ignorois-tu l'étiquette des reines ?
Lorsque l'on couche avec des souveraines,
Crois-tu qu'ainsi l'on dispose de soi ?
L'ardent Gomès, sensible à cette injure,
Le lendemain veut s'en justifier,
Et réparer, renouant l'aventure,
Le déficit de son lâche écuyer.
Dès le matin il paroît chez la reine,
La trouve seule, & dans un demi-jour ;
Depuis la veille elle avoit la migraine,
Il presse, il prie, il est brûlant d'amour.
Zamora croit que ce sont des vertiges ;
Il pleure, insiste ; elle succombe enfin :
Mais, pour calmer son auguste chagrin,
A la princesse il fallut des prodiges.
Ainsi Gomès fut réhabilité ;
Et son honneur atteignit la quinzaine.
Par un Zégris il se vit supplanté ;
Et Rose prit, pour imiter la reine,
Un écuyer plus expérimenté.
Peu tourmenté de l'amoureuse flamme,
Le bon Raymond, sur les pas des Césars,
Alloit toujours affrontant les hasards,

Et conquéroit des amans pour sa femme.
Gomès quittoit six belles dans le mois,
Et pour sa part étoit quitté six fois.
C'étoit sans cesse une intrigue nouvelle ;
Elvire seule osa rester fidelle,
Garda Fernand, & s'en trouva fort bien,
Mais désormais n'osa jurer de rien.

FIN du Tome V.

TABLE

Des Pieces contenues dans ce cinquieme volume.

FIN de la Table.





